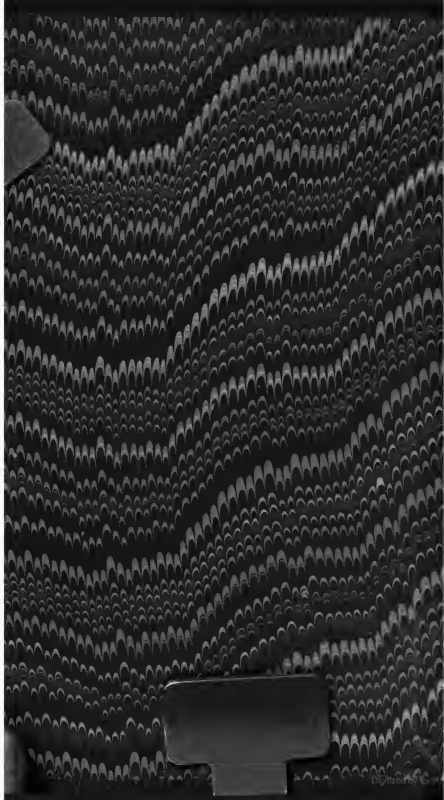








4826.00, 23.

2562
63

LES

VOIX DE ROME

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

DE 1862

FÊTES ET DISCOURS, CANONISATION DU 8 JUIN

TRADITIONS ET MONUMENTS DU DROIT CHRÉTIEN

PAR

V. DE MAUMIGNY

Deus noster refugium et virtus : adjutor
in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis.
Propterea non timebimus dum turbabitur
terra. (Ps. xlv. 1, 2.)

Magnus Dominus et laudabilis nimis in
civitate Dei nostri. (Ps. xlvii, 1.)

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-SULPICE, 22

1863



LES VOIX DE ROME.



LES
VOIX DE ROME

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

DE 1862

FÊTES ET DISCOURS, CANONISATION DU 8 JUIN

TRADITIONS ET MONUMENTS DU DROIT CHRÉTIEN

PAR

V. DE MAUMIGNY



Deus noster refugium et virtus : adjutor
in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis.
Propterea non timebimus dum turbabitur
terra. (Ps. xlv. 1, 2.)

Magnus Dominus et laudabilis nimis in
civitate Dei nostri. (Ps. xlvii, 1.)

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-SULPICE, 22

1863



INTRODUCTION.

J'ai cherché à Rome les traditions « du droit divin. »

Pour toute introduction j'offre ces humbles pages aux trois Personnes divines, source de ce droit ; à la Vierge Immaculée, qui l'apporte à la terre, aux Saints, qui l'ont propagé au prix de leurs travaux et de leur sang ; à Pie IX, qui le défend comme Pape et comme Roi ; à tous ceux qui combattent pour cette Rome où habitent la vérité et la justice, et qui est la lumière, la paix et le salut des nations. Mieux que mes faibles paroles, cet hommage, dont j'emprunte les termes à l'Écriture et aux enseignements de l'Église, montre l'enchaînement du droit chrétien.

A DIEU , PÈRE TOUT-PUISSANT,
CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE,
ROI IMMORTEL DES SIÈCLES,
DE QUI DESCEND TOUT POUVOIR, TOUTE PATERNITÉ,
AU CIEL ET SUR LA TERRE;
A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SON FILS,
PRINCIPE ET FIN DE LA CRÉATION,
AUTEUR DE LA FOI ET LUMIÈRE DU MONDE,
SEUL MÉDIATEUR DE DIEU ET DES HOMMES,
CHEF DE L'ÉGLISE ET PRINCE DES ROIS DE LA TERRE,
NOTRE JUGE, NOTRE LÉGISLATEUR ET NOTRE ROI,
ET DOMINATEUR DES NATIONS INFIDÈLES;
A L'ESPRIT DE VÉRITÉ ET DE LIBERTÉ QUI DONNE LA VIE,
ET QUI A RENOUVELÉ LA FACE DE LA TERRE;
A LA VIERGE IMMACULÉE,
MÉDIATRICE DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE,
DAME DE FRANCE ET SECOURS DES CHRÉTIENS;
AU GLORIEUX PATRIARCHE SAINT JOSEPH SON ÉPOUX.

A TOUS LES PRINCES DE LA CITÉ DE DIEU :
SAINTS ANGES, QUI EN ONT LA GARDE,
SAINTS PATRIARCHES DE LA LOI DE NATURE,
SAINTS ROIS ET SAINTS PONTIFES DE LA LOI ÉCRITE,
SAINTS APOTRES, SAINTS PONTIFES ET SAINTS ROIS
DE LA LOI DE GRACE ;
AUX GLORIEUX PATRONS DE ROME :
PIERRE, QUI A LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX ,
PAUL, DOCTEUR DES NATIONS ET CITOYEN ROMAIN ;
AUX SAINTS CANONISÉS LE 8 JUIN 1862 ;
AUX MARTYRS QUI, DEPUIS ABEL
JUSQU'AUX SOLDATS DE CASTELFIDARDO ,
ONT VERSÉ LEUR SANG POUR LA FOI ET POUR LA JUSTICE ,
POUR L'ÉGLISE ET POUR LA CHRÉTIENTÉ ;
A NOTRE SAINT PÈRE PIE IX ,
SOVERAIN PONTIFE ,
PÈRE DES ROIS ,
VICAIRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST SUR LA TERRE ;
A L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE, NOTRE MÈRE ,
QUI ENSEIGNE AVEC LUI TOUTES LES NATIONS ;
A LA FRANCE TRÈS-CHRÉTIENNE,
FILLE AÎNÉE DE L'ÉGLISE ET LA BIEN-AIMÉE DU CHRIST,
CHARGÉE PAR PIERRE DE DÉFENDRE LA VILLE DE ROME ;
AUX NATIONS CATHOLIQUES SES SŒURS ;
A TOUS CEUX QUI COMBATTENT POUR LE SIÈGE DE PIERRE,
GLOIRE, AMOUR ET RECONNAISSANCE.

Puissent toutes les nations chrétiennes, la France en tête, s'unir à l'Église catholique romaine, leur mère, afin que, toute erreur étant dissipée, tout mensonge dévoilé, toute violence réprimée, il n'y ait plus qu'un seul bercail et un seul pasteur ;

Qu'il n'y ait plus qu'une seule foi, qu'une seule loi, et sur la terre comme dans le ciel un seul roi : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui tout a
« été assujetti et qui régnera jusqu'à ce qu'il ait
« placé tous ses ennemis sous ses pieds. »

ÇA ET LA

POUR SERVIR DE PRÉFACE.



Deux voyageurs venaient prendre congé de Grégoire XVI.

— Depuis combien de temps, mon fils, êtes-vous à Rome, dit-il au premier ?

— Depuis un mois, Saint-Père.

— Allons, adieu ! reprit le Pape avec une malicieuse bonhomie.

— Et vous, dit-il à l'autre ?

— Saint-Père, depuis six mois.

— Oh ! alors au revoir !

Un mois, en effet, suffit au touriste qui se contente des *Guides*, au pèlerin que la piété conduit,

en passant, au tombeau des Apôtres ; tandis qu'il faut des années et la vie même au savant, à l'artiste et surtout au catholique qui, non content des superficies ou d'un élan de piété, veut savourer les trésors de science et d'art, de charité, de sagesse et de foi renfermés dans la Ville-Sainte. Or, six mois de séjour bien employés commencent à découvrir ces trésors, et donnent l'ardeur d'en jouir.

De là les adieux et les au revoir de Grégoire XVI.

Du fond de son cœur, il aurait dit adieu à ces touristes de la politique qui ont appris en trois semaines à connaître le gouvernement romain et qui savent à point nommé les réformes dont il a besoin ; mais Grégoire XVI aurait dit au revoir aux Rayneval, aux Corcelles, aux Sauzet, à tous ces hommes de conscience et de foi qui ont étudié sincèrement, sérieusement la politique et l'administration romaine, et qui lui rendent, par suite, une éclatante justice.

Là aussi il y a des trésors qu'il faut prendre le temps de chercher et de goûter, sans se rebuter des légères taches de rouille qui atteignent les choses terrestres et dont Rome temporelle ne peut être dès lors complètement exempte. Mais parce que Charlemagne et Constantin, qui veillent aux portes de la Basilique vaticane, sont parfois couverts de la poussière de la place, cela empêche-t-il

d'entrer dans l'intérieur du temple et d'en admirer les merveilles ?

Les petits abus dans les petites choses effarouchent les petits hommes et réjouissent l'envie ; mais le catholique prend patience : il sait que si un coup d'époussette est nécessaire, Pie IX saura bien le donner dès que le Piémont lui en laissera le loisir.

L'Église est un soldat toujours en campagne ; or le soldat engagé dans une lutte à mort, s'occupe, avant tout, de ses armes et du combat. Il attend le repos qui suit la victoire pour réparer le désordre de ses vêtements et secouer la poussière de sa chaussure. Ainsi font les Papes. Les catholiques le savent. Ils savent que l'Esprit du Christ repose sur son Vicaire : « l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété ; » et que, par état, le chef de l'Église est le réparateur et le purificateur du monde. Les principes une fois assurés dans ses États, Pie IX s'occupera de l'accessoire. Le passé, ou plutôt le présent nous garantit l'avenir. Que les princes qui ont fait plus que lui pour la vraie civilisation, pour les sciences et pour les arts, pour le bien-être et pour la liberté de leurs peuples, se présentent au concours ; même dans ces temps difficiles pour Rome, nous verrons qui sera primé,

si l'on tient compte de la proportion des finances et du territoire. Et pourtant à Rome, les ornements de la vie ne viennent qu'en seconde ligne. Mais là se vérifie cette parole du Christ : « Cherchez d'abord le règne et la justice de Dieu et le reste « vous sera donné par surcroît. »

Toutefois j'avoue qu'il y a dans les États de l'Église, comme dans tous les États de l'Europe, des réformes à faire, des améliorations à introduire. Quand, pendant de longs jours, les démolitions des masures ont souillé d'un nuage poudreux l'atmosphère, est-il bien étonnant que le palais voisin soit un peu terni ? Quoi ! voici trois siècles, voici cent ans surtout que la civilisation chrétienne est démolie en Europe, et l'on voudrait que l'ancien régime et la Révolution n'aient laissé aucune trace de leurs décombres dans les États pontificaux, alors surtout que Pie VI et Pie VII étaient captifs et Rome au pouvoir de l'étranger ! On aura beau faire, on n'a jamais trouvé, on ne trouvera jamais le secret de voyager, ici-bas, sans qu'un peu de poussière ne s'attache aux pieds des plus soigneux : il a fallu les laver aux Apôtres eux-mêmes, et leur successeur subit les mêmes inconvénients.

Quoi qu'il en soit des petites imperfections du gouvernement temporel, tout catholique qui prendra le temps et la peine d'étudier Rome, d'étudier

l'ensemble plus encore que le détail ; le principe et la fin de son gouvernement non moins que les moyens dont il dispose , ne la quittera pas sans regret. Il dira, avec Grégoire XVI, au revoir, car on ne dit pas un éternel adieu à la maison paternelle.

En partant de Rome, il y a vingt-deux ans, je disais au revoir, mais, je l'avoue, sans y compter beaucoup : des soins de famille, des embarras d'affaires ne m'en laissaient guère l'espérance. Aussi je remercie du fond du cœur la Providence qui m'a conduit, par la main, aux fêtes de la Canonisation. Elle a aplani tous les obstacles et surmonté les préjugés qui les doublaient.

En effet, je me figurais Rome devenant inabordable pour un simple laïque en ce moment solennel ; les trésors des églises et les grandes cérémonies, inaccessibles au vulgaire. Je pensais que Pie IX, surchargé de travaux et tout occupé de l'épiscopat, serait invisible ; et je ne soupçonnais même pas que je contribuerais pour un cent millième à la grande démonstration catholique qui a été la consolation du Pape et de l'Église. Rien, en effet, ne faisait pressentir cette démonstration, car il n'y a point eu de concert préalable. Sauf la caravane de Nîmes, chacun a fait isolément son pèlerinage. Non-seulement les laïques, mais les prêtres n'en

soupçonnaient pas les joies saintes et la portée. Les évêques eux-mêmes obéirent sans calcul à un simple désir du Pape, qui à coup sûr ne fut pas le moins surpris de ce vaste concours.

« Quelle force, dit l'Évêque de Moulins, a ébranlé le monde catholique tout entier? Quel aimant a tiré les évêques de leurs sièges? Qui les a arrachés à leurs troupeaux et à leurs affaires? Qui a couvert chez le grand nombre les réclamations de l'âge? Qui a parlé plus haut que l'infirmité de plusieurs? Qui, chez aucun, n'a permis au dénûment d'apporter ses objections si faites cependant pour être reçues? Qui a aplani les chemins? Qui a comblé les espaces? Qui a dissimulé les fatigues, ou qui même les a rendues précieuses? Qui a précipité vers Rome, sous le souffle des vents, sous l'impétuosité de la flamme, et encore plus sous l'emportement de l'amour, tant d'hommes de toute race, de toute nation, de toute langue? Qui a fait de cette cité bienheureuse le terme de toutes les démarches, le centre de tous les vœux, et à l'heure présente la joie et l'enchantement de tous les souvenirs? Est-ce un ordre du Souverain-Pontife, notre père et seigneur? Aucun ordre n'a été donné. Dirai-je au moins que ça été un désir? Appelons-le de ce nom, si vous le voulez; mais un désir contenu, une invitation discrète, une convocation à peine formée sur les lèvres, mais soupçonnée à travers les larmes, surprise parmi les gémissements et démêlée dans un soupir¹. »

¹ *Instruction pastorale de Mgr Dreux-Brézé à l'occasion de son voyage à Rome.*

L'esprit de Dieu avait soufflé aux quatre vents du ciel, et sauf le Portugal qui ne fut représenté que par l'Infante et par le vénérable marquis de Labradio, tous les pays de l'univers avaient à Rome des évêques et des pèlerins. L'Italie elle-même était représentée par les exilés. Les lettres admirables de ses évêques retenus au nom du fameux principe de « l'Église libre dans l'état libre, » supplèrent les absents, unis de cœur et d'âme avec leurs frères.

Mes craintes chimériques s'évanouirent dès mon arrivée. Loin de s'enfermer, le Pape se multipliait, et la présence des évêques, ouvrait toutes les portes au lieu de les fermer ; en sorte que jamais le pèlerin laïque n'a eu plus d'occasions, et de voir les hommes et les choses, et de s'édifier, et de vénérer le chef de l'Église.

Les Consistoires, que je croyais murés pour le vulgaire, s'ouvrirent deux fois aux pèlerins, dans la salle royale du Vatican : le 13 mai, jour des préliminaires de la Canonisation et le 21 pour les cardinaux espagnols Gargia Cuesta et de la Puente, nouvellement promus. Le soir ils recevaient, selon l'usage, à l'ambassade d'Espagne.

Presque chaque jour on pouvait recevoir la bénédiction du Pape, tantôt aux Consistoires publics dont je viens de parler, tantôt aux triduo qui pré-

a..

cédèrent, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Pierre, la cérémonie du 8 juin; tantôt à la chapelle Sixtine, tantôt aux *fonctions* solennelles de Saint-Philippe de Néri, de l'Ascension, de la Pentecôte et de la Fête-Dieu; tantôt à l'audience publique que Pie IX donna le 3 juin, dans la vaste galerie des cartes géographiques, aux douze cents pèlerins de toutes conditions qui précédaient la caravane de Nîmes; tantôt à la revue du camp des Prétoriens, tantôt à la salle des gardes qu'il traversait, chaque soir, en allant à la promenade et qui était ouverte à tous les hommes, sans qu'il fût besoin de costume ou de lettres d'audience.

J'eus même la fortune inespérée de deux audiences; l'une avec ma famille, l'autre avec mon évêque, qui m'obtint des bénédictions particulières et des encouragements qui seront la consolation de ma vie; car c'est le Christ lui-même qui m'a béni par la main de Pierre.

Les trésors de Rome s'ouvraient de toutes parts. J'ai pu vénérer les grandes reliques de Sainte-Croix de Jérusalem, celles de saint Pierre à l'ostension du 9 juin, accordée en l'honneur de la Canonisation des nouveaux Saints; adorer la Crèche, passer à mon cou les anneaux de la chaîne de saint Pierre, et cela sans permissions spéciales et en profitant,

comme pouvait le faire tout pèlerin, des heureuses occasions qui s'offraient journellement.

Les hommes ne furent pas moins accessibles pour moi que les lieux. Chaque jour, pendant que j'étais à Rome, le salon d'un cardinal ou d'un prélat s'ouvrait aux évêques. Le dimanche et le mercredi, dans la journée, on se réunissait chez S. E. le cardinal prince Altieri; le dimanche soir au ministère des armes, chez Mgr de Mérode; le lundi chez Mgr Lavigerie, auditeur de Rote pour la France et aujourd'hui évêque de Nancy. L'ami dévoué des catholiques d'Orient avait hérité de la succession de MMgrs d'Izoard, arrivé au cardinalat comme doyen de la Rote, de Retz, de Ségur et de la Tour d'Auvergne, aujourd'hui archevêque de Bourges. La France, on le voit, a toujours pris soin de se faire représenter dignement dans ces importantes fonctions.

Le mardi et le jeudi, Mgr de Brezé recevait au palais Pamphili, et Mgr Nardi, camérier du Pape et auditeur de Rote, au palais Torlonia, les mercredis et samedis.

On sait la lutte habile et courageuse de Mgr Nardi contre les erreurs modernes. *Rome et ses ennemis*, réfutation du *Pape et du Congrès* et le *Discours sur la Déclaration des droits de l'homme*, prononcé le 12 juin à l'académie pontificale en pré-

sence de treize cardinaux et de trente évêques, ont été traduits dans notre langue.

J'eus l'heureuse fortune d'être accueilli par ces prélats avec une bonté qui m'a vivement touché. Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma profonde reconnaissance. Grâce à eux, j'ai pu connaître d'illustres évêques, qui sont la gloire de l'Église et la lumière du monde, et me rappeler au souvenir d'anciens amis qui ont bien voulu partager la joie que j'avais de les revoir.

L'épiscopat était le fond de toutes ces réunions, mais chaque salon avait son caractère particulier : chez Mgr de Mérode on rencontrait les officiers de l'armée pontificale, et la musique militaire jouait sur la place de la Pilota; chez Mgr Lavigerie, venaient les Français : officiers généraux, personnel de l'ambassade, directeurs de nos établissements nationaux; chez Mgr. de Brezé, qui avait offert une généreuse hospitalité à M. L. Veuillot, je voyais mes amis du *Monde* et d'éminents catholiques de France et de l'étranger; chez Mgr Nardi, des cameriers et des prélats ses collègues, des hommes distingués de divers pays et souvent des princes de l'Église, qui étaient reçus avec les honneurs dus à leur dignité. Quand ils se retiraient, deux valets de chambre en grande livrée et portant chacun une torche, les accompagnaient jus-

qu'à leur carrosse. Rome est tout à la fois une école de respect et d'humilité, et je ne savais qu'admirer le plus, de la simplicité des cardinaux ou des hommages sans adulation dont ils sont l'objet. Les pays égalitaires ignorent ces deux choses. Quand l'idée de la paternité a disparu des esprits et des cœurs, quand un soi-disant *mérite personnel* devient l'*unique* base de l'autorité et remplace « le droit divin, » il en résulte ordinairement l'infatuation du supérieur et l'irritation de l'inférieur. Dans « le droit divin, » au contraire, l'inférieur comprend qu'il doit obéissance à Dieu et par suite à ceux qu'il envoie ; le supérieur comprend de son côté qu'on lui obéit non pas à cause de son mérite, mais « à cause de Dieu, » et que son inférieur, en tant qu'homme, est son égal et souvent l'emporte en mérite et en vertu sur lui. De là la dignité de l'obéissance, et la modestie du commandement. Rome en a conservé le secret ; mais ce secret sera bien vite perdu dans le reste de l'Italie si elle cesse d'être catholique. Les Piémontais nous en donnent chaque jour la preuve.

De tous les salons, le plus intéressant, sans comparaison aucune, était celui du cardinal Altieri. Préfet de l'Index, camerlingue de la Sainte Église, prince romain, le petit-neveu de Clément X réunit sur sa tête toutes les grandeurs en y joignant les

dons personnels qui les relèvent. Aussi affable que digne, le cardinal, par son rang, sa naissance et ses charges, est un des principaux représentants de la double Rome personnifiée dans le Pontife-Roi.

Les évêques venus de toutes les parties du monde se réunissaient de préférence au palais Altieri, l'un des plus majestueux de Rome. Ils étaient sûrs d'y trouver en grand nombre les membres du Sacré-Collège, des prélats de la cour pontificale, des chefs d'ordres, le personnel des congrégations dirigées par le cardinal. C'est l'un de mes plus doux souvenirs de Rome.

Le 15 et le 18 juin, sous la direction d'éminents artistes :

Un chœur de 250 jeunes Romains dévoués à la cause du glorieux souverain Pie IX, offrit un hymne à l'épiscopat catholique, soutien invincible du Siège de Pierre,¹ des droits sacrés et civils, privés et publics.

Ils disaient avec d'admirables voix :

« O toi, l'honneur de Rome et de l'Italie, véritable modèle d'invincible courage; le droit et l'hérédité des trônes par toi seul peuvent demeurer établis. Les insensés qui te contestent, ô Pie! l'honneur de la triple couronne, combattront, mais en vain, contre Dieu, qui nous dit : Périra qui le touche ¹. »

¹ Paroles de l'abbé Mattioni, musique de l'abbé Rosati.

Dans une autre cantate ils chantaient :

L'Époux du Christ défie les périls, et ne craint pas les artifices de l'impie Satan.

Les vénérables prélats applaudissaient à l'enthousiasme religieux et à l'ardeur patriotique de cette jeunesse. S. Em. le cardinal Wiseman leur adressa une éloquente allocution ; il leur dit que plus la persécution se déchaînerait contre l'Église, et plus il se tenait pour assuré de les voir persévérer dans ces nobles sentiments, prêts à défendre la religion non-seulement par le chant et la parole, mais encore, s'il le fallait, les armes à la main. Les jeunes gens répondirent par un cri sorti spontanément du fond de leurs cœurs et qui émut jusqu'aux larmes tous les assistants ; puis le cardinal Altieri les remercia gracieusement et les engagea à revenir le mercredi suivant pour ceux des évêques qui se trouvaient absents. Ils revinrent en effet et firent de nouveau retentir les airs de leurs hymnes à Pie IX. Cette fois, ce fut le cardinal Scytowski, archevêque de Strigonia et primat de Hongrie, qui leur adressa (en langue latine) les félicitations et les remerciements de l'Épiscopat.

Le 16 on se réunit à la chancellerie, chez S. E. le cardinal Amat, où l'on exécuta un chœur de l'abbé Rosati, paroles du P. Balsofiori ; une

romance d'Apolloni, des strophes de Pacini et un air de Verdi composés pour la circonstance et qui ont été traduits dans les quatre langues catholiques : latin et grec, italien et français. Je dis langues catholiques, car si le latin et le grec appartiennent à l'Église, l'italien et le français appartiennent à la Chrétienté.

Dans un air de Verdi, où les chœurs se mêlaient aux solos de basse et de ténor, on disait aux évêques :

« Gloire aux pasteurs ! Rome, réjouis-toi ; ceins ta tête de nouvelles guirlandes. Jamais plus belle, jamais plus grande, tu ne fis l'admiration de l'univers. Qui pourrait arracher de ton front le laurier dont Dieu te couronne ? Dieu te serre dans ses bras ; on ne peut rien ravir à Dieu. »

Pie IX, présent à la pensée de tous, était l'âme de ces chants comme de l'assemblée ; on lui disait :

« Un avenir plein d'allégresse vous est préparé par la bonté de Dieu : gloire au trône, gloire à l'autel, tel est le chant que votre nom redira. Plus de larmes, plus de colère. L'univers entonnera l'hosanna. »

Di letizia un avvenire,
Dio clemente a te prepara,
Gloria al trono, gloria all'ara
Il tuo nome sonerà :
È cessato il pianto et l'ire
Tutto l'orbe osannerà.

Les souvenirs sanglants qui se rattachent à la chancellerie où Rossi fut assassiné, donnaient une singulière énergie à ce cri d'espérance : « Gloire au trône, gloire à l'autel. L'univers entonnera l'Hosanna. »

Oui, l'univers, chantera l'hosanna. Pie IX, sans dissimuler les périls qui menacent l'Église et la société civile dans ces temps mauvais, nous en donne chaque jour la ferme espérance. Pie IX peut succomber, mais appuyé sur la Pierre invisible, comme l'Église est appuyée sur lui, secouru par la toute-puissance de la Vierge immaculée dont il a proclamé le triomphe, que peut-il craindre pour Pierre ?

Une semblable manifestation eût été impossible il y a quelques années, tant les honnêtes gens étaient enlacés, trompés, terrifiés par la Révolution. Je dirai plus, même sous Grégoire XVI, elle n'aurait pas eu ce caractère enthousiaste. En apparence tout était calme, mais on voyait déjà noircir l'horizon ; et quand je quittais Rome en 1840, de funestes pressentiments me serraient le cœur. En 1862, au contraire, tout s'agite autour de Pie IX, et pourtant quel pèlerin n'a emporté de Rome d'invincibles espérances ? C'est que sous Grégoire XVI, Rome marchait à la révolution de 1848, et que sous Pie IX elle s'en dégage. Sous Gré-

goire XVI, l'arbre de la science du bien et du mal paraissait beau et agréable au goût ; sous Pie IX, on a goûté de ses fruits et l'on sait ce qu'ils valent.

La même Providence qui m'a conduit à Rome m'a amené à recueillir mes impressions ; car je n'ai jamais eu le dessein de faire un livre, ni même de rien publier dans le *Monde*.

Après l'*Esquisse* de M. Gerbet, les *Trois-Romes* de Mgr Gaume, les attrayantes *Lettres d'un pèlerin*, que M. E. Lafond a complétées par *Lorette et Castelfidardo* ; après *Rome Chrétienne* de M. de la Gournerie, *Le parfum* de M. L. Veuillot, sans parler de sa *Rome et Lorette* ; après les *Souvenirs de Rome* du P. Rigand, je ne voyais rien à dire. De plus, M. Chantrel publiait le *Récit des Fêtes*, M. Léon Pagès, l'*Histoire des Martyrs du Japon* ; M. Du Lac tenait les lecteurs du *Monde* au courant des incidents de chaque jour ; les instructions pastorales des évêques de Moulins, de Nîmes, d'Orléans et de vingt autres disaient les impressions que le pèlerinage avait laissées dans le cœur du clergé, pour de là se répandre dans celui des fidèles. J'étais par suite résolu à garder le silence.

Toutefois le *Monde* m'ayant demandé signe de vie, je me suis exécuté. Des compagnons de pèleri-

nage, retrouvant dans mes souvenirs des impressions qu'ils partageaient, m'ont engagé à les publier, et voilà comment j'ai été conduit à réunir et à classer ces *Mélanges* qui se trouvent, sans que j'y aie songé, l'esquisse d'un livre.

Ces *Mélanges* sont partagés en deux livres, le premier raconte les fêtes, le second redit les impressions, les *voix* des monuments de Rome.

Le second se ressent nécessairement de l'absence sinon d'un but, du moins d'un plan préconçu. Le but, qui est celui de tous mes travaux, c'est la glorification de l'Église et de son divin chef sur cette terre dont on veut les bannir; c'est la proclamation de la toute-puissance du Fils de l'homme sur la nature qu'il a réparée et dont « Marie conçue sans péché » est l'invincible secours. A d'autres plus compétents ce qui regardel'autorité purement spirituelle et surnaturelle; pour moi, c'est une leçon de politique chrétienne que j'ai demandée à Rome. Les monuments du droit chrétien, de la civilisation chrétienne, voilà l'objet de ces notes. J'ai cherché des leçons dans le livre le plus à la portée du laïque, dans le livre que l'art chrétien ouvre aux ignorants, et je dis ce que j'y ai lu. Chaque jour, à toute heure, tous peuvent y lire comme moi; car ce livre est étalé sur la place publique.

Aujourd'hui, où règne le fait accompli, il m'a

semblé que l'histoire écrite avec le ciseau, avec le pinceau, avec la truelle et qui court les rues de Rome, était le meilleur et le plus facile de tous les arguments.

Puissent les bénédictions que Pie IX a daigné verser sur ma tête et sur mon cœur, retomber sur ces pages ! Puissent-elles faire bénir le Christ Réparateur de la nature et Marie conçue sans péché, sa Mère et la nôtre, bénir les nouveaux Saints, faire aimer l'Église et son chef, contribuer à l'union de la France, fille aînée de l'Église, et de l'Italie catholique, dont Rome est la tête et le cœur ; et enfin m'obtenir une prière des Saints canonisés et des pèlerins du 8 juin qui liront ces lignes !

1
1
1

LIVRE PREMIER.

LES FÊTES DE MAI ET JUIN 1862.

I

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

(26 MAI.)

1. Le cortège du Pape. — 2. Les chambres de saint Philippe.
— 3. Divers souvenirs du Saint : Paolo Massimo et la visite
des sept églises.

I. — CORTÈGE DU PAPE.

Le 26 mai était un grand jour de fête : saint Philippe de Néri est l'un des patrons de Rome et le saint le plus populaire peut-être. Le clergé, les grands, le peuple, les jeunes gens surtout lui ont voué ce culte du cœur qui plaît à Dieu et aux Saints. Le Pape s'y associe en assistant, chaque année, à la messe solennelle.

Suivant l'usage, Pie IX se rendit à Saint-Philippe en *grand gala* (*treno nobile*). Rien de *noble*, en effet, comme le cortège dans ces jours solennels. La voie papale, tracée par une légère couche d'un sable fin et doré, était bordée par une foule immense avide de contempler les traits du pape et de recevoir sa bénédiction. Le cortège marchait lentement. Un écuyer, précédé d'un peloton de dragons et suivi d'une voiture à deux chevaux de la maison pontificale, ouvrait la marche. Quatre gardes-nobles venaient ensuite; puis le prélat porte-croix monté sur une mule blanche conduite par deux palefreniers à pied, tête nue et portant la livrée cramoisie du Pape. C'est le plus jeune auditeur de la Rote qui remplit cette noble fonction.

La voiture pontificale suivait immédiatement le glorieux étendard de l'Église de la chrétienté, étendard que Pie IX tient lui-même d'une main si ferme, car il est le premier de tous les porte-croix du Christ : *Cruz de cruce*. Le camérier de service et deux cardinaux accompagnaient le Pontife.

La voiture du Pape est un vaste carrosse à glaces, tout éclatant de dorures et doublé au dehors et au dedans de velours cramoisi, couleur de sa maison. Sur le devant, la tiare et les clefs, soutenues par deux anges, remplacent le siège. En arrière, l'aigle, symbole des choses divines, déploie ses ailes à la place occupée d'ordinaire par les valets de pied. Le carrosse est traîné par six grands chevaux noirs richement ca-

paraçonnés et conduits au petit pas par deux postillons, tête nue. De nombreux valets de pied marchent aussi tête nue, en avant, en arrière et de chaque côté de la voiture. Des gardes-nobles à cheval suivent. Deux de leurs officiers se tiennent aux portières.

La maison royale et pontificale du Pape, le maître du sacré palais, les camériers, les chapelains occupent le carrosse à six chevaux qui suit celui du Pape.

Puis viennent les carabiniers et les dragons suivis des quatre carrosses occupés par la maison des deux cardinaux qui accompagnent le Pape ; puis des voitures du palais pour divers employés de la cour.

Un piquet de dragons termine la marche.

Les gardes suisses accompagnent le cortège, et divers corps de troupes sont échelonnés sur son passage. La garde palatine occupe d'avance l'église où se rend le Pape.

Les cardinaux accompagnent toujours le Pape dans ses *fonctions*. Sans faire précisément partie du train papal, ils le précèdent d'ordinaire à fort peu de distance et se rendent à l'église dans leurs voitures de gala. Chaque cardinal a deux voitures au moins, tant pour lui que pour sa maison, et parfois jusqu'à cinq quand il est prince romain ou grand dignitaire. On distingue les équipages des princes de l'Église à l'ombrelle rouge qui repose sur le dôme, aux galeries dorées des voitures, aux guides rouges des chevaux, ainsi qu'aux pompons en ombrelle de même couleur qui ornent leurs têtes. Ces pompons sont verts pour les

évêques, violets pour les prélats. En *grand gala*, les valets de pied en grande tenue précèdent et suivent à pied au lieu d'occuper l'arrière de la voiture. Les carrosses des évêques, des prélats, des princes qui assistent le Pape dans les solennités, et enfin les voitures du Sénateur de Rome, dont l'une est occupée par ses petits pages, se joignent au cortège.

Les voitures du Sénat sont reconnaissables à la livrée rouge et jaune et surtout aux lettres S. P. Q. R. (SENATUS POPULUSQUE ROMANUS) qui ornent les panneaux. Rome chrétienne est le pays des traditions. Or, quand on la voit conserver, avec un soin religieux, toutes les ruines, tous les débris de Rome antique, comment pourrait-elle laisser périr les traditions de sa foi? Rome, avant tout et en tout, est conservatrice; et c'est pour cela qu'elle est progressive, le progrès n'étant que la continuation de ce que le temps a respecté.

Les lettres S. P. Q. R. m'ont souvent fait rêver. Rome est le pays de la résurrection et de la vie, et je me demandais si, au moment marqué par la providence, Dieu ne prendrait pas les italianissimes au mot en donnant au peuple romain, tête de la chrétienté, un grand rôle encore dans la restauration catholique que les ruines contemporaines nous annoncent.

Le chrétien « espère, en effet, contre toute espérance. » *Croyant* que les ennemis de l'Eglise ne prévaudront pas, il sait que si Dieu efface ce que les hommes et le temps ont gâté, c'est pour écrire et ma-

nifester sa gloire plus clairement encore que par le passé. Sur la terre non moins que dans le ciel, l'Église marche « de clartés en clartés. » *Le progrès des lumières* est là et n'est que là. Les temps mauvais que nous traversons purifient l'atmosphère, le rendent plus diaphane, afin que les rayons du soleil de justice aient une plus éclatante splendeur.

Dieu aime la peine du talion, et je ne puis m'ôter de l'esprit que la Révolution prépare pour elle les verges qu'elle essaie sur le dos des catholiques. Comment le Catholicisme, qui a dompté et converti les Césars et les barbares, serait-il impuissant avec le peuple, lui qui a été fondé par le fils du charpentier, aidé de douze pêcheurs. Ce fils du charpentier n'est-il pas « le Dominateur des nations, non moins que le Seigneur des seigneurs? »

Que la Révolution y prenne garde ! Le peuple romain, qu'elle veut pousser contre le Pape, a, de concert avec Constantin, détruit le paganisme, et le grand empereur n'a eu qu'à modérer son zèle ; de concert avec Léon III, ce même peuple a contribué à la fondation du Saint-Empire. Les *brigands* de la Vendée, appelée le peuple géant par un homme qui s'y connaissait, ont sauvé la foi en France, et, à l'heure présente, les *brigands* des Abruzzes sont en train de sauver la nationalité et la foi napolitaines. La Révolution, nous l'en prévenons charitablement, joue gros jeu avec la démocratie. Inspiré par l'Esprit saint, guidé par le Vicaire de Jésus-Christ, n'ayant alors qu'un

cœur et qu'une âme, le peuple italien pourra bien, quelque jour, déjouer tous ses calculs. Elle s'en doute, du reste, témoin sa manière d'entendre le suffrage universel et son ignoble système de corruption. De notre temps, comme au temps de la Passion, ce sont les scribes, les pharisiens et les prêtres superbes qui égarent la foule, toujours dupe et victime. Mais viendra un moment où le Christ dira : « J'ai pitié de ce peuple » que les sophistes abusent, et renouvellera la face de l'Italie en envoyant son Esprit. C'est alors que le Sénat et le peuple romain « S. P. Q. R. » pourraient fort bien envoyer V. E. R. D. I. ¹ mettre en pratique à Turin le système de non-intervention : Dieu punit d'ordinaire par où l'on a péché.

Mais je reviens au cortège papal, d'où le S. P. Q. R. du Sénat m'avait un peu éloigné.

De l'aveu de tous, les cours les plus splendides de l'Europe ne déploient pas une plus noble magnificence, et pourtant rien ici qui sente le luxe. Le Pape et les cardinaux ont le secret d'être toujours grands sans prodigalité. L'esprit d'ordre, de suite, d'unité fait les frais de la cour romaine. Les Suisses, aux couleurs éclatantes, ont encore le costume dessiné par Michel-Ange. Les carrosses uniformes du Sacré-Colège datent du dix-septième siècle, et la robe rouge des cardinaux a, depuis bien des années, le privilège

¹ Verdi (d'Italie), Victor Emmanuel Roi était le mot de ralliement des italianisimes.

de cette simple grandeur qui frappe mille fois plus que nos modes changeantes. Dans les cours laïques, elle éclipse tout autre costume quand elle y paraît. Le luxe est ruineux pour les peuples comme pour les grands, mais la magnificence peut se concilier avec la plus stricte économie. Les cours et les gouvernements à bon marché sont ceux qui durent. Rien de ruineux comme le changement, la mode, l'opinion. L'Église romaine est toujours et partout forte et belle comme une armée rangée en bataille. Cette noble beauté éclipse la confusion des fêtes mondaines, si éclatantes qu'elles soient d'or et de pierreries.

Au *petit gala*, les voitures sont plus simples et parcourent la ville au trot, conduites à grandes guides. Trois valets de pied montent derrière chaque carrosse, deux chevaux de relais suivent le cortège. C'est le train de campagne. Le Pape, dans cet équipage, se rendit le dimanche 18 à Sainte-Marie-Majeure, où le Saint-Sacrement était exposé pendant les préliminaires de la canonisation.

C'était la première fois que je voyais Pie IX et les ovations chaleureuses que Rome lui fait chaque fois sur son passage. Le perron de l'abside était couvert d'une foule compacte où se distinguaient déjà quelques pèlerins de France, prêtres et laïques. L'homme est ainsi fait, que les premières impressions sont les plus vives; aussi ce jour est-il fortement gravé dans mes souvenirs, encore bien que la journée du 26 l'ait dépassé, et par la magnificence du cortège, et par

la foule enthousiaste qui encombrait les rues et les places, et par le grand nombre de pèlerins arrivés alors à Rome.

Ces marches triomphales, — celle surtout du 26 mai, — ne sortiront jamais de ma mémoire et de mon cœur.

J'étais sur le fort Saint-Ange d'où j'embrassais, d'un seul regard, la longue rue qui mène au Vatican et celle qui prolonge le pont. De riches tentures descendaient de chaque fenêtre et dessinaient au loin la voie papale. En face de moi était groupée la caravane du Midi, portant à la main des couronnes et des bouquets de fleurs. Des prêtres français occupaient, en grand nombre, la tête du pont. Leur émotion les distinguait plus encore que leurs caractéristiques rabats.

Bientôt un coup de canon annonce le départ, et le Pape débouche de la place Saint-Pierre. La foule agitait ses mouchoirs et ondulait comme la vague sous la main du Pontife. A son approche, on jonchait de fleurs la voie papale ; on se prosternait en silence, la tête inclinée, les yeux baissés et humides de pieuses larmes. Puis, après un moment de recueillement, les pèlerins se relevaient la tête haute, l'œil ardent, tour à tour dirigé vers le ciel et vers le Pape. Les figures étaient tout illuminées des bénédictions que sa main venait de répandre, et de mille poitrines gonflées par une sainte émotion sortait ce cri victorieux : Vive le Pape-Roi ! Des Romains ajoutaient : Vive la France ca-

tholique ! Ils sentaient en nous des concitoyens ; car, plus encore que les autres, les catholiques de France peuvent dire : je suis citoyen romain ; je suis concitoyen de Pierre et de Paul, comme l'ont déclaré les Papes à notre honneur.

L'enthousiasme déborda au retour de l'église. Je n'oublierai de ma vie le spectacle que présentait la place Saint-Pierre. Le perron de la basilique était couvert de peuple ; le carrosse papal s'avancait lentement, précédé de jeunes Romains portant des drapeaux jaune et blanc. Un délirant transport avait poussé nos prêtres à la suite du Pape ; ils précédaient, ils suivaient, ils entouraient sa voiture, saisis de cette ivresse dont parle saint Pierre, quand il y avait dans Jérusalem des hommes religieux de toute nation, et que l'Esprit de Dieu se répandait sur les serviteurs du Christ. La troupe devenait impuissante pour maintenir l'ordre accoutumé du cortège.

Le Pape était visiblement ému, car ce n'étaient plus les hommages hypocrites de 1848 : c'était l'explosion de la piété filiale, c'était le souffle de l'Esprit de Dieu qui remuait cette foule et donnait à tous, Romains et étrangers, une seule âme et un seul cœur.

J'avouerai pourtant que l'enthousiasme, *la furia* de nos bons prêtres scandalisa quelques prélats romains. Ils oubliaient que nous vivons par le cœur plus que par la raison, et que la plupart de nos dignes curés, qui contemplaient, pour la première fois, cette face auguste de Pie IX, tout illuminée de la double auréole

de la sainteté et de la royauté, étaient du Midi, et, pour la première fois, courbaient la tête sous la main bénie du Saint-Père. Pour moi, la sainte folie de nos prêtres m'émut profondément. Je songeais au roi David qui, lui aussi, scandalisait par ses transports quand il accompagnait l'arche sainte. Pie IX alors m'apparut comme l'arche vivante de la nouvelle alliance, de l'alliance qui unit le ciel et la terre, le Christ et l'Eglise, et je n'apercevais plus le Pontife qu'à travers le voile de mes larmes.

II. — LES CHAMBRES DU SAINT.

La messe, suivant l'usage, fut célébrée par un cardinal, mais il me fut impossible de pénétrer dans l'église, tant elle était comble. Pendant tout le jour, la foule se pressa aux autels et dans les chambres du Saint. L'entrée en est interdite aux femmes, sauf le dimanche dans l'octave, qui leur est réservé.

La première chambre renferme le lit de saint Philippe, son confessionnal, un banc sur lequel il s'asseyait pour instruire les enfants, divers objets à son usage : bénitier, chaufferette, armoire, souliers ; un Christ que lui offrit sainte Madeleine de Pazzi, et qu'elle dessina avec son sang.

La deuxième chambre, qui tint lieu de chapelle au Saint pendant les dernières années de sa vie, renferme

de ses cheveux, dix lettres autographes, un masque de cire, son calice, un livre de dévotion, la clochette de sa chapelle, un tryptique byzantin qu'il portait en allant voir les malades.

Il y a dans la sacristie trois châsses qui contiennent divers objets à son usage : tasse, chemises, gilets, caleçons, serviettes, mouchoirs, étole, chasuble, un reliquaire qui lui fut donné par saint Charles, un masque moulé sur sa figure après sa mort, une éponge et un linge imbibé de son sang. La piété filiale de l'Oratoire n'a rien négligé ; tout ce qui appartenait au Saint a été recueilli.

Le soir, aux deuxièmes vêpres, on fit son panégyrique. Le chœur était rempli de religieux de tous les ordres, et la nef si comble qu'il était fort difficile d'y pénétrer. Les plus célèbres artistes de Rome exécutèrent pendant trois heures d'admirables chants sacrés. C'est un hommage qu'ils aiment à rendre à saint Philippe, fondateur des *oratorios* qui ont passé de l'Oratoire dans le monde profane.

Pour compléter la fête, j'allai visiter les chambres du Saint à Saint-Jérôme de la Charité, près le palais Farnèse.

En montant l'escalier qui conduit à ces chambres, je vis la porte que ses mains ont si souvent touchée et qui a été trouée par de pieux larcins.

Le pèlerin est saisi d'une émotion profonde quand, arrivant dans la chambre du Saint transformée en chapelle, il lit ces simples mots :

ICI le saint Père habita trente-trois ans, et opéra de nombreux miracles.

Plusieurs tableaux ornés d'inscriptions rappellent les grandes scènes qui ont édifié ces lieux. En voici quelques-unes :

ICI apparurent au saint Père les âmes de Vincent Miniatore, de Maria Fosiéri et de Cortescili, qui montaient glorieusement au ciel en laissant cette chambre tout illuminée.

ICI le saint Père étant malade, un ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme portant le sucre dont il avait besoin, et qui lui rendit miraculeusement la santé.

ICI la bienheureuse Vierge apparut à saint Philippe, soutenant le toit de l'Église qui allait tomber.

ICI François-Marie Fortugi, depuis cardinal, et d'autres pénitents du saint Père, le virent en extase et élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol.

ICI saint Ignace de Loyola, saint Félix, capucin, et d'autres Saints, visitaient le père saint Philippe, parlaient de Dieu et lui demandaient à genoux sa bénédiction.

ICI saint Charles Borromée visitait souvent le Père saint Philippe, récitait avec lui l'office divin, et se mettant à genoux lui baisait la main.

ICI le saint Père étant malade, fut visité par Alexandre de Médicis (depuis Léon XI), auquel il prédit le cardinalat et la papauté.

Saint Ignace priait Dieu de lui montrer où était l'Esprit saint, vit un globe de feu sur CETTE MAISON habitée par le Père Saint Philippe.

DANS CETTE CHAMBRE le saint Père, en confessant ses pénitents, leur révélait les secrets de leurs cœurs, en poussait plu-

sieurs à la vie religieuse et convertissait à la foi un grand nombre d'hérétiques et d'Hébreux.

ICI le saint Père commença les conférences spirituelles avec ses pénitents, et en conduisit un grand nombre à la perfection.

Cet ICI rend à la vie du Saint une actualité que les meilleurs écrits ne donnent pas ; il anime les personnages des tableaux, et parfois on croit le Saint présent, surtout quand la prière l'appelle.

Saint Philippe rendait à saint Ignace les visites qu'il en recevait, et on lit au Gésù cette inscription :

DANS CETTE MÊME CHAMBRE saint Ignace fut souvent visité par saint Philippe de Néri.

III. — DIVERS SOUVENIRS.

Rome est remplie du souvenir et des miracles de saint Philippe. Le plus touchant de ces miracles eut lieu au palais Massimi le 16 mars 1583.

A quatorze ans, venait d'expirer Paolo Massimo, l'héritier de cette noble maison qui, dit-on, descend de Fabius Cunctator. L'enfant, se sentant mourir, pria Francesca, qui le veillait, d'aller chercher le Père Philippe qui lui avait promis de l'assister.

A son arrivée, l'enfant venait d'expirer. Le Saint, désolé, se mit en prières en criant à plusieurs reprises : Paolo ! Paolo ! et lui jeta de l'eau bénite sur la figure et dans la bouche. A cette voix aimée, le

jeune prince ouvre les yeux et ressuscite. Le Saint lui demande alors s'il veut vivre ou mourir.

« J'ai vu dans le ciel ma mère et ma sœur, j'aime
« mieux mourir, répond Paolo. »

Puis, se laissant retomber dans les bras du Saint, il mourut de nouveau.

Les Massimi célèbrent solennellement l'anniversaire de cette résurrection, et ce jour-là le palais s'ouvre au public, qui se presse dans la chambre transformée en riche chapelle où eut lieu le miracle.

L'action de saint Philippe sur Rome fut immense. On la retrouve partout. C'est lui surtout qui propagea la *Visite des sept églises*: Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Sébastien, Saint-Jean de Latran, Sainte-Croix de Jérusalem, où l'on gagne toutes les indulgences attachées aux lieux saints, Saint-Laurent hors les Murs, et enfin Sainte-Marie Majeure.

Dans chaque église, Sainte-Croix exceptée, on visite sept autels indiqués par cette inscription : *l'un des sept autels*.

En arrivant à Saint-Sébastien, on entonne le *Veni Creator* en souvenir de la plénitude des dons du Saint-Esprit, dont saint Philippe fut favorisé. En effet, pendant qu'il était en prières dans les Catacombes, un globe de feu tomba sur son cœur qui se dilata tellement que deux côtes furent et restèrent brisées. Près de la porte des Catacombes, on vénère l'image du Saint en chantant en son honneur l'hymne *Iste confessor*.

La *Visite des sept églises* est l'une des principales dévotions de Rome. Là sont les grandes reliques :

A Saint-Pierre, le voile de sainte Véronique (*Volto santo*) dit la sainte Face, la lance, un morceau de la vraie croix, un autre morceau de la vraie croix que Constantin portait sur sa poitrine, deux épines de la sainte couronne;

A Sainte-Croix de Jérusalem, la vraie croix, le titre de la croix, un clou, les saintes épines;

A Saint-Jean de Latran, la table de la cène, de l'eau et du sang qui coulèrent du côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un morceau de la colonne de la flagellation, son vêtement de pourpre encore taché de sang, l'éponge trempée de fiel et de vinaigre, le linge qui le ceignait sur la croix, le suaire qui lui enveloppait la tête dans le sépulcre;

A Sainte-Marie Majeure, les langes, la crèche, du foin de l'étable et des cheveux de la sainte Vierge.

Chaque semaine, dit-on, saint Philippe faisait à pied la visite des sept églises. On a vraiment peine à le comprendre, quand on songe aux distances, et qu'elle se fait le même jour, Saint-Pierre excepté, que l'on peut visiter la veille au soir. C'est à lui qu'on doit l'ordre observé dans ces visites, ainsi que le choix des prières et des méditations pour s'acquitter pieusement de ce saint exercice. Elles sont reproduites dans *l'Année liturgique* de M. Barbier de Montaut.

Saint Philippe, comme un grand nombre de Saints,

aimait notre patrie d'un singulier amour et offrait souvent, pour la France, d'ardentes prières. C'est à lui, comme nous le verrons, qu'elle doit la réconciliation d'Henri IV et de Clément VIII.

I

L'ASCENSION.

(29 MAI.)

Saint-Jean de Latran. — La bénédiction papale.
Le musée chrétien.

Saint-Jean de Latran est l'église mère de toutes les églises de la ville et du monde :

Ecclesiarum urbis et orbis mater et caput.

C'est la première des églises patriarcales, l'église propre du Souverain-Pontife, en tant qu'évêque de Rome, patriarche romain et patriarche universel de toute l'Église catholique. « Comme l'autorité du Chef
« suprême de l'Église universelle, dit Mgr Gerbet, est
« attachée à la qualité de successeur de saint Pierre,
« vicaire de Jésus-Christ et premier évêque de Rome,
« l'Église épiscopale de Rome est par là même la première de toutes les Églises ¹. » A la procession de

¹ Esquisse de Rome chrétienne, t. I. p. 270.

la Fête-Dieu le chapitre de Saint-Pierre n'a que la seconde place. Aussi c'est à Saint-Jean que les Papes prennent possession de leur siège. Plusieurs conciles œcuméniques se sont assemblés au Latran, et divers empereurs y ont été couronnés. De là ce distique écrit sur les murs de la façade :

*Dogmate papali datur ac simul imperiali,
Quod sim cunctarum mater caput ecclesiarum.*

Le nom de l'église vient du palais qui, après avoir appartenu à la famille *Lateranus*, servit d'habitation aux empereurs, puis aux Papes, à qui Constantin en fit don, et qui l'ont habité pendant plusieurs siècles. Saint Sylvestre avait dédié cette église patriarcale au *Sauveur*. Lucius II y ajouta le patronage de saint Jean-Baptiste, son précurseur, et de saint Jean l'Évangéliste, l'Apôtre aimé, que le Christ donna pour fils à sa mère. Ce patronage rend Saint-Jean de Latran doublement cher à Pie IX, qui porte le nom de Jean.

Constantin orna l'église du Sauveur avec une magnificence digne de ses patrons et du rang qu'elle occupe. De là le nom de *Basilique d'or* que lui donna l'admiration des fidèles ¹.

Nulle église ne possède de plus précieux trésors : la table de la dernière cène ; l'autel portatif en bois sur lequel saint Pierre et ses successeurs célébraient le divin sacrifice au temps des persécutions, et qui sert

¹ Voir les trois Rome de M. Gaume, t. I, p. 264.

encore aujourd'hui de maître-autel; les Chefs de saint Pierre et de saint Paul placés sous le baldaquin qui l'abrite; le corps de plusieurs Martyrs et une multitude de précieuses reliques.

Dans le cloître, on remarque la table de marbre où les soldats, dit-on, tirèrent au sort la robe sans couture du Sauveur; une des colonnes partagées de haut en bas à sa mort; un petit monument qui nous indique sa grande taille; un puits que l'on croit celui de la Samaritaine. Je dois dire toutefois que ces monuments n'ont pas l'authenticité incontestable des reliques conservées dans l'église.

Le 29 mai, jour de l'Ascension, le Pape se rendit à Saint-Jean de Latran en *grand gala*, pour assister selon l'usage à la messe et donner la bénédiction papale du haut de la grande loge. Dans ces jours solennels, le Roi-Pontife se montre dans toute la splendeur de son sacerdoce royal, dans toute la majesté de la paternité sainte qui réfléchit avec tant d'éclat la Paternité divine.

C'est ce que les journaux révolutionnaires appellent une habile mise en scène; habile, assurément, car l'Esprit qui dirige l'Église s'entend à impressionner les cœurs.

Le Pape arriva vers dix heures à la basilique. Il se rendit d'abord à la sacristie, où l'attendait le Sacré-Collège; revêtit la tiare et la chape, et, précédé du prélat porte-croix, entra dans l'église sur la *sedia gestatoria*. Assis sur un trône porté par douze *sédiaires*

revêtus de l'éclatante livrée cramoisie de sa maison, le Pape dominait l'assemblée de toute sa hauteur. Un dais flexible, tout brillant d'or et de soie, était porté au-dessus de sa tête par huit référendaires, tandis que deux camériers d'épée agitaient de chaque côté les larges éventails en plume de paon, nommés les *flambelles*. Les flambelles et la sedia sont exclusivement réservées au Pape. Les flambelles rappellent les ailes pleines d'yeux des quatre animaux symboliques qui entourent le trône de Dieu. La sedia symbolise sa vigilance et son autorité suprême.

Le Pape s'arrêta un moment devant le banc des évêques qui, ce jour-là, occupaient une place réservée à gauche de l'autel, mais sans faire partie de l'assistance pontificale. C'était un spectacle sublime que ces deux cents évêques à genoux et inclinant leurs têtes vénérables sous le regard et la main du Pape assis sur son trône. Ce spectacle en dit plus que cent volumes sur la grandeur du Vicaire de Jésus-Christ et sur l'inanité du gallicanisme.

Après avoir dépassé les évêques, le Pape descendit de la sedia pour aller à son tour se prosterner devant son maître, et s'effacer devant CELUI dont il tenait la place un instant auparavant. Puis, après son adoration, il s'assit sur son trône pour assister à l'office. La mitre alors remplace la tiare.

La messe fut chantée par un cardinal, avec dispense du Souverain-Pontife, car nul autre que lui ne peut célébrer au maître-autel de Saint-Pierre, de Saint-

Paul, de Sainte-Marie Majeure et surtout de Saint-Jean de Latran. Le bref de dispense était affiché à l'intérieur. Après la messe, le Pape, entouré des cardinaux, des évêques, des auditeurs de rote, des référendaires, des camériers ecclésiastiques et d'épée, remonta sur la sedia pour se rendre à la grande loge et donner la bénédiction *urbi et orbi*.

Rien, rien ne donnera l'idée d'un pareil spectacle à ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'en être témoins. L'imagination la plus riche restera toujours au-dessous de la réalité; car elle est impuissante à rendre les choses divines.

La façade du Latran, élevée par Clément X (*Altieri*), est la plus belle de Rome. Elle donne sur une place immense dont les murs de ville forment l'enceinte, et qui se termine à Sainte-Croix de Jérusalem. A l'horizon, s'élèvent les montagnes de la Sabine, splendide encadrement du tableau que nous avons sous les yeux.

L'immense balcon de l'église, mère et chef de toutes les églises du monde, était couvert de cardinaux, d'évêques et de prélats. En face, la Scala-Santa, restaurée par Pie IX. Au bas, une multitude immense de prêtres, de religieux et de laïques. Au pied de la rampe, l'armée française, disposée en carré, dont l'état-major occupe le centre; en arrière, les batteries attelées de l'artillerie pontificale, dont les salves doivent suivre la bénédiction.

Bientôt le Pape, couvert du *trirègne*, apparaît

porté sur la sedia, ou plutôt porté dans les airs, car le balcon masque les porteurs, et ses amples vêtements couvrent la sedia. On n'aperçoit que le Pontife debout et sans soutien apparent, au milieu de l'immense arcade du centre.

D'abord il promène des regards paternels sur la foule, puis, élevant les yeux et les bras vers le ciel, il prononce, d'une voix harmonieuse et vibrante qui retentit au plus lointain de la place, la bénédiction qui donne la vie à la ville et au monde.

A ce moment les genoux fléchissent, les têtes s'inclinent, les cœurs se gonflent, les poitrines oppressées se dilatent, les yeux s'emplissent de larmes. Comme au Cénacle, un je ne sais quel frémissement divin agite l'air, frappé par la voix du Vicaire du Christ, et les plus hostiles ressentent comme la commotion de la grâce divine.

De vieux cardinaux, habitués dès l'enfance à ces scènes sublimes, ne pouvaient maîtriser leur émotion, et des larmes humectaient leurs paupières comme les nôtres. Non loin de moi était un couple anglais. Avant la bénédiction, ils n'avaient que des sarcasmes britanniques pour les superstitions *papistes*; mais quand la vertu d'en haut descendit sur eux comme un choc électrique, elle les força, eux aussi, de ployer les genoux et la tête, saisis d'une indicible émotion.

Nos évêques ont fait de magnifiques instructions sur la royauté pontificale. Les laïques ont sava-

ment raisonné sur cette matière; mais, je le dis en toute sincérité, la bénédiction papale a bien plus d'éloquence. Si les italianissimes de l'*Opinion nationale* et du *Siècle* avaient été présents, je les eusse défiés de nier, à pareil moment, la royauté qu'ils blasphèment au fond du cabinet. Eux aussi, bon gré, mal gré, auraient incliné leur front sous la main qui bénit l'univers, et fléchi le genou devant la tiare, ou bien ils auraient fui devant les étreintes de la force d'en haut.

Entouré du Sacré-Collège et de l'épiscopat prosternés à ses pieds, le Vicaire du Christ rappelait l'ascension de son Maître. Porté dans les airs, lui aussi semblait dire aux successeurs des Apôtres :

« Allez, instruisez toutes les nations. »

A pareille heure le sacerdoce royal du Christ apparaît dans toute sa gloire. Aussi, après la bénédiction, pendant que le canon gronde, de toutes les poitrines s'échappe un cri qui pénètre le ciel et qui rassure la terre : Vive, vive à jamais le Pape-Roi !

Ces jours solennels illuminent les monuments de la ville sainte et pénètrent de l'Esprit de vie la lettre qui les explique. C'est alors que la croix qui couronne les obélisques révèle sa puissance. Elle apparaît vraiment victorieuse du monde, et tout catholique lit aussi clairement que Constantin sur l'auréole qui l'entoure :

In hoc signo vinces.

Dans l'après-midi, plusieurs des évêques profitèrent du voisinage du palais pour visiter, accompagnés de M. Rossi, le célèbre antiquaire, le musée chrétien commencé par Grégoire XVI et continué par Pie IX. Sur les galeries du premier étage, qui entourent la cour intérieure, sont incrustées, par ordre de dates et de matières, toutes les inscriptions, tous les signes symboliques trouvés dans les Catacombes, et qui sont épars dans Rome et même à l'étranger. Des *fac-simile* remplacent les originaux qu'on n'a pu distraire des églises. C'est ainsi que j'ai trouvé avec bonheur la pierre tombale de sainte Philomène, dont j'avais vu l'original aux environs de Naples, à mon premier voyage en Italie. Mgr Gerbet, en me racontant, le jour même, le charme et l'intérêt de cette visite, me donna de vifs regrets, car une telle étude est le préliminaire obligé d'un pèlerinage aux Catacombes. Rien alors n'échappe à l'observateur, car la pensée supplée ce que le temps a détruit.

III

LE COLISÉE.

(5 JUIN.)

1. Les deux Rome au Colisée. — 2. Le Colisée à ses divers aspects. — 3. Le chemin de la Croix des pèlerins.

I. — LES DEUX ROME AU COLISÉE.

Le Colisée est le calvaire de l'Église, l'abrégé des deux Rome et de leurs sanglants combats.

On sait que cet immense amphithéâtre, qui pouvait contenir cent mille spectateurs, a été construit par Vespasien, à son retour de la guerre contre les Juifs. Les captifs furent employés à cette construction, et douze mille, dit-on, succombèrent à la peine. Au Colisée, non-seulement le sol, mais les murs mêmes, et jusqu'aux fondements, tout est détrempé dans les larmes et dans le sang.

Près de là s'élève l'arc de triomphe que firent élever :

Le Sénat et le Peuple Romain au divin Titus, Vespasien Auguste, fils du divin Vespasien.

SENATUS. POPULUS QUE. ROMANUS. DIVO. TITO. DIVI.
VESPASIANI. F. VESPASIANO. AUGUSTO.

A l'empereur Titus, César, Souverain Pontife, disait une autre inscription, investi de la puissance tribunitienne dix fois, impériale dix-sept fois, consulaire huit fois ; père de la patrie, son prince, qui, par les ordres de sa patrie, par ses conseils et sous ses auspices, a dompté la nation juive et détruit la ville de Jérusalem, vainement assiégée, avant lui, par tous les généraux, rois et nations.

Ce dernier marbre, retrouvé dans les décombres, révèle le génie de l'empire. Ainsi César est toujours supposé l'élu, le mandataire du Peuple-Roi. Fût-il Néron, c'est par les ordres de la patrie qu'il est censé agir ; sa puissance, « sa divinité » sont la puissance et la divinité du peuple romain. L'empire, c'est la permanence de la dictature, le couronnement de la république, et c'est là où tendent encore les italiannissimes.

Titus acheva les deux grandes entreprises de son père : la guerre des Juifs et le Colisée qu'il inaugura par la mort de cinq mille bêtes féroces et de dix mille gladiateurs. On y donna même une bataille navale, car l'arène pouvait s'inonder.

Cette boucherie dura cent vingt jours; et depuis lors, jusqu'à Constantin, le sang n'a cessé de couler : sang vil des animaux, sang infortuné des vaincus, sang sacré des chrétiens. Les combats de gladiateurs furent définitivement supprimés sous Honorius, et les combats de bêtes en 523 seulement.

Au onzième siècle, le Colisée devint une forteresse qui passa successivement aux Annibaldi et aux Frangipani. En 1312, il redevint propriété publique, servit de nouveau aux spectacles, puis à l'établissement d'un hospice, puis tomba dans un tel abandon, qu'il servit de carrière. Les matériaux des palais de Venise et de la Chancellerie, du palais Farnèse et du port de Ripetta en proviennent. Clément X enfin le préserva de sa ruine, et depuis, Benoit XIV, Pie VII, Grégoire XVI et Pie IX y firent diverses restaurations mentionnées dans les inscriptions.

L'amphithéâtre Flavien, dit l'inscription principale, célèbre par les triomphes et les spectacles, consacré par un culte impie aux dieux des nations, purifié d'une impie superstition par le sang des martyrs, a été préservé des injures du temps par Clément X, Souverain-Pontife, afin que la mémoire de leur courage ne périsse pas.

La lutte des deux sociétés ennemies qui se mêlent, sur la terre, comme deux armées aux prises, n'a jamais été plus vive qu'à Rome; mais en aucun lieu de Rome elle ne fut plus significative et plus sanglante qu'au Colisée. En ces temps-là, Rome était

tout à la fois la tête de l'Église catholique et la tête de l'humanité rebelle qu'on appelle le monde. Sous les Césars, une même enceinte enfermait la Babylonie et la Jérusalem de l'Occident. Sur les sept collines, Dieu avait mis en présence « le droit divin, » personnifié dans le Christ et dans son Vicaire, et « le droit dit humain, » personnifié dans l'ange rebelle et dans les Césars : d'une part, le droit « d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; » droit qu'il fallait acheter, avec les Apôtres, au prix de son sang ; de l'autre, le droit à l'insurrection et à la tyrannie, que les prétoriens et les Césars défendaient avec fureur contre les chrétiens, qui apportaient « un droit nouveau. »

Le combat fut long et terrible. Comme au Calvaire, les deux armées « s'entrechoquent dans un duel sublime » qui dure trois siècles. L'une y trouve la mort dans sa victoire même, l'autre la victoire dans la mort qu'elle endure et qui devient pour elle, même ici-bas, la source de la vie. Par le martyre de ses Pontifes, de ses vierges, de ses fidèles, l'Église romaine conquiert la liberté d'abord, puis la royauté que lui a léguée le Christ et qu'elle partage avec ses enfants, car « servir Dieu, c'est régner. » La souveraineté du peuple est à ce prix ; c'est par là que nous sommes associés au sacerdoce royal de l'Église et du Christ, qui eux-mêmes règnent en servant Dieu, en le servant dans la paix et dans la guerre, dans la gloire et dans l'ignominie.

Le Colisée fut le champ clos du combat des deux cités :

Dans l'arène, la Rome de Pierre et de Paul, «
« ment du Seigneur qui se laisse broyer sous la dent
« des lions pour devenir avec Ignace le pain pur de
« Jésus-Christ ; »

Sur les gradins de l'amphithéâtre, la ville de Romulus et d'Horace, de Tullie et de Brutus, de César et de Catilina, de Spartacus et de Néron ; la ville des homicides et des révoltes, des tyrannies et des conquêtes.

A toutes les époques, Rome païenne fut une ville de rapine et de sang. Fondée par des brigands, elle en conserva les mœurs. Dès le berceau, ces mœurs se dessinent : une louve allaite ses fondateurs ; Romulus assassine son frère et prend pour signe de sa puissance la hache du licteur ; le Capitole a pour fondement une tête sanglante. Avant même la naissance de Rome, Daniel l'annonce «
« comme une bête terrible
« dont les dents de fer dévorent et mettent en pièces
« tous les royaumes, en foulant aux pieds ce qui en
« reste. » Mais, du moins, avant le christianisme, des vertus humaines : le courage, le patriotisme, la religion bien qu'égarée, la tempérance, la constance dans les périls, pallient les crimes. En ces temps-là la gloire des batailles éblouit les yeux et les détourne des iniquités de la politique. Jusqu'à l'empire, l'histoire et la poésie jettent un certain voile sur la férocité romaine. Le fonds d'orgueil que nous apportons

tous en naissant, l'amour du pouvoir et de l'indépendance inné dans la nature déchue, nous rendent indulgents pour les révoltes, les guerres civiles et les conquêtes. Nous sommes involontairement complices des rebelles et des ambitieux quand leur propre vie est l'enjeu de la lutte et que nous n'en sommes point directement victimes. Mais au Colisée, tout soulève le cœur ; c'est de la bestialité pure. Il ne reste rien de l'homme, pas même les passions qui, tout en le dégradant, rappellent sa grandeur. Au Colisée, la cité de Romulus est la louve immonde qui égorge à plaisir, et alors même qu'elle est repue.

Rome tout entière, les Césars et la plèbe, les sénateurs et les chevaliers, les vestales et les matrones s'y enivrent de vapeurs sanglantes, savourent, comme une délicieuse harmonie, le rugissement des bêtes féroces, les cris et le déchirement des victimes, le râle et le grincement de dents des mourants. Ils se délassent aux plaies béantes, aux nerfs qui palpitent sous le fer meurtrier du gladiateur, sous l'ongle du tigre et du léopard, au craquement des os broyés par la dent des lions, aux coups de massue des confecteurs : des chairs pantelantes, des entrailles et des os dénudés, des cadavres sanglants, une boue humaine trempée dans le sang, voilà le tableau qui charme le Peuple-Roi, vivante image des démons qui lui soufflent leurs homicides fureurs.

Quand le peuple romain est blasé de morts vulgaires, et que César ne devance pas les désirs de la foule,

le cri : Les chrétiens aux bêtes ? retentit dans l'enceinte. Sous peine de vie, il faut qu'il donne à ce peuple immonde « du pain et les jeux sanglants du cirque, » *panem et circenses* ; or, ces jeux sont plus enivrants lorsqu'on égorge nos frères, ce pain est plus savoureux lorsqu'il est trempé de leur sang. Et pourtant Rome, en ces temps-là, était la ville des poètes et des orateurs, du confortable et des beaux-arts, « de la civilisation et du progrès. » Néron avait sa maison d'or ; il disait de beaux vers à la lueur de l'incendie qui dévorait la ville, et les chrétiens qu'il enduisait de poix éclairaient les plus splendides jardins du monde.

Le peuple partageait les goûts de César : aux bêtes féroces qui couvraient les gradins de l'amphithéâtre il fallait les magnificences de la voie Sacrée, du Forum et du Colisée lui-même.

Humainement, la fureur des Romains et l'angélique résignation des martyrs est inexplicable, et je ne pouvais m'empêcher de penser à la vision de la sœur Emmerich assistant en esprit à la Passion :

« Je voyais, dit-elle, des figures hideuses de démons qui semblaient aider les bourreaux. Ils entraient dans la bouche et dans le cœur des assistants, se posaient sur leurs épaules, et ceux-ci se sentaient l'âme pleine de pensées abominables ou proféraient d'horribles blasphèmes. Je voyais au-dessus du Sauveur de grandes figures d'anges pleurant, ou des

gloires où je ne distinguais que de petites têtes. Je voyais aussi de ces anges compatissants et consolateurs au-dessus de la sainte Vierge et de tous les amis de Jésus ¹. »

Au Colisée, ma pensée, quand elle repeuplait l'amphithéâtre, me montrait le même monde invisible.

Le règne du Crucifié pouvait seul mettre fin à ces atrocités, et ceux qui le repoussent en Italie les y ramènent. Le pays où l'on a pu, en plein jour, assassiner Rossi sur les degrés du palais d'une assemblée impassible, attaquer les États du Pape sans déclaration de guerre et bombarder Ancône après reddition; le pays qui glorifie les Orsini et les Milano, qui flatte les camorristes et arme du poignard d'innombrables sicaires, n'a pas perdu ses instincts féroces. Ils revivraient infailliblement si la charité de l'Église catholique romaine cessait de les comprimer. Si, par impossible, la révolution italienne venait à trôner définitivement au Capitole, les Dieux y rentreraient soit avec les Brutus, soit avec les Césars. A la sainte Madone succéderait quelque déesse Raison, et les spirites, au besoin, se chargeraient du nouveau culte et du droit nouveau. La lutte recommencerait entre les deux cités. La Rome antique revivrait et hurlerait comme autrefois : Les chrétiens aux bêtes ! Les mêmes causes produiraient les mêmes effets, et nous verrions de

¹ Sœur Emmerich, *la Douloureuse Passion*, traduction de M. l'abbé de Cazalès, p. 299.

nouveau l'alliance de l'idolâtrie, des beaux-arts et du sang.

En France, on a peine à le comprendre, parce que nos vertus et nos crimes ne sortent pas d'un certain cercle. Dans le bien comme dans le mal, nous restons des hommes. C'est par son côté humain que le Christianisme a le plus d'action sur nous, comme aussi c'est en excitant les passions humaines, l'amour désordonné de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, que la Révolution nous fascine; car dans les plus mauvais jours, ses farces sacrilèges n'ont jamais été prises au sérieux parmi nous.

L'Italie ne saurait rester dans ce milieu. Plus que nous elle se rapproche du ciel, quand elle est dans l'ordre; mais aussi plus que nous, quand elle tombe, elle descend dans l'abîme. Il faut qu'elle soit, ou sous le plein empire du Christ, ou sous la verge du Père du mensonge et de la mort. Il faut qu'elle adore le Dieu vivant ou les démons : le Dieu abstrait de la nature et de la philosophie n'y aura jamais d'autel. Jamais l'indifférence, maladie de nos contrées, ne s'acclimatera sous le soleil brûlant de l'Italie. Il faut à ce peuple la foi de l'Église ou la foi des démons; la foi de saint Pie V et de Colonna, ou la foi de Gavazzi et de Garibaldi. Étant donnés les instincts et les traditions de l'Italie, il faut que Rome redevenue la Rome païenne des Césars, si elle cesse d'être le patrimoine de saint Pierre. Dès 1813, les carbonari décrétaient, avec l'approbation de l'Angleterre, l'unité

de l'Italie et la résurrection de l'empire romain. L'article 4 du décret porte :

Rome sera la capitale de l'Empire et le siège des Césars ¹.

II. — LE COLISÉE A SES DIVERS ASPECTS.

Ces impressions me ramenaient sans cesse au Colisée, abrégé des deux Rome. C'était pour mon esprit « la vivante image du séjour des larmes et des grincements de dents, » une vision de l'enfer ; mais c'était aussi pour ma foi le lit nuptial et sacré où l'Église catholique romaine, notre mère, nous a engendrés en mêlant son sang au sang du Christ. Aussi ai-je voulu voir le Colisée sous tous ses aspects : dans la solitude et dans la foule ; à la lumière du splendide soleil de l'Italie et à la pâle clarté de l'astre des nuits ; pendant le modeste chemin de la Croix du vendredi de chaque semaine, et le soir où des milliers de pèlerins s'y rassemblaient à la voix de Mgr l'évêque de Tulle. Ces visites multipliées sont indispensables ; car chaque aspect du Colisée éveille des pensées et des sentiments divers. Le voir à un seul moment de la journée et sous une seule face, c'est n'entendre qu'une note d'un riche clavier : pour que l'harmonie soit complète, il faut en faire vibrer toutes les touches.

Le vendredi soir, c'est l'esprit de piété qui domine.

¹ Saint-Edme, *Constitution et organisation des Carbonari*.

Un père capucin parle des souffrances du Rédempteur du monde. Des pénitents couverts de sacs portent et entourent la croix; de pieux Romains les suivent; rien ne distrait l'âme du ciel et des souvenirs de la Passion.

Le matin, quand on est seul avec le factionnaire français qui veille à l'entrée, ces ruines colossales, cette voie triomphale, gigantesque ossuaire de Rome païenne, rappellent avant tout sa chute. Il est bien difficile alors d'en distraire sa pensée.

La nuit, avec son silence et ses voiles, ses merveilleux effets d'ombre et de lumière argentine, « élève nos cœurs en haut. » C'est alors que l'amphithéâtre a toute son amplitude et cette poésie divine dont la langue des hommes n'approchera jamais.

Je visitais un soir le Colisée. La lune dardait ses rayons d'argent à travers les arcades qui couronnent l'édifice, tandis que la lourde masse des étages inférieurs projetait de grandes ombres sur le reste de l'enceinte. On voyait scintiller les torches des gardiens qui conduisaient les visiteurs sur les degrés et dans les passages supérieurs de l'amphithéâtre. Ces ombres errantes, ces lueurs semblables à des feux follets, le silence et la nuit qui vous isolent de la foule pour peu qu'on s'éloigne, tout prépare l'âme aux impressions divines. Rome païenne disparaît de l'esprit comme elle disparaît aux regards.

Le Colisée, en ce moment, était revêtu d'une majesté sombre et terrible dont le jour ne saurait donner l'idée. Rien alors ne distrait la foi. Instinc-

tivement elle évoque les Martyrs qui ont combattu, qui ont vaincu avec le Christ dans cette enceinte sacrée et qui règnent avec Lui dans la Ville sainte non moins que dans le ciel. Bientôt le silence fut interrompu par de saints cantiques. La voix des pieuses femmes qui étaient dans l'arène avait, dans le calme de la nuit, une incomparable douceur. Ces voix suaves évoquaient, pour la pensée, les Félicité et les Perpétue, toutes les Saintes qui ont foulé ce sol sacré de leurs corps sanglants et fait vibrer ces murailles de leurs ardentes prières. Ne voyant personne du lieu où j'étais, il me semblait que la douce voix des Martyrs perçait la couche où ils reposent et demandait force et constance pour nous, et surtout pour ceux qui compléteront un jour leurs victorieuses légions; car, pour les nations comme pour les individus, la Rédemption, même ici-bas, est au prix d'un sang pur.

Mais si variées qu'aient été mes impressions dans ces diverses visites au Colisée; que mon esprit fût principalement occupé de Rome païenne ou de Rome chrétienne, du Roi des Martyrs ou de son armée fidèle, un même sentiment dominait ma pensée : le jour et la nuit, dans la solitude et dans la foule, j'entendais de plus en plus distincte la voix qui nous crie depuis le Calvaire : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde; et si je vous demande encore du sang, c'est qu'il est la semence des chrétiens; c'est que la pierre détachée sans la main des hommes, et qui est

déjà devenue la grande montagne vue par Daniel, va croître encore, et, selon ma promesse, remplir toute la terre. Ayez confiance; ce sol empourpré du sang des chrétiens brûlerait les pieds du ravisseur qui voudrait s'en emparer, et tant que durera le monde, les ennemis de l'Église n'y prévaudront pas¹.

Nulle part, en effet, la croix n'apparaît plus invincible qu'à Rome, et à Rome plus invincible qu'au Colisée. Quand on part de la porte du Peuple pour s'y rendre, on rencontre d'abord des obélisques, des colonnes, des inscriptions triomphales, puis le Capitole, où maintenant domine la croix; au bas du Capitole, la prison Mamertine, image anticipée des horreurs du Colisée, mais purifiée par l'empreinte que la tête sacrée de Pierre a laissée sur ses murs. Mgr de Forbin-Janson, fondateur de la Sainte-Enfance, a restauré cette prison. A chaque pas dans Rome, la France se retrouve.

On entre ensuite dans la voie Sacrée, couverte de monuments en ruines et bordée de chaque côté d'églises qui se touchent, entre autres Saint-Laurent, où l'on vénère « les reliques de *sainte Blanche*, mère de saint Louis; » Saint-Côme et Saint-Damien, temple autrefois de Romulus; Sainte-Françoise-Romaine, où se conserve la pierre creusée par les ge-

¹ Suivant une tradition citée par S. Bède, le Colisée durera autant que Rome, et Rome autant que le monde. « *Quandiu stabit Coliseus, stabit et Roma; quando cadet Coliseus, cadet et Roma; quando cadet Roma, cadet et mundus.* »

noux du prince des Apôtres, et sur laquelle il priaît quand Simon le Magicien fut précipité. Toutes ces églises élevées avec les débris, sur l'emplacement ou en face des temples ruinés, nous montrent Rome païenne enchaînée par le Christ, comme ces vaincus que les généraux romains traînaient à leur char en suivant cette même voie pour monter au Capitole.

Mais, si émouvant que soit le langage des obélisques et des ruines qui précèdent le Colisée, il ne fait que préparer les âmes à des impressions plus profondes. La croix plantée au centre de l'amphithéâtre et que les fidèles usent de leurs pieux baisers, ce bois couleur de sang et littéralement planté dans le sang est bien plus éloquent encore que l'obélisque de la place du Peuple et que les colonnes Antonine et Trajane; mieux que la croix de marbre du pont Saint-Ange, il dit à nos cœurs :

C'est par la croix que Dieu a régné.

Ici, point d'inscription; c'est inutile : la parole silencieuse du bois sacré va toucher les âmes sans s'amoindrir en passant par la bouche de l'orateur et par l'oreille du fidèle. Aussi, nulle part, dans Rome, la croix n'a été saluée par les pèlerins avec une foi plus vive, une plus ferme espérance, un plus ardent amour. Seule, la Vraie Croix qu'ils ont eu le bonheur de vénérer à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'*Ostension* de Saint-Pierre a pu leur faire oublier un moment ce bois du Colisée qu'ils adoraient le 5 juin.

III. — LE CHEMIN DE LA CROIX DES PÈLERINS.

A six heures du soir, des milliers de pèlerins s'étaient réunis à la voix de Mgr l'évêque de Tulle pour faire le *chemin de la Croix*. On l'avait avancé d'un jour, parce que le Pape devait le lendemain, à la même heure, recevoir tous les prêtres étrangers, dans la chapelle Sixtine.

Étrangers et Romains, évêques et simples fidèles, prêtres et laïques, religieux et zouaves, hommes et femmes de toute langue et de toute nation remplissaient le cirque, et de nombreux soldats français garnissaient les gradins de l'amphithéâtre.

Après les quatorze stations du chemin de la croix, Mgr l'évêque de Tulle monta sur l'estrade :

« Qu'il y a loin, disait-il, du spectacle que donne en ce moment cette multitude à celui qui s'offrait aux yeux des Césars ! Ici, notre race est tombée ; elle se relève ici. Les gladiateurs venaient saluer César avec élégance, ils s'étudiaient à plaire en tombant : c'était la chute de la race. Ils sortaient de l'école où l'on enseignait l'art de prostituer la vie humaine au gré de la force brutale ; ils passaient humbles et vaineux devant l'empereur en mendiant un regard : *Morituri te salutant*.

« Mais voici de nouveaux venus ; ils sont nourris de lumière, ils marchent comme des dieux. Remplis

du divin, ils ne viennent pas mourir, mais conquérir l'impérissable vie. C'est la race qui se relève : ce sont les immortels. Ils saluent non César, mais le Christ; le Roi qui demeure, non l'empereur qui passe; l'esprit, non la matière; la liberté, non l'esclavage; ils meurent, mais pour revivre immortels : *Non morituri salutabant.* »

Le *Monde* a publié le discours de l'éloquent prélat, mais ce que le *Monde* n'a pu rendre, c'est l'impression de cette parole ardente sur des cœurs si bien préparés à l'entendre. Chaque pierre du Colisée en renvoyait l'écho, ou plutôt le discours était l'écho de la voix mystérieuse qui sort incessamment de cette terre sacrée. L'orateur ne faisait que ramener à l'unisson les vibrations que la vue seule de l'amphithéâtre et de l'assistance produisait dans tous nos cœurs.

Les lieux, les temps, les hommes donnaient aux invocations qui commencent et terminent chaque station une singulière énergie. Nos genoux pressaient une terre imbibée d'un sang sacré, et ce sang criait bien plus haut encore que nous :

Nous vous adorons, ô Christ ! et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix !

Avant nous, les Martyrs avaient chanté dans cette enceinte :

O Mère sainte ! faites cela ; gravez profondément dans mon cœur les plaies du Crucifié.

Ceux qui répétaient après eux ces paroles de salut étaient des évêques qui, trois jours après, allaient glorifier, à la suite de Pie IX, les crucifiés du Japon ; des missionnaires appelés, eux aussi, à racheter le monde au prix de leur sang ; d'illustres convertis terrassés, comme le R. P. Herman, mon voisin, par la croix rédemptrice ; des zouaves que leur Mère sainte avait déjà exaucés, à Lorette, en gravant dans leur cœur avec leur propre sang « les plaies du Crucifié ; » des mères, des sœurs qui se préparaient au sacrifice ; des victimes du Piémont ; toute une assistance venue de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, pour fêter, pour implorer ces porte-croix du Christ que Pie IX allait canoniser.

Cent fois nous avons entendu dans nos églises les prières du chemin de la Croix, et pourtant ces paroles nous semblaient nouvelles parce que, pénétrant plus avant dans les cœurs, elles y faisaient surgir des sentiments nouveaux.

Dans nos villes de plaisir et d'industrie, le bruit de la navette et du marteau, les soucis des affaires et du monde distraient, énervent, endorment les âmes. De plus, dans les contrées où sont détendus, depuis trois siècles, les liens qui rattachent la terre au ciel, l'État à l'Eglise, le temporel au spirituel, la Rédemption du monde par la croix semble aux uns une affaire de couvent et de sacristie, aux autres une affaire purement individuelle et où le salut des âmes est seul engagé. Par suite de ces préjugés, nous

avons oublié que la croix est nécessaire au salut des nations.

De plus, en France, où nous avons la paix, les confesseurs et les martyrs sont loin, bien loin de nous : loin dans le passé, loin dans les contrées infidèles, loin dans le ciel, où la foi les suit à travers les ombres d'une autre vie. Les guerres civiles et les annexions, l'exil et la spoliation, les prisons et les fusillades, la torche et la pique sont de l'histoire ancienne. Nous avons oublié 93, et jusqu'aux alarmes de 1830 et de 1848.

C'est tout autre chose à Rome.

La Ville sainte n'est pas ensevelie dans la matière comme les villes profanes. Le pèlerin, moins distrait que chez lui, prête aux vérités divines une oreille plus attentive, un cœur plus pénétrable, je dirais plus *fluide*, selon l'expression d'un Saint.

De plus, le Christ règne ici pleinement. Il règne dans l'État non moins que dans l'Église. A Rome on ne voit pas seulement en lui le Prêtre éternel et l'Évêque des âmes, il est « législateur et roi. » L'on y comprend que la Rédemption s'applique à l'homme tout entier; au corps comme à l'âme, aux nations comme aux individus, aux États chrétiens comme à l'Église, à l'ordre temporel comme à l'ordre spirituel. On sait à Rome que l'Évangile et les commandements de Dieu, le sacrifice et l'abnégation ne sont pas moins nécessaires aux rois qu'aux pontifes, au salut temporel des familles et des nations qu'au

salut éternel des chrétiens. Tout ce qui frappe les regards, palais, monuments, institutions, et par-dessus tout la vue du Pape-Roi, rappelle l'indissoluble union des deux ordres.

Enfin, en Italie, les victimes sont d'hier, les Confesseurs et les Martyrs sont chaque jour sur la brèche, et le sang de Rossi, de Pimodan, de Guérin, fume encore. Tout y rappelle des dangers trop vite oubliés dans nos pays tranquilles. Au Colisée, les pantalons rouges de nos soldats, la croix renversée de nos zouaves rafraîchissaient toutes les mémoires, dissipaient tous les sophismes. On sentait rôder autour du patrimoine de Pierre, palladium de tous les patrimoines, « le lion qui cherche sa proie ; » car déjà l'air murmurait le cri de l'abîme : « Rome ou la mort ! » Il nous rappelait le cri sinistre qu'avaient entendu nos pères : « Liberté, égalité, fraternité ou la mort ! »

Aussi, en priant, avant tout, le Christ de sauver nos âmes, de préserver l'Église, nous lui demandions aussi de sauver les États et la royauté de son Vicaire, nécessaire aujourd'hui à son indépendance spirituelle.

Assurément, Rome alors n'avait rien à craindre, défendue qu'elle était par les prières de trois cents évêques et par les anges de leurs églises, bien plus encore que par nos baïonnettes. Mais, bien que préservé, on se sentait environné de périls. La pensée ne pouvait s'arrêter au souvenir de la Passion sans

songer aux Martyrs du Colisée; à ces Martyrs, sans se reporter sur l'Italie; à l'Italie, sans songer à nos familles et à notre patrie, et le Vicaire du Christ apparaissait derrière son maître. Aussi, après le chemin de la Croix, les préoccupations se traduisirent par des cris involontaires, mais tout aussitôt comprimés par la sainteté des cérémonies et des lieux.

En quittant l'enceinte sacrée, mon esprit moins partagé, se reporta tout entier sur le Pape, et je pensais à Pie IX, associé à la mission rédemptrice du Christ non moins qu'à sa puissance, et qui porte comme Roi, devant les princes et les peuples, ce même signe de salut qu'il porte comme Pontife devant l'Eglise et les évêques. Quelques jours avant, je l'avais vu dans tout l'éclat de son sacerdoce et de sa double royauté, précédé, dans la rue comme dans le temple, de son porte-croix. Ce souvenir me revint en mémoire, et je compris que la croix est tout ensemble un autel pour la victime, et pour le prince un royal étendard qui serait infailliblement remplacé par la hache et les verges du licteur, si, par impossible, l'Italie venait à l'abaisser.

La croix alors m'apparut comme le seul asile de l'Europe, et c'est en pensant à la terre, en pensant à l'Italie et à la France, à l'Europe et au monde, que je répétais au fond de mon cœur :

Salut, ô croix, notre unique espérance !

Car la croix n'est pas seulement « l'espérance

unique » de l'Église, c'est encore l'unique espérance de la *Chrétienté*. Les biens de la nature réparée, non moins que les dons surnaturels et divins de la grâce en découlent; et, sans elle, l'autorité, la liberté, l'égalité, la fraternité, l'unité, tous les dons de la droite nature sont souillés, corrompus, amoindris, dissipés.

Aussi du fond du cœur, je disais à Pie IX, le glorieux porte-croix du Christ, ce que nous venions de dire à son divin Maître :

« Nous vous bénissons, ô Père ! parce que vous rachetez le monde par votre sainte croix. »

Du fond du cœur aussi je bénissais les intrépides soldats qui avaient combattu « pour le siège de Pierre, » et je répétais en moi-même ces paroles du bon moine qui les visitait à l'hospice d'Osimo :

« Allez, mes enfants, vous êtes l'avant-garde de l'avenir ! Vous avez généreusement répandu votre sang ; Dieu l'a vu couler ; votre sang sera fécond pour le monde ¹ ! »

¹ Oscar de Poli, *les Zouaves pontificaux*, p. 207.

IV

LES SAINTS CANONISÉS.

(8 JUIN.)

1. L'Évangile au Japon. — 2. Noms des Saints. — 3. Leur martyre.

I. — L'ÉVANGILE AU JAPON.

Saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, porta le premier l'Évangile au Japon, et, en moins de trois ans (1549-1554), convertit des milliers d'infidèles. Héritiers de son zèle, secondés par les prières du saint qui, du haut du ciel, veillait sur l'église qu'il avait fondée, les Jésuites, sous le règne de Nobunanga, développèrent les germes semés par l'apôtre. Avec le secours de la grâce divine, l'Église japonaise jouit de la paix pendant trente-huit ans. Elle comptait en 1587 six cent mille fidèles dirigés par cent-trente-huit membres de la Compagnie. C'est vers cette époque que les ambassadeurs de ces con-

trées allèrent à Rome rendre hommage au pape Grégoire XIII.

Après la mort de Nobunanga, le bûcheron Faxiha, qui était monté aux grades les plus élevés de la milice japonaise, finit par usurper la couronne. Il extermina la famille royale, et se fit proclamer sous le nom de Taïcosama (*le très-haut Seigneur*).

Pendant les premières années de son règne il fut, par politique, favorable aux chrétiens. Les missionnaires prêchaient librement l'Évangile et convertirent deux cent mille infidèles. Mais l'orgueil et les débauches de Taïcosama, favorisés par les bonzes en haine du christianisme, changèrent bientôt ces heureux commencements. Les chrétiens refusaient énergiquement de reconnaître sa divinité, les chrétiennes d'entrer dans son sérail; et le bonze Jacuin, ministre de ses débauches, ne cessait de l'animer contre les prêtres chrétiens, qu'il représentait à l'empereur comme prêchant le mépris des divinités et des lois de l'empire.

Taïcosama finit par ordonner, sous peine de mort, aux missionnaires de quitter le royaume.

Toutefois le premier édit demeura sans exécution, grâce à la prudence des Pères. Mais d'autres circonstances firent éclater la persécution.

Le Japon, sous Taïcosama, devenait un puissant empire, et l'ambition de l'usurpateur en étendait chaque jour la puissance.

Un apostat, du nom de Faranda, parla au prince

des richesses des Philippines, des faibles ressources des colons espagnols, et reçut, en récompense de son zèle, la mission d'aller auprès de Gomès Perès des Marinas, gouverneur espagnol, réclamer l'hommage de ces îles.

Faranda avait demandé des lettres de recommandation aux Jésuites; sur leur refus, il se tourna vers les Franciscains, et leur offrit, au nom de son maître, de venir s'établir au Japon. Le gouverneur espagnol finit par y consentir, et envoya comme chef des missions franciscaines le P. Pierre-Baptiste Blasquès. Le P. Barthelemy Ruits, et les frères François de Saint-Michel et Gouzalve Garcia l'accompagnèrent, et arrivèrent à Nangoya dans le mois de juin 1593.

L'empereur leur permit de prêcher librement l'Évangile et de bâtir à Méaco une église, un couvent, où entrèrent quelques Japonais, et deux hôpitaux, l'un pour les adultes, l'autre pour les enfants; hôpitaux qu'ils élevèrent avec les dons de Saint-Léon Garusama et de Saint-Paul Zouzouqui.

Les Jésuites profitèrent de cette tolérance, et grâce aux efforts des deux ordres, les conversions furent nombreuses.

La mission de Faranda relative à l'hommage échoua; mais le gouverneur, pour ne pas rompre avec le roi, envoya en ambassade le P. Juan Lobo. Il fut accueilli favorablement par le roi, qui néanmoins persista à demander au moins un présent à titre d'hommage.

ur ces entrefaites, le *Saint-Philippe*, que Don Tello de Gusman envoyait à la nouvelle Espagne, fit naufrage. Mascita, un des quatre principaux gouverneurs de l'empire, ayant trouvé dans les épaves la carte des possessions portugaises, demanda au pilote comment son roi avait pu acquérir tant de contrées.

Le pilote répondit sottement que son maître préparait ses conquêtes en envoyant des missionnaires aux peuples qu'il voulait soumettre. Instruit de cette réponse, Taïcosama donna l'ordre d'emprisonner tous les chrétiens; ordre qu'il restreignit ensuite aux Franciscains. Six religieux (trois prêtres, un clerc et deux frères), seize Japonais et un Chinois du tiers ordre furent condamnés à périr en croix et emprisonnés le 8 décembre 1596, fête de l'Immaculée-Conception. Le zèle ambitieux du gouverneur d'Ozaca y joignit trois Jésuites japonais, bien qu'ils ne fussent pas compris dans l'ordre du roi.

II

Voici le nom des Martyrs :

1. *Saint Pierre-Baptiste Blasquès*, d'une noble famille de Castille, successivement prédicateur, professeur de philosophie et de théologie, supérieur de divers couvents de son ordre.

Saint Pierre-Baptiste avait été nommé par Philippe II évêque de la nouvelle Cacères; mais il ne fut

pas consacré, car il était déjà au Japon comme chef de l'ambassade partie de Manille, quand arriva sa nomination. Il joignait la science à la sainteté ; et l'on conserve au couvent de Saint-André un manuscrit intitulé : *Consultio moralis et regularis*.

2. *Saint Martin d'Aquirre ou de l'Ascension*, prêtre, né en 1567, au château de Vergosa, près de Pampelune. Après avoir enseigné la philosophie au Mexique et rempli à Manille l'office de lecteur, il alla avec Pierre-Baptiste au Japon, où il fut martyrisé à l'âge de trente ans.

3. *Saint François Blanco*, prêtre, né à Monterey, en Galice. Il était à l'Université de Salamanque lorsqu'il entra chez les Franciscains. Ses mortifications ayant altéré sa santé, on l'envoya pour la rétablir au couvent de Soutevedro. Il partit de là pour le Mexique, puis passa à Manille, et de là au Japon, où il fut martyrisé à l'âge de trente ans.

4. *Saint Philippe de Jésus ou de Las Casas*, clerc, né à Mexico, d'une noble famille espagnole. Il entra chez les Franciscains à l'âge de quinze ans, quitta l'ordre pour se livrer au commerce, et, après une jeunesse orageuse, reprit l'habit et fit profession à l'âge de vingt ans. Ses supérieurs l'envoyèrent au Mexique. Le vaisseau qui le portait fut surpris par une affreuse tempête. Les passagers avaient perdu l'espérance, lorsqu'ils virent briller au ciel une croix rouge. A cette vue, Philippe ranima leur courage, et, après de grands efforts, ils arrivèrent au port de Rosa. De là

il passa au Japon, où il partagea les travaux et le martyre de Pierre-Baptiste, son supérieur.

5. *Saint Gonzalès Garcia*, frère, né en 1557, à Bazain, d'un Portugais et d'une Indienne. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il quitta sa patrie et les Jésuites, ses précepteurs, pour aller au Japon, où il exerça le commerce. Puis il y renonça pour entrer comme catéchiste chez les Jésuites. Après huit ou dix ans d'apostolat, il alla à Manille, et, en 1517, fit profession chez les Franciscains; puis retourna au Japon, où il subit le martyre.

6. *Saint François de Saint-Michel*, né en 1544, au château de Padilha, diocèse de Palencia (Vieille-Castille). A seize ans, il entra chez les Franciscains, et alla ensuite au Japon. Il avait reçu le don des miracles, et l'on tient pour miraculeuses les conversions qu'il fit dans la province de Camarines sans connaître la langue du pays.

Sur les six religieux franciscains, cinq appartiennent à la catholique Espagne, et un au Portugal. Ce dernier pays n'a pas su apprécier cet honneur, car aucun évêque portugais n'était à sa canonisation.

Voici maintenant le nom des laïques :

7. *Saint Cosme Raquisa ou Tachégia*, d'une des plus nobles familles d'Oaris, mais qui devint arbalétrier, ses parents s'étant ruinés. Il venait de recevoir le baptême et servait en qualité de catéchiste aux Pères, quand Dieu l'appela au martyre.

8 et 9. *Saint Michel Cosaki*, arbalétrier de son

état, et *saint Thomas*, son fils, enfant de quatorze ans. Après avoir aidé son père dans la construction du couvent de Méaco, il resta avec les Pères, qui l'employaient à faire le catéchisme aux enfants.

40 et 41. *Saint Paul Yuaniqui-Jbarchi*, converti par *saint Léon Garazouma*, son frère, et qui reçut la palme peu après son baptême. *Saint Léon* était bonze avant sa conversion. Son zèle pour les œuvres de charité, et particulièrement pour les malades incurables, était admirable. Il servait de catéchiste et d'interprète aux Franciscains.

- 42. *Saint Paul Zouzouqui*, du royaume d'Oaris. Avant sa conversion, qu'il dut au zèle de *saint Léon*, lui et sa famille étaient le scandale de toute la ville. Depuis, ses mortifications et sa charité le préparèrent au martyre. Sa maison était un asile pour les pauvres, les malades et les enfants abandonnés. Il aida les Franciscains et opéra avec eux de nombreuses conversions; celle de sa mère et de ses frères entre autres. On lui doit divers écrits pour des néophytes, et un dictionnaire japonais. Il était catéchiste et interprète des Pères.

43. *Saint Louis Jbarchi*, enfant de onze ans, né dans le royaume d'Oaris, de parents idolâtres. Confié à l'âge de huit ans aux soins de *saint Paul* et de *saint Léon*, ses oncles, il fut converti par eux et servit de catéchiste aux Pères. Pendant qu'il était en prison, un païen de distinction lui promit sa délivrance s'il voulait apostasier, mais l'enfant répondit : « Faites-

vous chrétien vous-même, c'est le seul moyen de se sauver. »

14. *Saint Antoine de Nangasaki*, enfant de dix ans, né dans cette ville d'un père chinois et d'une mère japonaise. Il passait des journées entières à prier Jésus et Marie.

15. *Saint Mathias*, de Méaco, qui remplaça le cuisinier des Pères du même nom, absent au moment de l'appel, par suite de ses fonctions. Il avait demandé à Dieu le martyre en récompense de toute une vie employée au soin des malades et à la pratique des plus éclatantes vertus.

16. *Saint Bonaventure*, ou *Ventura*, de Méaco, né d'un père chrétien et d'une mère idolâtre, qui l'éleva dans ses erreurs et en fit un bonze, quoiqu'il eût été baptisé. A l'arrivée des Franciscains, il rentra dans le sein de l'Eglise.

17. *Saint Joachim Sakijor*, ou *Saccakibara*, d'Osaca-converti par sa femme; il fut baptisé pendant une maladie mortelle. Il soignait les malades des hôpitaux établis par les Franciscains.

18. *Saint François de Méaco*, médecin. Pendant la guerre entre le Japon et la Corée, il servait en cette qualité dans les troupes impériales. Les blessés chrétiens qu'il soignait lui parlèrent de religion; il abandonna alors l'armée, et, instruit par le Père Ribadanéira, il demanda et reçut le baptême. La conversion de sa femme suivit la sienne. Il devint catéchiste, traduisit en japonais divers livres de piété, en com-

posa d'autres pour la défense de la religion, et fut martyrisé à l'âge de quarante-six ans.

19. *Saint Gabriel de Duisco*, du royaume d'Isch, ancien page du gouverneur de Duisco, sa ville natale, et d'un caractère très-doux. Après son baptême, il se retira au couvent des Franciscains, afin de prier pour la conversion de son père, qu'il eut la consolation de voir mourir membre du tiers ordre.

20. *Saint Jean Kizaya*, de Méaco, tisseur de soie. Un de ses amis le convertit. A partir du moment où il eut reçu le baptême, il s'adonna à la pratique de toutes les vertus et au soin des malades. Peu de mois suffirent pour en faire un fervent catholique et un glorieux martyr.

21. *Saint Thomas d'Anchi*, du royaume d'Isch. Après son baptême il continua son genre de vie, qu'il changea à l'arrivée des missionnaires, grâce aux exemples de saint Léon, avec qui il était lié. Il accompagna les Franciscains en qualité de catéchiste dans leurs missions à l'île de Nippon, et convertit lui-même plusieurs idolâtres.

22 et 23. Et enfin, *Saint François Fahelante*, charpentier, et *Saint Pierre Soukéchiro*, appelés les deux *ajoutés*, parce qu'ils furent ajoutés à la liste des Martyrs à cause de l'ardeur qu'ils avaient montrée à les encourager et à les secourir pendant la route. Baptisé seulement depuis huit mois, saint François, vieux et pieux chrétien, exerçait la profession de cordonnier. Après son baptême, il entra dans le tiers

ordre et partagea les travaux des Franciscains; il se chargea tout spécialement du soin des infirmes.

Il venait d'être confirmé par Pierre Martinez, premier évêque du Japon, lorsqu'il apprit l'emprisonnement des Franciscains. Aussitôt il se déclara chrétien et, accompagné de saint Pierre Soukéchïro, suivit les prisonniers jusqu'au lieu du supplice.

Parlons maintenant des trois Jésuites.

Saint Paul Miki était fils d'un père chrétien, d'une des plus nobles familles du Japon. Élevé par les Jésuites, il embrassa leur règle à vingt-deux ans. Orateur, écrivain, professeur de langue japonaise, tant vulgaire que savante, il fit d'admirables conversions, et mourut à trente ans, au moment où il allait célébrer sa première messe.

Saint Jean Soan, surnommé *de Goto*, naquit de parents chrétiens. Il entra à quinze ans chez les Jésuites, où il remplissait les fonctions de catéchiste; à dix-neuf ans, il montait au ciel.

Saint Jacques Kisaï était un artisan du royaume de Bigen. On ignore l'époque de sa conversion; sa femme chrétienne ayant apostasié, il se sépara d'elle, et, après avoir placé son fils dans un séminaire, il entra chez les Jésuites, où il fut reçu catéchiste et frère-portier. Il subit le martyre à l'âge de soixante ans.

Selon l'usage suivi dans l'ordre à l'égard des martyrs, le Père Paës, avant l'exécution, admit Jean Soan et Jacques Kisaï au nombre des religieux et reçut leurs vœux.

III

La condamnation des Franciscains les ravit de joie et raviva partout la foi.

« Tous les jours, écrivait saint François Blanco, nous attendons la mort pour l'amour de Jésus-Christ, et ainsi nous nous sentons merveilleusement consolés; notre joie n'est pas moindre en voyant les chrétiens pleins de courage et gémissant uniquement du retard des bourreaux. Ce qui nous remplit d'une vive admiration, c'est que les chrétiens accourent en grand nombre de Fouchimo et des régions montagneuses les plus éloignées, en nous déclarant que si les chrétiens prisonniers sont mis à mort, eux-mêmes, également chrétiens, veulent aussi mourir pour l'amour de Dieu. »

Avant l'exécution, on promena les condamnés dans la ville, selon l'ancien usage du Japon.

Les vingt-quatre Martyrs sortirent de prison le 3 janvier 1597; on leur coupa une partie de l'oreille gauche. L'ordre était donné de couper le nez et les deux oreilles, mais Gibounocho, gouverneur de Méaco, qui avait déjà voulu les sauver, prit sur lui d'adoucir la condamnation. On les fit monter ensuite, trois par trois, sur des chariots, les mains liées derrière le dos, et précédés d'un ministre porteur d'une lance où était attachée la sentence.

Parmi les païens accourus en foule, les uns insultaient; d'autres, au contraire, semaient de sable le

chemin parcouru par les confesseurs, comme on faisait à l'entrée des seigneurs. Des chrétiens demandaient en vain à monter sur les chars et à mourir avec les condamnés.

Après cette promenade ignominieuse, les Martyrs rentrèrent en prison : « N'ayez aucune peine « à mon sujet ni à celui de mon père, écrivait à sa « mère le jeune Thomas Kosaki, parce que nous « irons vous attendre au paradis. »

Quelques jours après, les condamnés partirent la corde au cou pour Nangasaki, distant de Méaco de trois cents lieues, et où ils arrivèrent le 4 février.

Pendant la route, un officier supérieur, touché de compassion à la vue de la jeunesse de saint Louis Jbarchi, s'approcha et lui dit :

— Entrez à mon service, et je vous délivrerai.

— Je ferai, dit l'enfant, ce que le Père Pierre décidera.

— Il acceptera, dit saint Pierre-Baptiste, pourvu qu'il lui soit permis de rester chrétien.

— Non, reprit l'officier.

— A cette condition, s'écria Louis, je ne désire point de vivre, car pour cette courte et misérable vie, j'en perdrais une éternellement heureuse.

Le jeune Antoine fut soumis à une épreuve plus forte encore. Ses parents infidèles accoururent en pleurant pour le supplier de ne pas aller à la mort ; son père lui promettait en outre toute sa fortune, s'il voulait renoncer à la foi.

— Vous m'offrez des biens temporels, répondit l'enfant, et Jésus-Christ, mon Seigneur qui règne dans le ciel, m'offre des biens éternels.

Puis, se dépouillant de son habit :

— Voilà, dit-il, ce que vous m'avez donné.

Il ajouta : — Ne pleurez pas, dans une heure je serai devant Dieu, et je prierai pour vous.

Paul Miki, de la Compagnie de Jésus, se félicitait de mourir à trente-trois ans comme son maître.

Les Martyrs devaient être exécutés à Nangasaki ; mais le gouverneur, craignant une sédition, fit préparer les croix hors de la ville, sur une colline qui la dominait. Les croix, distantes de quatre à cinq pas, portaient toutes le nom et la qualité du Martyr. Vis-à-vis était une perche avec la sentence.

Les Saints saluèrent avec amour ces bois sacrés. Le Père Martin entonna le *Benedictus*, et le jeune Louis courut embrasser sa croix.

Les Martyrs furent attachés avec des anneaux de fer par le col et par les poignets. Saint Pierre-Baptiste, qui avait demandé d'avoir les pieds et les mains cloués à l'imitation de son modèle, ne put l'obtenir. Tandis qu'on lui attachait un des bras à la croix, il disait en montrant la paume de sa main : « Clouez, clouez ici, mon frère. » Il chanta le *Te Deum* à l'invitation d'Antoine, dont la croix touchait la sienne. Puis, le saint enfant entonna le psaume *Laudate, pueri*, qu'il acheva avec les anges, ayant eu la poitrine percée.

Le Père Martin récitait des psaumes et finit par l'*In manus*.

Le Père François Blanco et les deux frères franciscains priaient à haute voix.

Le jeune Louis criait : « Paradis ! paradis ! »

Paul Miki, après avoir protesté de son innocence, déclara qu'il pardonnait au souverain, et qu'il priait pour la conversion du prince et de son peuple.

Jean Soan de Goto encourageait son père, qui l'exhortait à son tour, debout au pied de sa croix. Le père fut couvert de sang quand le cœur de son fils fut traversé par le fer de lance qui lui donna la mort.

Tous, sur la croix, demandèrent à Dieu de pardonner à leurs bourreaux.

Les saints Confesseurs eurent à peine le temps de dire quelques mots au peuple. De chaque côté était un exécuté armé d'une lance. Dès que les croix furent élevées, ils frappèrent les Martyrs de manière à transpercer la poitrine. Le premier frappé fut saint Philippe ; saint Pierre-Baptiste expira le dernier.

C'était le 5 février 1597.

Malgré les gardes, les chrétiens et les idolâtres eux-mêmes se précipitèrent pour recueillir le sang des Martyrs et se partager leurs vêtements.

D'éclatants miracles précédèrent et suivirent cette mort. A l'heure où les Martyrs furent pris, il apparut une grande comète dont les crins avaient la forme de croix. Elle s'étendait des Philippines à Nangasaki et disparut après leur supplice. Pendant leur déten-

tion à Méaco, il y eut un tremblement de terre qui dura trois heures et renversa plusieurs temples d'idoles. Des pluies torrentielles inondèrent la ville et firent périr plusieurs personnes. L'image de saint François sua du sang dans l'église des Franciscains après la capture des Martyrs.

Les oiseaux de proie respectèrent leurs corps. Trois colonnes de feu apparurent sur les croix, et allèrent ensuite se poser sur les deux couvents des Pères. Le sang recueilli était encore liquide deux mois après la mort.

« J'ai entendu s'élever un grand cri au moment où on achevait de les immoler, dit le Frère Jérôme ; et deux ou trois heures plus tard je suis allé les contempler sur leurs croix : je les vis couverts d'un sang encore frais, avec une apparence si riante et si belle, et des visages tellement angéliques, qu'il semblait que ce fussent des personnes endormies ou ravies en extase, et non des hommes déjà morts. »

On dit que l'on vit apparaître au-dessus des croix l'image d'une femme entourée d'étoiles.

Une mère porta son enfant mort au pied de la croix de saint Pierre-Baptiste, lui frotta le visage avec de la terre imprégnée de sang et l'enfant revint à lui.

Après son martyre, saint Pierre-Baptiste quitta sa croix à plusieurs reprises et alla célébrer la messe dans sa maison de Nangasaki, assisté du jeune Antoine ¹.

¹ P. Petrus Baptista pluries visus fuit, derelicta cruce, Mis-

Le gouverneur et les bourreaux étaient remplis de frayeur et demandaient à Dieu miséricorde. Quelques mois à peine écoulés, dix mille païens se convertirent.

Vers le 27 février de la même année 1597, l'évêque du Japon rendit compte du martyre dans une lettre adressée au provincial de Manille.

Aux Saints du Japon, on a joint *Michel de Sanctis*, né le 27 février 1597, à Vich en Catalogne. Dès l'âge de douze ans, il entra chez les Trinitaires, qu'il édifia par sa piété et ses mortifications. Dieu, qui lui avait accordé le don des miracles pendant sa vie, en opéra plusieurs à son tombeau. Pie VI le mit au nombre des bienheureux le 24 mars 1779.

C'est le sixième Saint que revendique l'Espagne dans la cérémonie du 8 juin. Quand on voit la part que cette grande nation a prise, et à la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, et au triomphe que l'Église vient de célébrer, il est impossible de douter du glorieux avenir qui s'ouvre pour elle.

sam celebrare in ecclesia S. Lazari, illique administrare adolescens Martyr Antonius veste alba indutus.

Analecta. Compendium martyrii, ex Secret. Sac. Rituum Congreg.

V

PRÉLIMINAIRES DE LA CANONISATION.

1. De la Canonisation. — 2. Commissions et Consistoires. — 3. Convocation des évêques. — 4. Décret du 25 mars et discours du Pape. — 5. *Invito sacro*. — 6. Consistoire public du 15 mai. — 7. Consistoires semi-publics. — 8. Décret du sénat ¹.

I

On arrive par trois degrés aux honneurs de la canonisation, acte solennel qui inscrit les serviteurs de Dieu aux nombre des héros, des modèles et des protecteurs de l'Église catholique.

Le titre de Vénérable ne préjuge rien. Ce titre résulte du fait seul que le Pape autorise l'introduction de la cause.

Quand une personne meurt en odeur de sainteté, l'évêque du lieu établit une commission et nomme

¹ Pour plus de détails voir Chantrel, *les Fêtes de Rome* ; Amici, *il Sacro rito della canonizzazione*, et les *Analecta juris pontificii*, 50^{me} livraison.

un promoteur, pour réunir le témoignage des personnes compétentes. Ces documents sont envoyés à Rome, imprimés et distribués aux membres de la congrégation des Rites. Après examen, la congrégation se réunit pour discuter s'il est opportun de demander l'introduction de béatification. Chacun donne son avis et le secrétaire en dresse procès-verbal. S'il est favorable, on le porte au Saint-Père qui l'étudie et met au bas son adhésion s'il le juge convenable. Dès ce moment le titre de Vénérable est acquis et la cause introduite. Le délai de cinquante ans, exigé autrefois, n'est plus nécessaire aujourd'hui.

Par la béatification, le Pape permet de rendre au Bienheureux un culte public, mais borné à certains lieux, à certains ordres. Pour l'étendre au delà, il faut un *indult* ou permission. Il faut aussi un indult pour ériger un autel au Bienheureux, exposer ses reliques et ses images dans les églises. Depuis Alexandre III, les béatifications, faites avant lui par les évêques, sont réservées au Pape.

« La canonisation, dit Benoît XIV, est la sentence
« définitive par laquelle le Souverain-Pontife décide
« qu'un Bienheureux doit être inscrit au catalogue
« des Saints et honoré dans tout l'univers catholique. »

La canonisation, obligeant toute l'Église au culte, appartient essentiellement au Souverain-Pontife, qui seul a autorité sur toute l'Église. Pour y procéder, il faut deux miracles approuvés et postérieurs à la béatification. Quand le culte du Bienheureux est anté-

rieur à 1534, il faut, d'après un décret d'Urbain VIII, approuver, au préalable, son culte, ses vertus et ses miracles.

Dans les premiers siècles, les Martyrs seuls reçurent des honneurs étendus depuis aux autres serviteurs de Dieu.

L'Église est infaillible dans le jugement qu'elle porte sur eux, et, quoique ce jugement ne soit pas un article de foi, on doit honorer, comme tels, les Saints canonisés. A Rome, le jour de la canonisation solennelle est fête de précepte.

Les Saints sont inscrits au martyrologe. On les invoque publiquement. On dédie des églises et des autels sous leur invocation. On dit la messe en leur honneur. Leur fête est célébrée. Leurs images sont exposées à la vénération des fidèles.

La première canonisation solennelle est celle de saint Uldaric, par Jean XV, en 993. Depuis lors 222 Saints ont été canonisés, y compris les derniers, dont 97 à Saint-Pierre.

La canonisation peut se faire partout. Grégoire IX canonisa saint François d'Assise à Pérouse, et saint Antoine de Padoue à Spolète. Saint Edmond, évêque de Cantorbéry, fut canonisé par Innocent IV, à Lyon ; sainte Claire, par Alexandre IV, à Avignon ; sainte Edwige, à Viterbe, par Clément IV ; saint Thomas d'Aquin, à Avignon, par Jean XXII ; mais depuis Benoît XIV, elle n'a plus lieu qu'à Saint-Pierre.

II

Au moyen âge, l'examen des actes, vertus et miracles des serviteurs de Dieu fut confié au tribunal de la Rote, et à un autre tribunal composé de trois cardinaux, un de chaque ordre. Mais en 1587, Sixte V créa la congrégation des Rites et l'en chargea. A la commission nommée par cette congrégation on adjoint les trois plus anciens auditeurs de Rote et d'autres consultants tant réguliers que séculiers. C'est le préliminaire des trois consistoires où préside le Pape.

Tout est pesé ici au poids du sanctuaire. Le Souverain Pontife ne prononce son jugement qu'après l'avis de la docte assemblée, les objections du Promoteur de la foi, et enfin les consistoires *secret*, *public* et *semi-public* qui précèdent la canonisation. Pendant ce temps, de nombreuses prières, tant publiques que privées, appellent la lumière divine sur le Pontife.

Les procédures pour la canonisation des Martyrs du Japon commencèrent en 1616, par l'ordre de Paul V. Urbain VIII les déclara Martyrs par décret du 10 juin 1627, et, le 14 septembre suivant, accorda la permission de célébrer la messe des vingt-trois Français. En 1629, il étendit cette faveur aux trois Jésuites.

Le consistoire secret pour la canonisation des vingt-

trois Martyrs franciscains eut lieu le 23 décembre 1861, et la cérémonie fut fixée, à l'avance, au jour de la Pentecôte. Cette indication était nécessaire pour donner aux évêques le temps d'arriver. Le 25 mars de cette année, Pie IX permettait de joindre aux Franciscains les trois Jésuites martyrisés en même temps qu'eux.

Dans le consistoire secret où le Sacré-Collège assiste seul, le Saint-Père prononce une allocution dans laquelle il exprime son désir de canoniser solennellement les Bienheureux qu'il désigne. Après le rapport du cardinal Préfet de la congrégation des Rites, le Souverain-Pontife demande aux cardinaux si l'on peut procéder sûrement à l'acte solennel qui doit proclamer les vertus *héroïques* du serviteur de Dieu. Chaque cardinal exprime son avis par la formule *placet* ou *non placet*.

A la fin de la séance, le Pape ordonne que la même cause sera exposée en consistoire public, par les avocats consistoriaux.

Au consistoire public les cardinaux accompagnent le Pape ; les évêques qui sont à Rome, les princes, les ambassadeurs sont officieusement prévenus, et la porte de la salle royale, où se tient le consistoire, s'ouvre au public.

Après le consistoire public vient le consistoire semi-public. Il est d'usage de convoquer officiellement à ce consistoire, ainsi qu'à la cérémonie de la canonisation, tous les évêques d'Italie qui, d'a-

près Clément XI, représentent alors l'image d'un concile romain.

III

Les circonstances ne permettaient pas de s'y conformer, et, le 18 janvier, par ordre du Pape, la congrégation du concile adressa aux évêques la lettre ci-après :

« Monseigneur,

« Il ne pouvait m'être ordonné rien de plus agréable que d'annoncer à Votre Grandeur que Sa Sainteté a résolu de convoquer, pour le mois de mai prochain, deux consistoires semi-publics, et qu'à la suite de ces consistoires aura lieu, le jour de la Pentecôte, la canonisation solennelle des vingt-trois Bienheureux Martyrs du Japon, de l'ordre franciscain des Mineurs de l'Observance, c'est-à-dire du Bienheureux Pierre-Baptiste et de ses compagnons, et du Bienheureux Michel de Sanctis, confesseur de l'ordre de la Sainte-Trinité pour le rachat des captifs.

« Sa Sainteté, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, aurait désiré faire venir de son autorité à Rome les évêques d'Italie, afin d'entendre leur avis dans une affaire d'aussi grande importance, et afin d'accroître par leur présence l'éclat de cette solennité. Mais considérant les calamités qui frappent la plus grande partie de l'Italie et ne permettent pas à tous les pasteurs de se séparer de leurs troupeaux, elle a cru devoir pour cette fois s'écarter de l'usage établi.

« C'est pourquoi le Souverain-Pontife a daigné m'ordonner d'envoyer cette lettre, non-seulement aux évêques d'Italie, mais encore à tous ceux du monde catho-

lique, pour leur donner l'heureuse nouvelle de la canonisation, et en même temps leur déclarer que ceux d'entre eux qui, soit en Italie, soit ailleurs, croiraient pouvoir faire le voyage de Rome sans dommage pour leurs ouailles, et sans aucun autre inconvénient particulier, pour assister aux consistoires et à la canonisation solennelle, feraient une chose agréable à Sa Sainteté.

« Du reste, ce voyage à Rome, s'il peut s'effectuer, servira, d'après les intentions de Sa Sainteté, comme s'il était entrepris pour remplir l'obligation de la visite *sacrorum liminum*.

« Je vous annonce tout cela par ordre de Sa Sainteté.

« Je saisis l'occasion pour exprimer à Votre Grandeur mes profonds sentiments de respect, et vous souhaiter toutes les prospérités divines.

« Rome, 18 janvier 1862.

« Signé : Cardinal CATERINI,

« Préfet de la congrégation du Concile. »

« Le Saint-Père, dit M. Chantrel, en appelant à Rome les évêques, semblait chercher auprès d'eux des consolations, comme le Sauveur en cherchait auprès de ses apôtres dans le jardin des Oliviers. Les circonstances sont les mêmes; la passion de Pie IX s'est développée sous nos yeux comme la passion du Rédempteur. A l'hosannah des premières années, aux acclamations du jour des Palmes, ont succédé le *Nolumus hunc regnare* et le *Crucifige!* Les Martyrs mêmes que Pie IX vient de glorifier, ces Martyrs qui sont morts crucifiés et percés d'une lance, comme le Christ, et dont la mort a été suivie de la destruction du christianisme au Japon, pourraient paraître l'emblème de temps désastreux pour l'Eglise, comme pour le Pontife dont la croix sera le plus exact emblème, *Cruce de cruce*¹.

¹ *Fêtes de Rome*, p. 19.

On sait avec quel zèle les évêques ont répondu au désir du Saint-Père et les consolations qu'il en a reçues.

C'est chose merveilleuse de voir comment le Christ se joue des conjurations des ennemis de l'Église. Trois cents ans de lutte contre l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ n'ont servi qu'à la grandir. Les évêques qui, depuis le dix-septième siècle, prétendaient, en quelques pays, non-seulement juger avec le Pape, mais juger le Pape, ont été ramenés à l'ordre par la force des choses, qui est ici la force même de Dieu. Les révolutions, en bouleversant les églises particulières, en mettant obstacle aux anciens usages, ont forcé le Souverain-Pontife d'user, pour le salut de l'Église, de la plénitude de l'autorité que Jésus-Christ lui a confiée, et cela aux applaudissements unanimes des évêques et des fidèles. De nos jours, l'Église, elle aussi, se *centralise*; mais tandis que la centralisation révolutionnaire s'appuie sur la force, étouffe toute liberté et fait de la société une machine et du fonctionnaire un rouage administratif, la centralisation ecclésiastique, fruit de la charité, augmente au contraire la liberté des enfants de Dieu, rien n'étant libre comme l'amour. Les persécutions que Pie VI, Pie VII, Pie IX ont souffertes, ont eu pour résultat d'exciter, de plus en plus, l'amour du clergé et des fidèles pour le Vicaire de Jésus-Christ, l'amour du Vicaire de Jésus-Christ pour l'Église qui le console, qui le soutient, qui combat et meurt pour lui. De là

le merveilleux développement, dans l'Eglise, et de l'autorité et de la liberté, qui sont inconciliables dans les États *laïques* fondés sur l'égoïsme.

Jamais le Pape n'a laissé plus de liberté à l'évêque qu'en ces derniers temps, et jamais ordre de ses prédécesseurs n'a été aussi puissant que les simples désirs qu'il a manifestés; la piété filiale des enfants répond à la tendresse dévouée de leur Père.

Ce qui se passe dans l'ordre spirituel depuis 1789, et surtout depuis l'avènement de Pie IX, est l'indice certain de ce qui se passera plus tard dans l'ordre temporel : l'ordre spirituel influe nécessairement sur l'ordre temporel, quand les mêmes personnes font partie des deux ordres. Dans un État composé d'excellents chrétiens, le règne et la justice de Dieu entraînent le surcroît promis dans l'Évangile, et chez les *peuples catholiques* l'ordre dans l'Eglise entraîne l'ordre dans l'État.

Un jour donc les rois et les peuples catholiques comprendront, eux aussi, que le Pape est leur père, qu'il est le Vicaire du Christ, « Prince des rois de la terre et Dominateur des nations, non moins qu'Évêque de nos âmes. » Ils comprendront que, sans lui, ils ne peuvent rien contre les ennemis de Dieu et des hommes, et que les droits humains sont plus en péril encore que les droits divins, si le Pontife-Roi ne vient à leur aide. Alors ses désirs seront tout-puissants sur les cœurs.

Si la révolution d'Italie triomphe et envahit l'Eu-

rope, comme il n'est que trop probable, ce triomphe n'aura qu'un jour.

Grâce à la puissante protection de la Vierge sans tache et des Saints que Pie IX vient de canoniser, « Dieu nous donnera l'abondance de miséricorde nécessaire pour soutenir avec fermeté la guerre et les souffrances, et pour assister ensuite au triomphe de la paix, » comme il l'assurait le 25 mars.

IV

Dans le discours qui suivit, le même jour, le baise-ment des pieds auquel il avait admis le R. P. Beckx, général des Jésuites, le Souverain-Pontife déclare que, sans être un dogme, « le pouvoir temporel est nécessaire et indispensable pour soutenir l'indépendance du pouvoir spirituel, tant que durera l'ordre établi par la Providence. »

Il dévoile en même temps les machinations du Piémont :

« Ce gouvernement, dit le Pape, ou ses représentants ou émissaires, envoient des formules imprimées que nous avons vues et lues, en persuadant à quelques prêtres ou clercs misérables de les signer, dans le double but de faire croire que le clergé soutient l'absurde principe de l'incompatibilité du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel, et de séparer le clergé inférieur de ses propres évêques, dont l'admirable concours dans ces moments a fait l'étonnement du monde entier.....

« Ces aveugles conduits par d'autres aveugles, ajoute

le Saint-Père, tomberont dans cet abîme d'où il est presque impossible de jamais sortir. »

Le Saint-Père termine en appelant la bénédiction du Seigneur « sur la Compagnie qui a produit tant « de héros pour le ciel et tant de défenseurs à l'Église.

La Compagnie qui a élevé Pimodan chef des martyrs tombés à Castelfidardo, et qui combat chaque jour dans *la Civiltà*, compte aujourd'hui trois Saints de plus. Honneur à l'ordre « qui a fourni tant de héros « pour le ciel et tant de défenseurs à l'Église ! »

Un nouveau consistoire secret eut lieu le 7 avril à l'occasion de la canonisation des trois Jésuites. Puis aux consistoires *secrets* succédèrent les consistoires *publics* et *semi-publics*.

V

Le cardinal Patrizzi, vicaire de Rome, adressa aux fidèles un *invito sacro*, en date du 3 mai, pour prescrire, à cette occasion, des prières publiques.

« Tandis que Dieu, dans ses fins très-sages, dit-il, permet que l'Église souffre une double persécution, l'une excitée par des fils déloyaux et ingrats qui, imitant Julien l'Apostat et se couvrant du masque de l'hypocrisie, proclament la liberté de l'Église et se raillent de ses lois, en méprisant les anathèmes, en emprisonnant les pasteurs, en dispersant les religieux et poursuivant de leur colère tout sincère catholique; l'autre, excitée par les ennemis déclarés du Christ, qui, dans la Cochinchine et le Tonquin, renouvellent les cruautés des Néron et des Domi-

rien contre les glorieux défenseurs de la foi catholique ; le même Dieu, dans son admirable providence, a voulu que dans le même temps de ces terribles persécutions arrivât l'acte solennel de la Canonisation des vingt-six Martyrs du Japon et du B. Michel de Sanctis, afin que les fidèles, animés par l'exemple de la charité fraternelle et de la constance dans les tourments, se montrent toujours les vrais disciples du Christ et les observateurs zélés de sa céleste doctrine.

• • • • •
 « Sa Sainteté notre seigneur le Pape Pie IX se disposant au grand acte de la canonisation solennelle, veut qu'il soit précédé de prières publiques et privées, afin d'obtenir du Père des lumières cette assistance qui lui est nécessaire dans un acte si éminemment pontifical. »

Par ordre du Pape, le cardinal prescrivait l'exposition du Saint-Sacrement pendant trois jours dans les églises patriarcales de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre et Sainte-Marie Majeure, exhortait les fidèles à s'y rendre, et indiquait les conditions de l'indulgence, tant partielle que pleine, accordée à cette occasion.

Le Saint-Père se rendit lui-même en demi-gala :

Le 11, à Saint-Jean de Latran ;

Le 14, à Saint-Pierre ;

Le 18, à Sainte-Marie Majeure.

Partout la foule se pressait sur son passage et le saluait d'ardentes acclamations. Déjà les pèlerins commençaient à arriver et se mêlaient en grand nombre aux Romains.

VI

Le 13 mai eut lieu le Consistoire public qui, sui-

vant l'usage, se tint, en grande pompe, dans la salle royale qui précède les chapelles Pauline et Sixtine. Revêtu de ses habits pontificaux et la tête ornée d'une mitre d'or, le Pape entre dans la salle porté sur la *sedia*. Les gardes suisses forment la haie; la garde noble l'escorte. La croix portée par le dernier auditeur de Rote, et le Sacré-Collège le précèdent; sa maison le suit. Arrivé au fond de la salle, il descend de la *sedia*, et accompagné des diacres assistants monte sur le trône adossé à la chapelle Pauline.

En face est une enceinte réservée formée par les banquettes occupées par les cardinaux. Derrière ces banquettes, les bancs des évêques. Bien qu'ils n'aient dans la cérémonie aucun caractère officiel, une place d'honneur leur est réservée. Vient ensuite une seconde enceinte où s'élèvent les tribunes des princes et des ambassadeurs, des dames et du clergé. Le public se presse au pied des tribunes.

Après que le Pape eut reçu l'obédience des cardinaux, le maître des cérémonies appela les avocats consistoriaux (*accedant*). Ils se rangent en demi-cercle aux pieds du trône. L'orateur expose la cause et termine son discours en priant le Saint-Père de procéder à la Canonisation des Saints. Quoique cette instance ait été précédée de l'avis de la commission des Rites et du vote favorable des cardinaux consultés dans le consistoire secret, le Souverain Pontife fait répondre en son nom, par un prélat de sa maison, que, vu l'importance de l'affaire, il faut invoquer le Père des

lumières, afin qu'il puisse prendre une détermination pour la plus grande gloire de Dieu, après l'avis des cardinaux et évêques réunis en consistoire.

Après cette réponse, les avocats se retirent et le Pape retourne à ses appartements avec le même cérémonial qu'à son entrée.

VII

Au Consistoire public succédèrent les Consistoires *semi-publics* du 22 et du 24 mai. Le 22, il s'agissait des martyrs du Japon; le 24, du B. Michel de Sanctis.

Tous les évêques présents à Rome furent officiellement convoqués pour les consistoires semi-publics, car ils devaient, ainsi que les cardinaux, y donner leur vote sur l'opportunité de la Canonisation. A ces consistoires semi-publics, sont aussi convoqués les protonotaires apostoliques participants, les deux plus anciens auditeurs de Rote, le procureur fiscal de la Chambre apostolique, le secrétaire des Rites, le promoteur de la foi et le maître des cérémonies pontificales.

Le 22, le Pape prononça une allocution dans laquelle il réclama des prières pour les évêques qui souffrent en Italie, persécution pour la justice, et pour le clergé qui les suit avec tant de courage et de dévouement; et aussi pour le petit nombre de prêtres

égarés qui se rangent du côté des persécuteurs, surtout pour le malheureux évêque (Mgr Caputo) qui seul a trahi la sainte cause.

« Les circonstances sont graves, ajouta le Pape ; des temps peuvent venir où je ne pourrai plus, comme aujourd'hui, vous réunir auprès de moi et vous faire entendre ma parole ; où même il ne me sera plus possible de vous faire parvenir à tous mes instructions et mes enseignements. Prions donc aussi pour la sainte Église, afin que Dieu détourne les maux qui la menacent ¹. »

Dans les consistoires semi-publics, les cardinaux et les évêques qui connaissent déjà les vertus et les miracles du bienheureux, tant par les discours consistoriaux qui ont précédé, que par le mémoire imprimé qui leur a été distribué longtemps avant, donnent leur vote écrit et le lisent aux pieds du trône. Le secrétaire des Rites recueille les votes, le procureur fiscal requiert les protonotaires apostoliques de dresser acte authentique des votes des Pères et des allocutions pontificales. Le plus ancien prélat en prend l'engagement au nom de tous par cette formule : *conficiemus*, et, se tournant vers les deux camériers secrets du Pape, les prend à témoin (*vobis testibus*).

Ensuite le Pape descend de son trône, bénit les cardinaux et se retire précédé de la croix.

¹ *Le Monde* du 29 mai.

VIII

Le Sénat de Rome décréta à l'unanimité de créer citoyens romains tous les évêques présents à Rome, et de leur donner les mêmes honneurs dont se glorifiait saint Paul :

« Pour conserver le souvenir d'un jour si mémorable de ce décret, on a résolu, dit la lettre d'envoi faite à chaque évêque, de placer une inscription en marbre dans les salles du Capitole.
de sorte que tout ce que vous avez fait et ferez dans l'avenir de remarquable soit considéré comme un bien et une gloire pour le siège apostolique et la ville de Rome.

« Donné au Capitole, le 22 mai 2616 de la fondation de Rome, et 1862 de l'incarnation de Jésus-Christ. »

A Rome, le patriotisme s'allie merveilleusement à la religion. La date seule de la lettre est un signe de ce double sentiment si puissant dans le cœur des Romains, et, j'ose le dire, puissant à juste titre, car si la grandeur de Rome moderne repose sur l'Église, la grandeur de Rome ancienne a merveilleusement servi l'Église.

VI

LA CANONISATION.

(8 JUIN.)

1. Décoration du temple. — 2. Cérémonies. — 3. Signification des offrandes. — 4. Fruits de la canonisation.

I

L'usage d'orner, pour le jour de la Canonisation, la basilique Vaticane avec une grande magnificence est fort ancien.

Parmi les plus splendides cérémonies, on cite la Canonisation de saint Léopold d'Autriche, en 1485; celle de saint François de Paule, en 1519, où, pour la première fois, on employa les tapisseries de Flandre, faites sur les dessins de Raphaël, et maintenant exposées dans la galerie du Vatican; en 1588, la Canonisation de saint Bonaventure Fredanza par Sixte V.

Saint-Pierre, le 8 juin, avait été décoré par les

soins du commandeur Poletti, architecte de la basilique de Saint-Paul, et du chevalier Angelini, professeur à l'académie de Saint-Luc. Orner Saint-Pierre de Rome, la merveille du monde, est une tâche bien ingrate; les ordonnateurs l'ont remplie avec habileté.

A l'extérieur était appendu sous la loge papale une bannière couverte d'un voile, qui s'abaissa au moment où le Pape prononça la sentence, pour laisser voir les vingt-sept Saints dans la gloire. Au bas de la bannière étaient les armes du Pape et de LL. ÉÈm. les cardinaux Patrizzi, Altieri et Clarelli, membres de la commission nommée pour la Canonisation.

Au-dessus de la porte principale, Pistoni, sur les dessins d'un religieux, avait peint le martyr des Franciscains.

Sur la porte de droite, un tableau de Fracassini, représentant Dom Pierre Martinès, premier évêque du Japon, le roi d'Arima et Dom Sancio, seigneur d'Omura, au pied de la croix des martyrs de la Compagnie de Jésus, et les priant de se souvenir d'eux dans le ciel.

Sur la porte de gauche, M^{me} De Angelis avait peint le Christ mettant son cœur dans la poitrine de saint Michel de Sanctis. Des inscriptions accompagnaient ces peintures.

« Romains et étrangers, dit l'une d'elles, accourez tous tandis qu'une violence impie nous épouvante, que la scélératesse foule tout aux pieds, que la vérité étouffée par

le mensonge s'obscurcit, contemplons la gloire de cette troupe invincible; applaudissons à son triomphe et pleins d'ardeur imitons ses vertus et sa foi. »

Entrons dans l'église. Le temple, suivant l'usage, est transformé; c'est l'image de la céleste Jérusalem descendant du ciel, ornée comme l'épouse pour son époux.

Toute la décoration se concentre dans la nef du milieu et dans les bras latéraux. Les grands arcs sont séparés par deux grands pilastres cannelés, qui supportent les tableaux des miracles et des actes des saints. Les tableaux se détachent sur de riches tentures de velours cramoisi à crépines d'or. Tout autour de l'église règne une frise formée d'une série d'enfants qui soutiennent des guirlandes de fleurs. Une ligne d'étincelantes lumières illumine la corniche.

C'est sur cette frise, un peu nue dans l'état ordinaire, que Mgr de Mérode émettait la pensée d'écrire en lettres de bronze le symbole des apôtres. Ce serait le plus bel ornement de la basilique.

Sur le pavé du temple reposent d'immenses candélabres dorés, à trois rangs de lumières, tandis que des lustres descendent entre l'arc des pilastres. Plus de trente-six mille livres de cire sont employées à l'éclairage.

Je dirai deux mots des tableaux, moins pour décrire la décoration que pour rappeler la gloire des nouveaux Saints, et j'indiquerai le nom des peintres

qui se sont, en quelque sorte, associés à cette gloire.

Dans le fond du chœur, au centre d'une immense gloire qui rayonne sur le trône du Pape, sont deux grands tableaux de Coghetti : l'un représente les vingt-sept Saints dans la splendeur des cieux ; l'autre le Christ entre saint Pierre et saint Paul.

Deux autres tableaux ferment les grandes fenêtres des chapelles extrêmes du transept.

1. Françoise Navarette y Lanz guérie subitement d'un cancer à la bouche, après une neuvaine faite devant l'image du bienheureux Michel.

2. Frère Jean-Baptiste de la Trinité, du couvent de Fornaci à Rome, guéri instantanément d'une phthisie pulmonaire, en prenant en main la vie du bienheureux Michel et en invoquant sa protection (ces deux tableaux sont du ch^{re} *Bruno*).

Les quatre piliers qui supportent la coupole sont ornés de tableaux :

1. Les oiseaux de proie voltigeant autour des corps des crucifiés sans oser y toucher (*Ruspi*).

2. Les mêmes Saints entourés de flammes miraculeuses qui illuminent l'atmosphère (*Fracassini*).

3. Saint Pierre-Baptiste délivrant de la lèpre avec le signe de la croix, la fille de Cosme Yoja, japonaise. Pendant ce miracle, de petites langues de feu reposent sur la tête de quelques assistants qui moururent ensuite martyrs.

4. Femme japonaise, portée devant saint Pierre-Baptiste encore en vie, guérissant et se faisant chré-

tienne en portant à sa bouche un morceau de sa croix. (Ces derniers tableaux de *Chiari*.)

Dans le chœur sont suspendus quatre étendards : les Franciscains, par *Chiari*; — les Jésuites, par *Piccerilli*; — saint Michel, par *Bruno*; — le quatrième, par *Ventura*, représente des sujets allégoriques.

Rome est le pays des traditions. En 1223, on canonisait saint Stanislas, martyr, évêque de Cracovie. Au moment où Innocent IV venait de prononcer la sentence, apparut un étendard rouge, orné de l'image du saint évêque et porté par des anges. Depuis ce miracle, on suspend dans la basilique et on porte en outre à la procession les étendards des Saints.

Les étendards des Martyrs les représentaient d'un côté sur la croix, de l'autre en paradis. L'étendard de saint Michel de Sanctis représentait le Saint s'élevant en l'air, à plus de quarante pieds, pour aller embrasser un crucifix porté par un religieux de son Ordre qui prêchait d'un lieu élevé contre les abus du carnaval. Au revers de l'étendard, le Saint est porté au ciel par les anges.

Parlons maintenant de la nef, partagée par les décorateurs en quatorze grands arcs qui portent chacun un tableau, et faisons le tour de l'enceinte, en commençant par la droite.

1. Saint Antoine et saint Louis Ibariki résistant aux prières du gouverneur et aux offres de leurs parents (par *Martinori*).

2. Saint Michel apparaissant en séraphin à Jeanne de Jésus, sa pénitente, qu'il guérit à l'instant (par *Grandi*).

3. Saint Jean de Goto rencontré par son père qui l'encourage au martyre (par *Gavardini*).

4. Saint Michel en extase (par *Martinori*).

5. Rencontre des Jésuites et des Franciscains dans la prison (par *Manno*).

6. Infirmes guéris par l'eau où avait trempé le cordon de saint Pierre-Baptiste (par *Grandi*).

7. Saint Pierre-Baptiste apaise une tempête par le signe de la croix (par *Sozzi*).

8. Saint François de Saint-Michel guérit par le signe de la croix un Indien mordu à la jambe par un serpent (par *Giangiacomo*).

9. Femme idolâtre mourant guérie et baptisée, par le même saint François (par *Gavardini*).

10. Saint Paul Miki convertit et baptise six idolâtres dans la prison d'Osaka (par *Dies*).

11. Saint Michel guérit plusieurs infirmes qui l'attendaient à la porte de son couvent, en leur imposant les mains (par *Canetto*).

12. Les fidèles enlèvent avec une sainte violence, à saint Jacques Chisaï, son cordon pour le conserver comme relique (par *Sozzi*).

13. Saint Michel guérit Élisabeth Rodriguez d'un squirrhe (par *Coggetti*).

14. Saint Paul Miki prêche la religion pendant

qu'il est conduit ignominieusement dans les rues de Méaco (par *Dies*).

Dans le chœur, appelé à Rome le *presbyterio*, parce que c'est l'emplacement destiné aux prêtres, on avait disposé des sièges pour les cardinaux, les évêques et les pénitenciers de Saint-Pierre. Près de l'autel, des tribunes pour la famille royale, les princes, les ambassadeurs et la chapelle pontificale. Le transept est intérieurement garni de banquettes réservées aux billets de faveur et particulièrement au clergé.

La garde suisse est auprès de l'autel ; les troupes françaises, la garde palatine, les zouaves occupent la nef.

Dans cette majestueuse cérémonie, où se pressaient les pèlerins du monde catholique et toute la population de Rome, un simple laïc ne peut que saisir l'ensemble de la fête. Aussi, j'en emprunterai le récit au *Journal de Rome*, en m'aidant de la traduction de M. Chantrel.

II

« Il était un peu plus de sept heures, dit le journal du 9 juin, quand la tête de la procession qui accompagnait le Saint-Père est entrée dans l'enceinte du temple.

« Cette procession, partie de la chapelle Sixtine et descendant par l'escalier royal, avait suivi la galerie qui longe le flanc gauche de la basilique, et, sortant par la

porte de fer, avait traversé la place pour gagner directement la galerie de droite, et de là l'atrium. Les assistants, disposés sur deux files, tenaient un cierge allumé et un petit livre de psaumes et d'hymnes imprimé par commandement exprès de Sa Sainteté. Le chant avait commencé, suivant l'antique usage en ces sortes de supplications, par l'*Ave, maris Stella*, entonné par le Saint-Père après qu'il eut revêtu les ornements pontificaux.

« En tête de la procession, et précédés des élèves de l'Hospice apostolique et de ceux de la maison des Orphelins, s'avançaient sous leur bannière respective les religieux des ordres mendiants et monastiques, et les chanoines réguliers, suivis de la croix du clergé séculier; des élèves du Séminaire romain, du Collège des curés, des chanoines et clergé des Collégiales, et des chanoines et clergé des Basiliques mineures et patriarcales, ces derniers précédés des pavillons et des clochettes. La marche était fermée par Mgr le vice-gérant, entouré des membres du tribunal et de l'éminentissime cardinal vicaire.

« Les membres du tribunal de la sainte Congrégation des Rites, les consultants et les prélats officiers précédaient les bannières des Bienheureux. La première, représentant le confesseur Michel de Sanctis, était portée derrière six Trinitaires déchaussés, en cotte, et tenant de gros cierges inclinés; quatre Pères du même ordre portaient les cordons de soie, et des membres de l'Archiconfrérie du gonfalon soutenaient la bannière. Les Frères de Sainte-Marie *della Pietà* et de Saint-François-Xavier portaient la seconde, où étaient représentés le B. Paul Miki et ses compagnons, Martyrs. Quatre Pères de la compagnie de Jésus tenaient les cordons, et six autres précédaient avec des cierges. La troisième bannière, celle des Martyrs franciscains, était soutenue par les Confrères des Sacrés Stigmates et précédée de cinq Franciscains tenant leur cierge; un sixième était porté par Eusèbe de Musquiz, de la famille de saint Martin de l'Ascension; le prêtre Rosalio, son frère, tenait un des cordons de la

bannière, et trois Pères de l'Observance les trois autres cordons.

« Suivait la Chapelle pontificale dans cet ordre : les procureurs du Collège, le prédicateur apostolique, les bus-solanti, les chapelains communs, dont quelques-uns portaient les mitres et les tiaras précieuses de Sa Sainteté, les clercs secrets, les chapelains d'honneur et secrets, le procureur général du fisc, avec le commissaire de la Chambre apostolique, les avocats consistoriaux, les camériers d'honneur et secrets surnuméraires ecclésiastiques, les camériers secrets participants, les chapelains chantes pontificaux et le personnel des divers collèges de la Prélature, savoir : les référendaires de la Signature, et, parmi eux, le prêtre assistant, le diacre et le sous-diacre de la Chapelle pontificale ; les abrégiateurs du Parc-Majeur, les votants de la Signature de justice, les clercs de la Chambre apostolique, les auditeurs de Rote, et, parmi eux, le Père maître du Sacré-Palais en habit de Frère-Prêcheur. Les membres de ces divers collèges portaient le rochet et la cote sur la soutane violette, et les autres dignitaires de la cour pontificale chacun le costume de son rang. Après eux, venaient le maître du Saint-Hospice et les chapelains secrets, ces derniers portant la tiare et la mitre ordinaire de Sa Sainteté.

« Après eux, le dernier auditeur de Rote, en *tonacella*¹, portait la croix papale, fixée sur une hampe. Le prélat doyen de la Signature balançait l'encensoir devant elle ; sept votants de la Signature faisant les fonctions d'acolytes, tenaient autour d'elle des cierges allumés ornés d'arabesques dessinées en talc et en papier ; deux maîtres *ostiari*, gardiens de la croix, la suivaient de près.

« Le clergé séculier portait les ornements rouges ; le prélat auditeur de Rote, qui devait remplir les fonctions de sous-diacre apostolique, l'aube et la *tonacella* ; le diacre et le sous-diacre grecs, les ornements de leur rite. Ils

¹ Espèce de tunique.

étaient suivis des Pères pénitenciers du Vatican, en chasuble damassée; des abbés *nullius* et des abbés généraux, en chape damassée et la mitre de toile sur la tête. Les évêques, archevêques, primats, patriarches, portaient la chape de lama et la mitre de lin; les Pères du Sacré-Collège, qui venaient derrière eux, les ornements sacrés de leur ordre. Les cardinaux-diacres étaient en dalmatique, les cardinaux-évêques en chape.

« Plus près de Sa Sainteté s'avançaient les conservateurs et le Sénateur de Rome, le prince Assistant au trône, le Vice-camerlingue de la sainte Église et ses deux assistants, le cardinal-diacre ministrant, les deux premiers maîtres des cérémonies. Les personnages dits *de custodia Pontificis* (de la garde du Pontife) étaient rangés autour de l'auguste Chef de l'Église : officiers supérieurs de la garde palatine d'honneur, officiers de la garde suisse, camériers secrets d'épée et de cape, massiers. Les palefreniers et les porteurs, sous la direction du grand fourrier et du grand écuyer, tenaient soulevée sur leurs épaules la *sedia* où était assis le SOUVERAIN PONTIFE, mitre en tête, enveloppé dans les plis du manteau pontifical, la main gauche recouverte d'un voile de soie brodé d'or et portant un cierge allumé; la droite se levait de temps en temps pour bénir le peuple. Ce peuple, qui encombra l'immense place, se heurtait, se soulevait pour découvrir le Maître infailible de la foi porté sous le baldaquin, entre les *flabellaires*, et s'agenouillait avec émotion et respect sous sa main bénissante.

« Derrière Sa Sainteté, quelques chapelains alternaient le chant de l'*Ave, maris Stella*; l'auditeur général de la Chambre, le trésorier général, le majordome, le personnel du Collège des protonotaires apostoliques et les généraux d'ordres fermaient la marche.

« Sa Sainteté ayant ordonné que tous les personnages qui prendraient part à la procession chanteraient le *Regina cœli* en mettant le pied sur le seuil de la basilique, les chapelains ont entonné l'antienne. La tête de la pro-

cession attendait devant l'autel du Saint-Sacrement. Sa Sainteté, descendant de la *sedia*, s'est agenouillée sur le prie-Dieu pour faire son adoration, et tout le personnel de la procession l'a imitée.

« Les bannières ont été déposées dans la chapelle.

« En ce moment le Saint-Père, reprenant place sur la *sedia gestatoria*, s'est dirigé vers le *presbiterio* (le chœur), précédé de tout le personnel de la procession. Après une courte prière, Sa Sainteté s'est assise sur le siège pontifical pour recevoir l'obédience que les cardinaux ont prêtée en lui baisant la main, recouverte des franges du manteau; les patriarches, les primats, les archevêques et les évêques, en baisant la croix de l'étole reposant sur son genou; les abbés *nullius*, les abbés généraux et les pénitenciers de la basilique, en lui baisant le pied.

« Chacun d'eux, après l'obédience, descendait les degrés du trône pour aller occuper le siège qui lui était affecté dans l'enceinte du *presbiterio*. L'ensemble de ces dignitaires formait autour du Père des fidèles une majestueuse assemblée, comme point ou bien peu de siècles passés ont eu occasion d'en contempler.

« Tous les dignitaires qui devaient assister le Chef de l'Église pendant la messe pontificale ont pris place alors autour de lui. A ses côtés se tenaient LL. EE. les cardinaux Ugolini et Marini, diacres assistants; à sa droite, et par rang de préséance, le prince Orsini, Assistant au trône, et le marquis Antici Mattei, Sénateur de Rome; la municipalité romaine et les avocats consistoriaux; à sa gauche, Mgr Ferrari, préfet des cérémonies, le doyen de la sacrée Rote et les deux camériers secrets assistants. Sur les degrés du trône avaient pris place les archevêques que Sa Sainteté avait désignés pour ses assistants, savoir: le primat arménien de Constantinople et les archevêques de Gnesen et Posen, d'Alby, de Dublin, d'Halifax, de Cincinnati, de Salzbourg, de Caracas, d'Olmütz, de Durazzo, de Tyr (rite grec), de Sorrente, de Munich, de Goritz, de Tarragone, de Beyrouth (rite maronite), de

Damas (rite grec) et de Zara. Les patriarches de Venise et des Indes-Occidentales étaient à côté de Sa Sainteté pour lui tenir le livre et la bougie.

« Tous ayant en main leur cierge allumé, l'Eminent cardinal Clarelli, procureur de la Canonisation, accompagné d'un cérémoniaire apostolique et d'un avocat consistorial, s'est avancé au pied du trône, et l'avocat agenouillé s'est adressé en ces termes à Sa Sainteté :

« Très-saint Père, le révérendissime seigneur Clarelli, « ici présent, demande *avec instance* que Votre Sainteté « inscrive au catalogue des Saints de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, et ordonne que soient vénérés comme « Saints par tous les fidèles du Christ, les Bienheureux « Pierre-Baptiste, Paul et leurs *compagnons, martyrs*, et « Michel De Sanctis, confesseur. »

« Mgr Pacifici, secrétaire des Brefs *ad principes*, qui se tenait sur le trône, a répondu en latin, au nom du Saint-Père, que Sa Sainteté, bien que pleinement édifiée sur les vertus de ces Bienheureux et sur les miracles par lesquels le Seigneur avait fait éclater la gloire dont ils jouissent, exhortait néanmoins l'assistance à implorer les lumières d'en haut pour le Chef de l'Eglise, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, des saints apôtres Pierre et Paul et de toute la cour céleste.

« A ces mots, les postulateurs sont retournés à leurs sièges. Deux chapelains chantres ont entonné les *litanies des Saints*, qui ont été poursuivies jusqu'au dernier *Kyrie, eleison*, et par l'auguste assemblée et par les innombrables voix du peuple faisant retentir les voûtes de la basilique.

« Les litanies terminées, les postulateurs sont revenus devant le trône, et l'avocat a répété la formule, en y ajoutant, au mot *instanter* (avec instance), le mot *instantius* (avec plus d'instance). A quoi le prélat secrétaire a répondu, au nom de Sa Sainteté, qu'elle voulait qu'on implorât par de nouvelles prières l'assistance de l'Esprit-Saint, source de sainteté et de lumière.

« Après le départ des postulateurs, le Souverain-Pontife s'est agenouillé sur le prie-Dieu et est resté en oraison depuis le moment où le premier des cardinaux diacres a dit : *Orate*, jusqu'au moment où le second a prononcé à haute voix le mot : *Levate*. Sa Sainteté s'étant levée, toute l'auguste assistance, qui avait prié comme elle, en a fait autant. Le Saint-Père a entonné le *Veni, Creator Spiritus*, qu'ont achevé les chapelains chantres et le peuple, en alternant les strophes.

« Après que le Saint-Père eut récité l'oraison et se fut assis, les postulateurs se sont présentés pour la troisième fois, et l'avocat a répété la même formule en ajoutant aux deux mots précédents le mot *instantissime* (avec la plus grande instance). A quoi le prélat secrétaire a répondu que Sa Sainteté, intimement persuadée que la Canonisation qu'on implorait d'elle était une chose agréable à Dieu, voulait bien prononcer la sentence définitive.

« A ces mots, l'assemblée s'est levée, et le Saint-Père, la mitre en tête, assis sur sa chaire en qualité de Docteur et de Chef de l'Eglise universelle, a parlé en ces termes :

« En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la Foi catholique et pour l'accroissement de la Religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des Bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, après une mûre délibération, et ayant souvent imploré le secours divin, de l'avis de Nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les patriarches archevêques et évêques présents dans la ville, Nous décrétons et définissons Saints, et Nous inscrivons au catalogue des Saints : les Bienheureux Pierre-Baptiste, Martin de l'Ascension, François Blanco, prêtres ; Paul Miki, Jean Soan, Philippe de Jésus, clercs ; Didace-Jacques Kisaï, catéchiste ; François de Saint-Michel, Gonzalez Garcia, Paul Suzuqui, Gabriel de Duisco, Jean Quizuya, Thomas Danchi, François, Thomas Kosaki, Joachim Sakijor (Saccakibara), Bonaventure, Léon Carasumaro, Mathias, Antoine, Louis Ibarchi, Paul Yuaniki Ibarchi, Michel Kozaki, Pierre Sequezeiu (Sukégïro), Cosme Raquisa (Tachegia), François Fahelante, laïques, tous martyrs, et Michel de Sanctis, confesseur,

— statuant que leur mémoire devra être rappelée tous les ans avec une pieuse dévotion dans l'Eglise universelle, savoir : celle de Pierre-Baptiste et de ses compagnons, le 5 février, où ils ont souffert pour le Christ, parmi les Saints martyrs; et celle de Michel, le 5 juillet, parmi les Saints confesseurs non pontifes. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*.

« Au mot *Amen*, les postulateurs se sont de nouveau avancés vers le trône, et l'avocat consistorial a remercié Sa Sainteté au nom du cardinal procureur, en ajoutant qu'il la suppliait de vouloir bien ordonner l'expédition des Lettres apostoliques concernant la Canonisation. Le Saint-Père a répondu : *Decernimus* (Nous décrétons), et l'a béni. Le cardinal procureur est allé baiser la main et le genou de Sa Sainteté pendant que l'avocat, adressant la parole aux protonotaires apostoliques, les pria de dresser acte de tout, à quoi le premier de ces prélats a répondu en se tournant vers les camériers secrets appelés à rendre témoignage : *Conficiemus vobis testibus* (nous le ferons, vous étant témoins).

« Ce grand acte accompli, Sa Sainteté s'est levée, a déposé la mitre et entonné le *Te Deum*. Quarante mille voix ont poursuivi le chant pour donner un libre cours à l'émotion qui faisait battre tous les cœurs, et pour rendre grâce à Dieu, qui venait de se glorifier dans ses saints. Les cloches de la basilique communiquaient l'allégresse de l'assistance aux fidèles qui n'avaient pu en faire partie; les canons du château Saint-Ange annonçaient le grand événement à la Ville éternelle, et les cloches de toutes les églises conviaient tous les fidèles à réciter les prières prescrites pour gagner les indulgences. Les cœurs étaient pénétrés d'une sainte allégresse, de l'allégresse du Seigneur.

« Après le *Te Deum*, le premier des cardinaux diacres assistants a récité à haute voix le verset : Priez pour nous, Pierre-Baptiste, Paul et vos compagnons, et Michel. Alleluia ! Le peuple y ayant répondu, Sa Sainteté a récité l'oraison propre des nouveaux Saints :

« Seigneur Jésus-Christ, qui vous êtes dédié les prémices
 « de la foi chez les peuples du Japon dans le sang des
 « saints martyrs *Pierre-Baptiste, Paul et leurs compagnons*,
 « morts du supplice de la croix à votre exemple, et qui
 « avez fait brûler dans le cœur de *saint Michel*, votre
 « confesseur, le feu de la charité : accordez-nous, nous
 « vous en supplions, d'être excités par les exemples de
 « ceux dont nous célébrons aujourd'hui la fête solen-
 « nelle, ô vous qui réglez dans les siècles des siècles. »

« L'*Amen* répondu par le peuple a mis fin à l'acte de la
 Canonisation.

« Le Saint-Père, montant alors sur le trône de Tierce, a pris les ornements pontificaux pour la messe qu'il allait célébrer. Outre les prélats désignés plus haut comme assistants au trône, l'éminentissime Mattei assistait Sa Sainteté en qualité de cardinal-évêque, l'éminentissime Antonelli, en qualité de diacre ministrant, et Mgr Nardi, auditeur de Rote, en qualité de sous-diacre apostolique. L'oraison des nouveaux Saints a été unie à celle du jour, sous la même formule finale, et, après le chant de l'évangile en grec et en latin, Sa Sainteté a prononcé une docte et émouvante homélie en l'honneur des vingt-sept confesseurs de la foi. Ensuite le cardinal-diacre ministrant a récité le *Confiteor* en ajoutant aux mots : « *Petro et Paulo Petro Baptistæ, Paulo, eorum sociis, et Michaeli.* » Le sous-diacre apostolique s'avancant alors, la croix papale en main, vers le trône, a promulgué l'Indulgence plénière pour tous les fidèles présents à la cérémonie, et partielle pour quiconque visitera les tombeaux des Saints le jour consacré à leur fête. En donnant la bénédiction apostolique, le Saint-Père a inséré leurs noms dans la formule : *Sanctorum Petri Baptistæ, Pauli, eorum sociorum, et Michaelis.*

« La présentation des oblations de cierges, de pain, de vin, d'eau, de deux tourterelles, de deux colombes et de quelques petits oiseaux a eu lieu au moment de l'offertoire.

« Les oblations étaient disposées sur trois tables à gauche de l'autel. Chaque table correspondant à une des trois postulations supportait cinq cierges peints aux armes du Souverain-Pontife et de l'Ordre religieux auquel appartenait le Saint; deux de ces cierges étaient du poids de soixante livres et trois de douze livres. A côté étaient deux pains, l'un doré, l'autre argenté, aux armes de Sa Sainteté, et déposés sur des plateaux d'argent. Deux petits barils, l'un doré, l'autre argenté, renfermaient le vin et l'eau, et trois cages, les tourterelles, les colombes et les petits oiseaux.

« On sait que c'est aux cardinaux de la Congrégation des Rites qu'est réservé l'honneur de présenter les oblations au Saint-Père, avec l'assistance de leurs gentils-hommes, de religieux de l'ordre auquel appartiennent les saints ou de telle autre personne ayant un titre à cette faveur.

« Au moment de l'offertoire, les Éminents cardinaux Patrizzi, de l'ordre des évêques; Gousset, de l'ordre des prêtres; Ugolini, de l'ordre des diacres, et Clarelli, procureur de la Canonisation, se sont dirigés vers les tables, suivis des personnages désignés pour porter les oblations, et se sont ensuite présentés devant le trône, conduits par un cérémoniaire et précédés des massiers apostoliques.

« Là, le cardinal postulateur, qui marchait de front avec le cardinal évêque, a monté les degrés du trône et s'est placé à côté du Saint-Père. Le cardinal évêque, s'avancant alors vers le trône, a pris des mains de ses gentils-hommes les deux grands cierges qu'il a présentés à Sa Sainteté. Sa Sainteté les a bénis et remis au préfet des cérémonies. Après le départ du cardinal, le porteur d'un des petits cierges s'est présenté, l'a remis à l'Éminent postulateur, et ce dernier au Souverain-Pontife; il en a été de même pour les colombes.

« L'Éminent cardinal prêtre a offert alors les deux pains portés par ses gentilshommes, et le cardinal procu-

reur le second des petits cierges et la cage des tourterelles.

« Le cardinal diacre a offert ensuite les deux barils d'eau et de vin qu'avaient apportés ses gentilshommes, et l'éminentissime procureur, le troisième des petits cierges et la cage des petits oiseaux.

« Tous ces personnages étant retournés à leur place, excepté le cardinal procureur, qui est resté sur la plateforme du trône, ont eu lieu alors les deux autres oblations, l'une pour les Saints jésuites, à laquelle ont pris part les éminentissimes cardinaux Altieri, Scytowski, Bofondi; et l'autre pour saint Michel De Sanctis, à laquelle ont pris part les éminentissimes cardinaux de Reisach, Villecourt et Roberti.

« Les oblations étaient terminées.

« Le Saint-Père, déposant alors le grémial qu'il avait pris pendant la présentation, s'est lavé les mains dans l'eau que lui versait le Sénateur de Rome et s'est essuyé avec le linge que lui présentait le cardinal évêque assistant. Après quoi il a poursuivi la célébration de la messe.

« Le saint Sacrifice terminé et le *presbiterio* présenté, selon l'usage, par l'éminentissime doyen du Sacré-Colège, Sa Sainteté a déposé les ornements sacrés dans la chapelle de la Pietà et s'est retirée dans ses appartements.

« L'affluence de fidèles de toutes les conditions et de toutes nations accourus dans la basilique pour partager les émotions de cette solennité a été extraordinaire, au delà de toute attente. On remarquait dans les tribunes séparées LL. MM. le roi et la reine des Deux-Siciles, S. M. la reine veuve de Naples, LL. AA. RR. le prince et les princesses ses enfants, LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Trani, et le comte et la comtesse de Trapani, ainsi que S. A. R. dona Isabelle-Marie, infante de Portugal. Le corps diplomatique, et tout ce qu'il y avait à Rome de notabilités romaines ou de l'étranger, avaient également pris place dans les tribunes.

« La cérémonie a fini à une heure de l'après-midi : la

foule a passé le reste de cette grande journée dans l'allégresse et dans le recueillement. Le soir, les églises des Franciscains, des Jésuites et des Trinitaires ont été brillamment illuminées, ainsi que d'autres lieux encore, et notamment le pont Saint-Ange, dont les piles étaient couvertes de torches et de lampions se réfléchissant dans les eaux du Tibre. »

La coupole de Saint-Pierre fut aussi illuminée.

III

Voici l'origine et la signification des oblations, dont il est parlé dans ce récit ¹.

L'*oblation* est toute chose offerte par les catholiques pour le culte divin et présentée à Dieu par le ministère du prêtre. Elle diffère du *don* que tout homme, fidèle ou infidèle, peut offrir.

L'usage des oblations remonte à l'origine du monde. On les retrouve, et sous la loi de nature, et sous la loi écrite, et sous la loi de grâce : c'est la reconnaissance du souverain domaine et des bienfaits de Dieu, créateur du ciel et de la terre, et de l'autorité des ministres qui tiennent sa place.

Sous la loi nouvelle, les premiers chrétiens offraient, à la messe, le pain et le vin du sacrifice et aussi les dons destinés à l'entretien et à la rémunération des ministres du sanctuaire. Le nom d'*Offertoire* rappelle cet usage.

¹ Voyez Amici, *il Sacro rito della canonizzazione* et les *Analecta juris pontificii*, 50^e livraison.

On appelle ainsi la partie de la messe ou le prêtre présente à Dieu l'hostie et le calice; tandis que le mot *offrande* s'applique à ce qui est offert. On appelait *eulogies* ce qui était prélevé sur les *offrandes*, après la matière du sacrifice, nommée *oblata*, pour être béni et distribué aux fidèles en signe de communion. Un diacre *oblationnaire* veillait à l'exécution des décrets.

Il y avait encore d'autres *oblations*, c'étaient les chartes de donation, *chartulæ*, offertes aussi sur l'autel, mais en dehors de la messe. Les donations du temporel de l'Eglise se faisaient à l'origine sur l'autel de saint Pierre, et l'on inscrivait sur les grilles, en lettres d'argent, les noms des donateurs. C'est à partir du douzième siècle que les actes notariés remplacèrent cette cérémonie.

Parlons maintenant de la signification des oblations.

La cire signifie l'humanité de Notre-Seigneur, dont le cœur, dit David, est comme la cire liquéfiée¹. De plus, le Christ, et à cause de lui, les Saints sont la lumière du monde. Dès lors, dans la fête de la Canonisation, on offre des cierges au Vicaire du Christ pour marquer que, dans ce jour de joie, il a placé les nouveaux Saints sur le chandelier pour illuminer tous les fidèles par la splendeur de leurs exemples.

Le pain est la principale nourriture de l'homme;

¹ *Factum est cor meum tanquam cera liquescens*. Ps. xxi. 15.

c'est, avec le vin, la matière du divin Sacrifice. Abraham offrit à Melchisédech le pain et le vin comme hommage et comme action de grâces, pour la victoire qu'il avait remportée. Dans la loi ancienne le pain figurait l'Eucharistie, pain vivant descendu du ciel.

On offre le pain, dans la cérémonie de la Canonisation, non-seulement pour rappeler les anciens usages, mais encore pour remercier Dieu d'avoir accru le nombre des héros de l'Eglise triomphante, et d'avoir donné à l'Eglise militante de nouveaux protecteurs. Le pain signifie encore que les Bienheureux nourris par le Pain du ciel vivront éternellement.

Le vin rappelle le Christ, qui est la vigne dont nous sommes les branches. Il signifie que les Saints canonisés, unis sur la terre à la véritable Vigne, ont produit des fruits nombreux et mérité d'être enivrés des délices du ciel.

La colombe est la messagère de la paix et le symbole de l'Esprit-Saint. Cette offrande signifie, d'une part, que les Saints ont fini la guerre qu'ils soutenaient contre le monde, le démon et la chair, et qu'ils jouissent maintenant d'une paix tranquille; et d'autre part que, remplis de ses dons, ils furent les temples vivants de l'Esprit-Saint.

La colombe symbolise, par son cri plaintif, les douleurs du Christ, et, anciennement, on la plaçait sur la croix. Elle signifie, dans la cérémonie de la Canonisation, l'amour des Saints pour la Passion du Christ.

La tourterelle symbolise la fidélité, la pureté de l'âme et du corps, et la vie contemplative.

Les petits oiseaux figurent la charité, Ils rappellent que les Saints délivrés de la prison du corps volent aussitôt vers Dieu, comme les oiseaux volent vers le ciel, quand on ouvre leur cage. C'est ce qu'on faisait jadis; usage supprimé depuis, pour éviter le désordre qui s'ensuivait.

On a vu dans le récit officiel que, selon l'usage, le Pape a reçu le *presbiterio*. De toute antiquité le prêtre reçoit des honoraires de messe. Quand le Pape célèbre solennellement, on lui offre quelques pièces d'argent, les plus anciennes que l'on peut trouver. *Pro missa bene cantata.*

IV

Le 8 juin a été un grand jour, et pour l'Église et pour la Chrétienté. La Canonisation des Saints a toujours quelque chose de providentiel. C'est un nouveau secours que Dieu donne à son Église, des exemples en harmonie avec les vertus qui sont le plus nécessaires aux fidèles dans les circonstances où l'on se trouve.

C'est ainsi que la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception qui est, pour ainsi dire, une Canonisation *suréminente*, puisque l'Église y déclare la sainteté originaire de la Vierge « conçue sans péché »

répond admirablement à la plaie du naturalisme contemporain. Pour guérir cette plaie, suite directe du péché originel, Dieu nous a envoyé le secours dont le monde avait besoin; il nous a envoyé la Vierge, secours des chrétiens, qui, « seule, a tué toutes les hérésies, » parce qu'elle est seule sans péché; qui, seule, parce qu'elle est sa mère, peut apaiser le Christ indigné contre des sujets ingrats; citoyens et fidèles, rois et peuples, qu'il avait rachetés, délivrés au prix de ses travaux et de son sang, et qui le guerroient de ses dons.

La Canonisation des vingt-sept Bienheureux, qui suit, à si peu d'intervalle, la définition du nouveau dogme, nous prépare à la lutte qui s'annonce.

Les Martyrs du Japon offrent des modèles à toutes les classes : au religieux et au laïc, au noble et à l'artisan, à l'Européen et à l'Asiatique, à l'homme fait et à l'enfant, à l'innocence et au repentir. Mais laissons parler le *Promoteur*; sa sentence dans la cause des Martyrs japonais est un document officiel qui fait connaître les voies de la Providence avec bien plus d'autorité que nos faibles paroles.

« C'est par un dessein très-sage de la divine Providence, « dit-il, que la cause des Martyrs japonais, qui touche « aujourd'hui à sa fin, est appelée à recevoir son couronnement dans ces jours néfastes, où le crime est arrivé à sa maturité, et où il s'élève audacieusement « contre la foi du Christ dans les provinces mêmes les « plus civilisées de notre Italie. Dans un moment où les « plus acharnés ennemis de la religion emploient toute

« la perfidie de leurs efforts pour arracher la foi des âmes
« pieuses, il sera opportun, il sera beau, de décerner
« enfin les suprêmes honneurs de la Canonisation à ces
« invincibles soldats de la sainte Église, qui, après les plus
« durs labeurs, ayant disséminé la foi chrétienne dans
« tout le Japon, ont confirmé leur apostolat par leur
« martyre, s'offrant à une mort très-affreuse qu'ils ont
« très-courageusement subie. Ce sera un nouveau, un
« admirable modèle pour les fidèles de notre temps, un
« modèle qu'ils contempleront avec soin et qu'ils s'ef-
« forceront d'imiter dans la mesure de leurs forces ; de
« telle sorte qu'ils ne se laissent pas séduire par la ruse,
« ni effrayer par les menaces, et qu'ils conservent tou-
« jours toute l'intégrité de leur foi ! »

VII

LE GRAND CONSISTOIRE.

(9 JUIN.)

ALLOCUTION PONTIFICALE ADRESSÉE AUX ÉVÊQUES.

Enchaînement des erreurs condamnées.

Le lendemain de la Canonisation, le Pape tint au Vatican un Consistoire semi-public, où étaient convoqués les cardinaux et tous les évêques présents à Rome, et prononça l'allocution suivante :

« Vénérables Frères,

« Nous avons été pénétré d'une joie profonde, lorsque Nous avons pu hier, avec l'aide de Dieu, décerner les honneurs et le culte des Saints à vingt-sept intrépides héros de notre divine religion, et cela en vous possédant à Nos côtés, vous qui, doués d'une si haute piété et de tant de vertus, appelés à partager Notre sollicitude au milieu de temps si douloureux, combattant

vaillamment pour la maison d'Israël, êtes pour Nous une consolation et un appui souverains. Plût à Dieu que, pendant que Nous sommes inondé de cette joie, aucune cause de chagrin et de deuil ne vint nous contrister d'ailleurs ! En effet, Nous ne pouvons pas ne pas être accablé de douleurs et d'angoisses, lorsque Nous voyons les dommages et les maux si tristes et à jamais déplorables dont l'Église catholique et la société civile elle-même sont misérablement tourmentées et opprimées, au grand détriment des âmes. Vous connaissez, en effet, Vénérables Frères, cette guerre implacable déclarée au Catholicisme tout entier par ces mêmes hommes qui, ennemis de la croix de Jésus-Christ, impatientes de la sainte doctrine, unis entre eux par une coupable alliance, ignorent tout, blasphèment tout, et entreprennent d'ébranler les fondements de la société humaine, bien plus, de la renverser de fond en comble, si cela était possible ; de pervertir les esprits et les cœurs, de les remplir des plus pernicieuses erreurs, et de les arracher à la religion catholique. Ces perfides artisans de fraudes, ces fabricateurs de mensonges ne cessent pas de faire sortir des ténèbres les monstrueuses erreurs des anciens temps, déjà tant de fois réfutées et vaincues par les plus sages et les plus savants écrits, et condamnées par les plus sévères jugements de l'Église ; de les exagérer, en le revêtant de formes et de paroles nouvelles et fallacieuses, et de les propager partout et de toute manière. Avec cet art détestable et vraiment satanique, ils souillent et pervertissent toute science, ils répandent, pour la perte des âmes, un poison mortel ; ils favorisent une licence effrénée et les plus mauvaises passions ; ils bouleversent l'ordre religieux et social ; il s'efforcent de détruire toute idée

de justice, de vérité, de droit, d'honneur et de religion, et ils tournent en dérision, insultent et méprisent la doctrine et les saints préceptes du Christ. L'esprit se refuse et recule d'horreur à toucher, même légèrement, les principales de ces erreurs pestilentielles par lesquelles ces hommes, dans nos temps malheureux, troublent toutes les choses divines et humaines.

« Personne de vous n'ignore, Vénérables Frères, que ces hommes détruisent complètement la cohésion nécessaire qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, et qu'en même temps ils changent, renversent et abolissent le caractère propre, véritable, légitime de la Révélation divine, l'autorité, la constitution et la puissance de l'Église. Et ils en arrivent à cette témérité d'opinion qu'ils ne craignent point de nier audacieusement toute vérité, toute loi, toute puissance, tout droit d'origine divine; ils n'ont pas honte d'affirmer que la science de la philosophie et de la morale, ainsi que les lois civiles, peuvent et doivent ne pas relever de la Révélation et décliner l'autorité de l'Église; que l'Église n'est pas une société véritable et parfaite, pleinement libre, et qu'elle ne peut pas s'appuyer sur les droits propres et permanents que lui a conférés son divin Fondateur; mais qu'il appartient à la puissance civile de définir quels sont les droits de l'Église et dans quelles limites elle peut les exercer. De là, ils concluent à tort que la puissance civile peut s'immiscer aux choses qui appartiennent à la religion, aux mœurs et au gouvernement spirituel, et même empêcher que les prélats et les peuples fidèles communiquent librement et mutuellement avec le Pontife romain, divinement établi le Pasteur suprême de

toute l'Église; et cela afin de dissoudre cette nécessaire et très-étroite union qui, par l'institution divine de Notre-Seigneur lui-même, doit exister entre les membres mystiques du corps du Christ et son Chef vénérable. Ils ne craignent pas non plus de proclamer avec ruse et fausseté, devant la multitude, que les ministres de l'Église et le Pontife romain doivent être exclus de tous droits et de toute puissance temporelle.

« En outre, ils n'hésitent pas, dans leur extrême impudence, à affirmer que non-seulement la Révélation divine ne sert à rien, mais qu'elle nuit à la perfection de l'homme, qu'elle est elle-même imparfaite, et par conséquent soumise à un progrès *continu* et *indéfini* qui doit répondre au progrès de la raison humaine. Aussi osent-ils prétendre que les prophéties et les miracles exposés et racontés dans les livres sacrés sont des fables de poètes, que les saints Mystères de notre foi sont le résultat d'investigations philosophiques, que les livres divins de l'Ancien et du Nouveau Testament ne contiennent que des mythes et que, ce qui est horrible à dire, Notre-Seigneur Jésus-Christ est un mythe et une fiction. En conséquence, ces turbulents adeptes de dogmes pervers soutiennent que les lois morales n'ont pas besoin de sanction divine, qu'il n'est point nécessaire que les lois humaines se conforment au droit naturel ou reçoivent de Dieu la force obligatoire, et ils affirment que la loi divine n'existe pas. De plus, ils nient toute action de Dieu sur le monde et sur les hommes, et ils avancent témérairement que la raison humaine, sans aucun respect de Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal; qu'elle est à elle-même sa loi, et qu'elle suffit par ses forces naturelles pour procurer le bien des hommes et des peuples. Tandis

qu'ils font malicieusement dériver toutes les vérités de religion de la force native de la raison humaine, ils accordent à chaque homme une sorte de droit primordial par lequel il peut librement penser et parler de religion et rendre à Dieu l'honneur et le culte qu'il trouve le meilleur selon son caprice.

« Or, ils en viennent à ce degré d'impiété et d'impudence qu'ils attaquent le ciel et s'efforcent d'éliminer Dieu lui-même. En effet, dans une méchanceté qui n'a d'égale que leur sottise, ils ne craignent pas d'affirmer que la divinité suprême, pleine de sagesse et de providence, n'est pas distincte de l'universalité des choses; que Dieu est la même chose que la nature, sujet comme elle au changement; que Dieu se confond avec l'homme et le monde; que tout est Dieu; que Dieu est une même substance, une même chose que le monde, et par suite qu'il n'y a point de différence entre l'esprit et la matière, la nécessité et la liberté, le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste. Certes, rien de plus insensé, rien de plus impie, rien de plus répugnant à la raison même ne saurait être imaginé. Ils font dérision de l'autorité et du droit avec tant de témérité, qu'ils ont l'impudence de dire que l'autorité n'est rien, si ce n'est celle du nombre et de la force matérielle, que le droit consiste dans le fait, que les devoirs des hommes sont un vain mot et que tous les faits humain sont force de droit.

« Ajoutant ensuite les mensonges aux mensonges, les délires aux délires, foulant aux pieds toute autorité légitime, tout droit légitime, toute obligation, tout devoir, ils n'hésitent pas à substituer à la place du droit véritable et légitime le droit faux et menteur de la force, et à subordonner l'ordre moral à l'ordre matériel. Ils ne reconnaissent d'autre force

que celle qui réside dans la matière. Ils mettent toute la morale et l'honneur à accumuler la richesse par quelque moyen que ce soit, et à assouvir toutes les passions dépravées. Par ces principes abominables, ils favorisent la rébellion de la chair contre l'esprit ; ils l'entretiennent et l'exaltent, et ils lui accordent ces droits et ces dons naturels qu'ils prétendent méconnaître par la doctrine catholique ; méprisant ainsi l'avertissement de l'Apôtre, qui s'écrie : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez. » (*Ad Rom.*, cap. VIII, v. 13). Ils s'efforcent d'envahir et d'anéantir les droits de toute propriété légitime, et ils imaginent, par la perversité de leur esprit, une sorte de droit *affranchi de toute limite*, dont, selon eux, jouirait l'état dans lequel ils prétendent témérairement voir la source et l'origine de tous les droits.

« Mais pendant que Nous parcourons rapidement et avec douleur ces erreurs principales de notre malheureux siècle, Nous oublions de rappeler, Vénérables Frères, tant d'autres faussetés presque innombrables que vous connaissez parfaitement, et à l'aide desquelles les ennemis de Dieu et des hommes s'efforcent de troubler et d'ébranler la société sacrée et la société civile. Nous passons sous silence les injures, les calomnies, les outrages si graves et si multipliés dont ils ne cessent de poursuivre les ministres de l'Église et ce Siège apostolique. Nous ne parlons pas de cette hypocrisie odieuse avec laquelle les chefs et les satellites de cette rébellion et de ce désordre, surtout en Italie, affectent de dire qu'ils veulent que l'Église jouisse de sa liberté, tandis qu'avec une audace sacrilège ils foulent aux pieds de plus en plus, chaque jour, les droits et les lois de cette Église, la

dépouillent de ses biens, persécutent des prélats et des ecclésiastiques noblement voués à leur ministère, les emprisonnent, chassent violemment de leurs asiles les disciples des ordres religieux et les vierges consacrées à Dieu, et ne reculent devant aucune entreprise pour réduire à une honteuse servitude et pour opprimer l'Église.

« Pendant que votre présence si désirée Nous cause une allégresse singulière, vous êtes témoins vous-mêmes de la liberté qu'ont aujourd'hui en Italie Nos Vénérables Frères dans l'épiscopat, qui, combattant avec courage et persévérance les combats du Seigneur, ont été, à Notre profonde douleur, empêchés de venir vers Nous et de se trouver avec vous, d'assister à cette assemblée, ce qu'ils désiraient si vivement, ainsi que les archevêques et évêques de la malheureuse Italie. Nous l'ont fait savoir par leurs lettres toutes remplies, envers Nous et envers ce Saint-Siège, d'amour et de dévouement. Vous ne voyez non plus ici aucun des prélats du Portugal, et Nous sommes vivement affligé en considérant la nature des difficultés qui se sont opposées à ce qu'ils prissent le chemin de Rome. Nous omettons aussi de rappeler les tristes horreurs que les sectateurs de ces perverses doctrines accomplissent, à la cruelle désolation de Notre cœur, du vôtre et de celui des gens de bien. Nous ne disons rien de cette conspiration impie, de ces manœuvres coupables et fallacieuses par lesquelles ils veulent renverser et détruire la souveraineté temporelle de ce Saint-Siège. Il Nous plaît davantage de rappeler cette admirable unanimité avec laquelle vous-mêmes, unis à tous les vénérables prélats de l'univers catholique, vous n'avez jamais cessé, et par vos lettres adressées à Nous, et par vos

écrits pastoraux adressés aux fidèles, de dévoiler et réfuter ces perfidies, enseignant en même temps que cette souveraineté temporelle du Saint-Siège a été donnée au Pontife romain par un dessein particulier de la divine providence, et qu'elle est nécessaire, afin que ce Pontife romain, n'étant sujet d'aucun prince ou d'aucun pouvoir civil, exerce dans toute l'Eglise, avec la plénitude de sa liberté, la suprême puissance et autorité dont il a été divinement investi par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pour conduire et gouverner le troupeau entier du Seigneur, et qu'il puisse pourvoir au plus grand bien de l'Eglise, aux besoins et à l'utilité des fidèles.

« Les sujets lamentables dont Nous vous avons jusqu'ici entretenus, Vénérables Frères, forment sans doute un douloureux spectacle. Qui ne voit, en effet, que tant de dogmes impies, que tant de machinations et de folies dépravées corrompent chaque jour plus misérablement le peuple chrétien, le poussent à la ruine, attaquent l'Eglise catholique, sa doctrine salutaire, ses droits et ses lois vénérables, ses ministres sacrés, propagent les vices et les crimes, et bouleversent la société civile elle-même ?

« Aussi, quant à Nous, Nous souvenant de Notre charge apostolique, et plein de sollicitude pour le salut spirituel de tous les peuples qui Nous ont été divinement confiés, « comme, » pour Nous servir des mots de saint Léon, Notre prédécesseur, « Nous ne « pouvons autrement gouverner ceux qui Nous sont « confiés qu'en poursuivant, avec le zèle de la foi « du Seigneur, ceux qui pervertissent et sont pervertis, « et en arrachant avec toute la sévérité possible ce « venin des âmes saines afin qu'il ne s'étende pas « plus au loin » (*Epist. VII ad Episcop. per Ital. CII*);

élevant Notre voix apostolique en votre illustre assemblée, Nous réprouvons, proscrivons et condamnons les erreurs ci-dessus énoncées, non-seulement comme contraires à la foi et à la doctrine catholiques, aux lois divines et ecclésiastiques, mais même à la loi et à la justice naturelle et éternelle et à la droite raison.

« Pour vous, Vénérables Frères, qui êtes le sel de la terre, les gardiens et les pasteurs du troupeau du Seigneur, Nous vous exhortons et vous conjurons de plus en plus de continuer, avec votre admirable piété et votre zèle épiscopal, ainsi que vous l'avez fait, au souverain honneur de votre ordre, d'éloigner avec un soin et une vigilance extrêmes les fidèles qui vous sont confiés, de ces pâturages empoisonnés, de combattre et de réfuter la perversité monstrueuse de ces opinions, tant par la parole que par les écrits. Vous savez, en effet, qu'il s'agit d'intérêts suprêmes, puisqu'il s'agit de la cause de notre très-sainte foi, de l'Église catholique, de sa doctrine, du salut des peuples, de la paix et de la tranquillité de la société humaine. C'est pourquoi, autant qu'il est en vous, ne cessez jamais d'éloigner des fidèles la contagion de ce fléau, c'est-à-dire de détourner de leurs yeux et de leurs mains les livres et les journaux pernicious, d'instruire les fidèles des saints préceptes de notre auguste religion, de les exhorter et de les avertir de fuir ces docteurs d'iniquité comme on fuit la rencontre d'un serpent. Portez tous vos soins et toutes vos sollicitudes particulières à ce que le clergé soit saintement et sagement instruit, et qu'il brille de toutes les vertus; que la jeunesse des deux sexes soit formée à l'honnêteté du cœur, à la piété et à

toutes les vertus ; que l'ordre des études soit salulaire. Veillez avec une extrême diligence à ce que, dans les lettres et dans les hautes études, rien ne se glisse qui soit contraire à la foi, à la religion et aux bonnes mœurs. Agissez avec une énergie virile, Vénérables Frères, et, dans cette grande perturbation des temps, ne laissez pas abattre votre courage, mais appuyés par le secours divin, prenant le bouclier inexpugnable de la justice et de la foi, saisissant le glaive spirituel qui est la parole de Dieu, ne cessez pas de vous opposer aux efforts de tous les ennemis de l'Eglise catholique et de ce Siège apostolique, de briser leurs traits et de rompre leurs assauts.

« Et cependant, les yeux élevés jour et nuit vers le ciel, ne cessons pas, Vénérables Frères, d'implorer dans l'humilité de notre cœur, et par nos plus ferventes prières, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui fait luire la lumière dans les ténèbres, qui, des pierres même, peut faire sortir des enfants d'Abraham et de le conjurer par les mérites de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, son Fils unique, de tendre une main secourable à la société chrétienne et civile, de dissiper toutes les erreurs et les impiétés, d'éclairer des clartés de sa grâce les intelligences de ceux qui s'égarent, de les convertir et de les rappeler à lui, d'assurer à sa sainte Eglise la paix désirée, afin qu'elle obtienne par toute la terre de plus grands accroissements et qu'elle y fleurisse et y prospère. Afin que nous puissions obtenir plus facilement ce que nous demandons, prenons pour médiatrice auprès de Dieu la très-sainte et Immaculée Mère de Dieu, la vierge Marie, qui, pleine de miséricorde et

d'amour pour tous les hommes, a toujours anéanti toutes les hérésies, et de qui le patronage auprès de Dieu n'a jamais été plus opportun. Sollicitons aussi les suffrages, tant de saint Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge, que des saints Apôtres Pierre et Paul, de tous les habitants des cieux, et surtout de ceux que nous honorons et vénérons comme venant d'être inscrits dans les fastes de la sainteté.

« Avant de mettre un terme à Nos paroles, Nous ne pouvons résister au désir de confirmer de nouveau le témoignage de la suprême consolation qui Nous pénètre en jouissant de votre admirable concours, à vous, Vénérables Frères, qui, attachés à Nous et à cette chaire de Pierre par les liens de la fidélité, de la piété et du respect, et remplissant votre ministère avec un zèle admirable, vous vous glorifiez de procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes; vous qui, dans la plus étroite concorde de vos âmes, ne cessez pas, ainsi que vos vénérables frères les Evêques de tout l'univers catholique et les fidèles confiés à leurs soins, d'apporter de toute manière des soulagements et des adoucissements à Nos graves angoisses et à Nos cruelles amertumes. C'est pourquoi, en cette occasion, Nous faisons profession publique, et par le langage le plus affectueux, de la reconnaissance et de l'amour que Nous portons à vous, à ces Vénérables Frères et à tous ces fidèles. Et Nous vous demandons que, de retour dans vos diocèses, vous vouliez, en Notre nom, faire connaître ces sentiments aux fidèles remis à vos soins, et les assurer de notre affection paternelle en leur conférant la bénédiction apostolique que, du fond de Notre cœur et avec les vœux les meilleurs de toute vraie félicité, Nous sommes heu-

reux d'accorder à vous , Vénérables Frères, et à eux-mêmes. »

Il y a une effroyable logique dans les erreurs monstrueuses signalées par le Souverain Pontife. On reproche à tort, aux révolutionnaires d'être inconséquents : leur inconséquence n'est qu'apparente. Quand ils sont faibles ils n'osent pas avouer, dans toute leur nudité, les principes qui les guident et l'étroite liaison des conséquences aux principes ; mais cette liaison est incontestable. Le vrai révolutionnaire doit bien rire, en lui-même, de cette triste école libérale, qui a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une intelligence pour ne pas raisonner ; qui pose les principes avec la prétention d'arrêter les conséquences, qui plante et cultive l'arbre maudit de l'indépendance individuelle, et s'étonne naïvement qu'il porte des fruits de mort.

Le Souverain Pontife, dans son allocution, flétrit « ces perfides artisans de fraudes, ces fabricateurs de mensonges, qui souillent et pervertissent toute science, et les erreurs pestilentielles par lesquelles ces hommes, dans nos temps malheureux, troublent toutes les choses divines et humaines. » Il se plaint, en commençant, « qu'ils détruisent complètement la cohésion nécessaire, qui, par la volonté de Dieu, relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ; et en arrivent à cette témérité d'opinion, qu'ils ne craignent pas de nier audacieusement toute vérité,

toute loi, toute puissance, tout droit d'origine divine. »

Le naturalisme, en effet, est le point de départ de la Révolution, ou plutôt naturalisme et Révolution sont même chose.

Dieu ayant voulu l'union, qui relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, la nature ne peut conserver sa rectitude et obéir à ses lois qu'autant qu'elle reste unie à l'ordre surnaturel, l'homme ne pouvant, sous peine de mort, séparer ce que Dieu a uni. La chute a séparé les deux ordres, et par suite de la désobéissance d'Adam, l'homme est conçu dans l'iniquité, c'est-à-dire en état de révolte contre le droit divin et humain. Cet état devient *naturel* à l'homme déchu ; naturel non pas selon la droite raison et selon les *lois* de la nature, mais selon l'opinion et les instincts pervers qui dominent l'homme quand le Christ ne l'a pas réparé.

En séparant ces deux ordres que le baptême et les sacrements reliaient ; en allant même, comme on le voit en Belgique, jusqu'à former de sataniques associations, soit pour proscrire le baptême, soit pour en détruire les fruits, la Révolution se place infiniment au-dessous des païens, qui, eux, péchaient par ignorance de la vérité, mais qui ne la repoussaient pas sciemment, volontairement, par *principe*. Par suite, ils observaient encore, avec l'aide de la grâce réparatrice, comme saint Thomas l'enseigne, la loi naturelle écrite dans leur cœur. Mais le révolutionnaire

qui repousse la vérité qu'il connaît et la grâce de son baptême, en haine de Dieu et du Christ, descend au plus profond de l'abîme.

La Révolution est vraiment « le péché contre l'Esprit-Saint, auquel il n'est pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre. »

Les catholiques qui s'imaginent que les vertus des Romains et la science des Grecs et des Égyptiens peuvent briller et même progresser dans la civilisation dite moderne, sont dans la plus déplorable des illusions ; ils ne voient pas l'immense différence que Dieu met entre l'erreur et la révolte : l'erreur, faute humaine que Dieu pardonne ; l'insurrection, crime diabolique qu'il châtie toujours.

Le rejet du droit divin et la *liberté* dite *naturelle*, c'est-à-dire l'apostasie et l'orgueil, sont les deux bases fondamentales de la Révolution et la source empoisonnée de tous les crimes.

« L'apostasie, dit le Sage, est le principe de l'orgueil de l'homme ; parce que son cœur s'éloigne de « CELUI qui la crée et que l'orgueil est le principe « de tout péché. Celui qui s'y livre sera couvert « de malédictions et y périra à la fin. C'est pourquoi « Dieu a couvert de confusion l'assemblée des méchants ; il les a détruits de fond en comble. Dieu « a renversé le trône des chefs superbes et fait assoir à leur place les humbles ; il a desséché les « racines des nations superbes, et planté les humbles de ces mêmes nations. Le Seigneur a détruit

« leurs possessions ; il les a ruinées jusqu'aux fondements ¹. »

Avis aux italianissimes.

La négation du droit divin et l'indépendance, double principe de la Révolution, amènent le renversement de toutes les lois divines et humaines, naturelles et positives. De là le panthéisme et l'athéisme, le césarisme et le droit à l'insurrection, proclamé « le plus saint des devoirs ; » de là toutes les révoltes qu'on appelle des noms pompeux de liberté religieuse et libre pensée, liberté politique et civile, liberté des arts et de l'industrie, progrès des lumières et de la civilisation, souveraineté du peuple et réhabilitation de la chair.

De droit naturel, disent les révolutionnaires, les hommes sont tous libres et égaux. Les catholiques ne nient pas ce principe, inscrit en tête de toutes « les déclarations des droits de l'homme ; » mais ils en tirent d'autres conséquences que leurs adversaires.

Donc, disent-ils, « tout pouvoir vient de Dieu, donc, il n'y a pas de pouvoir sans Dieu ; car l'âme humaine est si grande que rien ne lui est supérieur, si ce n'est Dieu, et qu'elle n'obéit aux créatures qu'à cause de Dieu. »

Donc, si l'on repousse Dieu, « l'apostasie, principe de tout mal, » entraîne forcément soit l'anarchie, soit le despotisme de la multitude, ou de César, son man-

¹ Eccli. x, 14.

dataire; car, le droit écarté, il ne reste que la force brute pour arrêter la dissolution sociale : despotisme effroyable, puisque « le peuple n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes, » et que juste ou non, « tout ce qui plaît à César a force de loi. » Dieu écarté, la volonté du peuple est souveraine, absolue ; son opinion mobile est la reine du monde ; le fait accompli, pour satisfaire ses passions orgueilleuses et cupides, est la justice et le droit ; l'intérêt de la majorité est la fin des lois, le motif de la guerre et de la paix : despotisme tempéré par le droit des minorités au poignard, aux barricades et à l'insurrection dans le système révolutionnaire, et par la liberté illimitée de la parole et de la presse dans le système libéral ; liberté qui amène les barricades.

Les minorités se consolent par l'espoir d'exploiter, à leur tour, les partis vaincus, quand elles deviendront majorité, par un revirement d'opinion produit d'une opposition systématique.

Mandataire du peuple souverain, César peut tout, tant que les prétoriens le secondent, tant qu'il plaît au peuple en lui donnant du pain et des spectacles, *panem et circenses*; tant qu'il a pour lui l'opinion publique. A ce prix, les annexions, les incarcérations, les trahisons, les conspirations en pleine paix, les invasions sans déclarations de guerre, les fusillades, en un mot, tout le droit piémontiste, sont de toute justice : c'est « le droit moderne. »

Il est à remarquer que la Révolution ne recule

devant aucune des conséquences de la *liberté naturelle*. Les uns, avec M. Proudhon, le logicien du parti, prennent résolument fait et cause pour l'anarchie ; les autres s'efforcent de faire de l'ordre avec le désordre, comme feu Caussidière, et légitiment le droit du plus fort, le droit absolu de la majorité « des citoyens actifs » *de leur parti*; car le peuple révolutionnaire se compose de ceux qui adoptent le principe fondamental de la Révolution. La négation du droit divin, la négation explicite ou implicite du droit chrétien, dont l'essence est l'union et la subordination des deux ordres, comme la Révolution a pour essence leur séparation complète, est de rigueur pour « les citoyens actifs. » Aussi ne faut-il pas s'étonner que le Piémont ose présenter comme l'opinion générale les votes de ses rares annexionnistes.

La liberté, dite naturelle, est le *non serviam* de l'homme et de l'ange déchus ; c'est l'orgueil, principe de tout mal. La guerre implacable déclarée à la légitimité, est la conséquence du rejet de l'autorité divine. La légitimité en effet est, dans son essence, tout pouvoir qui vient de Dieu, qui s'exerce en son nom, sous son autorité, conformément à ses lois tant naturelles que positives, et dans l'intérêt de sa gloire. Or, Dieu écarté, comment obéir à ses ministres, qui ne sont manifestement que les usurpateurs des droits de l'homme, si Dieu, qui les envoie, est sans droit sur l'homme ?

De là guerre au Christianisme, qui est par ex-

cellence le droit divin, puisque tout pouvoir, tant domestique que public, tant spirituel que temporel, toute vérité tant naturelle que surnaturelle y vient de Dieu par Jésus-Christ. Auteur de la foi et réparateur de la nature, lumière de Dieu et lumière des hommes, soleil de justice et illuminateur de tout homme qui vient au monde, il soumet l'opinion des majorités non-seulement aux *principes*, mais à l'autorité de sa parole ; car il enseigne non par voie de démonstration et à la manière des philosophes, mais comme ayant l'autorité, parce qu'il est Dieu.

La Révolution sait très-bien qu'une fois débarrassée du LIBÉRATEUR, elle est maîtresse, parce que les hommes libres en *droit*, sont, en *fait*, esclaves par suite de la chute : esclaves du père du mensonge et de la mort ; esclaves de l'erreur et de leurs passions, esclaves du monde sensible, esclaves de toutes les tyrannies. Quand le droit divin fait défaut à l'ordre temporel, le pouvoir, au lieu d'appartenir aux meilleurs, c'est-à-dire aux plus religieux, aux plus raisonnables, aux plus dévoués, aux plus doux, est usurpé par les plus impies et les plus fous, par les plus égoïstes et les plus violents ; c'est du reste la conséquence de la démocratie, les sages et les saints étant toujours en minorité.

Dans le droit chrétien, le pouvoir est d'origine divine, non-seulement parce que, de droit naturel, tout pouvoir vient de Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, mais parce qu'il en vient « dans

la famille et dans l'État, dans l'école et dans l'Église, par Jésus-Christ notre seul Seigneur et notre seul maître, notre législateur et notre roi, et que le Christ est Dieu.

Divin dans son origine, le pouvoir chrétien est, dans son exercice, paternel, raisonnable, dévoué jusqu'au sacrifice : paternel, parce que le souverain est ici l'image de Dieu Père tout-puissant, et qu'il commande en son nom ; raisonnable, parce que la parole du Verbe de Dieu est sa lumière ; dévoué, parce que la charité de l'Esprit-Saint l'inspire. Uni à l'Église, l'État vit de la vie de l'Église autant que le comporte l'ordre temporel : la Chrétienté n'est pas une société purement humaine ; c'est l'Église du dehors.

Le pouvoir antichrétien, au contraire, est despotique, parce que c'est le triomphe de la force ; arbitraire, parce que l'opinion en est la seule règle ; égoïste, parce que chacun y travaille pour soi ; hypocrite, parce qu'il faut dissimuler avec de grands mots les blasphèmes et les violences ; parler le langage de la raison, pour pallier les actes de la brute, le langage du patriotisme, pour cacher l'égoïsme du but.

La société vit d'autorité et de liberté, de vérité et d'union, dons qui descendent de la Trinité créatrice par le Christ, restaurateur de toutes choses. Mais en vain, le catholique prouverait que le rejet du droit chrétien entraîne l'anarchie et le despotisme, double cause de mort ; le révolutionnaire ne recule pas

devant la mort : « Périssent l'univers, dit-il, plutôt qu'un principe, » plutôt que « les droits de l'homme. » Et de fait, comment le fanatique qui se sacrifie lui-même, ainsi qu'on le voit chaque jour, reculerait-il devant la ruine de sa patrie et du monde ?

Il suit de là que l'école libérale, qui s' imagine que la liberté de discussion ramènera les révolutionnaires, est dans la plus étrange des illusions. Mieux, bien mieux que l'école libérale, bien mieux même, non pas certes que l'Église inspirée par l'Esprit-Saint, mais que les catholiques qui jugent par leur propre sens, et selon leur opinion, le révolutionnaire connaît toutes les conséquences de l'orgueil et de l'apostasie, et ces conséquences, il les accepte. Il accepterait jusqu'au néant, si la justice de Dieu, qui souffre le suicide de l'âme et du corps, permettait l'anéantissement, qui serait la suite d'une séparation radicale et complète de l'homme et de Dieu. L'homme, tiré du néant, n'a dans son fonds que le néant; il y retomberait si Dieu, qui a créé l'âme immortelle, lui permettait de repousser la puissance qui la soutient, de même qu'elle repousse la lumière qui l'illumine et l'amour qui la presse.

Le panthéisme, signalé par Pie IX, est la conséquence logique de l'indépendance. A Dieu seul appartient l'indépendance, parce qu'il est seul l'Être éternel, nécessaire, universel. Si l'homme est indépendant, il est Dieu. Mais il ne saurait y avoir plusieurs dieux; de là, le communisme de la divinité,

communisme auquel tendent toutes les doctrines révolutionnaires.

Or, à Dieu tout appartient. Si donc l'humanité est Dieu, à elle la souveraineté, la vérité, la propriété ! Elle est la règle du vrai et du faux, du bien et du mal, la règle de la justice et du droit. Alors la propriété légitime, c'est le vol ; l'autorité légitime, c'est l'usurpation, et Révolution, c'est justice, comme dit M. Proudhon.

A l'Être universel et un dès lors, — car l'universel est toujours un, — la Révolution substitue le nombre, la multitude, la pluralité. Dieu est, pour elle, la pluralité des êtres, comme le peuple est la pluralité des citoyens, comme la volonté générale la pluralité des volontés particulières. Pour le catholique, la volonté générale est la volonté de tous, princes et sujets, unie à la volonté de Dieu, qui généralise ce qui resterait individuel sans lui ; car les volontés particulières, si nombreuses soient-elles, ne sont jamais que des volontés particulières.

La Révolution étant la révolte contre la raison et contre la foi, contre les principes et contre les dogmes, contre tout pouvoir dont la volonté de chacun n'est pas la *source* et la règle ; il est complètement impossible de la ramener par le raisonnement ou par la prédication à la vérité. Sans doute, le raisonnement et surtout la parole de Dieu sont utiles et d'une très-grande utilité pour éclairer les hommes de bonne volonté et pour arracher les dupes aux fascinations

du mensonge ; mais avec le vrai révolutionnaire, c'est peine perdue : Il sait mieux que l'écrivain ou l'orateur ce qu'il veut et où il tend, au besoin, avec M. Proudon, « il caresserait Satan sur son cœur. »

Contre la Révolution, il n'y a que deux armes efficaces : d'une part, la prière, qui appelle à notre secours, comme Pie IX ne cesse de le dire et de le redire, Dieu et le Christ, la Vierge immaculée et les glorieux princes des Apôtres ; d'autre part, l'union des deux glaives, afin de réprimer l'erreur et la violence dans l'un et l'autre ordre.

« Nous ne pouvons gouverner, dit Pie IX avec « saint Léon, ceux qui nous sont confiés qu'en pour-
« suivant avec le zèle et la foi du Seigneur ceux qui
« pervertissent et sont pervertis, et en arrachant,
« avec toute la sévérité possible, le venin des âmes
« saines, afin qu'il ne s'étende pas plus loin. »

Mais puis que, « par la volonté de Dieu, une cohésion nécessaire relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, » le glaive spirituel ne suffit pas seul. Il faut de toute nécessité, à moins de miracles, que les rois catholiques viennent au secours de la justice et du droit audacieusement violés ; il faut que la Chrétienté soutienne l'Église et protège sa liberté.

Les rois chrétiens ne portent pas en vain le glaive de la justice et des combats : ils l'ont reçu pour la défense des bons et la répression des pervers, pour la défense de l'Église et de la Chrétienté et la repression de leurs ennemis. Leur intervention est un stricte

devoir, quand une nation, quand un roi fidèle souffrent pour la justice ; à plus forte raison quand c'est le Pontife-Roi, et que toutes les forces de la Révolution sont conjurées contre lui. Il n'y a d'excuse que l'impossibilité de remplir ce devoir sacré.

L'ordre ne peut revenir en Europe que par l'intime union de l'Église et de l'État, du Pape et des princes chrétiens, de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel, et voilà pourquoi la royauté pontificale, type de cette union, est nécessaire aujourd'hui à l'indépendance du pouvoir spirituel, et bien plus encore au maintien du pouvoir et de l'ordre temporels. De nos jours, il est absolument impossible de rien conserver sans la royauté du Christ, n'en déplaise à tous les conservateurs libéraux. Sans elle la célèbre devise « religion, propriété, famille » est un vain mot.

Comme l'unité est le principe de tout ordre, nous ne pouvons l'avoir complet, tant que les rois chrétiens n'auront pas un chef, tant que la République chrétienne ne se reconstituera pas sous un nouveau Charlemagne. Le Pape ne pouvant être Empereur, Dieu suscitera un grand homme que toute l'Europe acclamera, que le Pape couronnera, et c'est en effet ce que toute la tradition, depuis douze siècles au moins, nous annonce pour le temps où Dieu voudra que l'Évangile soit librement prêché dans tout l'univers, et « qu'il n'y ait plus qu'un seul ber-
« cail et qu'un seul pasteur. »

Quand viendra cette grande époque ? Dieu seul le sait ; mais ce qui est certain, c'est que nous y tendons, et que la définition du dogme de l'Immaculée Conception, et l'assemblée du 9 juin, ouvrie une ère nouvelle ; ère sinon de paix encore, du moins d'incessantes victoires qui amèneront la paix.

VIII

ADRESSE DES ÉVÊQUES.

Nécessité du pouvoir temporel. — Droit humain et droit chrétien.

Le 8 décembre 1834 a clos l'ère du protestantisme et annonce une paix glorieuse, paix bien nécessaire pour préparer l'Église au terrible et dernier combat qu'il lui faudra soutenir contre l'Antechrist.

Après l'allocution du Saint-Père, le cardinal Mattei, doyen du Sacré-Collège, lut au nom des évêques présents à Rome l'adresse suivante :

« Très-Saint-Père,

« Depuis que les Apôtres de Jésus-Christ, au jour sacré de la Pentecôte, étroitement unis à Pierre, chef de l'Église, reçurent le Saint-Esprit, et qu'entraînés par sa divine impulsion, ils annoncèrent à des hommes de presque toutes les nations rassemblées dans la Ville sainte, et à chacun dans sa langue, les merveilles de la puissance de Dieu, jamais, nous le croyons, jusqu'à ce jour autant de leurs héritiers ne se sont trou-

vés réunis, au retour de cette même solennité, autour du vénérable successeur de Pierre pour entendre sa parole, pour écouter ses décrets, pour fortifier son autorité. Or, de même que rien ne pouvait arriver de plus doux aux Apôtres, à travers les périls de l'Église naissante, que d'environner le premier Vicaire de Jésus-Christ sur cette terre, tout récemment inspiré de l'Esprit de Dieu; ainsi, pour nous, au milieu des angoisses présentes de la sainte Église, rien n'est plus cher, rien n'est plus sacré que de déposer aux pieds de Votre Béatitudo tout ce que nos cœurs contiennent de vénération et d'amour pour votre Sainteté, et, en même temps, de déclarer unanimement de quelle admiration nous sommes pénétrés pour les hautes vertus dont brille notre Pontife souverain, et combien, du fond de nos entrailles, nous adhérons à ce que, nouveau Pierre, il a enseigné, à ce qu'il a si courageusement résolu et décidé.

« Une nouvelle ardeur enflamme nos cœurs; une lumière de foi plus, vivifiante éclaire nos intelligences, un amour plus sacré saisit nos âmes. Nous sentons nos langues vibrantes de ces flammes qui allumaient d'un désir ardent pour le salut des hommes le cœur de Marie, près de laquelle étaient les Apôtres, et entraînaient ces mêmes Apôtres à proclamer les grandeurs de Dieu.

« Rendant donc de vives actions de grâces à Votre Béatitudo de ce qu'elle nous a permis, en ces temps si difficiles, d'approcher de son trône pontifical, de Vous consoler dans vos afflictions et de Vous témoigner publiquement les sentiments qui inspirent nous-mêmes, notre clergé et les peuples confiés à nos soins, nous Vous adressons d'une seule voix et

d'un seul cœur nos acclamations, nos souhaits et nos vœux de bonheur. Vivez longtemps, Saint-Père, et heureusement pour le gouvernement de l'Église catholique. Continuez, comme Vous le faites, à la protéger par Votre énergie, à la diriger par Votre prudence, à l'orner par Vos vertus. Marchez devant nous; comme le bon Pasteur, donnez-nous l'exemple, païssez les brebis et les agneaux dans les célestes pâturages, fortifiez-les par les eaux célestes de la sagesse. Car Vous êtes pour nous le maître de la saine doctrine, Vous êtes le centre de l'unité, Vous êtes pour les peuples la lumière indéfectible préparée par la sagesse divine, Vous êtes la Pierre, Vous êtes le fondement de l'Église elle-même, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Quand Vous parlez, c'est Pierre que nous entendons; quand Vous décrêtez, c'est à Jésus-Christ que nous obéissons. Nous Vous admirons au milieu de tant d'épreuves et de tempêtes, le front serein, le cœur imperturbable, accomplissant Votre ministère sacré, invincible et debout.

« Mais, tandis que nous avons ainsi tant de sujets de nous glorifier, nous ne pouvons pas nous empêcher en même temps de tourner nos regards vers de tristes spectacles. De toutes parts, en effet, se dressent devant nos esprits ces crimes épouvantables qui ont dévasté misérablement cette belle terre d'Italie, dont Vous, bienheureux Père, êtes l'honneur et l'appui, et qui s'efforcent d'ébranler et de renverser Votre souveraineté et celle de ce Saint-Siège, de qui tout ce qu'il y a de beau dans la société civile a découlé comme de sa source originelle. Ni les droits permanents des siècles, ni la longue et pacifique possession

du pouvoir, ni les traités sanctionnés et garantis par l'autorité de l'Europe entière, n'ont pu empêcher que tout ne fût bouleversé, au mépris de toutes les lois sur lesquelles jusqu'ici s'appuyaient l'existence et la durée des États.

Pour nous occuper de ce qui nous touche de plus près, Vous, Très-Saint-Père, nous Vous voyons, par le crime de ces usurpateurs qui ne prennent la « liberté que pour voile de leur malice, » dépouillé de ces provinces qui jouissaient d'une équitable administration par les soins et sous la protection de la dignité du Saint-Siège et de toute l'Église. Votre Sainteté a résisté avec un invincible courage à ces iniques violences, et nous devons Vous en rendre les plus vives actions de grâces, au nom de tous les catholiques,

En effet, nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siège est une nécessité, et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, cette souveraineté temporelle est absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des âmes. Il fallait assurément que le Pontife romain, chef de toute l'Église, ne fût ni le sujet, ni même l'hôte d'aucun prince; mais qu'assis sur son trône et maître dans son domaine et son propre royaume, il ne reconnût de droit que le sien et pût, dans une noble, paisible et douce liberté, protéger la foi catholique, défendre, régir et gouverner toute la République chrétienne.

Qui donc pourrait nier que, dans le conflit des choses, des opinions et des institutions humaines, il

faille au centre de l'Europe un lieu sacré, placé entre les trois continents du vieux monde, un siège auguste, d'où s'élève, tour à tour, pour les peuples et pour les princes, une voix grande et puissante, la voix de la justice et de la liberté, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire et qui ne puisse ni être comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices ?

Comment donc, et de quelle manière aurait-il pu se faire que les prélats de l'Église, venant de tous les points de l'univers, représentant tous les peuples et toutes les contrées, arrivassent ici en sécurité pour conférer avec Votre Sainteté des plus graves intérêts, s'ils y eussent trouvé un prince quelconque dominant sur ces bords, qui eût en suspicion leurs propres princes, ou qui eût été suspecté par eux, à cause de son hostilité ? Il y a, en effet, les devoirs du chrétien, et il y a les devoirs du citoyen ; devoirs qui ne sont nullement contraires, mais qui sont différents ; comment les Évêques pourraient-ils les accomplir, s'il ne dominait pas à Rome une souveraineté temporelle telle que la souveraineté pontificale, exempte de tout droit d'autrui, et, centre de la concorde universelle, n'aspirant à aucune ambition humaine, ne préparant rien pour la domination terrestre ?

Nous sommes venus libres vers le Pontife-Roi libre, pasteurs dans les choses de l'Église, citoyens dévoués au bien et aux intérêts de la patrie, et ne manquant ni à nos devoirs de pasteurs ni à nos devoirs de citoyens.

Puisqu'il en est ainsi, qui donc oserait attaquer cette souveraineté si ancienne, fondée sur une telle autorité, sur une telle force des choses ? Quelle autre

puissance lui pourrait être comparée, si l'on considère même ce droit humain sur lequel reposent la sécurité des princes et la liberté des peuples? Quelle puissance est aussi vénérable et sainte? Quelle monarchie ou quelle république peut se glorifier, dans les siècles passés ou modernes, de droits si augustes, si anciens, si inviolables? Ces droits, si une fois et pour ce Saint-Siège, ils étaient méprisés et foulés aux pieds, quel prince serait assuré de garder son royaume, quelle république son territoire? Aussi, Très-Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour la justice et pour le droit, qui sont parmi les nations les fondements des choses humaines, que vous luttez et que vous combattez.

« Mais il ne nous appartient pas de parler plus longtemps de cette grave matière, nous qui avons écouté sur elle non pas tant Vos paroles que Vos enseignements. Votre voix, en effet, semblable à la trompette sacerdotale, a proclamé dans tout l'univers que « c'est « par un dessein particulier de la divine Providence « que le Pontife romain, placé par Jésus-Christ « comme le chef et le centre de toute son Église, a « obtenu une souveraineté temporelle ¹; » nous devons donc tous tenir pour certain que cette souveraineté n'a pas été fortuitement acquise au Saint-Siège, mais qu'elle lui a été attribuée par une disposition spéciale de Dieu, par une longue série d'années, par le consentement unanime de tous les États et de tous les empires, et qu'elle a été fortifiée et maintenue par une sorte de miracle.

¹ Lettre ap. du 26 mai 1860; Allocution du 20 juin 1859; Encyclique du 9 juin 1860; Allocution du 17 décembre 1860.

« Vous avez également déclaré, dans un langage élevé et solennel, « que Vous vouliez conserver énergiquement et garder entiers et inviolables la souveraineté civile de l'Église romaine, ses possessions temporelles et ses droits, qui appartiennent à l'univers catholique; que la protection de la souveraineté du Saint-Siège et du patrimoine de saint Pierre regardait tous les catholiques; que Vous êtes prêt à sacrifier Votre vie plutôt que d'abandonner en quoi que ce soit cette cause de Dieu, de l'Église et de la justice ¹. » Applaudissant par nos acclamations à ces magnifiques paroles, nous répondons que nous sommes prêts à aller avec vous à la prison et à la mort; nous Vous supplions humblement de demeurer inébranlable en ce ferme dessein et en cette constance, donnant aux anges et aux hommes le spectacle d'une âme invincible et d'un courage souverain. C'est ce que vous demande l'Église de Jésus-Christ, pour l'heureux gouvernement de laquelle la souveraineté temporelle a été providentiellement attribuée aux Pontifes romains, et qui a tellement senti que la protection de cette souveraineté était son affaire, qu'autrefois, durant la vacance du Siège apostolique et au milieu de plus redoutables extrémités, tous les Pères du concile de Constance ont voulu administrer eux-mêmes en commun les possessions temporelles de l'Église romaine, ainsi que les documents publics en font foi. C'est ce que Vous demandent les chrétiens fidèles, dispersés dans toutes les contrées du globe, qui se félicitent de nous avoir vus venir librement à Vous et librement vaquer aux intérêts de leur cons-

¹ Lettre encyclique du 19 janvier 1860.

cience; c'est ce que Vous demande, enfin, la société civile, qui sent que la subversion de Votre gouvernement ébranlerait ses propres fondements.

Quoi de plus? Vous avez condamné, par un juste jugement, ces hommes coupables qui ont envahi les biens ecclésiastiques, et Vous avez proclamé « nul et de nul effet » tout ce qu'ils ont accompli ¹; Vous avez décrété que tous les actes tentés par eux étaient « illégitimes et sacrilèges »; Vous avez décrété avec raison et à bon droit, « que les auteurs de ces forfaits étaient passibles des peines et censures ecclésiastiques ».

« Ces graves paroles de votre bouche, ces actes admirables, nous devons les accueillir avec respect et y renouveler notre plein assentiment. En effet, de même que le corps souffre toujours avec la tête, à laquelle il est uni par le lien des membres et par une même vie, de même il est nécessaire que nous soyons en parfaite sympathie avec Vous. Nous sommes tellement joints à Vous dans Votre désolante affliction, que tout ce que Vous souffrez, nous le souffrons également par l'accord de notre amour. Nous supplions Dieu qu'il mette fin à des perturbations si injustes et qu'il rende à sa liberté et à sa gloire première l'Église, épouse de son Fils, si misérablement dépouillée et opprimée.

« Mais nous ne nous étonnons pas que les droits du Saint-Siège soient si ardemment et si implacablement attaqués. Il y a déjà plusieurs années que la folie de certains hommes en est arrivée à ce point, non-seulement de s'efforcer de rejeter toutes les doctrines de l'Église ou de les révoquer en doute, mais de se pro-

¹ Allocution du 26 septembre 1859.

² Allocution du 20 juin 1859.

³ Lettre apostolique du 26 mars 1860.

poser de renverser de fond en comble la vérité chrétienne et la république chrétienne. De là ces tentatives impies d'une vaine science et d'une fausse érudition contre les doctrines de nos saintes lettres et leur inspiration divine; de là ce soin perfide d'arracher la jeunesse à la tutelle maternelle de l'Église, pour la pénétrer des erreurs du siècle, souvent même en la soustrayant à toute éducation religieuse; de là ces nouvelles et pernicieuses théories sur l'ordre social, politique et religieux, qui se répandent impunément partout; de là cette habitude, trop familière à plusieurs dans ces contrées, de mépriser l'autorité de l'Église, d'usurper ses droits, de méconnaître ses préceptes, d'insulter ses ministres, de faire dérision de son culte, d'avoir en honneur et d'exalter tous les hommes, surtout les ecclésiastiques, qui s'écartent misérablement de la religion et marchent dans la voie de la perdition. Les vénérables prélats et les prêtres du Seigneur sont dépossédés de leur pouvoir, contraints à l'exil ou jetés dans les fers; ils sont ignominieusement traînés devant les tribunaux civils, pour être demeurés fidèles à leur saint ministère. Les épouses du Christ gémissent chassées de leurs asiles, consumées de détresse, ou prêtes à mourir de misère; les religieux sont forcés à rentrer dans le monde malgré eux; des mains violentes s'étendent sur le patrimoine sacré de l'Église; par des livres détestables, par les journaux, par les images, une guerre terrible et continuelle est déclarée à la fois aux mœurs, à la vérité, à la pudeur même.

« Ceux qui se livrent à de telles agressions savent parfaitement que c'est dans le Saint-Siège, comme dans une forteresse inexpugnable, que résident la

force et la vertu de toute justice et de toute vérité, et que les efforts de l'ennemi se brisent contre cette citadelle; que le Saint-Siège est une vigie du haut de laquelle les yeux clairvoyants du gardien suprême aperçoivent de loin les embûches préparées et les annoncent à ses compagnons. De là cette haine implacable, de là cette envie inguérissable, de là ce zèle passionné des hommes pervers qui voudraient déprimer l'Eglise romaine et le Saint-Siège apostolique et les détruire, s'il était jamais possible.

« A cette vue, Bienheureux Père, ou seulement à ces récits, qui ne laisserait couler ses larmes? Saisis donc d'une juste douleur, nous levons les yeux et les mains au ciel, implorant de toutes les forces de notre âme l'Esprit divin, afin que lui qui, en ce jour, a fortifié et sanctifié, sous l'autorité de Pierre, l'Eglise naissante, la protège, l'étende, la glorifie aujourd'hui sous Votre houlette et sous Votre sceptre. Qu'elle soit témoin des vœux que nous formons, Marie solennellement saluée par Vous du titre d'Immaculée; qu'elles en soient témoins, ces cendres sacrées des saints Patrons de l'Eglise romaine, Pierre et Paul, ainsi que les reliques vénérables de tant de Pontifes, de martyrs et de confesseurs, qui rendent sainte et sacrée la terre même que nous foulons; qu'ils en soient particulièrement témoins, ces Bienheureux qu'aujourd'hui un suprême décret de Vous a inscrits dans l'ordre des Saints; ils doivent prendre à un titre nouveau la protection de l'Eglise, et ils offriront pour Vous, du haut de leurs autels, au Dieu tout-puissant, leurs premières prières.

« En leur présence donc, nous, évêques, afin que l'impiété ne feigne pas d'en ignorer ni ose le nier,

nous condamnons les erreurs que Vous avez condamnées, nous rejetons et détestons les doctrines nouvelles et étrangères qui se propagent partout au détriment de l'Église de Jésus-Christ; nous condamnons et réprouvons les sacrilèges, les rapines, les violations de l'immunité ecclésiastique et les autres forfaits commis contre l'Église et le Siège de Pierre.

« Cette protestation, dont nous demandons l'inscription dans les fastes publics de l'Église, nous la proférons en toute sincérité au nom de nos Frères qui sont absents; soit de ceux qui, au milieu de tant d'angoisses, retenus par la force dans leurs maisons, pleurent aujourd'hui et se taisent; soit de ceux qui, empêchés par de graves affaires ou par leur mauvaise santé, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui. Nous ajoutons à nous notre clergé et le peuple fidèle, qui, animés comme nous d'une pieuse vénération et d'un profond amour, ont prouvé leur affection pour Vous tant par leurs prières assidues et sans relâche que par les offrandes du denier de Saint-Pierre, multipliées avec une généreuse largesse, sachant bien que leurs sacrifices doivent procurer à la fois et le soulagement des besoins du pasteur suprême et la garde de sa liberté.

« Plût à Dieu que les rois et les peuples s'entendissent pour mettre en sécurité cette cause sacrée de l'univers chrétien et de l'ordre social!

« Plût à Dieu que les rois et les puissants du siècle comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les États! plût à Dieu qu'ils visent où tendent les criminels efforts de ses adversaires, et qu'enfin ils prissent des résolutions décisives!

« Plût à Dieu que vinssent à résipiscence ces quelques malheureux ecclésiastiques et religieux qui, ou-

bliant leur vocation, refusant l'obéissance due aux supérieurs et usurpant témérairement l'autorité de l'Eglise, courent à leur perte!

« Voilà ce que, pleurant avec Vous, Très-Saint Père, nous sollicitons ardemment du Seigneur, pendant que prosternés à Vos pieds nous demandons de Vous cette force céleste que donne Votre bénédiction apostolique et paternelle. Qu'elle soit abondante, qu'elle sorte largement du fond même de Votre cœur, afin que non-seulement elle s'étende sur nous, mais qu'elle découle sur nos Frères bien-aimés qui sont absents et sur les fidèles qui nous sont confiés! Qu'elle soit pour nos douleurs et celles du monde un adoucissement et un soulagement, qu'elle relève notre faiblesse, qu'elle féconde nos travaux et nos œuvres, et qu'enfin elle amène promptement à la sainte Eglise de Dieu des temps plus heureux!

« Rome, le VIII juin de l'an du Seigneur mil huit cent soixante-deux.

« Ont signé :

« Marius, cardinal Mattei, évêque d'Ostie et de Velletri ;

« Et après lui : 20 cardinaux, 5 patriarches ou primats, 54 archevêques, 185 évêques. »

Parmi les signataires étaient 55 prélats français : 5 cardinaux, 9 archevêques, 41 évêques.

Le Saint-Père a répondu :

« Les sentiments que vous Nous avez exprimés, Vénérables Frères et Fils bien-aimés, Nous ont causé une joie profonde; ce sont les gages de votre amour

envers le Saint-Siège, et bien plus encore le témoignage éclatant et magnifique de ce lien de charité qui unit si étroitement les pasteurs de l'Église catholique non-seulement entre eux, mais avec cette Chaire de vérité ; d'où il est manifeste que le Dieu auteur de la paix et de la charité est avec nous. Et si Dieu est avec nous qui sera contre nous ? Louange donc, honneur et gloire à Dieu ! A vous, paix, salut et joie ! paix à vos cœurs ! salut aux chrétiens fidèles commis à vos soins ! joie pour vous et pour eux, afin que vous exultiez avec les saints, chantant un cantique nouveau dans la maison du Seigneur pendant les siècles des siècles ! »

Dans cette mémorable adresse, l'épiscopat met surtout en lumière la nécessité et la légitimité du pouvoir temporel. « Il déclare avec le Pape, que dans « l'état présent des choses humaines, cette souveraineté est absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des âmes. »

En ces derniers siècles, en effet, tous les peuples de l'Europe, les États de l'Église exceptés, ont proclamé leur indépendance. Les schismatiques et les protestants veulent une indépendance complète ; les catholiques libéraux, une indépendance partielle, qu'ils formulent par l'axiome de M. de Cavour : *L'Église libre dans l'État libre.*

Mais sous prétexte que tout ce qui existe dans le temps appartient à l'ordre temporel ; que tout ce qui touche la terre est du domaine de l'homme ; que tout ce qui tient à la matière et au monde est étranger au

Christ qu'ils relèguent dans le ciel, ils confinent l'Église dans une sacristie d'emprunt, car ils lui contestent jusqu'à ses temples.

Il est manifeste qu'avec ces doctrines qui s'appuient, de nos jours, sur l'opinion proclamée reine absolue du monde, le Pape ne serait pas indépendant s'il n'était souverain. C'est grâce à sa royauté que son ministère est libre; que les peuples catholiques et les protestants eux-mêmes sont obligés de compter avec lui. Grâce à sa royauté, il reçoit leurs ambassadeurs, voit ses nonces à la tête du corps diplomatique, et donne parfois de sévères leçons aux princes qui visitent Rome : témoin l'entrevue de Grégoire XVI et du czar Nicolas.

Si le Pape n'était pas souverain, l'Église, aujourd'hui, aurait une condition cent fois pire que sous les Césars païens. Armé des puissantes armes de la centralisation, armé de la police perfectionnée des temps modernes et des filets serrés de la légalité, un pouvoir hostile à l'Église ne lui laisserait pas même la liberté des catacombes.

Pour que le pouvoir temporel cessât d'être nécessaire, il faudrait un changement radical *d'opinion* dans toute l'Europe. Il faudrait que les rois, les peuples, les catholiques eux-mêmes comprissent que le pouvoir spirituel gouverne l'esprit tout entier; l'intelligence non moins que la volonté, et qu'il s'étend dès lors à la raison et à la morale non moins qu'à la foi; il faudrait comprendre que tout homme et toute

société doivent obéissance aux puissances supérieures, selon l'ordre hiérarchique, et, par conséquent, que l'ordre temporel, si libre qu'il soit dans sa sphère, est subordonné à l'ordre spirituel, lorsqu'une question soit de foi, soit de morale et de *principes* est engagée tant dans les doctrines que dans les faits. C'est ainsi que, dans son allocution, le Pape déclare le droit moderne inauguré par le Piémont, « contraire
« non-seulement à la foi et à la doctrine catholiques,
« mais encore à la justice naturelle et éternelle et à
« la droite raison. »

Il faudrait comprendre que l'Église est une société complète, parfaite, qui embrasse l'homme tout entier, parce que c'est l'homme tout entier qu'elle conduit à sa fin éternelle; qu'elle est même une société terrestre, temporelle, en ce sens que la terre et le temps lui sont nécessaires pour atteindre cette fin éternelle et céleste; que l'Église dès lors a des ministres, des tribunaux, des écoles, des hospices, des temples, un territoire, des propriétés, un gouvernement libre, des immunités; en un mot, tout ce qui est nécessaire ici-bas à l'existence d'une société d'hommes, sauf que tout s'y rapporte à la vie future.

Or, comment supposer que tous les gouvernements de l'Europe renonceront subitement à des préjugés enracinés depuis trois siècles et favorisés par l'opinion, alors que cette renonciation froisserait tant d'ambitions et tant d'habitudes invétérées? Un mal chronique ne se guérit pas en un jour. Cette guérison,

inespérée maintenant, serait d'ailleurs insuffisante. Il faudrait, en outre, que le prince qui gouvernerait les États de l'Église, le fit au nom et sous l'autorité de Pierre, dont ces États sont l'inaliénable patrimoine, et prêtât serment, comme faisait le chef du Saint-Empire, au Souverain-Pontife qui pourrait le destituer pour de justes causes, puisqu'il l'aurait institué de son propre mouvement.

Tout cela, sans doute, est possible, puisque rien ici ne choque ni la foi, ni la raison; mais cet ordre nouveau est-il réalisable? Dieu seul le sait, comme aussi le Pape seul présidera à sa réalisation, si jamais ce moment doit venir.

Qu'importe un avenir incertain et inconnu, si, dans les circonstances présentes, le pouvoir temporel est nécessaire? Or, le Pape et l'épiscopat l'enseignent avec autorité, et la raison le démontre à tout homme de bonne foi, fût-il même protestant; témoin M. Guizot.

Du reste, l'ordre nouveau dont nous venons d'admettre la possibilité théorique, serait repoussé par la Révolution bien plus encore que l'ordre actuel, parce qu'il fortifierait « le droit divin » au lieu de l'amoindrir.

Plus, en effet, la force politique ferait défaut à l'Église, plus il faudrait agrandir son autorité spirituelle et subordonner les deux glaives. Or, le but de la Révolution est précisément la destruction de la force divine, qui combat toutes les révoltes, toutes les erreurs, toutes les cupidités de la nature déchue;

l'impiété, l'ambition, la libre pensée, l'égoïsme, la réhabilitation de la chair, toutes « les libertés modernes. » Laissons donc à Dieu le soin de disposer les temps qui sont en sa seule puissance ; laissons à l'Église celui de nous prévenir quand ils arrivent ; mais rappelons-nous que Dieu ne fait que développer, sans l'altérer jamais, l'ordre établi par lui dès la création et rétabli avec infiniment plus de perfection encore par l'incarnation, qui lie de nœuds désormais indissolubles le divin et l'humain.

II

Grâce à l'incarnation, Dieu gouverne les hommes non pas seulement comme créateur et par sa providence, mais en père et par son propre Fils, « qui est « descendu du ciel *pour nous hommes* et pour notre « salut. » Il est venu réparer la nature, en rétablissant bien plus parfaitement encore qu'à l'origine des choses « cette union nécessaire qui par la volonté de Dieu, relie la nature à l'ordre surnaturel, » comme l'enseigne Pie IX.

Dans le droit chrétien, ce n'est plus l'homme, c'est l'Homme-Dieu qui est à la tête de l'ordre temporel ; et si les Juifs pouvaient dire : « Le Seigneur est « notre juge, notre législateur et notre roi, » à combien plus forte raison les nations chrétiennes !

Chez les Juifs, en effet, le droit divin n'était que figuré ; dans l'Église et chez les peuples chrétiens, il

est réalisé. Chez les Juifs, le Christ gouvernait par le ministère des anges ; depuis l'incarnation il gouverne lui-même, car il est avec l'Église jusqu'à la fin des siècles, et avec les peuples chrétiens tant qu'ils restent unis à l'Église catholique romaine.

Sans doute « le droit chrétien » ne détruit pas le droit humain ; mais il le purifie, il le transforme, il le spiritualise en l'unissant au droit divin proprement dit, sans que jamais ces droits divers puissent ni se séparer, ni se confondre.

Le droit humain a pour racine :

Le domaine légitimement acquis de la terre qui forme les empires ; car la terre est la base des pouvoirs terrestres ;

La paternité ; car les vrais rois, pères adoptifs des races qu'ils gouvernent, sont les représentants de leurs pères naturels ;

La capacité et la vertu démontrée par la sagesse des lois et la justice du gouvernement, surtout quand il s'agit des fondateurs d'empire que leurs successeurs imitent et continuent : « Le roi ne meurt pas, » disait la vieille France ;

Enfin le consentement des générations motivé à la fondation par des circonstances visiblement providentielles qui sont les signes sensibles de la volonté divine.

Le Roi-Pontife possède, dans toute leur intégrité, tous ces droits humains.

Son domaine est justifié par une possession sécu-

laire et par titres authentiques, sans aucun mélange d'usurpation.

Aucun pouvoir n'est plus paternel, ne gouverne avec plus de douceur et d'amour, ne fait plus pour ses sujets ; pour leur bien-être, pour leur instruction, pour leurs plaisirs même ; car, à Rome, les beaux-arts sont populaires.

Aucune dynastie n'a montré une telle suite de princes vertueux et capables. L'instruction toujours, et souvent le génie, s'y joint à la sainteté.

Aucun pouvoir humain n'a été établi par un concours d'événements plus manifestement providentiels et plus volontairement acceptés par les peuples ; et la preuve, c'est qu'aucun pouvoir n'est matériellement plus faible et cependant n'a plus de durée.

A tous les titres humains qui constituent la légitimité humaine, alors surtout qu'ils se réunissent tous sur la même dynastie, sur le même prince ; à tous les titres qui font passer indirectement le pouvoir dont Dieu seul est la source, vient se joindre la délégation directe que les princes chrétiens reçoivent de Dieu par le Christ. Ils sont, en effet, les évêques du dehors, pourvu qu'ils restent unis à Pierre, Père des rois et des princes et Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Cette délégation qui manque aux princes infidèles, élève le pouvoir humain à une hauteur toute divine, sans pourtant qu'il se confonde jamais avec le pouvoir spirituel auquel il est étroitement uni, uni dans un même esprit. »

Or cette délégation, le Roi-Pontife la possède avec tant d'abondance, que c'est de lui qu'elle découle sur tous les rois chrétiens dont il est le Père. Aussi, « Très-Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour le droit et pour la justice, qui sont parmi les nations le fondement des choses humaines, que vous luttez et que vous combattez. »

Le pouvoir chrétien l'emporte à l'infini sur le droit purement humain des rois de la gentilité.}

Le prince infidèle est le ministre de la Providence qui s'étend à toute la création.

Le prince chrétien tient la place du Christ dans l'ordre temporel, comme l'évêque est son délégué dans l'ordre spirituel.

Les rois des nations infidèles les dominent et s'attachent les peuples par leurs bienfaits. Ici la société a pour unique but l'intérêt des parties contractantes.

Le prince chrétien sert et se dévoue jusqu'au sacrifice. Comme Dieu il donne ses fils pour le salut de ses peuples; comme le Christ, il s'immole lui-même.

Entre les deux sociétés la différence est grande : c'est la différence du maître au père, du serviteur au fils, de l'intérêt bien entendu à la charité du Christ; différence d'autant plus grande que, par suite de la chute, la nature viciée est dans l'impossibilité de réaliser par ses propres forces l'ordre que la raison, quoique affaiblie et brisée, conçoit encore.

De là deux civilisations, deux sociétés différentes sur la terre :

La civilisation de droit divin que saint Augustin appelle la cité de Dieu ; civilisation qui commence dans la maison du patriarche, se développe dans la Judée, donne ses fruits sous l'Évangile, qui réalise les figures du vieux monde ;

La civilisation de droit humain, ou la cité des hommes, tolérée par Dieu chez les gentils jusqu'à la venue du Désiré des nations, mais qui depuis l'Évangile est répudiée, parce que Dieu veut donner toutes les nations en héritage au Christ, et qu'il les appelle toutes à la liberté des enfants de Dieu.

La première, basée sur la charité, est le fruit de la grâce qui perfectionne la nature.

La seconde, qui s'appuie sur l'égoïsme et la domination, est la punition du péché.

La première a pour roi le Christ, « dont le règne n'aura point de fin. »

La seconde dépend d'un homme mortel et finit comme lui.

La première se perpétue d'une certaine façon après cette vie, puisque les rois et les nations catholiques apportent leur honneur et leur gloire dans la Jérusalem céleste ¹.

La seconde est purement temporelle, et reçoit ici-bas toute sa récompense.

¹ Apoc. XI, 24 et 26.

Un ordre purement humain serait possible, il est vrai, si Dieu l'avait voulu ; mais l'homme ne pouvant faire ce que Dieu ne veut pas qui soit fait, le droit purement naturel, purement humain conduit nécessairement à la Révolution ; car la Révolution est la substitution de la volonté des hommes à la volonté de Dieu, de l'opinion des hommes à la sagesse éternelle de Dieu ; d'où les ténèbres et la mort.

Si les gentils ont eu besoin, pour observer la loi naturelle, de cette grâce réparatrice qui ne manque à personne, le Christ étant mort pour tous ; s'ils ont eu besoin, pour fortifier leur raison affaiblie et brisée, du secours des vérités naturelles que les patriarches et les prophètes ont conservées parmi les peuples, par le fait seul de leurs rapports avec eux ; si, malgré ces secours indispensables après la chute, les peuples infidèles n'ont pu résister aux entraînements déréglés de la nature déchue ; si, en fait, les seules nations reliées par les deux Testaments à l'ordre divin ont pu observer complètement la loi naturelle et échapper à la corruption et à la mort, qu'espérer des nations chrétiennes qui sciemment, systématiquement, en haine du Christ, rompent tous les liens qui, par la volonté de Dieu, unissent l'ordre humain à l'ordre divin et se livrent ainsi pieds et poings liés à la Révolution ? Or, la Révolution, qui commence par séparer la raison de la foi, l'État de l'Église, l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, finit nécessairement par rejeter la raison, c'est-à-dire les *principes* et la

logique. Elle sait que la raison, à l'aide de la grâce, ramènerait les peuples à la foi, et c'est ce quelle veut éviter. Niant alors tout droit, toute justice, toute vérité nécessaire et immuable, elle fait de la volonté arbitraire du peuple la loi suprême, et de son opinion sans règle la règle de tout gouvernement, afin de détruire du même coup tous les droits humains et tous les droits divins. La haine de Dieu et des hommes se confond dans le cœur du vrai révolutionnaire, comme s'unit dans le cœur du chrétien l'amour de Dieu et du prochain.

Le droit chrétien est nécessaire au monde, et l'épiscopat napolitain en a signalé admirablement les caractères. Voici en quels termes écrivaient au Pape trois cardinaux, quatorze archevêques et trente-six évêques du royaume de Naples :

« On ne verra jamais, disent-ils, l'épiscopat se séparer de votre chaire apostolique et diminuer le dépôt des vérités ; consentir à l'anéantissement de l'apostolat catholique, ou se prêter à restreindre le règne du Christ, comme on le voudrait, dans un coin de sacristie. A Jésus-Christ Notre-Seigneur, au divin *Restaurateur de toutes choses dans le ciel et sur la terre*, ont été accordées par son Père céleste *toutes les nations en héritage*, a dit le Prophète ; et les rois des nations se courbent et se prosternent aujourd'hui devant lui. Pour faire connaître ses volontés aux nations, il a institué l'apostolat, et cet apostolat durera autant que les nations elles-mêmes, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi l'épiscopat catholique, ayant pour chef le Pape, toujours fidèle à la mission qu'il a reçue de son divin fondateur, certain d'avoir pour maître l'Esprit consolateur qui lui a été

promis et qui lui enseigne toute vérité, continuera à enseigner, comme il le fait depuis dix-neuf siècles, soit aux individus, soit aux nations, le dogme aussi bien que les décalogues et les vérités sociales qui en découlent, afin que les enfants du Calvaire continuent à distinguer la vraie liberté de la licence et de la révolte; qu'ils ne confondent pas l'autorité chrétienne qui, dans son origine, est *divine*, venant de Dieu par Jésus-Christ, *paternelle* dans son exercice, *dévouée* jusqu'au sacrifice d'elle-même, avec la domination païenne, qui est démocratique dans son origine, despotique dans son exercice, égoïste dans son but; qu'ils ne confondent pas non plus la fraternité surnaturelle, fondée sur la charité et conquise à notre profit par le *premier-né qui a donné sa vie pour le bien de ses frères*, avec la fraternité naturelle comme l'entendaient les païens, et qui se fonde sur la prédominance de la force, ainsi qu'on le voit dans Romulus et Rémus; et que, dans ce siècle d'intérêts matériels, ils continuent à distinguer entre l'économie chrétienne, fondée sur l'abstinence et l'épargne, qui conserve les biens et les distribue aux pauvres, et l'économie païenne, fondée sur le luxe, qui ruine et amène un épouvantable paupérisme. En un mot, associé à Votre Sainteté, l'épiscopat continuera à enseigner cette civilisation chrétienne qui, tout en ayant pour but principal la conquête du royaume des cieux, n'en est pas moins le vrai principe de toutes les améliorations possibles dans les choses d'ici-bas; fleuve royal qui a sa source au pied du Golgotha, et dont le cours est réglé par l'apostolat catholique; sous la direction du Pape, cette civilisation a, depuis dix-neuf siècles, fécondé et renouvelé la face de la terre, et c'est elle qui constitue encore aujourd'hui la supériorité morale de l'Occident chrétien sur l'Orient infidèle; car les meilleurs citoyens de la patrie terrestre sont toujours ceux qui ont été les mieux formés pour habiter l'éternelle patrie ¹. »

¹ Lettre du 6 janvier 1862.

Le droit chrétien, bien que défiguré par le schisme, le protestantisme et la révolte partielle des nations catholiques, est encore la base du droit public de l'Europe. Si donc le Pape-Roi, qui le représente dans toute sa pureté, était définitivement renversé de son trône, il serait absolument impossible que les États chrétiens de l'Europe survécussent à la ruine des États de l'Église. Quand tombe la clef de voûte, la voûte entière s'affaisse.

Il y a plus : tous les peuples du monde ont compris que l'homme ne pouvait, de son seul chef, commander à l'homme, et que la religion est la base nécessaire des sociétés humaines. Tous ont compris que des liens indissolubles unissent le sacerdoce et l'empire ; tous ont compris que le pouvoir même temporel doit avoir quelque chose de sacré, sous peine de n'être que la force brute. César était souverain pontife ; le Sultan est le chef des croyants, et l'empereur de la Chine est le fils du Ciel.

Si la royauté pontificale est détruite, comment les rois et reines du protestantisme espéreraient-ils conserver le pontificat qu'ils ont usurpé et qui, tout dégradé qu'il est, soutient leur puissance ?

Si la royauté pontificale est détruite, quel droit humain sera désormais respecté ?

« Plût à Dieu, ajouterons-nous avec les évêques, que tous les rois et tous les princes comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les États ! Plût à Dieu

« qu'ils vissent où tendent les criminels efforts de
« ses adversaires, et qu'enfin ils prissent des résolu-
« tions décisives. »

Les rois entendront-ils ces avertissements prophétiques? Ceux qui les donnent en doutent.

« Certes, dit Mgr Plantier, nous ne voulons pas nous abuser; cette grande manifestation n'arrêtera peut-être pas l'exécution des desseins conçus par les méchants. Il est possible qu'un jour on en arrive à des extrémités criminelles. Il est possible qu'on apprenne au peuple romain le secret de s'ennuyer de sa gloire, et qu'on l'amène à s'estimer plus heureux d'être un peuple vulgaire sous un roi comme tant d'autres, que d'être sous le sceptre des Papes le peuple le plus honoré du monde. Il est possible que, repris de vertige comme au temps d'Arnaud de Brescia et de Rienzi, il se lasse de la concorde et de la vie aisée dont il jouit sous l'autorité paternelle du Saint-Siège, et se livre à des factieux qui le plongent dans des discordes sanglantes, ou à des princes dévorants qui l'écrasent d'impôts au nom de l'économie et du progrès. Il est possible que, fatigué de la tunique blanche du Vicaire de Jésus-Christ, de la pourpre et du sénat des cardinaux, des pompes du culte catholique et des merveilles que cet ensemble a fait éclore, il se courbe sous un gouvernement sceptique qui diminuera le nombre des églises et multipliera les prisons, confisquera les monastères pour les changer en casernes, abolira ou du moins réduira les pures cérémonies des fêtes chrétiennes et lâchera la bride aux dissolutions du théâtre, ouvrira des rues plus larges peut-être et des places plus régulières, et laissera tomber

les œuvres d'art inspirées par le génie de la foi, au risque de voir l'étranger s'enfuir de Jérusalem souillée et dévastée par l'Assyrien sacrilège et barbare. Mais, s'il en doit être ainsi, ce qu'à Dieu ne plaise ! ce sera une joie pour notre conscience d'avoir, dans la grande réunion de Rome, protesté, avec trois cents évêques, contre ceux qui, peut-être à leur insu, s'apprêtent à déchaîner ces malheurs, et mis notre nom comme une humble pierre au bas de l'adresse destinée à servir de digue au torrent qui déjà gronde près des murailles de la Ville Éternelle.

« Avec ce souvenir consolant, nous avons rapporté la conviction plus forte que jamais de l'impossibilité absolue où sera toute usurpation de fonder à Rome un établissement durable. Rome et les Romains ont été faits par les Papes ; ils sont aussi faits pour les Papes comme les Papes sont faits pour eux. Dieu, qui s'est mêlé du grand travail de cette union, ne permettra pas à l'homme de séparer éternellement ce que lui-même a rapproché. Toute rupture aboutira forcément à une réconciliation ; tout exil finira par un retour, et tandis que les usurpateurs périront sous les coups terribles de la Providence et loin du sol sacré qu'ils avaient envahi, l'ange qui surmonte le mausolée d'Adrien verra revenir triomphants les Pontifes dont il avait du haut de sa tour pleuré plus ou moins longtemps le départ et l'absence ¹. »

¹ Lettre pastorale sur Rome et sur les évêques réunis pour la Canonisation.

IX

LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE.

(9 JUIN.)

Le lendemain de la Canonisation, dans la journée, Pie IX recevait l'épiscopat dans la grande salle de la Bibliothèque vaticane. Deux cent soixante-cinq évêques et les cardinaux étaient assis autour du Pape a une table aussi simple que splendide ; splendide par la magnificence royale du couvert, orné des riches présents que les princes de la chrétienté ont offerts au Père des rois ; simple en elle-même, comme il convient à des princes de l'Église.

Le Pape occupait seul une petite table élevée d'un gradin au-dessus des autres et placée au centre. Les membres du Sacré-Collège étaient dispersés dans les rangs de l'épiscopat. Un plan lithographié de la salle indiquait à chaque invité sa place au moyen d'un numéro d'ordre ; cent valets de chambre en grande livrée servaient les prélats. Il peut y avoir plus de

richesse sensuelle dans les festins royaux, mais aucun ne pouvait égaler en magnificence la réception papale. Rome, en tout, a le privilège de la grandeur. C'est un produit du sol.

Je laisse à ceux qui ont assisté à ce repas fraternel le soin d'en raconter la douceur; les joies pures de l'épiscopat n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, le cœur et l'âme du Saint-Père; le mélange inexprimable de majesté et de bonté, d'autorité et de familiarité qui caractérisait les moindres mots, les moindres gestes, les moindres démarches de Pie IX, assis seul, pendant le repas, à sa table frugale, puis se mêlant à eux en frère dans les jardins du Vatican, après les avoir, le matin même, enseignés, fortifiés, dirigés, bénis, comme Vicaire du Christ. Je parlerai seulement de la salle; car intention ou hasard providentiel dans le choix du Pape, la Bibliothèque était en parfaite harmonie avec une réunion qui sera pour elle un nouveau titre d'honneur. A la magnificence du lieu se joignaient, en effet, les hauts enseignements qu'il rappelle.

La Bibliothèque vaticane est due à Sixte V, comme l'enseigne le tableau qu'on trouve à droite en entrant. C'est sa pensée qui est exprimée sur ces murs : Sixte V y tenait tellement, qu'il voulut donner à peine un an pour la réaliser. Aux représentations sur le peu de temps qu'il accordait pour l'ornementation de la salle et les inconvénients qui en résulteraient dans l'exécution, il répondit : «Faites, et faites

« vite, car après moi on pourrait avoir d'autres idées
« et changer mes plans; je veux qu'ils soient exécutés
« sous mes yeux. »

C'est donc la pensée du grand Sixte que je vais esquisser, pensée dont l'expression résout *en fait* toutes les questions contemporaines.

La Bibliothèque vaticane a la figure d'un T, vraie forme de la croix, comme vient de le démontrer le P. Garucci; la ligne verticale a deux travées, séparées par les six piliers massifs qui soutiennent les arcades des voûtes.

A droite, à gauche et au centre des salles sont des armoires fermées, d'environ six pieds de haut, et qui renferment les précieux manuscrits. Au-dessus, des peintures à fresque rappellent les bibliothèques et les Conciles, tandis que la voûte raconte la vie de Sixte V.

Un des tableaux m'a particulièrement frappé. Il représente un hospice en construction, et au bas on lit:

Queris cur tota non sit mendicus in urbe?

Tecta parat Sixtus suppeditatque cibos.

Vous cherchez pourquoi il n'y pas de mendiants dans Rome? c'est que Sixte leur élève des asiles et leur fournit des vivres.

Il avait complété les mesures prises par saint Pie V et par Grégoire XIII pour empêcher les abus de la mendicité sans porter atteinte à la charité.

Entre les piliers du centre, sont les plus beaux cadeaux offerts aux Papes-Rois, entre autres un riche crucifix, or et malachite; le baptistaire du Prince-Impérial; une coupe colossale en malachite, don de l'empereur de Russie; de magnifiques vases de Sèvres, etc.

Les deux principaux personnages de la Bibliothèque sont Adam et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Près de la porte d'entrée, au centre des tableaux et faisant face aux piliers, se trouve l'image de notre premier père, avec cette inscription :

ADAM *divinitus edoctus, primus scientiarum et litterarum inventor.*

ADAM *instruit par Dieu, premier inventeur des sciences et des lettres.*

A l'autre extrémité de la salle est l'image du Christ, assis, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche, sur ses genoux, l'Évangile ouvert. On y lit ces mots : *A et Ω, principium et finis*; et sous les pieds du Christ :

JESUS CHRISTUS *summus magister, cœlestis doctrinæ auctor.*

JESUS-CHRIST *docteur suprême, auteur de la doctrine céleste.*

Derrière le Christ et à sa droite, le Pape, avec la croix pastorale, se tient debout; à sa gauche, l'Empereur, aussi debout et l'épée à la main; sous leurs pieds, ces inscriptions :

Le Pape, Vicaire du Seigneur Christ ;

L'Empereur, défenseur de l'Église.

Sur les arceaux latéraux sont peintes des figures symboliques, et l'une d'elle s'écrie : *Credo ; fiat. Je crois ; qu'il en soit ainsi.*

Il me semble que la question du traditionalisme et du rationalisme est ici tranchée, surtout si, pour commenter ces enseignements, on veut relire la Bible et l'article de saint Thomas sur la science d'Adam. (I. 94, 3.)

Du Christ vient la tradition de la science divine ; de notre premier père, la tradition de la science humaine. Avant même d'inventer les lettres et les sciences, avant de nommer les animaux, Adam avait entendu la parole de Dieu, comme le constate l'Écriture.

Les peintures du Vatican, non moins que la Bible et le docteur Angélique, rappellent deux ordres très-distincts, ordres qui se développent dans la grande salle.

Voulant qu'Adam pût instruire et gouverner ses enfants, Dieu lui avait donné la science infuse ; il l'avait rempli de sens et d'intelligence ; il lui avait donné (je ne dis pas révélé) la connaissance de toutes les vérités naturelles qui se déduisent des premiers principes, comme l'enseigne saint Thomas ; puis le génie d'Adam fit le reste dans l'ordre naturel. Dans l'ordre divin, au contraire, il a tout reçu.

Au centre, sur les quatre faces des piliers, sont

peintes les images des inventeurs des écritures locales; sur le mur de droite, les actes des conciles œcuméniques; à gauche, la fondation des grandes bibliothèques de tous les pays. Autour des piliers du centre, des maximes de l'Écriture rappellent l'utilité et le bon usage des sciences. En voici quelques-unes :

Je veux que vous soyez savants dans le bien.

L'impie ignore la science.

La science enfle, mais la charité édifie.

Celui qui n'est pas savant dans le bien ne sera pas instruit.

Si l'on a besoin de la sagesse, qu'on la demande à Dieu.

L'homme sage est courageux, et l'homme savant est fort.

Dans l'âme malveillante ne se trouve pas la sagesse.

Il faut de la sobriété dans la science, etc., etc.

Les inventeurs de l'écriture ont à leur tête les fils de Seth, qui inscrivent sur deux colonnes la connaissance des choses du ciel.

Filii Seth columnis duabus rerum cœlestium notitiam inscribunt.

Puis viennent : MOÏSE, inventeur des lettres antiques ; — ABRAHAM, inventeur des lettres syriennes et chaldéennes ; — ESDRAS, inventeur des nouvelles lettres hébraïques ; — MERCURE qui écrit pour les Égyptiens les lettres sacrées ; — HERCULES, Égyptien, qui écrit les lettres phrygiennes ; — la reine ISIS, inventrice des lettres

égyptiennes; — PHÉNIX, CADMUS, CÉCROPS, LINUS; — PYTHAGORE, ÉPICHARME, PALAMÈDE, SIMONIDE; — ÉVANDRE, l'empereur CLAUDE, CARMENTA, DESMARRATES; — Saint CHRYSOSTOME; — Saint JÉRÔME; — ULPHILAS;—Saint CYRILLE;—avec l'indication de tout ce qu'il sont fait pour l'écriture des différents peuples.

C'est un cours complet que le défaut d'espace me permet à peine d'esquisser; c'est un hommage rendu par l'Église romaine aux génies de tous les pays.

Sur le mur latéral de gauche, de belles fresques rappellent, comme je l'ai dit, la fondation des grandes bibliothèques et les services que les fondateurs ont rendus à l'humanité.

Vient d'abord la BIBLIOTHÈQUE HÉBRAÏQUE, où l'on voit MOÏSE *confiant aux lévites les Livres saints, afin qu'ils les renferment dans le tabernacle.*

Puis ESDRAS, *prêtre et scribe, rétablissant la Bibliothèque des Pères.* Viennent ensuite : la BIBLIOTHÈQUE BABYLONIENNE, où DANIEL *et ses compagnons apprennent la langue et la science des Chaldéens;*

La BIBLIOTHÈQUE ATHÉNIENNE. PISISTRATE, *qui le premier forma chez les Grecs une bibliothèque publique.* — SÉLEUCUS *restitue la bibliothèque enlevée par Xercès.*

Suivent :

La BIBLIOTHÈQUE ALEXANDRINE;

La BIBLIOTHÈQUE ROMAINE;

La BIBLIOTHÈQUE DE JÉRUSALEM;

La BIBLIOTHÈQUE DE CÉSARÉE;

Enfin la BIBLIOTHÈQUE APOSTOLIQUE, *confiée par saint Pierre aux soins perpétuels de l'Église romaine.*

S. PETRUS *sacrorum librorum thesaurum in romana Ecclesia perpetuo asservari jubet.*

Ces fresques sont toujours ornées d'inscriptions qui expliquent les institutions qui ont honoré le génie de l'homme pendant le cours des siècles.

A toutes ces institutions Rome a rendu un magnifique hommage, comme à toutes, aussi, elle a donné une hospitalité splendide.

Si je ne me trompe, la question des classiques est ici tranchée; mais il ne faut omettre ni ces maximes de l'Écriture qui enseignent le but et l'usage de la science, ni l'autorité de l'Église, que le génie de Sixte a placée en regard pour guider la raison. De plus, il faut de la sobriété dans la science, et un charmant médaillon du bras latéral de gauche représente saint Jérôme fustigé par un ange pour ses goûts par trop cicéroniens.

En face, sur le mur de droite, comme je l'ai déjà dit, se développent les actes des conciles : premier et deuxième conciles de Nicée, premier, deuxième, troisième, quatrième conciles de Constantinople; conciles de Chalcédoine; conciles de Latran, de Lyon.

Ce qui m'a frappé dans cette page monumentale, c'est la constante alliance du Sacerdoce et de l'Empire. A tous les conciles, le Pape et l'Empereur sont nommés dans l'inscription et représentés dans le tableau.

Le Pape, entouré des évêques, prononce.

L'Empereur, tantôt assis sur son trône, le sceptre en main, tantôt assis sur un siège et tenant l'épée nue, est prêt pour l'exécution. Quelquefois même un tableau spécial est consacré à cette exécution.

Ainsi la série commence par le premier concile de Nicée :

SAINT SYLVESTRE étant pape et CONSTANTIN empereur, dit l'inscription du tableau, le Christ, Fils de Dieu, est déclaré consubstantiel au Père, et l'impiété des Ariens condamnée.

Puis, à côté, un second tableau avec cette inscription :

D'après le décret du concile, CONSTANTIN fait brûler les livres des Ariens.

Au quatrième concile de Constantinople, on lit :

ADRIEN étant pape et BASILE empereur, saint IGNACE patriarche de Constantinople, est rétabli sur son siège et Photius chassé.

Puis, au bas du tableau latéral :

D'après le décret du concile, l'empereur BASILE fait brûler les écrits de PHOTIUS et les actes du concilia-bule.

La liberté absolue de la presse et la séparation des pouvoirs étaient alors ignorées.

Une inscription de la salle centrale qui joint les bras latéraux à la salle d'entrée, porte :

ALEXANDRE III *étant pape* et FRÉDÉRIC I^{er} *empereur, les mœurs des laïques et du clergé sont ramenées à l'ancienne discipline.*

D'autres tableaux rappellent les hostilités de quelques empereurs envers l'Église et l'autorité spirituelle du Vicaire du Christ.

Au concile de Lyon, par exemple, on lit :

INNOCENT III *étant Souverain Pontife, l'empereur Frédéric II est déclaré ennemi de l'Église et privé de l'empire. On s'y occupe de recouvrer la Terre-Sainte. Louis, roi de France, est choisi pour commander l'expédition.*

C'est l'histoire de l'Église, de la Chrétienté et de l'esprit humain; c'est le droit chrétien, la civilisation humaine *en action*.

Les bras latéraux sont dans le même esprit. On y rappelle sans cesse ce que le génie humain et ce que le génie chrétien ont fait pour la science.

Vous y trouvez : Platon, Aristote, Théophraste, Eschine, Hérodote, Sénèque, Perse, Salluste, Horace, Cicéron;

Socrate, Pythagore, Solon, Apulée, Caton, Jules César.

De grands tableaux rappellent les services rendus aux sciences par Pollion, Trajan, Lucullus, Constantin, Zénon, Mathias Corvin, roi de Hongrie, etc., etc. Ils font face à ceux qui nous disent les services des Nicolas V, des Sixte IV, des Paul V.

L'Église apparaît là avec les caractères qu'elle possède exclusivement : l'unité, l'universalité, la vraie tolérance. On la voit rassemblant tout ce qu'il y a de beau, de vrai, de bon, d'utile, et n'excluant que le mal et l'erreur ; elle purifie le trésor des sciences humaines confié à tous les peuples, et le joint au trésor des sciences divines dont elle a la garde exclusive. Elle conserve la raison en l'unissant à la foi ; elle enseigne la vérité, rien que la vérité, toute la vérité ; mais elle condamne le mal, l'erreur, et surtout le mensonge. Elle les condamne dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les hommes, comme aussi elle approuve, elle conserve, elle exalte le bien de tous les temps, de tous les lieux, chez tous les hommes. A l'exemple de son divin chef, « elle renferme tous les trésors de la sagesse et de la science. »

Les dernières salles latérales racontent la vie et les souffrances de Pie VI et de Pie VII, et la rentrée triomphale des saints pontifes par la porte du Peuple. Pie VI rentre en martyr, dont on vénère les reliques ; Pie VII, comme le Vicaire glorieux du Christ, aux acclamations des Romains.

La Bibliothèque Vaticane était, on en conviendra, singulièrement appropriée à la réunion des évêques. L'histoire et la tradition vivante étaient en présence et s'unissaient là dans une même foi, dans une même espérance, dans un même amour. Au centre Pie IX, le réparateur des monuments de Rome et notamment de la Bibliothèque Vaticane ; Pie IX, per-

sonnification vivante du sacerdoce et de la royauté, de la science et de la sagesse éternelles de Celui dont il est le Vicaire sur la terre, Pie IX, protecteur éclairé et zélé des sciences et des lettres, des arts et de l'architecture, et, d'autre part, admirable docteur de justice, qui exerce, en ces jours difficiles, l'autorité la plus vaste, la plus incontestée, la plus vénérée, la plus inspirée dont ait jamais joui le successeur de Pierre depuis les Apôtres.

Seul, il définit les dogmes; seul, il confirme ses frères; seul, il réprime les fureurs de l'abîme, et tout l'épiscopat catholique l'acclame avec une unanimité qu'aucun concile, peut-être, n'a présentée. C'est que le même esprit qui inspire la voix du Prince des pasteurs, inspire les acclamations des pasteurs, et les réunit tous dans l'unité d'une même prière, d'une même foi, d'une même espérance, d'un même dévouement pour Dieu, l'Église et les hommes. Cette unanimité est le gage certain de la victoire, et tout catholique répète avec la figure symbolique qui s'élève près de l'image du Pape : *Credo; fiat.*

Au Pape, Vicaire du Christ, et personnification de l'Église, la gloire de réparer les sociétés européennes qui croulent. La grande médaille donnée, le jour même, par Pie IX, aux évêques et qui représente la basilique de Saint-Paul sortant plus splendide de l'incendie, est la figure de la société future que l'Église va réparer avec plus de magnificence encore que dans le passé.

Si je ne m'abuse, Messieurs, dit Mgr de Brézé, et si les signes des temps ne sont pas trompeurs, par cette voie Dieu achemine l'Église à des triomphes dont nous ne serons peut-être pas les témoins, mais que nos neveux admireront à coup sûr. Je veux dire que toute vérité étant non plus seulement *diminuée chez les hommes*, mais anéantie tout à fait, la société n'ayant plus de base, et flottant de çà et de là au gré des fantaisies les plus hasardeuses, la raison, enivrée aujourd'hui de son indépendance, se sentant troublée sur sa route et déconcertée, *toute la sagesse des hommes étant dévorée*, comme parle le Psalmiste, l'Église remettra de nouveau dans son chemin cette raison superbe, qu'elle ne prétend point arrêter, comme on le dit, mais qu'elle veut conduire. Elle réunira à leur juste point ces vains systèmes dont nous sommes entêtés présentement et qui nous abusent. Elle montrera à l'homme combien son savoir est court, et l'incertitude de ses conseils. Elle le découvrira lui-même à lui-même, et en lui faisant toucher du doigt sa faiblesse, elle l'obligera à reconnaître la nécessité de soutiens qui l'appuient. En un mot, comme il ne s'agit plus seulement d'hérésies partielles qui attaquent la vérité sur un point, en laissant le reste debout, mais d'une hérésie totale et universelle qui ne respecte aucune portion de l'édifice, et sape même jusqu'à ses fondements, l'Église, dépositaire de toute vérité, l'enseignera en entier, suivant qu'elle l'a reçue du Saint-Esprit qui l'a instruite le premier, pour qu'elle nous instruisse à son tour ¹.

¹ Instruction pastorale à l'occasion de son voyage à Rome.

X

LE CAMP DES PRÉTORIENS.

(12 JUIN.)

Jeudi , 12 juin , dans la soirée , on posait , en présence du Pape , la première pierre d'une caserne sur le magnifique emplacement du camp des Prétoriens. Mgr de Mérode l'a acquis de ses propres deniers , pour en faire hommage au Pape. Cette belle fête était doublement chère au Ministre des armes : c'était la fête de l'armée et de son chef , qui prenaient solennellement possession de ce camp célèbre ; c'était celle du Ministre des armes à un autre titre encore , puisque l'armée le devait à sa générosité.

En voyant jeter les fondements d'un tel édifice , en des jours si nécessaires et en apparence si précaires , chacun admirait cette confiance toute *romaine* qu'aucun revers n'ébranle. C'est que le Pape , *peut* , un jour , être exilé à l'exemple de ses prédécesseurs ; mais il a l'entière *certitude* qu'à leur exemple , aussi ,

lui ou son successeur y rentrerait triomphant; il y rentrerait comme Pie VII, dont il lit l'histoire en se promenant dans la bibliothèque Vaticane où elle est peinte. Aussi Pie IX règne et gouverne, comme si le roi d'Italie n'avait jamais existé, comme si la Révolution s'agitait dans un autre hémisphère. A la vue de ces musées, de ces monuments de toutes sortes, dus à son amour éclairé des arts et de l'Église, la postérité croirait que Pie IX n'a régné que pendant la paix, si jamais le temps pouvait effacer l'histoire de ses luttes incessantes contre les implacables ennemis de l'Église catholique romaine.

Le camp des Prétoriens est admirablement approprié à sa nouvelle destination. C'est un vaste quadrilatère encore entouré de hautes et larges murailles et parfaitement nivelé. A toutes les conquêtes de la Rome des Papes sur la Rome des Césars, Mgr de Mérode vient d'en joindre une nouvelle. Au triple point de vue et de l'utilité, et de la foi, et de cette poésie chrétienne qu'exhale l'opposition des deux civilisations, on ne pouvait mieux choisir. Ce n'est pas sans émotion qu'on voyait fouler par les glorieux vaincus de Castelfidardo, le camp établi par Tibère, où se faisaient et se défaisaient les Césars.

Le Pape-Roi, entouré de cardinaux, d'évêques, de la famille royale de Naples, qui s'associe à ses joies comme à ses douleurs, était assis sur une estrade élevée à l'un des angles du camp, aux pieds du Saint-Pierre bien connu de la basilique Vaticane. De

chaque côté et au bas de l'estrade était groupée une assemblée d'élite, où l'Europe catholique était représentée par un nombreux clergé.

Du pied de la blanche et grandiose statue de Pierre se détachait sur la pourpre une croix blanche renversée, symbole et de martyre et de triomphe. Cette croix était entourée de la devise : *Pro Petri sede*. C'était la médaille de Castelfidardo reproduite sur une vaste échelle.

Saint Pierre, assis sur la chaire de vérité, tenant de la main gauche « les clefs du royaume des cieux, » de l'autre bénissant le Pape et l'armée, semblait répéter le mot triomphal inscrit au revers de la médaille pontificale :

Victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi.

La médaille de Castelfidardo rappelle une défaite, mais une de ces glorieuses défaites que Dieu change en victoire. A l'exemple de son divin chef, c'est moins en écrasant l'ennemi qu'en versant son propre sang, que le chrétien triomphe. « Notre foi, voilà la victoire qui vaincra le monde. » Résumer et ces tristes souvenirs et ces divines espérances était un difficile problème; mais ce problème a été admirablement résolu. La médaille est tout un petit poème chrétien. L'armée pontificale et la religion remercieront le ministre des armes de s'être inspiré de ces grandes pensées dans la solennité à la fois religieuse et militaire du 12 juin.

L'armée romaine, infanterie, cavalerie, artillerie, se déployait en face du Pape. Dès qu'il fut monté sur l'estrade, aux acclamations enthousiastes de ses enfants de tous pays, le Ministre des armes lui adressa un chaleureux discours, auquel le Pape répondit en peu de mots.

La cérémonie religieuse suivit la réponse du Pape. L'archevêque de Dublin, chargé de bénir la première pierre de la caserne, était entouré des débris du glorieux bataillon de saint Patrick, qui l'escortaient sans armes. Leur costume vert rappelait le long martyre de la verte Érin, et l'héroïque défense de Spolète, où 300 Irlandais et quelques Franco-Belges, convalescents, commandés par le major O'Reilly, résistèrent, douze heures, dans un vieux fort commandé de toutes parts et armé de trois mauvaises pièces, à une armée de 13,000 Piémontais, munis d'une excellente artillerie. Le bataillon de saint Patrick est cher au cœur de Pie IX, ancien archevêque de Spolète, et c'est à bon droit qu'une place d'honneur avait été réservée à l'Irlande.

Après la bénédiction de la première pierre par l'archevêque de Dublin, le Pape bénit l'armée et toute l'assistance, puis le défilé commença. La foule enthousiaste, qui avait acclamé le Pape-Roi à son arrivée, salua ses drapeaux des cris les plus sympathiques. Les applaudissements redoublèrent au défilé des zouaves, car on sentait planer au-dessus de leur drapeau l'ombre glorieuse des Pimodan et des Gué-

rin : de Guérin que Rome et la Bretagne invoquent déjà ; de Pimodan, « qui prodigua sa grande âme pour « la défense du Siège de Pierre, et que Pie IX, au « nom de l'Église romaine et au sien, honora de so-
« lennelles funérailles¹. »

L'armée pontificale était visiblement émue. Dans ses rangs, sans doute, étaient plus d'un compagnon de l'intrépide Zappi². En inclinant ces drapeaux devant Pierre, elle semblait dire, elle aussi, mais dans un tout autre sens : « Bienheureux Père, *morituri te* « *salutant* ! bienheureux Père, nos bras, notre sang « sont à vous ; ceux qui demain peut-être vont mou-
« rir pour le Vicaire du Christ, vous saluent ! » Tous ces nobles cœurs répétaient la glorieuse devise de la médaille pontificale : « *La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi !* »

Qui sait, en effet, ce que pèse dans la balance de la justice divine le sang des victimes de Castelfidardo, et aussi le sang des braves soldats qui tombèrent glorieusement devant Rome, en 1849, sous les balles des

¹ Épitaphe de sa tombe à Saint-Louis, dont voici le texte :

Hic dormit GEORGIUS DE PIMODAN quem pro Sede apostol. magnæ animæ prodigum Pius IX P. M. suo et Ecclesiæ romanæ nomine solenni funere honoravit.

² Les colonnes piémontaises qui s'avançaient pour cerner Ancône, avaient été retardées d'un jour par la résistance désespérée que le colonel Zappi avait faite dans la forteresse de Pizaro, où, avec une poignée d'hommes et trois canons il avait arrêté pendant vingt-deux heures le corps d'armée du général Cialdini ; n'ayant hissé un pavillon blanc et envoyé un parlementaire que lorsqu'il fut réduit à la dernière extrémité. (Rapport du général de Lamoricière.)

garibaldiens? Dans l'église nationale de Saint-Louis-des-Français, j'ai lu avec bonheur les noms des soldats du 32^e, du 16^e et du 36^e de ligne, du 22^e et du 25^e léger, ainsi que du génie. Moins bien inspirés, le 33^e et le 68^e de ligne n'ont cité aucun nom. Un élégant monument de marbre blanc témoigne de la reconnaissance de Pie IX. L'inscription porte qu'il a fondé une messe quotidienne pour le repos de leurs âmes. C'est une pensée à la fois catholique et française, d'avoir réuni ces gloires des deux armées dans le même temple. Que la France conserve, elle aussi, dans sa mémoire et dans son cœur, ce double souvenir! En tous cas, ce souvenir ne peut plus périr, quand les noms des héros sont une fois gravés sur les marbres et surtout dans les temples de la Ville-Éternelle; ces noms deviennent immortels comme elle-même.

Le défilé des troupes pontificales se fit au pied de l'estrade du Pape. Les zouaves et les chasseurs défilèrent une seconde fois au pas gymnastique.

Entre Rome et la France il se fait un généreux échange. L'armée pontificale s'inspire des habitudes militaires de la France, et l'armée française de la foi romaine. Les deux peuples y gagneront bien certainement.

Depuis Castelfidardo, on est fier d'être soldat du Pape. Le Pape, de son côté, aime ses troupes, et à Porto d'Anzio, le père partageait le bonheur des enfants. Les zouaves le savent bien; aussi comptent-ils

parmi les jours les plus heureux de leur vie ceux qu'ils ont passés naguère au camp d'Anzio. Jamais ils n'oublieront ces promenades sur la mer où il leur était permis d'escorter la chaloupe pontificale ; les visites de Pie IX au camp, à leurs manœuvres, aux églises où ils se rendaient ; sa bonté pour leurs chefs, et en particulier pour M. de Charette, leur brave commandant. Aussi tout leur désir est d'imiter leurs aînés.

Nous n'avons tous qu'une seule ambition, me disait l'un d'eux, c'est de nous faire tuer sur les marches du Vatican en défendant le Pape. J'avouerai que tout en admirant l'*ambition* de ces jeunes gens, je la conçois parfaitement. Qu'y a-t-il au monde de plus beau, de plus digne d'envie que la mort du soldat quand sa mort est un martyre, et qu'il donne son sang pour le Christ et pour Pierre, pour l'Église et pour la France ? Oui, pour la France, « car son exaltation est inséparable de celle de l'Église. »

Nos soldats, eux aussi, aiment *leur Pape*. Chaque soir ils se présentent en foule sur son passage, quand il sort de ses appartements pour la promenade. Le Pape est heureux de les bénir, de leur distribuer des médailles, et de leur dire quelques mots.

« Je bénis ces bons soldats, disait-il au général de Goyon, qui viennent, presque chaque jour, m'en-tourer et dont je puis dire, comme saint Paul, qu'ils sont ma couronne et ma joie ¹. »

¹ Réponse du Pape à la réception du 1^{er} janvier. (Voir le *Monde* du 10 janvier.)

Les femmes ne peuvent entrer ; toutefois, en passant devant la porte vitrée qui clôt la salle des gardes, le Pape fait toujours un signe de tête paternel et bénit celles qu'il y trouve.

Un jour, on vit tout à coup le Pape revenir sur ses pas et ouvrir lui-même la porte qui reste habituellement fermée. Trois femmes étaient agenouillées ; l'une d'elles portait la haute coiffe des femmes bretonnes. Le cœur de Pie IX lui avait révélé là le cœur d'une généreuse mère. En effet, cette simple et noble femme des champs de la Bretagne, voyant le Pape venir à elle, lui dit avec sa franchise bretonne : « Très-Saint-Père, j'ai deux fils dans les zouaves ; « j'ai été bien heureuse de vous les offrir. » Le Pape, visiblement ému, lui donna cette bénédiction qui donne plus de force encore aux forts, et qui apprend aux mères à chanter un *Te Deum* quand Dieu arrache leurs fils à leur tendresse pour les faire entrer dans la blanche armée des martyrs.

Le 12 a été un beau jour pour le Pape, l'armée, le ministre, Rome, l'Europe entière représentée au camp des Prétoriens. Toutefois, le Pape ne se fait pas d'illusions et ne cherche pas à en inspirer.

Plus d'une fois son geste, son regard semblaient dire à ses fidèles soldats : Nos ennemis mettent leur confiance dans la force de leur armée, dans le nombre de leurs baïonnettes, la nôtre est dans le Seigneur : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini.*

Dans les cris enthousiastes qui saluaient le Pape, il y avait un indicible mélange d'espérance et d'appréhension filiale. L'ennemi est aux portes, et sa confiance, inquiète. L'heure des ténèbres va-t-elle sonner? Quoi qu'il en soit, on sentait dans chaque poitrine, le frémissement de ce cri vainqueur : *Victoria quæ vincit mundum, fides nostra!*

La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi !

XI

LA FÊTE - DIEU.

(19 JUIN.)

La Fête-Dieu ou du corps du Christ (*corpus Domini*), comme on dit à Rome, est la fête de son humanité sainte, la fête de la Chrétienté non moins que de l'Église, qui, elle aussi, est son corps; et l'on peut mesurer la civilisation et la vigueur d'un peuple aux hommages publics et nationaux qu'il rend à NOTRE-SEIGNEUR, en ce jour solennel.

Aussi, la Fête-Dieu est-elle la plus splendide de la Ville Sainte, car c'est à la fois la fête de Rome spirituelle et de Rome temporelle; c'est la fête du Rédempteur, souverain roi des anges et des hommes.

Après avoir vu le Pontife-Roi dans tout l'éclat de sa double royauté, tantôt parcourant les rues et les places avec son majestueux cortège, tantôt entrant dans le temple à l'ombre des *flambelles* et porté sur la *sedia*, signe de sa vigilance et de son autorité, il me tardait de voir la grande procession qui rappelle

si magnifiquement la double royauté de son maître, et je me rendis le 19, de bonne heure, à Saint-Pierre.

La galerie qui relie la colonnade à l'escalier royal, était tendue d'un côté des riches tapisseries du Vatican, parmi lesquelles on distinguait les œuvres des Gobelins, dons des rois de France; des tentures rouges et blanches, ornées de guirlandes et drapées avec la grâce dont Rome a le secret, couvraient le mur opposé. Les deux hémicycles de la colonnade étaient réunis au moyen d'une galerie de toile, ornée de festons et supportée par des colonnes blanches, entourées de vertes guirlandes; galerie qui fermait la place, du côté du fort Saint-Ange. Toutes les fenêtres étaient richement drapées et garnies de spectateurs. Les troupes des deux armées formaient la haie et se groupaient sur la place; les états-majors, en grande tenue, étaient au centre, attendant à cheval la sortie du Pape pour lui faire cortège; la garde noble avait revêtu son splendide uniforme écarlate. Derrière la troupe, se pressaient plusieurs rangs de spectateurs avides de recevoir la bénédiction du Roi de la terre et des cieux.

Mais le temps contraria ces dispositions. La pluie, qui survint, transperça les galeries et détrempea le sable terreux de la voie papale. Impossible dès lors de sortir, et le pape se rendit directement à la Basilique Vaticane en descendant de son palais.

Dès que je fus instruit des nouveaux ordres, j'entrai dans l'église et j'allai me placer au pied de la

célèbre statue du prince des Apôtres pour attendre la procession.

La Basilique Vaticane est si grande qu'un seul des piliers de la coupole a l'amplitude d'un petit monastère de Rome, église et cour comprises ; la nef dès lors est assez vaste pour que le plus nombreux cortège puisse s'y déployer sans gêne.

En face de moi était la famille royale de Naples, entourée de sa cour ; les princes debout, avec l'uniforme, depuis celui de colonel d'artillerie jusqu'à l'habit de simple fantassin, porté par le plus jeune d'entre eux ; les princesses à genoux sur de modestes carreaux.

La vue de cette famille, détrônée mais non pas *déchue*, me rappela sa foi et ses malheurs. Saint Pierre, du haut de son trône, semblait les bénir de sa droite et regarder avec complaisance ses hôtes de Gaëte, venus dans ce temple pour adorer le Christ, modèle des rois abandonnés et trahis comme des monarques restaurés. Ils lui demandaient, sans doute, d'adoucir les amertumes, je ne dirai pas de l'exil, car Rome est la maison paternelle, mais de l'absence et surtout les douleurs de la patrie. Que réserve le Roi des rois au *fils de la sainte* ? C'est le secret du Ciel ; mais l'histoire, en nous conduisant de sainte Hélène à sainte Clotilde, de sainte Clotilde à la pieuse Bertrade, de Bertrade à sainte Blanche, nous apprend comment les Constantin et les Clovis, les Charlemagne et les saint Louis sont devenus des rois selon le cœur de

Dieu. Aux exemples d'une mère sainte François II peut joindre les leçons d'une autre mère, plus sainte encore, les leçons de l'Église catholique romaine, que Pie IX lui traduit par ses exemples plus encore que par ses paroles. Je ne vois pas là des signes de déchéance.

Personne, sans doute, ne peut savoir ce que Dieu lui destine ; mais ce que personne n'ignore, c'est que Dieu lui a donné tout à la fois le cœur du soldat et la foi du chrétien, et que sa chute ne l'a pas plus ému que les boulets piémontais.

« Sire, lui disait-on après la prise de Gaëte, votre couronne est à jamais perdue.

« Eh bien, répondit le prince sans s'émouvoir, j'en aurai une plus belle au ciel. »

Mais, avant de se résigner, il avait héroïquement défendu le dernier boulevard de l'autonomie napolitaine, le dernier asile d'un peuple vendu et livré avec son roi à la cupidité piémontaise.

Pour le bonheur de Naples et même de l'Italie, puisse saint Pierre protéger le vassal du Saint-Siège ! et que la couronne qu'il ambitionne auprès de sa sainte mère soit la dernière de toutes !

Manet ultima cælo.

Je rêvais sur ces destinées inconnues, quand la procession entra. Le Christ descendait de la chapelle Sixtine, par l'escalier royal, porté par le Pape, à genoux sur la sédia. La procession marchait dans

l'ordre observé dix jours avant pour la Canonisation. En avant, l'hospice apostolique de Saint-Michel et des orphelins; puis venaient les communautés religieuses, les élèves des séminaires et le clergé séculier, les chanoines et le clergé des Basiliques mineures et patriarcales, avec leurs croix, insignes, clochettes, *pavillons*; les membres des Congrégations romaines, la chapelle pontificale, qui embaumait l'église de ses chants; les évêques et les cardinaux précédaient le Pape, entouré de sa maison pontificale et royale : écuyers et chapelains, camériers et gardes. Les princes assistants au trône pontifical, les conservateurs et le Sénateur de Rome suivaient. Il en eût été de même des états-majors des deux armées, qui, sans le mauvais temps, auraient escorté à cheval le Dieu des armées.

Le Christ, à Rome, règne sur tout et sur tous. Sans doute c'est son droit partout, mais tandis qu'ailleurs « tout ne lui est pas encore assujetti, » il règne ici sur les âmes et sur les hommes, dans l'État comme dans l'Église, sur l'armée comme sur les couvents, dans les tribunaux comme dans les Congrégations. Ici, toutes les autorités, tous les corps, toutes les forces, tant de l'État que de l'Église, rendent hommage au Christ Législateur et Roi non moins que Pontife et Victime. Le laïcisme, si par ce mot on entend, comme le veut l'école révolutionnaire, l'*indépendance* de l'homme et du citoyen, est chose inconnue dans la Ville Sainte : on verrait là une apostasie.

Rome est loin de rougir de la *théocratie*, car on y proclame hautement « le règne et la justice de Dieu. » La souveraineté *arbitraire, indépendante*, de l'homme, prince ou peuple, clerc ou laïque y paraît le plus grand des crimes ; car la toute-puissance de la force brute est le mépris de tous les droits divins et de tous les droits humains, le mépris de l'autorité de Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et de la liberté des hommes. Les hommes ne doivent obéissance qu'à Dieu, et à cause de Dieu ; et toute créature, non-seulement terrestre, mais angélique même, qui veut leur commander tout en niant le droit divin, attente à leur liberté et à leur dignité, attente à l'égalité. Quand le Pape voit à ses pieds les princes et les pontifes non moins que les simples fidèles, c'est qu'il tient alors la place du Christ ; mais quand paraît son Maître et le nôtre, il s'humilie comme nous et plus que nous ; car dans la société chrétienne, cette humilité doit être en raison même de la puissance. Le Pape n'est si grand que parce qu'il est « le Serviteur des serviteurs de Dieu. » Dans le Christianisme, plus on s'abaisse et plus on s'élève ; plus on sert Dieu et plus on règne. Le pouvoir chrétien est au prix d'une noble servitude.

Et, ici, ce n'est pas un sermon, c'est de la politique, mais de la politique chrétienne que j'entends faire. Ce n'est pas seulement comme individu, c'est comme roi que le prince chrétien doit s'abaisser, s'oublier, oublier sa volonté propre, son opinion personnelle, afin de donner pour règle au peuple non pas « son

bon plaisir, » mais le bon plaisir et la loi de son Maître et du nôtre.

Quand le Pape entra dans Saint-Pierre, tenant en main le Saint Sacrement, l'assistance, l'armée, la famille royale de Naples, tous fléchirent le genou et courbèrent la tête; mais ces hommages étaient bien éclipsés par les hommages que le Vicaire du Christ rendait à Notre-Seigneur. Sa figure recueillie, sa tête inclinée, sa personne comme anéantie devant la majesté suprême du Fils de Dieu, disait bien plus éloquemment encore que Bossuet : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

Profondément ému, je compris mieux encore le sens de tous ces honneurs divins que l'on rend au Christ dans la personne du Pape, simple image, mais image vivante de son Maître. Le dais, les flambelles, la sédia avaient en ce moment leur vrai sens; le jour de la Fête-Dieu, ces honneurs s'adressaient visiblement au chef invisible de l'Église et de la Chrétienté; mais ils s'adressent encore à lui quand son Vicaire tient sa place. Aussi les Papes, et surtout Pie IX, sont les premiers à le rappeler par leurs exemples plus encore que par leurs leçons, et toujours et partout leur personnalité s'efface comme s'efface la personnalité d'un ambassadeur.

Pie IX est et se montre en tout le premier serviteur, le premier sujet de l'éternel Pontife-Roi qu'il représente ici-bas. C'est en son nom, c'est sous son autorité qu'il règne et qu'il commande. C'est par sa seule

force qu'il espère triompher des ennemis de l'Église et qu'il préservera son peuple des maux qui accablent le reste de l'Italie.

Tel était pour moi le sens de la procession du *Corpus Domini*. J'étais fier de voir notre armée s'associer, par sa présence, à cette pensée, reconnaître ainsi la royauté du Christ et s'incliner devant son humanité, dont ce beau jour est la fête.

Jadis, tous les peuples, toutes les cours catholiques lui rendaient ces solennels hommages. Tous les corps constitués, tous les états, les rois et les princes, l'administration et le clergé, la magistrature et l'armée, les enfants et les vierges, le laboureur et l'artisan, assistaient avec joie à ces processions de la Fête-Dieu, la plus populaire de toutes nos fêtes. L'éternel Pontife, Roi de la terre et des cieux, paraît dans tout l'éclat de son sacerdoce royal. Il bénit nos rues et nos demeures, et se repose sur nos places publiques. C'est la proclamation solennelle « du droit divin » comme l'absence systématique et par ordre des fonctionnaires publics, demandée naguère par le *Temps*, serait une apostasie formelle.

Le *Temps*, avec l'infailible instinct de nos adversaires, l'a parfaitement senti. Aussi, en protestant contre la présence des fonctionnaires en costume à nos processions, réclamait-il l'athéisme de la loi, comme une conquête de la civilisation moderne.

« Le mot, disait le *Temps*, a quelque chose de paradoxal et de dur ; mais le principe qu'il énonce n'en est

« pas moins important. Ce principe, c'est la séparation
« du temporel et du spirituel. C'est l'expression du ca-
« ractère fondamental de la société moderne; c'est la
« conquête de la révolution française. On peut mesurer
« le progrès que fait une nation dans la voie du libéra-
« lisme au progrès qu'elle fait dans l'application de cette
« maxime :

« L'État ignore l'Église. »

C'est le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, que ces belles choses étaient imprimées. Avec de telles pensées il est facile de comprendre la guerre au temporel du Pape.

Le Pape, en effet, n'admet pas, ne peut pas admettre la séparation complète, radicale de l'Église et de l'État, pas plus qu'il ne peut, malgré leur distinction, séparer en lui l'âme et le corps. Il ne peut se prêter au suicide qu'on lui demande : loin d'accueillir cette doctrine, il la flétrissait en présence de toute l'Église, dans le Consistoire du 9 juin, et proclamait *nécessaire la cohésion* qui, par la volonté de Dieu, unit l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

Pie IX, dans sa *fonction* du *Corpus Domini*, faisait ce qu'il avait enseigné. En ce moment l'obélisque du Vatican semblait s'animer et crier au peuple, à l'armée, aux catholiques de Rome et du monde :

LE CHRIST A VAINCU ;

LE CHRIST RÉGNE ;

LE CHRIST COMMANDE ;

QUE LE CHRIST PRÉSERVE SON PEUPLE DE TOUT MAL.

Qu'il protège, et Rome, capitale de son empire, et la France qui a eu la gloire d'être son instrument et de rétablir sa royauté dans la Ville Sainte.

Après trois siècles de combats, le jour de la victoire ne peut être éloigné.

« Nous avons la divine promesse, disait naguère Pie IX, que Jésus-Christ sera avec son Église jusqu'à la consommation des siècles, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Et Nous sommes assuré que Dieu ne faillira pas à sa parole. Il arrivera donc un jour, jour de merveilles, où Dieu montrera que la redoutable tempête où nous sommes n'a point été soulevée pour submerger le vaisseau de l'Église, mais pour l'élever.

« En attendant, ne cessons pas, vénérables frères, d'invoquer de tout notre cœur et sans relâche le patronage tout-puissant de la très-sainte et immaculée Vierge Marie; prions et conjurons, et la nuit et le jour, par les plus ferventes supplications, le Dieu très-clément, dont la nature est la bonté même, dont la volonté est la puissance même, dont l'action est la miséricorde même, de vouloir bien abrégér les jours de la tentation, tendre à la société civile et chrétienne, si cruellement affligée, sa droite secourable, et répandant sur tous les trésors de sa grâce et de sa miséricorde, convertir tous les ennemis de l'Église et de Saint-Siège, les ramener dans la voie de la justice, et par sa vertu toute-puissante, faire que toutes les erreurs étant dissipées, toutes les impiétés abolies, sa très-sainte religion, dans laquelle réside par excellence le principe de la félicité et de la paix même temporelles des peuples, se fortifie, fleurisse et règne de plus en plus par toute la terre ¹. »

Ce règne arrivera quand l'orage aura purifié l'at-

¹ Allocution du 31 septembre 1861.

mosphère, quand le clergé et les laïques, les princes et les peuples catholiques auront lavé les souillures des trois derniers siècles. Alors ils reviendront à la vérité et à la justice, et les ennemis du Christ seront à leur tour fustigés.

Après la ruine de la cité maudite qui a égaré toutes les nations et fait verser le sang des Saints, « saint Jean voit un cavalier monté sur un cheval blanc; il s'appelait le Véridique et le Fidèle; il combat et juge avec justice... son nom est le Verbe de Dieu, et l'armée des cieux le suit. De sa bouche sort un glaive à deux tranchants pour frapper les nations et les régir lui-même avec un sceptre de fer; sur son vêtement et sur sa cuisse est écrit : le Roi des rois et le Dominateur des dominateurs ¹. »

Rome païenne a déjà vérifié cette vision; l'avenir l'accomplira encore, et la Révolution sera vaincue, comme l'ont déjà été Rome et l'islamisme.

Si ce n'est nous, nos fils du moins verront le triomphe du Roi des rois, car il faut que le Christ règne jusqu'à ce qu'il ait « mis tous ses ennemis sous « ses pieds; » il les frappera du glaive à deux tranchants qui sort de sa bouche; l'union des deux puissances les dissipera, et « toute nation qui ne le servira « pas, périra. »

¹ Ap. XIX.

XII

LE DROIT DIVIN A ROME.

Commander , instruire , servir , voilà le triple caractère du pouvoir spirituel , voilà ce droit divin qui excite les fureurs des ennemis de l'Église.

Le Pape , cette année , a fait frapper une médaille qui rappelle ce caractère. D'un côté est son portrait ; de l'autre , le Christ lavant les pieds de saint Pierre avec cet exergue :

Ego Dominus et magister.

Moi, je suis votre Seigneur et votre maître.

Et au-dessous :

Exemplum dedi vobis.

Je vous ai donné l'exemple.

Le Vicaire du Christ suit l'exemple de son Maître , et le donne , à son tour , au clergé. De là , l'ineffable mélange de grandeur et de simplicité , de sagesse et de candeur , de majesté et d'humilité , de fermeté doc-

trinale et de tolérance pratique, qui caractérise le pouvoir dans la patrie du *droit divin*. L'homme s'y efface toujours devant le Christ, seul Seigneur, seul Docteur de Rome.

« Je n'ai trouvé à Rome, dit Mgr Pie dans sa magnifique *Instruction synodale sur Rome*, qu'une personnalité en relief : c'est celle de notre divin maître Jésus-Christ. Quant à son Vicaire, en même temps qu'on le sent partout, partout on le trouve « le serviteur des serviteurs du Christ. » Oui, dans ces hautes régions de la puissance surnaturelle, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la modestie, en un mot, tous les fruits de l'Esprit-Saint qu'énumère l'Apôtre semblent s'être naturalisés...

« Comment n'être pas conquis par une vertu si aimable, jointe à un savoir si sûr ? Confessons-le : Rome est éminemment la patrie de la science ecclésiastique. Le pape saint Léon a dit que les Romains, placés sur la forteresse même de la pierre apostolique, n'ont pas été seulement rachetés avec tous les autres par Jésus-Christ, mais encore enseignés plus que les autres par le bienheureux apôtre Pierre... Pierre tient toujours école dans sa ville, d'où ses leçons se répandent par tout l'univers. »

Elles se répandent sur les Églises d'abord et ensuite sur les nations, quand les nations veulent les écouter.

Le commentaire de ces leçons, c'est l'exemple de Pie IX, exemple qui vivifie le texte des allocutions

pontificales, et qui vient d'allumer dans le cœur des évêques rassemblés autour de lui, pour la Pentecôte, une flamme ardente qui débordera sur le monde pour l'éclairer, pour le sanctifier, pour le préserver des maux qui le menacent.

En des temps moins prévenus, les rois, eux aussi, iraient s'éclairer, se fortifier auprès de leur Père. Ce congrès chrétien, ou plutôt cette assemblée filiale, sauverait l'Europe, réduite aujourd'hui à trembler devant les Mazzini et les Garibaldi, parce que peuples et rois repoussent le *Sauveur du monde* et son Vicaire.

Les nations disent, comme autrefois les Juifs : « Arrière le Seigneur, la terre nous est donnée en propriété ¹. » Arrière l'autorité, les exemples, les enseignements, les services même du Christ : « son règne n'est pas de ce monde. » Que désormais notre opinion remplace la foi, la raison, le droit ! Que la charité du Christ fasse place à l'humanité ! Substituons en tout les hommes au Fils de Dieu !

Alors le Christ, qui ne s'impose jamais, se retire. Alors tout tremble, tout chancelle, tout s'écroule, par cela seul qu'il laisse faire. La nature déchue ne peut, en effet, se passer du Réparateur. Sans lui, la société, pas plus que l'individu, ne peut survivre à ses blessures mortelles ; car l'homme déchu est toujours en révolte contre la vérité et le droit, contre l'autorité divine et humaine, contre la raison et la foi. Tous,

¹ Ezéch., 24, 2.

nous naissons ennemis de Dieu et de la raison, ennemis de toutes les lois qui contrarient nos penchans et notre orgueil. De là le triomphe inévitable de la Révolution chez toute nation qui repousse volontairement, systématiquement, par *principe*, le Christ créateur, législateur et sauveur de l'humanité; sauveur des peuples non moins que des individus, de l'ordre temporel non moins que de l'ordre spirituel, et prince des rois de la terre non moins que des pasteurs. Or, l'on repousse le Christ si l'on repousse son Vicaire, dépositaire de son autorité, de sa force, de ses enseignements divins. Qui méprise l'un, méprise l'autre. .

Qu'on le sache bien ! sur le terrain du droit *purement*, *exclusivement* humain, sur le terrain de ce pur naturalisme, sur le terrain de cette nature déchue qui est aussi ennemie de la droite nature, de la droite raison, que de la foi, la Révolution est invincible. Elle triomphera par la force même des choses, si l'Europe, éclairée par ses malheurs, ne redit avec nos pères : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le Pape-Roi, Vicaire du Christ et Père des rois ! Que le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Auteur de la foi et Réparateur de la nature, soit désormais notre Roi et notre Législateur ; qu'il nous donne le règne et la justice de Dieu, et le reste par surcroît. »

Depuis Constantin, depuis Charlemagne, au moins, cette royauté est le palladium de Rome. Ici, le Christ

domine tout pouvoir , éclaire toute intelligence , fortifie toute volonté , adoucit toute souffrance ; et son règne qui , depuis la Réforme , semble ailleurs du mysticisme , un vain mot de couvent et de sacristie , est ici compris , senti de tous : des bons , qui le défendent avec ardeur ; des pervers , qui l'attaquent avec furie.

A Rome , c'est le Christ qui règne , même dans l'ordre humain. A Rome , le pouvoir , tout le premier , répète aux sujets cette maxime de saint Paul : « Ne soyez pas esclaves des hommes. » Aussi la patrie du *droit divin* est la patrie de la vraie liberté. L'égalité devant la loi divine , qui oblige le prince non moins que les sujets , voilà , en effet , l'essence de la liberté même politique , comme l'essence de la servitude consiste à obéir aux caprices des hommes , princes ou peuples , à se courber devant l'opinion des despotes ou de la foule , à être exploité et corrompu , au lieu d'être purifié et servi.

A Rome , l'obéissance n'humilie jamais , parce que « une seule personnalité est en relief , celle de Jésus-Christ , » comme le dit si bien le grand évêque de Poitiers.

Les moindres gestes de Pie IX semblent dire : « Comme Vicaire du Christ , je suis votre père , votre roi , votre docteur , votre force ; mais , comme homme , je suis votre frère et le serviteur des serviteurs de Dieu. » Aussi pas de souverain , pas d'homme même plus accessible. En lui s'unissent le comble de la

majesté et le comble de la familiarité la plus paternelle.

Malgré le fardeau de son double gouvernement, malgré ses correspondances sans nombre, ses *fonctions* incessantes, ses longues prières, il donne chaque jour trois heures d'audience où sont admis les plus humbles; car tout catholique est au Vatican dans la maison de son père. Les salles et les jardins sont ouverts à tous; et les factionnaires semblent placés plutôt pour indiquer les entrées que pour les interdire.

Comme le Vatican, la ville entière est la maison paternelle. Tout catholique y est chez lui, plus chez lui encore que dans sa propre ville; car, plus que la patrie terrestre, Rome touche au ciel, vraie patrie du chrétien exilé sur la terre.

Aussi toute nation veut y avoir son collège: collèges germanique, belge, hongrois, grec, ruthène, portugais; collèges anglais, irlandais, écossais; collège des Maronites; collèges américain, espagnol et des Etats-Unis du Nord et du Sud, etc.; séminaire français, sans parler du collège de la Propagande, ouvert à toute langue et à toute nation.

Tout peuple veut également y avoir son hospice et son église nationale, afin d'entendre dans sa propre langue la parole de Dieu. On trouve, à Rome, Saint-Louis des Français et la Trinité-du-Mont, Saint-Claude des Bourguignons, Saint-Jean des Florentins, Saint-Antoine des Portugais, Saint-Nicolas des Lorrains, Sainte-Marie des Égyptiens, Sainte-Marie-de-

l'Ame des Allemands , Saint-Jérôme des Esclavons, Sainte-Marie de Constantinople , Saint-Jacques des Espagnols, Sainte-Agathe des Goths, Sainte-Anne des Brescians, Saint-Marc des Vénitiens, Saint-Jean-Baptiste des Génois, Saint-Charles des Milanais, Saint-Yves des Bretons, Saint-André des Écossais, Saint-Isidore des Irlandais, Saint-Julien des Flamands, Saint-Stanislas des Polonais, Saint-Athanase des Grecs, le Saint-Esprit des Napolitains, le Très-Saint-Suaire des Piémontais, Saint-Ambroise des Lombards, Saint-Biagio des Arméniens, Notre-Dame-du-Mont-Serra des Catalans, Saint-Martin et Saint-Sébastien des Suisses, Sainte-Croix des Lucquois, Saint-Barthélemy des Bergamasques.

Oh ! malheur, malheur aux Romains s'ils ne comprennent pas leur grandeur, s'ils n'apprécient pas tout ce que le Christ « ajoute par surcroît au règne et à la justice de Dieu, » qu'il leur apporte.

« Vous êtes, leur disait, à Saint-Louis, l'évêque de Tulle, vous êtes les patriciens de l'univers. » Et le prélat développait ce mot heureux avec un éclat à rendre jaloux les pèlerins étrangers suspendus à ses lèvres éloquentes.

Que manque-t-il, en effet, à Rome ? Elle doit aux Papes sa primauté incontestable dans le gouvernement, dans les sciences, dans les arts, dans la charité, dans la sainteté même ; car Dieu et l'Église multiplient, plus que partout ailleurs, les honneurs divins sur le sol béni de l'Italie ; qui seule, a plus de Saints

canonisés que tout le reste du monde ensemble.

De plus, est-il un peuple où les grands aient une existence plus princière et des palais plus royaux; où les petits aient la vie plus joyeuse, plus embellie par les arts et à meilleur marché; où il soit plus facile aux humbles maisons de s'illustrer? Les pauvres mêmes y sont glorifiés, depuis celui dont on lit, sur les murailles de Saint-Clément, l'histoire écrite par saint Grégoire, jusqu'à notre Benoit Labre, l'honneur de Rome et de la France.

A Rome, les dignités ecclésiastiques et la prélature, les arts et les sciences, ouvrent cent portes au mérite, tandis que les terres titrées satisfont les ambitions légitimes en donnant à la richesse un emploi, mais aussi des charges.

A Rome, noblesse antique ou nouvelle oblige toujours : oblige à la charité d'abord, puis au patronage des arts. Qui n'a admiré les splendides galeries, les élégantes villas des princes romains, et surtout leur charité magnifique? Point de grande maison qui n'ait des palais et des jardins ouverts aux artistes et au public, des hospices pour recueillir les pauvres, des fondations pieuses, des chapelles splendides fondées et dotées par ses pères : les chapelles Borghèse, Borromée, Mattei, Chigi, Torlonia, par exemple.

Si les substitutions conservent les fortunes dans les maisons romaines, elles les conservent pour le public tout autant que pour les usufruitiers. A Rome, des charges héréditaires justifient, sanctifient, légitiment

toujours l'hérédité des biens. Supposez le Code civil à Rome : à la seconde génération, les palais seront convertis en filatures; les galeries, vendues à l'encan, serviront d'enseignes, et les hospices seront à la charge du budget, en attendant « le droit à l'assistance et au travail. »

On a fait de nos jours bien des *monographies* : nous voudrions qu'on fit celle de quelques maisons romaines, des vieux Borghèse et des jeunes Torlonia, par exemple. On verrait comment à Rome les maisons se fondent et se perpétuent par les services rendus à l'Église et à l'État, aux arts et aux pauvres; comment la fortune même s'y ennoblit par le noble usage que tout « parvenu » en sait faire, sous peine de déchéance. Si les richesses y conduisent plus qu'ailleurs aux honneurs, plus qu'ailleurs aussi, ces honneurs sont justifiés par le noble usage de la fortune.

A Rome, le service de l'Église et des pauvres, l'amour éclairé des sciences et des arts, voilà les titres et les devoirs de la noblesse. Ces devoirs, on sait comment les accomplit la maison Borghèse, entre autres. Les filles des La Rochefoucauld et des Fitz-James, entrées dans cette grande maison, ont ajouté à la magnificence de la charité romaine ce parfum du cœur que le malheureux savoure avec plus de douceur encore que le pain qu'on lui donne. Les princesses Borghèse ont importé à Rome nos Sœurs, nos associations, les procédés délicats où excelle la femme

française, en même temps qu'elles continuent les traditions romaines, et surtout la plus touchante de toutes, le service des pèlerins. Il en est de même des autres maisons princières.

Du reste, en aucun pays l'aristocratie n'ouvre plus facilement qu'à Rome ses rangs aux nouveaux venus, et nulle part aussi le verre d'eau donné au nom du Christ ne rapporte plus littéralement au centuple.

Un ouvrier arrive à Rome avec un *paul* pour toute fortune. A la porte de la ville, une pauvre femme lui demande l'aumône pour l'amour de la sainte Madone et du Christ. Savoir est si touchante, son aspect si misérable, que l'ouvrier tout ému tire de sa poche son unique pièce de monnaie. « Tenez, lui dit-il, c'est tout ce que je possède. J'en serai quitte pour me passer de souper ce soir et pour chercher demain, plus au matin, de l'ouvrage. » Le fils de l'ouvrier est aujourd'hui le duc G..., héritier de quatre cent mille livres de rente acquises par les travaux de son père, et qui raconte simplement l'origine d'une grandeur dont il est plus fier que de cette grandeur même.

J'avouerai, toutefois, qu'il manque quelques fleurons aux existences romaines. La vie civile est un peu restreinte; mais à qui la faute? Est-ce à Pie IX, qui, au début de son pontificat, voulait l'agrandir? à Pie IX, qui n'a d'autre désir que de détruire la centralisation importée dans les États de l'Église par la révolution française?

Je conviens encore que la carrière militaire est

bornée dans les États romains, et qu'elle y manquait naguère de la considération qui lui est due. Mais Pérouse et Spolète, Ancône et Castelfidardo l'ont relevée, et l'on comprend maintenant que défendre le Pape-Roi, c'est défendre l'Église, que c'est là le plus grand des honneurs laïques. De plus, l'exemple de nos Zouaves n'est pas perdu pour l'aristocratie romaine ; elle comprend l'honneur de l'uniforme en voyant le sac du simple soldat fièrement porté par nos grands noms de France.

Du reste, quand la Chrétienté renaîtra, quand les peuples chrétiens tourneront leurs armes contre les infidèles au lieu de les souiller dans des luttes fratricides, et que le Père des rois reprendra sa place d'honneur parmi eux, il y aura pour les Romains une occupation plus noble encore que le culte des beaux-arts. Ils se rappelleront que leurs pères combattaient glorieusement à Lépante sous Marc-Antoine Colonna.

Enfin, j'avoue que l'industrie est fort restreinte à Rome. La seule cheminée du gaz enfume la ville. Mais c'est là précisément l'un des charmes de Rome. Dans la ville de Saint-Pierre et du Panthéon, de la *Scala-Santa* et du Colisée, l'aspect de Saint-Étienne et de Manchester jurerait comme un faux accord. Je préfère aux cheminées les colonnes triomphales de la Vierge et les obélisques surmontés de la croix, et j'aime mieux le splendide soleil de l'Italie que les noires vapeurs du charbon.

Les Romains doivent à la royauté du Christ tous les biens qu'ils possèdent, et tous ceux qu'ils ambitionnent encore viendront à temps, s'ils demandent à cette royauté la satisfaction de leurs vœux légitimes. Il en est de même des nations chrétiennes. Conserver cette royauté à Rome, la restaurer dans toute l'Europe, l'établir dans le reste de l'univers ; voilà la vraie question du jour, le vrai progrès social. Pour résoudre cette question, pour accomplir ce progrès , il faut l'union de Rome et de la France , et surtout les lumières et la force d'en haut. Je dirai plus : il faut les mensonges et les fureurs de la Révolution, car l'Écriture et l'histoire nous enseignent que Dieu prodigue ses grâces au monde en raison même des progrès de l'iniquité. Sans l'iniquité, point d'Église militante, et dès lors point d'Église triomphante ; car la victoire et le triomphe sont le prix du combat. Garibaldi, Mazzini et *tutti quanti* travaillent donc à leur manière pour l'Église catholique romaine, pour la Chrétienté et pour le Ciel. L'unitarisme prépare à sa manière les temps prédits, où il y aura « un seul bercail et un seul pasteur. »

Comme c'est le Catholicisme qu'on attaque avant tout, c'est lui, avant tout, qu'il faut défendre. Il s'agit bien moins aujourd'hui de défendre en détail les droits particuliers ; les droits des princes ou des peuples, des prolétaires ou des rentiers, que de défendre le droit universel du Christ, qui les embrasse tous. Le droit catholique étant admis, tous les

droits particuliers sont gardés; comme aussi tous sont ruinés s'il est renversé. Le roi de Naples a le mérite, bien rare aujourd'hui, de l'avoir compris. La leçon de Gaëte a porté ses fruits. « Défendons avant tout le Pape et l'Église, disait-il naguère; c'est là l'important. »

De nos jours, tout droit qui s'isole se suicide, aussi bien la propriété que la légitimité; aussi bien le droit de l'ouvrier que celui du patron; aussi bien le droit du citoyen que celui des nationalités. Le Catholicisme seul sauvera le monde. Si l'on repousse le droit chrétien, on cherchera dans le nombre, dans l'opinion, le droit supérieur et universel qui doit dominer, diriger, harmoniser les droits individuels; on proclamera audacieusement que « la loi est athée, » et le communisme prendra aux conservateurs « leur dernier écu et leur dernier enfant. »

XIII

AUDIENCES ET RÉCEPTIONS.

La paternité est le caractère le plus divin de Dieu. Le Christ, son Fils, est lui-même « Père du siècle futur. »

La paternité divine d'où descend toute paternité au Ciel et sur la terre, est plus tendre, plus indulgente, plus vigilante que l'amour maternel.

« La mère, dit le Seigneur à Jérusalem figure de l'Église, peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de son sein ? Eh bien ! quand même elle l'oublierait, je ne t'oublierai pas. »

Pour gouverner l'Église, Pierre a reçu cette flamme céleste, que Dieu allume au cœur des mères. Il a été choisi, parce qu'il aimait, plus que les autres, le Christ et, par suite, l'Église. Or, cet amour a passé dans le cœur de tous les Papes, et particulièrement de Pie IX.

Rome a bien des magnificences, mais ce qui a le plus frappé les pèlerins, et surtout les évêques, qui en ont plus particulièrement ressenti l'ardeur, c'est

l'amour invincible du Pape-Roi pour Dieu, l'Église et le moindre de ses enfants. Les monuments, les cérémonies, les églises frappent moins que l'ineffable bonté, que la charité sans bornes de Pie IX.

C'est cette douceur, cette bonté, cette charité, cette paternité maternelle de Pie IX qui est sa force, force qui sera le salut du monde, parce qu'il a fait passer dans tous les cœurs la flamme céleste que Dieu a versée dans le sien. De là cette unité de cœur et d'âme qui a éclaté dans Rome, et qui terrassera l'italianisme; car l'unité peut tout, quand c'est la charité du Christ qui en est le lien. « Elle peut tout, parce qu'elle est une ¹, » dit l'Écriture en parlant de la Sagesse qui dispose l'univers. Il en est de même de l'Eglise : l'unité, voilà sa force.

C'est dans les audiences et dans les réceptions que la bonté de Pie IX apparaît dans sa majestueuse simplicité, dans sa douce sérénité. J'ai eu le bonheur d'assister plusieurs fois, en famille, avec les caravanes, avec mon évêque, avec les soldats, et je suis toujours sorti dans l'admiration de l'inaltérable douceur, de la céleste bonté du saint Pontife. En voyant à quel point elle touche, elle attire les cœurs et jusqu'où s'étend son influence, j'ai compris cette parole du Christ:

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

¹ *Cum sit una omnia potest. Sap., VII, 27.*

Cette bénédiction, le Christ l'a versée sur la tête de son Vicaire, pour rendre son pontificat l'un des plus féconds de l'Église. Aux fureurs des ennemis de Dieu et du genre humain Dieu oppose le cœur de Pie IX. On sent que la sagesse qui dispose tout avec une douce force, *fortiter et suaviter*, repose sur lui. On sent « qu'il possède la terre, » car d'un pôle à l'autre, tous les cœurs de bonne volonté sont à lui. Ses actes montrent le grand Pontife, ses *fonctions* le saint; le Père se révèle dans les audiences et réceptions. Rien ne peut fatiguer son indulgente bonté, ni la multiplicité des audiences, ni les indiscretions de la tendresse filiale ou du zèle.

Le 25 mai, à mon audience de famille, j'avais à demander au Pape deux bénédictions, l'une pour les miens, l'autre pour la conférence de Saint-Vincent-de-Paul dont je suis membre, bénédiction bien nécessaire dans notre isolement. J'étais fort intimidé, mais le Pape me rassura. « Vos camarades de l'armée, dit-il à mon fils, me présentaient des volumes de demandes à signer, je les ai réduites à deux. » Et se tournant vers moi, il ajouta avec bonté : « Vous êtes en règle. Je sais que vous êtes décapité, » ajouta-t-il en prenant la plume, et il mit au bas de ma demande pour nos œuvres :

Pro gratia et Deus vos benedicat et regat.

« Par grâce et que Dieu vous bénisse et vous gouverne. »

Dans une autre audience, où nous abusions peut-être un peu de sa bonté, il répondit doucement au prêtre qui lui demandait avec insistance une profusion d'indulgences en dehors de l'usage : « Je ne le puis, « mon fils, les indulgences sont le prix du sang de « Jésus-Christ, le Pape ne peut les prodiguer. »

De tous les assistants, un jeune Zouave seul n'avait rien demandé.

— « Et vous, mon enfant, que vous voulez-vous ?

— Votre bénédiction, Très-Saint-Père ; rien de plus.

— Oh ! que vous êtes un galant homme ! que vous êtes un galant homme ! »

Ce gracieux éloge de notre voisin fut toute notre punition.

Pour voir le Pape, il n'est pas même besoin de lettres d'audience, comme le savent si bien nos soldats. Entre qui veut dans la salle des Gardes, que le Pape traverse chaque soir pour aller à la promenade, en distribuant sur son passage des bénédictions, des médailles, des avis paternels. La foi naïve, l'obéissance empressée, la respectueuse discrétion de nos soldats le charment. Aussi la salle des Gardes est-elle sa salle d'audience de prédilection. Les pèlerins de 1862 en ont souvent profité ; mais je dirai tout bas que leur enthousiasme, bien naturel en présence de ce spectacle inaccoutumé, avait un peu gâté ces réceptions populaires. Leur filial empressement forçait le Pape de se dérober à leurs étreintes et d'abréger les paroles qui allaient sortir de ses lè-

vres sacrées, ainsi qu'il arriva la veille de mon départ.

La vaste salle des Gardes était pleine de soldats qui partaient pour le Mexique, de prêtres qui retournaient dans leurs paroisses, de pèlerins qui rejoignaient leurs familles. Par une bienveillante exception, les quelques femmes qui se tenaient sur le haut de l'escalier, avaient pu franchir la porte. Pour obtenir cette faveur, il avait suffi de dire au Pape que des Françaises demandaient une dernière bénédiction.

Le Pape avait manifestement le désir de donner à l'assistance des témoignages de sa bonté, et les gardes nous avaient fait ranger sur deux lignes dans la longueur et la largeur de la salle. On espérait des bénédictions, des médailles, les bonnes et saintes paroles qui consolent et fortifient. Pour notre malheur, un bon prêtre sort du rang et se jette à genoux, un autre l'imité et est imité par son voisin; le Pape, entouré, pressé, fait un signe de la main :

« Mes enfants, nous dit-il, je vous bénis, je bénis
« votre voyage, vos familles, les objets de piété que
« vous avez à la main, même ceux que vous auriez
« oubliés dans vos poches. Priez pour le Pape, il priera
« pour vous. »

Et au lieu de parcourir nos rangs, il s'esquive en souriant de notre ardeur française; ardeur bien malheureuse ce jour-là, car elle brisait le charme de cette réception qui était toute bienveillante, puisque le Pape se rendait à sa promenade.

La réception du 3 juin avait déjà eu ce caractère, moins tranché pourtant.

Primitivement, elle était destinée aux caravanes de Nîmes et d'Avignon ; mais l'affluence des demandes en étendit le cercle, et nous nous trouvâmes plus de quinze cents personnes, hommes et femmes, prêtres et laïques, réunis dans la longue galerie des Cartes géographiques. A l'entrée, étaient rangés sur deux lignes les cinquante-huit prêtres de la caravane de Nîmes. Justement fiers du grand évêque qui était à sa tête, du grand-vicaire qui l'accompagnait, le R. P. d'Alzon, et aussi de la juste considération que lui attirait son grand nombre et le zèle pieux de ses membres, elle ne permettait à personne de rester près de ses rangs ; sa tendresse filiale, un peu jalouse, aurait voulu garder exclusivement le Pape, et dès son entrée, elle forma le cercle pour avoir seule les prémices de ses faveurs. Au fond, c'était justice ; car les caravanes étaient le principal ; les quatorze cents autres pèlerins n'étaient qu'un accessoire.

Le Pape voulait d'abord, selon son usage, faire le tour entier de la salle, mais la caravane ne l'entendait pas ainsi ; elle emprisonna le Pape, qui se laissa faire une douce violence. Depuis la Saint-Philippe, la caravane lui était bien connue par son chaleureux dévouement, par son union fraternelle, qui a été sa gloire à Rome. Logeant ensemble, allant ensemble aux stations et dans les sanctuaires, avec son évêque en tête, les prêtres de Nîmes faisaient l'admiration

des Romains. C'était ce seul cœur, cette seule âme qui sont le fruit de la charité, et le fond même du christianisme.

Les cris enthousiastes de *Vive le Pape-Roi!* saluèrent Pie IX à son arrivée. A sa vue, une dame de Florence fondit en larmes. Oh! sans doute, elle pensait aux siens, à sa malheureuse patrie, à la religion si souvent outragée par les annexeurs et leurs complices. Le Pape en fut attendri. Il fit le tour de la galerie en donnant son anneau à baiser, puis il s'arrêta et fit signe qu'il voulait parler. Des cris enthousiastes ébranlèrent les voûtes.

— « Mes enfants, dit-il avec douceur, vous ne m'entendrez pas. »

Le silence alors se rétablit, et il prononça quelques paroles dont voici le sens :

« Il semble que dans ce moment où Dieu va glorifier plusieurs martyrs en les mettant sur les autels, il ait voulu aussi glorifier la ville de Rome par la réunion de tant d'évêques, de tant de prêtres, de tant de bons catholiques de tous les pays. J'espère que les saints Martyrs que nous allons canoniser et les reliques des saints Apôtres dont vous avez déjà visité les tombeaux, vous obtiendront la conservation de la foi, qui est le premier de tous les biens, le courage pour combattre toutes les erreurs et les ennemis de l'Eglise, et pour résister aux épreuves, s'il y en a, même jusqu'au martyre.

« Je vous bénis au nom du Père, pour qu'il conserve en vous la foi; au nom du Fils, qui ratifiera, je l'espère, la bénédiction que va vous donner son Vicaire indigne; au nom du Saint-Esprit, pour qu'il embrase vos cœurs

de cette ardente charité qui vous fera surmonter tous les obstacles pendant votre vie, et remettre enfin votre âme au ciel pour toujours.

« J'entends accorder une bénédiction toute particulière à vous, à vos parents, à vos familles, à vos amis, aux personnes qui vous sont chères et à tout ce qui vous appartient.

« En bénissant les croix, les chapelets et tous les objets de piété que vous avez apportés avec vous, j'entends leur attacher toutes les indulgences que l'Église accorde. »

Trois jours après, Pie IX recevait dans la chapelle Sixtine les prêtres étrangers, au nombre d'environ quatre mille. L'expérience du 3 juin avait porté ses fruits; grâce aux conseils de quelques évêques et des anciens du clergé, la séance eut toute la gravité du sacerdoce, sans rien perdre en piété filiale. Bien que je ne veuille parler que de ce que j'ai vu, j'emprunterai à l'ouvrage si complet de M. Chantrel le discours prononcé par le Pape, et le récit de la séance. Les paroles du Pape étant le plus grand intérêt de mon livre, je n'en veux rien laisser perdre.

« Votre grand nombre inaccoutumé nous offre un spectacle admirable et très-agréable à voir en ce temps très-favorable où nous nous voyons rassemblés, avec les vénérables évêques du monde entier, autour de nous et de cette Chaire maîtresse du Bienheureux Pierre. A ce spectacle, nous ne sentons pas seulement nos douleurs s'adoucir, mais nous les oublions presque. Cela s'est fait uniquement par l'opération de Dieu, auteur de la paix et de la concorde, qui a donné à son Église à *garder l'unité dans le lien de la paix*, afin que les fidèles fussent tous *un seul corps et un seul esprit*. Dans cette unité résident

principalement la gloire des fidèles, l'honneur de l'Église, l'épouvante des ennemis; aussi l'Église leur apparaîtrait-elle terrible comme une armée rangée en bataille. Établis dans cette armée sous vos pasteurs, présidés par le Chef suprême, chacun dans votre rang, pareils à une armée sous son général et ses capitaines, accomplissez les commandements. Cela arrive au milieu des causes de douleur de ce temps, afin que les pasteurs se serrent plus étroitement autour de leur Chef. Marchez sur leurs traces, et demeurez attachés à la Chaire apostolique par le triple lien de la prière, de la charité, de la doctrine : de la prière, qui *pénètre les nuées*, par laquelle nous *obtenons la possession de tout bien et la délivrance de tout mal*; de la charité par laquelle nous *croissons en toutes choses par Celui qui est le Chef, le Christ, par lequel tout le corps, compact et unifié, grandit et s'élève*; de la doctrine, enfin, par laquelle nous *retenons intact le dépôt de la foi*, et par laquelle l'Église, *comme inondée de la lumière du Seigneur, projette ses rayons dans le monde entier*. Nous savons que nous traversons des temps bien tristes, et que la Chaire de Pierre est principalement attaquée. Mais elle est si solidement fortifiée par Dieu, *que ni la méchanceté hérétique ne pourra jamais la corrompre, ni la perfidie papenne jamais la renverser*. Ainsi, toutes les audaces de l'impiété incrédule se briseront sur cette pierre, et *s'évanouiront comme de vieux rêves et des fables surannées*. De retour dans vos patries, enseignez ces choses aux fidèles confiés à votre vigilance, et qu'ils soient par vous de plus en plus imbus de l'esprit catholique, dont vous avez pu vous abreuver plus pleinement à la source de l'unité; qu'ils sachent que *les ruisseaux retranchés de la source tarissent*; qu'ils sachent que ceux-là seront couronnés qui auront légitimement combattu; qu'ils sachent que *tous doivent maintenir fermement et défendre l'unité de l'Église*. Ainsi disposés, et suivant à l'envi les exemples de vos pasteurs, tenez pour certain que le Dieu très-bon, très-grand, confirmera par la bénédiction céleste ce lien

d'unité, et ayez-en pour gage solide notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons à tous avec très-grand amour ; et non-seulement à vous, mais aux fidèles confiés à votre vigilance, espérant que votre présence auprès de nous leur apportera des fruits spirituels. Aussi accordons-nous volontiers cette grâce que, le jour désigné par votre propre évêque, chacun de vous qui êtes ici rassemblés, venus de vos diverses patries, vous puissiez accorder une fois aux fidèles confiés à vos soins spirituels la bénédiction apostolique, avec application de l'indulgence plénière, pourvu que chacun d'entre eux, purifié par la confession sacramentelle et nourri de la sainte communion, ait prié avec ferveur le Père des miséricordes pour l'exaltation et le triomphe de la sainte Mère l'Eglise. »

Après l'allocution latine, Pie IX reprit la parole en français pour annoncer qu'il voulait donner une médaille à chacun des prêtres venus à Rome et ajouta :

« Celle que j'ai donnée aux évêques, représente la basilique de Saint-Paul restaurée ; la vôtre représentera cette basilique lorsqu'elle était encore en ruines, afin de vous rappeler que, malgré tous les efforts contraires, l'Eglise rétablit toujours ce qui doit rester debout. »

L'assemblée était frémissante sous la parole du Saint-Père ; on sentait que le respect dû à la majesté pontificale pouvait seul empêcher l'amour et la reconnaissance de faire explosion. Lorsque le Pape eut donné sa bénédiction, cédant à une heureuse inspiration, un prêtre entonna la prière liturgique : *Oremus pro Pontifice nostro Pio*, et toute l'assistance répondit d'une seule voix : *Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus*. Trois fois cette invocation, s'élevant du cœur et de la bouche de ces quatre mille prêtres, monta vers Dieu.

Evêques, prêtres, laïques, soldats, tous ont pu approcher Pie IX, entendre sa voix, recevoir directement

ses bénédictions, et voir de leurs yeux la royauté chrétienne et paternelle dont le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le type.

Dieu dit aux rois comme jadis à Moïse : « Faites selon le modèle qui vous est montré sur la montagne. » Ce modèle, c'est Rome. Mais les italianissimes ont pris Turin pour type : Rome pour eux est la tyrannie sacerdotale ; la liberté et la civilisation sont à Naples.

NOTES ET DOCUMENTS.

I

(Chambres du Saint, p. 10.)

Je dois à l'obligeance de l'abbé Barbertéguy la note suivante, qui concerne Saint-Jean des Florentins où la Congrégation de l'Oratoire a pris naissance, avant d'être établie définitivement à Santa-Maria in Vallicella. En entrant au réfectoire, on trouve une petite fontaine avec cette inscription :

Hic S. Philippus Neri usque sodales ante et post refectionem manus aqua mundabant.

Au réfectoire, on voit encore les tables et les portraits des grands hommes qui vivaient avec saint Philippe; sa chaire dont la célébrité est décrite dans l'inscription suivante :

*In presente cathedra,
Veneratione et cultu dignissima,
S. Philippus Neri us, mysticus Evangelii Moyses,
Virga oris sui tartareum Pharaonem devicit,
Aguas ærumnarum amaras edulcavit,
Difficultatum pelagus in spiritu lenitatis
Sicco vestigio calcandum præbuit,
Obduratorum corda, percussa petra,*

*Lacrymarum undas elicit,
Atque ignitum a Deo sibi datum eloquium
Tanquam igneam columnam expandit
Ut veros Israelitas ad Evangelicam perfectionem
Cælestium voluptatum lacte et melle manentium
Perduceret.*

*Vincentius Ciciaportius pietatis et memoriæ causa
posuit anno sui consulatus MDCLXXIII.*

On lit en face :

*Cæsar Baronius : coquus perpetuus,
Ita olim manu sua hic se inscripsit :
Carbone extincto, sed plane ardenti
Prius enim, auspice S. Philippo Nerio,
Camini fuliginem verrit,
Ut cibos coqueret
Quam atramentum adhibuit
Ut ecclesiasticos annales conscriberet
Libens diu ministravit foco
Flammarum rubore suffusus
Antequam invitus purpura rubore cogeretur igne
examinatus
Caminum humiliationis ad Dominum sibi paravit
Cujus ignis in Sion, et caminus in Jerusalem*

*Vincentius Ciciaportius memoriæ causa posuit anno
sui consulatus MDCLXXIII.*

Sur la porte principale du réfectoire :

*Sancto Philippo Nerio Florentino
Qui hanc Ecclesiam, domumque ad annos decem
Pari prudentia et sanctitate rexit,
Ubi Patres complures, nobilesque adolescentes
Pietatis, religionis, et castimonix artibus instruxit*

*Ex quibus Cæsar Baronius, Franciscus Mari-Parusius
Patres,
Paulus Sfondratus, Octavius Palavicinus convictores
Præclaro ejus disciplinæ, domusque hujus testimonio
In Cardinalium ordinem lecti sunt,
Natio Florentinorum
Eo ipso in loco in quo Oratorium instituit piosque
sermones frequenter habuit.*

Ce qu'il y a de plus remarquable à la cuisine, c'est la cheminée avec ces mots écrits au charbon de la main de Baronius :

CÆSAR BARONIUS COQUS PERPETUUS.

Les compagnons de Saint Philippe firent pendant quelque temps la cuisine, une semaine chacun. Baronius profitant de l'occasion qui se présentait souvent de remplacer ses compagnons, écrivit en grands caractères sur le frontispice de la cheminée les paroles ci-dessus. Ce grand homme, tout en lavant la vaisselle et en faisant la cuisine, recevait souvent des personnages de distinction qui venaient le visiter. Le mot de Baronius s'était conservé jusqu'en 1824. A cette époque, la cuisine a été badigeonnée, mais on va s'occuper de remettre au jour l'inscription.

Saint Philippe de Néri a établi l'usage de laver les pieds aux pèlerins qui viennent en grand nombre à Rome, pendant la semaine sainte, et à l'époque du grand jubilé. C'était peu de chose dans le principe. Ce fut, dans la suite, l'*Archiconfraternité de la Sainte-Trinité*, où est actuellement le siège de cette œuvre. A la *Trinité des Pèlerins*, on voit au premier réfectoire un buste de bronze du Saint, avec cette inscription :

*S. Philippo Nerio
Cujus consilio atque opera*

*Archiconfraternitas SS. Trinitatis
Instituta est.*

En entrant dans la salle principale du lavement des pieds, on voit un portrait de saint Philippe, de grandeur naturelle, peint à l'huile, en soutane, la barrette à la tête et portant le tablier. Au-dessous on lit l'inscription suivante :

*In factis manuum tuarum meditabimur, Ps. 142.
Antiquissimam hanc divi Philippi
Nerii imaginem, temporum injuria
Jam collabentem, devoti fideles
Sumptibus suis restauratam
Posuerunt anno Domini MDCCXXI.*

Dans la partie inférieure, on lit ces paroles italiennes :

*Questa antica immagine di S. Filippo Neri, fu dipinto
Sopra una tavola, da un suo penitente pittore, mentre
il santo Lavava i piedi a pellegrini, opera da lui
fondata, in questo luogo. De che accortosi il Santo,
rivolto al pittore; che già avealo disegnato, ridendo
gli disse. — « Mi hai rubato. »*

II

*(Le prélat porte-croix... c'est le plus jeune auditeur
de la Rote, p. 2.)*

*(Au moyen âge, l'examen des miracles des serviteurs de
Dieu fut confié au tribunal de la Rote, p. 65.)*

L'étymologie du mot « Rote » n'est pas encore bien déterminée et partage les savants. Les uns disent que le tribunal a pris ce nom parce que les juges sont assis en cercle pendant les séances, ou parce qu'ils émettent à

tour de rôle leur opinion ; d'autres que le mot « Rote » dérive de *rota*, roue, à cause d'une rosace de porphyre qui ornait autrefois le pavé de la salle des séances. C'est l'opinion la plus probable : on sait d'ailleurs que la Cour de l'Échiquier, à Londres, tire également son nom des dessins du pavé de la salle. D'autres Rotes ayant été établies à Rimini (par César Borgia), à Bologne, à Pérouse, à Macerata, à Ferrare, à Avignon, à Grossetto, à Florence, à Madrid et ailleurs, celle de Rome reçut des Papes le titre de : « Tribunal de la Sacrée Rote romaine, » qu'elle porte encore aujourd'hui. Les armes de la Rote sont d'une originalité pleine de sens : au milieu de plusieurs cercles concentriques est représenté l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe ; autour se lit cette légende : *Spiritus Domini replebit orbem terrarum*, accompagnée de cette autre parole de l'Écriture d'une application très-heureuse : *Vox tonitruï ejus in Rota*.

Dès les premiers siècles de l'Église, les Papes, saisis des causes religieuses et des causes civiles du monde catholique, les jugeaient ordinairement dans les Conciles romains, très-fréquents à cette époque. Quand ces Conciles devinrent plus rares, plus exclusivement ecclésiastiques, les Papes tinrent des Consistoires, auxquels assistaient les cardinaux, les protonotaires apostoliques, les avocats consistoriaux, les clercs de la chapelle. Les séances ordinaires se tenaient deux fois la semaine ; les extraordinaires, dans tous les cas graves et urgents. Peu à peu, cependant, le contentieux fut banni des Consistoires et déferé à un collège de chapelains du palais apostolique, appelés depuis *auditeurs du Sacré-Palais*, et plus tard, *auditeurs de Rote*. Ce tribunal, composé dès son origine, et aujourd'hui encore, de juges ecclésiastiques, tint primitivement ses séances dans la chapelle même du Pape. Des laïques d'une science et d'une vertu éprouvée y furent quelquefois admis avec voix purement consultative ; mais c'est une exception dont on ne trouve plus d'exemple à partir du XI^e siècle. Au XV^e siècle,

le titre d'*auditores Rotæ* commence à se substituer à la désignation originaire d'*auditores Sacri Palatii*.

Le cardinal de Luca donne de la Rote la définition suivante, parfaitement exacte à l'époque de l'auteur : *Rota Romana est judicium Summi Pontificis, quod cognoscit causas utriusque fori : ecclesiastici quidem per universum orbem catholicum tanquam tribunal Vicarii Christi generalis et Episcopi universalis Ecclesiæ, fori vero temporalis et profani, causas tantum civiles, non criminales idque ut plurimum via appellationis devolutas ad se judicat tanquam dicasterium Principis temporalis Urbis Romæ et illius Italiæ ditionis quæ status Ecclesiasticus nominatur.*

Ainsi, la Rote, qui n'est guère aujourd'hui qu'une haute Cour d'appel pour les États-Pontificaux, était autrefois comme le Parlement central du monde catholique, un tribunal mixte d'une importance capitale, et dont les *décisions*, encore accueillies avec respect par les jurisconsultes de tous les pays, ont été maintes fois citées devant les Cours les plus fameuses. La première collection de ces décisions, connue au barreau sous le nom d'*Antiquiores*, et publiée par ordre et sous la direction des auditeurs, comprend les causes jugées par le Rote de 1376 à 1381 ; les deux collections postérieures sont intitulées : *Nuperrimæ* et *Recentiores*.

Les nombres des auditeurs a été longtemps indéterminé ; il y a telle époque où l'on en trouve jusqu'à trente. La Constitution *Romani Pontificis* de Sixte IV, encore en vigueur, réduit à douze le chiffre des membres du Collège rotal, actuellement répartis comme il suit : *trois* pour Rome, *quatre* pour les provinces de l'État pontifical, *un* pour la Toscane, *un* pour les Deux-Siciles, *un* pour l'Autriche, *un* pour la France, *un* pour l'Espagne. Ces trois derniers sont présentés au Saint-Siège par leur souverain respectif et agréés par le Pape.

Chaque auditeur se fait assister par ce qu'on appelle à Rome son *Étude* (*studio*), en d'autres termes, par un

avocat et au moins deux secrétaires versés dans les jurisprudences civile et canonique. La cause étant préalablement discutée aux douze Études, est en réalité jugée par quarante-huit personnes. Les auditeurs sont divisés en deux commissions (*turni*), de cinq chacune; le rapporteur (*ponente*) est désigné parmi eux à tour de rôle. Depuis le 18 novembre jusqu'au 7 juillet, époque de l'ouverture des vacances, la Rote s'assemble deux fois par semaine, le lundi et le vendredi, si toutefois ces jours ne sont point fériés. Pendant les vacances, une *Congrégation rotale* continue les séances pour l'expédition des affaires courantes de moindre importance.

Tout se traite en latin et par écrit; les causes n'en sont pas moins jugées contradictoirement, puisque les avocats ont toute liberté de compléter de vive voix, dans le cabinet de l'auditeur, les allégations de leur mémoire.

Les Souverains-Pontifes ont comblé le Collège rotal de distinctions et de privilèges. Les auditeurs gardent encore leur ancien titre de chapelains apostoliques, et l'auditeur doyen celui d'archichapelain. Ils portent les insignes de la prélature du premier degré, c'est-à-dire la soutane, les bas, la ceinture et le cordon de chapeau violets; ils jouissent, à l'égal des Cardinaux et des Evêques, du privilège d'avoir une chapelle dans leur palais. L'étiquette exige que leurs appartements soient préalablement visités et approuvés par le Collège, en corps, afin de s'assurer si tout y est digne du titre d'auditeur de la Sacrée Rote romaine. Dans les cérémonies papales, un auditeur fait fonctions de sous-diacre et porte la croix devant Sa Sainteté, et l'auditeur doyen, la mitre ou la tiare.

(*Le Monde*, 21 novembre, 1862.)

III

(222 saints ont été canonisés solennellement, p. 64.)

En voici le catalogue ¹ :

Par JEAN XV. — Saint Uldaric, évêque 993, saint Har-doin.

GRÉGOIRE V. — Saint Adalbert, évêque de Prague et martyr, 997.

JEAN XX. — Saint Adélard, abbé, 1020.

BENOIT IX. — Saint Étienne, roi de Hongrie, et saint Émerie, son fils, 1036. Saint Siméon, moine, 1042. Saint Siméon, saint Arminen, anachorète.

CLÉMENT II. — Sainte Viborade, vierge et martyre.

LÉON IX. — Saint Gérard, évêque, 1050. Saint Wolf-gand, évêque, et saint Hérard, 1052. Saint Urio, moine, et ses compagnons, 1053. Sainte Félicité, vierge, saint Géron, évêque, saint Maxime, évêque.

ALEXANDRE II. — Saint Arial, martyr, 1067.

GRÉGOIRE VII. — Saint Jean, abbé.

VICTOR III. — Saint Alfier, moine.

URBAIN II. Saint Erlemband, 1095. Saint Attilam, évê-que, 1098. Saint Mamilien, évêque.

PASCAL II. — Saint Guibert, 1099. Saint Pierre, évêque, 1110. Saint Gothard, évêque, saint Augebert.

CALIXTE II. — Saint Berthold, évêque, saint Hugues, abbé.

¹ Les Saints marqués d'une étoile ont été canonisés à Saint-Pierre de Rome.

INNOCENT II. — Saint Hugues, évêque, 1134. Saint Goudard, 1138. Saint Pétrone, évêque, saint Juste, évêque, saint Sturme, 1139.

CÉLESTIN II. — Saint Othon, moine et évêque, saint Conrad, évêque.

EUGÈNE III. — Saint Henri I^{er}, empereur, 1152.

ALEXANDRE III. — Saint Édouard, roi d'Angleterre, 1161. Saint Hélène vierge et martyre et saint Bernard, abbé, 1164. Saint Canut, roi de Danemarck, 1168. Saint Thomas, évêque et martyr, 1173. Saint Théobald, ermite, saint Jean de Mèda, saint Galdin, évêque, saint Davin, Arménien, saint Guillaume, ermite.

LUCE III. — Saint Brunon, évêque, 1182.

CLÉMENT III. — Saint Othon, évêque, et saint Étienne de Muret, 1189. Saint Rodosinde, évêque.

CÉLESTIN III. — Saint Pierre, évêque, et saint Ladeslas, roi d'Angleterre, 1171. Saint Malachie, évêque, et saint Udald, évêque, 1192. Saint Jean Gualbert et Saint Bernard, 1193. Saint Sylvain, saint Bernard, évêque.

INNOCENT III. — Saint Homebond, 1198. Sainte Cunégonde, impératrice, 1200. Saint Volstain, évêque, 1203. Saint Procope, abbé, 1124. Saint Guillaume, duc d'Aquitaine, 1202. Saint Gilbert, 1211.

HONORIUS III. — Saint Guillaume, évêque, 1218. * Saint Willelm, abbé, 1224. Saint Laurent, évêque, 1225. * Saint Willelm, évêque, 1226. Saint Hugues, moine et évêque, 1227. Sainte Gertrude, vierge.

GRÉGOIRE IX. — Saint François d'Assise, 1228. Saint Virgile, évêque, 1230. Saint Antoine de Padoue, 1232, saint Dominique, 1233. Sainte Élisabeth, reine de Hongrie, 1235.

INNOCENT IV. — Saint Guillaume, évêque, 1247. Saint Edmond, 1248. Saint Pierre martyr, 1253. Saint Stanislas, évêque.

ALEXANDRE IV. — Sainte Claire, vierge, 1233. Saint Colomban, abbé, 1267.

URBAIN IV. — Saint Ricard, évêque, 1261.

CLÉMENT IV. — Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, 1267.

GRÉGOIRE X. — Saint Léon, évêque, 1273. Sainte Franque.

BONIFACE VIII. — Saint Louis, roi de France, 1297.

CLÉMENT V. — Saint Pierre de Moron, 1313.

JEAN XXII. — Saint Louis, évêque, et saint Thomas, évêque, 1317. Saint Thomas d'Aquin, 1323.

CLÉMENT VI. — Saint Yvon, prêtre, 1347. Saint Éléazar, de Sabran, 1349.

URBAIN VI. — Sainte Catherine, fille de sainte Brigitte, 1375.

BONIFACE IX. — * Sainte Brigitte, veuve, 1290. Saint Jean, confesseur, saint Jean de Bridlington.

MARTIN V. — Saint Sebald, ermite, 1430. Sainte Monique.

EUGÈNE IV. — * Saint Nicolas de Tolentin, 1446. Saint Bellin, évêque et martyr, saint Florentin, évêque.

NICOLAS V. — * Saint Bernardin de Sienne, 1450.

CALIXTE III. — * Saint Vincent, Ferrier, 1455. * Saint Osmond, évêque. Saint Edmond d'Angleterre.

PIE II. — * Sainte Catherine de Sienne, 1461.

SIXTE IV. — Les saints Martyrs Berard, Pierre, Othon, Accurse et Adjuteur, de l'ordre des Mineurs, 1482. * Saint Bonaventure, évêque et docteur. Saint Albert, carme.

INNOCENT VIII. — * Saint Léopold, duc d'Autriche, 1485.

JULES II. — Les Saints Martyrs Jean, Benoît, Matthieu,

Isaac, Christin, Athanase, Laurent, Rogumilio et leurs compagnons, de l'ordre de Saint-Romuald, 1508.

LÉON X. — Saint Bruno, 1514. Saint François de Paule, 1519. * Saint Casimir, roi de Pologne, 1521. Saint Léon, évêque.

ADRIEN IV. — * Saint Bennon, évêque. * Saint Antoine, archevêque. Saint Famlen, confesseur, saint Famlen de Cologne.

JULES III. — Saint Sylvestre, moine de Saint-Basile, 1553.

SIXTE V. — * Saint Diègue, confesseur, 1588. .

CLÉMENT VIII. — * Saint Hyacinthe, confesseur, 1594. * Saint Raymond de Pennafort, 1600.

PAUL V. — * Sainte Françoise, romaine, 1608. * Saint Charles Borromée, cardinal, 1610.

GRÉGOIRE XV. — En 1622, * Saint Isidore, laboureur, * saint Philippe de Néri, * saint Ignace de Loyola, * saint François Xavier, * sainte Thérèse.

URBAIN VIII. — * Sainte Élisabeth, reine de Portugal, 1625. * Saint André Corsini, 1629.

ALEXANDRE III. — * Saint Thomas de Villeneuve, 1638. * Saint François de Sales, 1665.

CLÉMENT IX. — * Saint Pierre d'Alcantara, * et sainte Madeleine de Pazzi, 1669.

CLÉMENT X. — En 1671, * Saint Gaétan de Thienne, * saint François de Borgia, * saint Philippe Bénizi, * saint Louis Bertrand, dominicain, * sainte Rose de Lima.

ALEXANDRE VIII. — En 1690, * Saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, * saint Jean de Capistran, franciscain, * saint Pascal Baylon, saint Jean de Saint-Facond. * Saint Jean de Dieu.

CLÉMENT XI. — En 1712, * Saint Pie V, P. dominicain,

* saint André Avellin, * saint Félix de Cantalice, * sainte Catherine de Bologne.

BENOÎT XIII. — En 1726, * Saint Torribio, évêque, * saint Jacques de la Marche, * sainte Agnès de Monte Pulciano, * saint Pellerin Graziosi, * saint Jean de la Croix, * saint François Solano, * saint Louis de Gonzague, * saint Stanislas Kotscha. * Saint Jean Népomucène, sainte Marguerite de Cortone. 1728.

CLÉMENT XII. — En 1737, Saint Vincent de Paul, saint Jean-François Regis, sainte Catherine, sainte Julienne Falconieri.

BENOÎT XIV — En 1746, * Saint Fidèle de Sigmaringen, saint Camille de Lellis, * saint Pierre Régat, * saint Joseph de Léonisse, * sainte Catherine de Ricci.

CLÉMENT XIII. — En 1767, * Saint Jean Canzio, * saint Joseph Casalan, * saint Joseph de Copertino, * saint Jérôme Emiliani, * saint Séraphin, * sainte Jeanne Francoise de Chantal.

PIE VII. — En 1807, * Saint François Caracciolo, * saint Benoît de Saint-Philadelphie, ermite, * sainte Angèle de Mérici fondatrice des Ursulines, * sainte Colète Boilet, * saint Hyacinthe Mariscotti.

GRÉGOIRE XVI. — En 1839, * Saint Alphonse de Liguori, évêque, * saint François de Girolamo, * saint Jean-Joseph de la Croix, * saint Pacifique, * sainte Véronique Juliani.

PIE IX. — Les 27 Saints canonisés le 28 juin 1862, dont les noms sont au chapitre IV.

IV

(*Dieu suscitera un grand homme*, p. 123.)

Dicit Apostolus Paulus, Antichristum non antea in mundum esse venturum, *nisi veniret primum discessio*; hoc est, nisi discesserint omnia regna a Romano imperio, cui prius subdita erant. Hoc autem tempus nondum advenit, quia licet videamus Romanum imperium ex maxima parte destructum, tamen quandiu Francorum reges duraverint qui romanum imperium tenere debent, Romani dignitas ex toto non peribit; quia in regibus suis stabit. Quidam vero doctores nostri dicunt, quod unus ex regibus Francorum Romanum imperium ex integro tenebit; quod in novissimo tempore erit, et ipse erit maximus, et omnium regum ultimus: qui postquam regnum suum feliciter gubernaverit, ad ultimum Jerosolymam veniet, et in monte Oliveti sceptrum et coronam suam deponet: hic erit finis et consummatio Romanorum Christianorumque imperii: statimque, secundum sententiam prædictam apostoli Pauli Antichristum dicunt adfuturum.

(*Œuvres de saint Augustin*, Appendix de Antichristo.)

Voici un extrait de la lettre de saint François de Paule qui a trait à la même époque :

« Ex te, Simon, descendet fundator novæ religionis
 « quæ tres habebit partes : prima erit equitum arma-
 « torum, secunda sacerdotum, tertia hospitaliorum.
 « Erit hæc religio omnium ultima, magnum fructum
 « afferet Ecclesiæ; extinguet maledictam Mahomometis
 « seetam, quin et hæreses omnes, ut fiat unum ovile et
 « unus pastor. In toto mundo non erunt nisi duodecim

« reges, unus imperator et unus Pontifex et pauci principes qui omnes erunt sancti. »

In aliis apostolis, addit Cornelius, hunc ordinem vocat cruciferorum, eo quod in vexillis præferent imaginem Christi crucifixi pro quo pugnabunt, cuique subjicient tam Mahometanos quam hæreticos et praves christianos. Hæc omnia sibi a Deo revelata et certo evenitura asseverat.

(Cornelius a Lapide *in Apoc. XVII, in fine.*)

La tradition annonce aussi un grand Pape qui sera contemporain de ce grand prince.

Petrus Galatinus, quem manuscriptum legi in Bib. Vaticana, hos mille annos legationis satanæ numerat tempore Christi sed principuam partem asserit ætate Pastoris Angelici qui admirandæ humilitatis, sapientiæ et sanctitatis erit, habebitque duodecim apostolos ministros Christi; cum quibus reformabit, et primo sub Apostolis splendori restituet Ecclesiam : post quem sequetur Antichristus qui omnia subvertet, ac tum solvetur Satanæ antea ligatus. Hunc pastorem promittunt S. Catharina Senensis et revelationes B. Amadæi et alii multi qui eum expectant.

(Cornelius a Lapide *in Apoc. XX.*)

Le libraire Martinengo, de Turin, a résumé la tradition dans un recueil déjà à sa 5^e édition et intitulé : *Futuri destini*. Qu'on en pense ce qu'on voudra; mais toujours est-il qu'il popularise en Italie l'idée que le salut de l'Europe viendra de la France.

Il est regrettable que les prophéties des Saints canonisés n'aient pas été reproduites dans le texte original.

V

(*Parmi les signataires étaient 55 prélats français, p. 136.*)

Ludov. Jacob. Mauritius, card. DE BONALD, arch. de Lyon.

Jacob. Maria Ant. Cæsar, card. MATHIEU, arch. de BESANÇON.

Thomas, card. GOUSSET, arch. de Reims.

Franciscus Aug., card. DONNET, arch. de Bordeaux.

F. Nicol. Maddalena, card. MORLOT, arch. de Paris.

Joan. Jos. Maria DE JERPHANION, arch. d'Alby.

Mellonus DE JOLLY, arch. de Sens.

Joseph Maria DEBELAY, arch. d'Avignon.

Renatus Franciscus REGNIER, arch. de Cambrai.

Georgius Cl. Ludov. Pius CHALANDON, arch. d'Aix.

Goffredus BROSSAIS SAINT-MARC, arch. de Rennes.

Julianus Florianus DESPREZ, arch. de Toulouse.

Franciscus Augustus DELAMARE, arch. d'Auch.

Carolus DE LA TOUR-D'AUVERGNE-LAURAGUAIS, arch. de Bourges.

Raphael Sances CASANELLI, évêque d'Ajaccio.

Ludovicus Carolus FÉRON, évêque de Clermont.

Fridericus Gabriel DE MARGUERIE, évêque d'Autun.

Joannes Amatus DE VESINS, évêque d'Agen.

Andreas Rœss, évêque de Strasbourg.

Joseph Armandus GIGNOUX, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

Joan. Baptista Leonardus BERTEAUD, évêque de Tulle.

Joannes Jacobus David BARDOU, évêque de Cahors.

Paulus Georgius DUPONT DES LOGES, évêque de Metz.

Joannes DONET, évêque de Montauban.

Petrus Joseph DE PREUX, évêque de Sion.

Jac. Mar. Joseph BAILLÈS, ancien évêque de Luçon.

Theodorus Augustinus FORCADE, évêque de Nevers.
 Ludovicus Antonius August. PAVY, évêque d'Alger.
 Joseph August. Victor, DE MORLHON, évêque du Puy.
 Julianus Maria MEIRIEU, évêque de Digne.
 Joannes Anton. Maria FOULQUIER, évêque de Mende.
 Antonius Félix DUPANLOUP, évêque d'Orléans.
 Petr. Simon LUD. DE DREUX-BRÉZÉ, évêque de Moulins.
 Antonius Carolus COUSSEAU, évêque d'Angoulême.
 Joannes Petrus MABILE, évêque de Versailles.
 J. Bapt. Paulus Maria LYONNET, évêque de Valence.
 Joannes Jacobus Anton. GUERRIN, évêque de Langres.
 Ludovicus Eugenius REGNAULT, évêque de Chartres.
 Joseph Maria GINOULHIAC, évêque de Grenoble.
 Ludovicus Maria Joseph CAVEROT, évêque de Saint-Dié.
 Olympus Philip. GERDET, évêque de Perpignan.
 F. A. ROULLET DE LA BOUILLERIE, év. de Carcassonne.
 Nicolaus Renatus SERGENT, évêque de Quimper.
 Claudius Henricus PLANTIER, évêque de Nîmes.
 Antonius Joseph JARDANY, évêque de Fréjus et Toulon.
 Carolus Nicolaus DIDOT, évêque de Bayeux.
 Joannes Honoratus BARA, évêque de Châlons.
 Petrus Henr. GÉRAUD DE LANGALERIE, évêque de Belley.
 Ludovicus DELCUSY, évêque de Viviers.
 Petrus Antonius de POMPIGNAC, évêque de Saint-Flour.
 Franciscus LACROIX, évêque de Bayonne.
 Joannes Sebast. DEVOUCOIX, évêque d'Évreux.
 Joannes Antonius Aug. BELAVAL, évêque de Pamiers.
 Ludovicus Maria Oliverius EPIVENT, évêque d'Aire.
 Patricius Franciscus CRUCE, évêque de Marseille.

VI

(*Vous cherchez pourquoi il n'y a pas de mendiants*, p. 154).

L'hospice des Mendiants, premier modèle de nos dépôts de mendicité, fut conçu et exécuté par Grégoire XIII.

Avant Pie V, les pauvres remplissaient les rues et les églises de Rome, et souvent les offices étaient troublés par le bruit de leurs quêtes. Pie V publia un décret rigoureux contre cette invasion du lieu saint; mais Grégoire XIII poussa la sévérité et la prévoyance plus loin encore. Il ouvrit un asile aux malheureux à Saint-Sixte, sur la voie Appienne, et la mendicité fut dès lors interdite par toute la ville. Ce fut en 1561, que cette pensée reçut son premier commencement d'exécution. Les confrères et les *ermites* conduisirent processionnellement 850 pauvres à l'établissement qui leur avait été préparé, et où ils demeurèrent jusqu'en 1587, époque où Sixte V éleva le vaste hôpital des *Mendiants à Sixte*. De la Gournerie. (*Rome chrétienne*, p. 213 et 214.)

LIVRE SECOND.

LES MONUMENTS DU DROIT CHRÉTIEN.

I

GRANDEUR DE ROME. — SA PUISSANCE SOVERAINE.

Populum late regem.

VIRGILE, l. I.

Deus fundavit eam in æternum.

Ps. XLVII.

Les admirables instructions de nos évêques disent l'autorité, la science, la sainteté de l'Église romaine, et la nécessité du pouvoir temporel pour assurer son indépendance.

Mais la question romaine a plus d'un aspect. Les princes de l'Église parlent des hommes et des institutions. Nous dirons ici quelques mots des lieux et

des choses; car, à défaut des institutions et des hommes, ils suffiraient pour rappeler et la victoire, et le règne, et l'empire du Christ.

Aussi, quand même, « en vertu de la liberté des cultes, » le Catholicisme serait exilé de la Ville-Sainte; quand même, « en vertu de la liberté de la presse et des opinions, » on y bâillonnerait la presse catholique; et que la chaire sacrée y serait réduite au silence; quand même Victor-Emmanuel, roi d'Italie, ou Mazzini, président de la république romaine, siégerait au Capitole, la Révolution n'aurait encore rien fait; car le sol sacré de Rome est à lui seul une puissance, une voix, une force divine, qui se rient et des ambitions piémontaises, et « des droits de l'homme, » et des Césars romains.

Pour briser cette puissance, pour étouffer cette voix, pour enchaîner cette force, il faudrait raser de fond en comble la Ville-Sainte; il faudrait détruire tous les chefs-d'œuvre de l'art chrétien et jusqu'aux monuments de l'antiquité christianisés par le génie des Papes; détruire les toiles et les fresques des Raphaël et des Jules Romain, des Zuccari et des Vassari, des Camassei et des Maratta, de toute une légion de peintres sublimes; briser les statues, renverser les monuments des Bramante et des Michel-Ange, des Bernini et des Maderno; renverser les obélisques et les colonnes triomphales, gratter les murailles, pulvériser les marbres; car tout ici rappelle la gloire du Roi des rois et les victoires de l'Église.

Il faudrait plus encore : il faudrait déblayer, tamer jusqu'aux ruines ; car ici les ruines mêmes ont une voix qui éclate aux jours marqués par la Providence : témoin les révélations incessantes des Catacombes, et tout récemment du sous-sol de l'antique Basilique de Saint-Clément.

De Maistre remarque, après Plutarque, que les noms recèlent de grands mystères. Or, le nom seul de Rome est une puissance. « Ville de la puissance, ville souveraine, disait saint Jérôme, interprète ton propre nom : en grec, c'est le nom de la force, *Ῥώμη* ; c'est, dans la langue hébraïque, le nom de la sublimité. »

Rome avait deux noms, l'un vulgaire, l'autre mystérieux et sacré, qu'on ne devait jamais prononcer. Ce nom était *Valentia*, d'après Macrobe. Les Hébreux, eux aussi, avaient un nom protecteur qu'ils taisaient : le nom de Jéhova n'était jamais prononcé.

A Rome, avons-nous dit, le sol, à lui seul, est une puissance. Les lieux, comme les hommes, ont en effet leur destinée providentielle. Les grands peuples, ceux surtout dont l'existence se lie plus directement à celle de l'Église, en ont le pressentiment ; car elle s'annonce par des signes que les traditions, les légendes, les symboles nationaux, gravent profondément dans les âmes ; souvent même des prophéties lèvent les voiles de l'avenir. Dieu découvre à Daniel la succession des empires qui préparent, à leur insu, son règne, et les Sibylles prédisent les destinées de la Ville éternelle.

Il est bon que la Sagesse divine nous révèle quelquefois ses plans, afin que l'homme y concoure avec plus d'ardeur, et que notre superbe raison ne se figure pas qu'elle dispose souverainement des lieux et des temps, des hommes et des empires.

L'homme est libre, sans doute, mais libre dans le cercle où le renferme la Providence ; libre en concourant, bon gré mal gré, à l'exécution]des décrets éternels. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, l'homme peut bien s'agiter à la surface, mais la terre poursuit sa route et l'emporte dans les voies que Dieu lui a tracées autour du soleil, dont elle est le satellite. « Il s'agite, Dieu le mène. » « Dieu lui-même, dit le prophète, *change les temps et les âges, transporte et fonde les royaumes ; il donne aux sages la sagesse et la science ; il donne la règle à ceux qui ont l'intelligence* ¹. »

Rome a reçu de lui sa mission royale. *Veuve du peuple-roi et reine encor du monde*, elle est, dans le plan divin, la tête de l'humanité.

Il a plu à Dieu d'attacher l'empire à son sol, comme il lui a plu de préparer, dès le temps des druides, un royaume à Marie dans les Gaules.

« C'est pour préparer un siège à la papauté, dit le Dante, que Dieu a mis la main à la fondation de Rome et à l'agrandissement de l'empire romain. Voilà pourquoi Rome est la cité sainte ; les pierres de ses murs sont di-

¹ Daniel, II, 21.

gues de respect, et ce sol où elle est assise est digne de plus d'honneurs que les hommes ne sauraient dire ¹. »

Entre un peuple et la terre qu'il habite, il y a je ne sais quel lien mystérieux ; car, elle aussi, est une mère. Non-seulement « le peuple romain a été, dans les divines préordinations, appelé à remplir le principal rôle dans le gouvernement de l'Église, » mais la terre même qu'il foule a été préordonnée.

« Un courtisan, dit l'évêque de Poitiers, voyant Jean XXII, un des papes français d'Avignon, irrité contre les Italiens, lui suggérait de détacher la papauté du siège de Rome et de l'unir au siège de Cahors. A cette proposition, le Pape se prit à rire :

« Bonnement, lui dit-il, c'est du délire. Ne vois-tu « pas qu'avec le beau conseil que tu me donnes, moi « et mes successeurs, nous serons tout simplement « les évêques de Cahors, tandis que celui qui siégera « à Rome sera pape ? Ne disputons pas sur les titres ; « que nous le voulions ou non, Rome restera la tête « du monde :

« *Velimus, nolimus, rerum caput Roma erit* ². »

Dès sa fondation, le nom même de *Capitole* en était le présage. Sa roche immobile, *Capitolini immobile saxum*, figurait la Pierre éternelle qui sert de base à l'Église ; elle figurait encore cette tombe de

¹ *Convito*, II, IV, ch. v.

² Instruction synodale sur Rome.

Pierre qui porte et la coupole de la Basilique Vaticane et la chrétienté.

Mille impressions de ce genre assiègent dans Rome le pèlerin catholique. Quand Servius faisait graver une tête d'agneau sur l'argent qui en a pris le nom (*pecunia de pecus*), Servius, sans le savoir, prophétisait « l'Agneau Dominateur de la terre, » qui règne, ici, non pas seulement sur les âmes, mais sur les hommes, mais sur la terre qui les porte : la monnaie, signe de la puissance souveraine, annonçait son règne, non moins qu'Isaïe. De plus, le roi victime d'un paricide, figurait lui-même la grande victime ; comme la louve nourrice de Romulus et les faisceaux du licteur annonçaient les fureurs de cet empire vu dix siècles auparavant par Daniel, sous la figure d'une bête effroyable, aux dents de fer, qui dévorait et mettait tout en pièces.

Rome antique est une certaine figure de la Chrétienté, comme Jérusalem est celle de l'Église. Romulus, qui tue son frère, rappelle involontairement les massacres du Colisée, et figure la mort de Paul, frère, lui aussi, de César, qui l'égorge quand il veut franchir l'enceinte de Rome. Grâce à ces analogies, les Papes ont pu christianiser les emblèmes et les formes de l'Empire romain. Comme les vieux Césars, ils gravent encore aujourd'hui sur les monuments les lettres P. M., *Pontifex maximus*, et l'aigle impériale, devenue le symbole de l'empire spirituel du Christ, déploie ses ailes derrière la voiture pontifi-

cale. Rome antique avait l'instinct de l'unité et de l'universalité, caractères fondamentaux de l'Église.

« Cicéron disait que Rome était la cité constituée par le concours de tous les peuples, dit M. Lafond dans ses attrayantes *Lettres d'un Pèlerin*, et Pline parle, quelque part, de l'immense majesté de la paix romaine qui enveloppe toute la terre, qui rassemble les empires divisés et ramène l'homme à l'humanité. Dans ce portrait qu'ils font de Rome, ces deux écrivains antiques semblent moins peindre la ville des Césars que la ville des Papes, dont ils pressentent, dirait-on, les immortelles destinées. Tertullien, à son tour, pour exprimer cette universelle influence de Rome, a créé le mot *romanitas* : il disait la *romanité* comme nous disons l'humanité. »

L'Église, elle aussi, identifie l'universalité et la *romanité*, et lorsque nous disons l'Église catholique romaine, nous formons un pléonasme.

Conçoit-on que le Piémont ose réclamer Rome pour sa capitale, et prétende se substituer au peuple-roi, *populum late regem*, à qui Dieu, par deux fois, a donné l'univers ? Conçoit-on qu'il se soit imaginé bonnement que les catholiques *romains* le souffriraient, et que nous Français, nous concitoyens des Apôtres, comme parlent les Papes, nous leur ferions la courte-échelle ?

« Il y a, disait Mgr Dupanloup, dans son éloquent discours en faveur des chrétiens d'Orient, des hommes qui veulent habiter là, qui veulent se poser et s'asseoir là, au

milieu de ces splendeurs et de ces grandeurs ; mais c'est impossible !... Mais la nature invincible des choses y répugnera éternellement ! On ne refait pas l'histoire ! on ne refait pas le genre humain !... Mais il faudrait alors raser Rome tout entière et en refaire une à votre taille...

« Restez donc à votre place et pour l'honneur de l'Italie et du monde ; laissez à la sienne le Vicaire immortel de Jésus-Christ. »

Au double point de vue de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel, Rome est la tête du monde : *caput rerum* ; parce qu'elle est le siège et de la Papauté et de l'Empire. Charlemagne, successeur des vieux Césars, est comme eux Empereur des Romains ; mais Empereur des nouveaux Romains, des Romains régénérés de Pierre et de Paul. En ramenant à Rome l'Empire que Constantin avait transporté à Constantinople, Léon III rétablit l'ordre providentiel qui avait été providentiellement interrompu pour laisser à l'empire spirituel le temps de se fonder, de s'affranchir, de se développer dans la Ville éternelle.

Sans doute, avec Pierre et avec Paul, tout s'est transfiguré dans Rome ; mais, dès sa fondation, l'ordre divin se dessinait, et déjà l'ombre annonçait la réalité. Quand cette réalité apparaît, la force éternelle de la parole et de l'amour succède à la force passagère du glaive et de la domination. Alors la vérité remplace les figures ; alors les traditions chantées par les poètes s'éclairent et s'accomplissent.

Si divers que soient le naturel et le surnaturel, la nature et la grâce, Dieu, par suite du lien étroit qui

les unit, esquisse dans la nature ce que la grâce doit purifier et achever. Adam est l'ébauche du Christ à venir, Rome païenne figure Rome chrétienne. Pas plus que la nature, l'Auteur de la nature ne fait rien par saut, et sa sagesse prépare, dès l'origine, tout ce que sa libre volonté réalise dans le cours des siècles.

« Rome chrétienne, dit Mgr Pie, a conservé ce sens « du pouvoir, cet instinct d'autorité qui était le caractère distinctif de l'ancienne Rome. Ce n'est pas « un fol orgueil, c'est la parole divine qui lui apprend que c'est son droit, comme son devoir, de « régir les peuples. »

Tu regere imperio Romane memento.

L'empire sans fin, *imperium sine fine*, prophétisé par Virgile, a sa réalité depuis que Rome est devenue le patrimoine de Pierre, car l'empire de Rome chrétienne, qui ne finira qu'avec le temps, se relie au règne du Christ, dont Pierre est le Vicaire : « et ce règne n'aura pas de fin. »

Daniel avait prédit cette grande révolution, en interprétant le songe de Nabuchodonosor. Dieu avait montré au roi une statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer et les pieds de fer et d'argile.

« Une Pierre se détacha de la montagne sans la main d'aucun homme, et frappant la statue dans ses pieds de

fer et d'argile, elle les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent. Ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu; mais la Pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. »

Daniel explique au roi que ces divers métaux signifiaient la succession des grands empires.

« Le quatrième (c'est l'empire romain) sera aussi fort que le fer qui brise et détruit tout, ajoute le prophète. Comme le fer brise tout, cet empire brisera et réduira tout en poudre... En ce temps-là le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit. Ce royaume ne passera pas à un autre peuple; il renversera, il réduira en poudre tous ces royaumes, et il subsistera éternellement ¹. »

Après le songe de Nabuchodonosor, Daniel, à son tour, eut une vision, et les quatre empires qui devaient *s'élever de la terre* lui apparurent sous la figure de quatre bêtes; car l'homme déchu, et, par suite, les empires qu'il fonde, sans le secours du Réparateur, cèdent à tous les instincts terrestres des sens. Alors l'animal raisonnable devient un animal sans raison; et pour le conduire il faut la force, il faut la domination.

L'homme ne diffère de l'animal que parce qu'il est éclairé « par la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » et que, par surcroît, il reçoit

¹ Daniel, II.

gratuitement la foi. Quand il repousse les vérités éternelles de la raison et de la Révélation ; quand, en un mot, il repousse le Christ, qui en est la double source comme Dieu, le Réparateur et le témoin fidèle comme homme, il ne reste plus en nous que la bête, comme parle l'Écriture.

« La quatrième bête (figure de l'empire romain idolâtre) était terrible, surprenante et extraordinairement forte. Elle avait de grandes dents de fer. Elle dévorait, elle mettait en pièces et foulait aux pieds ce qui restait...

« Et je vis, ajoute Daniel, comme le Fils de l'Homme qui s'avança porté sur les nuées du ciel jusqu'à l'Ancien des jours, et il lui fut offert.

« Et l'Ancien des jours lui donna la puissance, l'honneur et le règne. Et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera pas ôtée, et son règne ne se corrompra jamais, tous les rois le serviront et lui obéiront ¹. »

Les monuments de Rome représentent la transformation de la Cité-reine. La louve, symbole de Rome antique, fait place à l'agneau qui tapisse aujourd'hui l'abside des vieilles basiliques. La croix remplace partout les faisceaux du licteur, qui se relèvent aussitôt qu'elle s'abaisse, comme la France ne l'a que trop appris en 93. A partir de l'Incarnation, la terre n'appartient plus aux superbes et aux ravageurs du monde, aux tyrans et aux conquérants, aux Né-

¹ Daniel, VII, 7, 13, 14 et 27.

ron et aux Attila, mais à ceux qui sont doux et humbles :

Beati mites quia possidebunt terram.

Depuis la Passion, « l'Agneau est le Dominateur de la terre. » Pie IX est, de nos jours, la preuve vivante de la toute-puissance de la douceur, mais d'une douceur pleine de force.

« C'est Rome qui s'est assujéti la terre et qui s'est « nourrie de la chair et du sang de l'humanité. C'est « Rome qui a pris le genre humain dans ses bras, « comme un enfant malade, qui lui a fait respirer l'air « salubre des hauteurs, qui l'a nourri de la chair de « Jésus-Christ le Dieu vivant ¹. »

Cette grande *révolution* était annoncée dans le nom même de *Rome* : *Amor* est l'anagramme de *Roma*.

L'amour toutefois n'exclut pas l'emploi du glaive temporel. L'Église en a besoin, non pas, comme on le dit mensongèrement, pour propager la religion, mais pour *défendre* ses enfants contre le glaive temporel qui les attaque. Où en serions-nous sans Charles Martel, Pierre l'Hermite et saint Pie V ? Où en seraient les chrétiens de Chine et du Japon, de Syrie et Rome elle-même, sans l'intervention française ?

Dans le royaume du Christ, il y a deux glaives : l'un porté par l'Église catholique romaine, l'autre porté par les princes chrétiens, mais guidé par elle ; le salut de l'Europe est au prix de leur union.

¹ Louis Veuillot, *Parfum de Rome*, t. II.

VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES.

De la place du peuple à Sainte-Croix.

Lapis de pariete clamabit.

Hab., 11, u.

Le sol de Rome n'est pas seulement un trône, c'est encore un livre; livre écrit avec des colonnes et des obélisques, des palais et des églises, des statues et des fresques; livre gigantesque, accessible au vulgaire autant qu'inépuisable pour le plus érudit.

Rome est la cité du Prince de la paix, et par conséquent de l'ordre; car la paix est à ce prix. Ici, chacun est à sa place et chaque chose en son lieu, parce que l'ordre qui brille « dans l'Église, comme dans une armée rangée en bataille, » réfléchit au dehors quelques rayons de sa splendeur. Le Christ et Marie, Pierre et Paul, règnent sur les places publiques non moins que dans les cœurs; et les statues que « la patrie reconnaissante élève ailleurs aux grands hommes, » rois et pontifes, généraux et magistrats, savants et artistes, font ici complètement défaut.

Nulle ville, pourtant, n'est plus féconde en grands hommes et n'en conserve un souvenir plus durable et plus cher.

Mais à Rome, où tout est réglé, calculé, coordonné, la *Promoteca* du Capitole est réservée aux hommes de génie; Saint-Paul-hors-les-Murs, aux Papes; Saint-Pierre, aux fondateurs d'ordres; Saint-Jean-de-Latran, aux Apôtres; les autres églises aux Saints qu'on y vénère; les vestibules de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran, aux princes catholiques. Enfin, de simples plaques de marbre indiquent les bienfaiteurs des églises et de la cité : Papes ou simples fidèles, Romains ou étrangers, prêtres ou laïques. Partout, ici, l'unité est dans la variété; partout l'harmonie; partout, en un mot, le Catholicisme : dans le gouvernement comme dans l'Église, dans les arts comme dans le dogme, dans les monuments comme dans les écrits.

L'Église romaine est « une grande école de respect. » C'est pour cela que la flatterie, peste des États *laïques*, est sévèrement bannie de Rome *cléricale*. Elle ignore l'hypocrisie de la reconnaissance. Des autels pour ceux qui sont Saints, pour tous un buste en mosaïque à Saint-Paul, un tombeau dans une église, un nom sur les monuments qu'ils ont élevés ou restaurés; voilà tout ce que Rome accorde à ses Papes-Rois. Si grands soient-ils, leur personnalité s'efface devant celle des *princes des Apôtres*, comme parle la liturgie. Sur la place publique, Pierre et Paul sont

seuls en vue, parce que, seuls, en réalité, ils règnent sur la Ville dont ils sont les patrons.

Les Apôtres eux-mêmes ne sont que les délégués du Christ, *pro legatione Christi*. Au-dessus de leur tête s'élève l'étendard royal de la croix, arboré au sommet des obélisques. Puis, à l'ombre de cette croix victorieuse, apparaît la Reine des Apôtres, représentée sur la colonne de Sainte-Marie-Majeure comme *Mère du vrai Dieu*, comme *Mère du prince de la paix*, et, sur la place d'Espagne, comme « Vierge immaculée, » comme « ennemie du serpent, » qu'elle écrase sous son talon. A chaque coin de rue, d'innombrables madones proclament ses attributs secondaires : c'est la Vierge des douleurs, la Mère du bon conseil, etc.

Grâce à ces dispositions matérielles, rien ne distrait la pensée « de ce droit divin, » qui est le fondement du *salut temporel* comme du salut éternel des peuples ; le fondement de la *Chrétienté* non moins que de l'Église. Les pierres mêmes, à Rome, proclament la souveraineté de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, puis le *principat* de Pierre et de Paul. A Rome, non-seulement on croit, mais on *sent* que le Christ est avec l'Église jusqu'à la consommation des siècles. On sent l'Esprit du Christ comme on sent les battements du cœur de l'homme en portant la main sur sa poitrine.

Dans les œuvres d'art inspirées par les Papes, le génie de l'homme est soutenu par une sagesse plus haute ; on sent que l'inspiration, sans laquelle l'artiste n'est qu'un habile manœuvre, est plus rap-

prochée de sa source. Ici, l'Esprit de Dieu, même dans l'ordre matériel et humain, « lave ce qui est souillé, arrose ce qui est aride, guérit ce qui est blessé, adoucit la rudesse, réchauffe ce que la mort a refroidi, règle ce qui est déréglé¹. » De là ce parfum de poésie qui embaume l'atmosphère.

Cet idéal chrétien, qu'on touche, qu'on voit partout, prédispose merveilleusement les âmes à la grande mission de l'Église. Parmi les arguments que l'on fait valoir en faveur de l'ordre temporel, ce dernier, bien qu'accessoire, ne me paraît pas sans valeur. Supposez Rome capitale du Piémont; supposez ses places encombrées des grands hommes de l'italianisme : Charles-Albert et Cavour, Passaglia et Cialdini, en attendant Garibaldi et Mazzini, et peut-être Orsini et Milano; supposez des obélisques, des colonnes, des arcs de triomphe pour les tristes victoires de Gaëte et d'Ancône, de Spolète et de Castelfidardo, le Catholicisme, à coup sûr, en recevrait le contre-coup; et si libre que l'on puisse laisser le Pape « dans son jardin du Vatican, » la foi des Romains perdrait sa pureté et sa flamme. La peinture et la sculpture, livre des ignorants, n'auraient que de faux accords, au lieu de former l'harmonieux concert qui ravit l'artiste et surtout le chrétien. Ce serait, comme au fronton de notre ex-Panthéon, un pêle-mêle où tout se heurte, sans aucun souci de cet idéal divin dont

¹ *Prose de la Pentecôte.*

l'homme a l'instinct, surtout quand l'image de Dieu, qu'il porte en lui, a été réparée par le baptême.

Partout, mais surtout à Rome, l'art joue un grand rôle; et pour mon compte, il m'a donné plus de leçons que bien des gros livres.

Entrons par la porte *Flaminia*, autrement dite porte du *Peuple* : c'est le centre où tout rayonne. C'est par là qu'après l'exil, Pie VI, dans son glorieux cercueil, Pie VII, dans son char triomphal, ont fait leur rentrée au Vatican; l'un, pour s'y reposer de son douloureux pèlerinage; l'autre, pour instruire et bénir de nouveau « la Ville et l'univers. »

Les glorieux patrons de Rome, saint Pierre et saint Paul, sont en sentinelle au dehors, tandis que de l'autre côté de la porte vieille *sainte Marie du peuple*.

Cette église est célèbre et par le tombeau de Néron qui en occupait l'emplacement, et par l'apparition de la Vierge à Pascal II, pour demander qu'on lui érigeât un temple dans ce lieu même, afin de le purifier et d'en chasser les esprits de ténèbres dont il était le repaire. Il est célèbre aussi par le zèle du peuple romain, qui fit bâtir l'église à ses frais et lui donna ensuite son nom, et enfin par la sainte image que Grégoire IX y transporta de Saint-Jean-de-Latran, afin de préserver la ville de la peste.

Derrière l'église se développe une vaste place circulaire. Au milieu des hémicycles jaillissent deux fontaines couronnées par les gigantesques statues de

Rome et de Neptune, tandis qu'en face de la porte s'élèvent deux élégantes églises symétriques, œuvres de Rainaldi, et qui encadrent les trois grandes voies romaines :

La rue Babuino, qui arrive à la place d'Espagne et conduit au Quirinal. Elle se rattache par l'escalier de la Trinité-du-Mont à l'immense ligne qui passe par Sainte-Marie-Majeure pour aboutir à sainte Croix-de-Jérusalem ;

La rue du Corso, construite sur l'emplacement de la voie *Flaminia*. Elle conduit au Capitole et se rattache à la grande ligne qui passe par le Forum, longe le Colisée et aboutit au Latran ;

La rue Ripetta enfin, qui mène à Saint-Louis-des-Français et qui, en se brisant près du Tibre, qu'elle longe en partie, conduit au Vatican.

Pour juger l'ensemble de Rome, parcourons successivement les grands rayons dont la place du Peuple est le centre.

L'hémicycle de gauche de la place du Peuple touche au mont Pincio, sur lequel on monte par une large allée en lacet, sillonnée chaque soir par d'élégants équipages. De ces hauteurs, l'œil embrasse tout l'ensemble de la Ville Sainte ; ses obélisques, surmontés de la croix victorieuse, ses colonnes couronnées des statues de bronze de la Mère de Dieu et des princes des Apôtres, ses dômes splendides, ses grandes basiliques, tout le quartier du Vatican : la place Saint-Pierre, le palais des Papes, le fort Saint-Ange.

Au centre de la place du Peuple s'élève, entre quatre fontaines, un obélisque entouré de quatre lions et surmonté de la croix.

Sur la face qui regarde Sainte-Marie-du-Peuple, on lit :

Plus auguste et plus joyeux, je m'élève devant le temple de celle qui, sous le règne d'Auguste, a vu sortir de son sein virginal le soleil de justice.

Et sur la face opposée :

Sixte V a dédié à la croix invincible cet obélisque, autrefois sacrilègement dédié, par Auguste, au soleil, dans le grand cirque.

En face de l'obélisque s'élève sur la place d'Espagne, la belle colonne dédiée par Pie IX à l'Immaculée-Conception, qui mérite une mention toute spéciale; j'en parlerai ailleurs.

On peut regretter que le monument de la place d'Espagne ne couronne pas quelque hauteur, le fort Saint-Ange ou le Pincio, par exemple. De là, comme à notre Fourvières, la Vierge aurait béni la ville entière prosternée à ses pieds. De son palais, le Pape aurait pu, chaque jour, contempler « le secours des chrétiens; » et quand, du haut du balcon de Saint-Pierre, il donne la bénédiction, le peuple romain aurait eu sous les yeux le signe sensible des grâces que les mains du Vicaire du Christ attirent d'en haut et que la Vierge sans tache, « Mère de la grâce divine, »

verse sur le monde. Mais l'Espagne, qui a tant fait pour l'Immaculée Conception, avait bien droit à l'honneur que lui a fait la Vierge en s'arrêtant sur la place qui porte le nom de la grande nation *catholique*, et l'emplacement choisi au pied de la Trinité-du-Mont et de son obélisque fleurdalisé a aussi ses mystères.

Du Pincio on descend, par une pente douce, à la Trinité-du-Mont, due, dit l'inscription, « à la munificence des rois de France. » Un pensionnat, dirigé par des religieuses françaises du Sacré-Cœur, joint l'église. Les jeunes princesses de Naples, parmi lesquelles se trouve la gracieuse filleule de Pie IX, en suivent les cours. C'est une des compensations de l'exil; car quel que soit l'avenir que la Providence réserve à la maison royale, l'exemple et les leçons des saintes religieuses ne seront pas stériles. Elles sèment dans une terre riche et féconde.

Devant l'église, au sommet du majestueux escalier qui descend à la place d'Espagne, se dresse encore un obélisque :

Pie VI l'a dédié à l'auguste Trinité et a placé à son sommet le trophée de la croix.

Élevée sur une fleur de lis de bronze qui lui sert de piédestal, la croix de la Trinité-du-Mont rappelait aux rois de France et leurs devoirs et le secret de leur force. La croix, en effet, est le paratonnerre des monarchies; mais pour les protéger, il faut qu'elle les domine. A cette condition seule elle détourne la

foudre. Puissent les rois de l'Europe le comprendre pendant qu'il en est temps encore !

En suivant le rayon de gauche qui part de la place du Peuple, en se brisant à la place d'Espagne, on rencontre Sainte-Marie-Majeure. Là encore un obélisque et une colonne chargés des mêmes enseignements :

J'adore, dit l'obélisque, le Seigneur Christ, qu'Auguste adora lorsqu'il allait naître d'une vierge, il défendit ensuite qu'on l'appelât Seigneur :

QUEM. AUGUSTUM.

DE VIRGINE.

NASCITURUM.

VIVENS. ADORAVIT.

SEQ. DEINGEPS.

DOMINUM.

DICI. VETUIT.

ADORO.

D'après la tradition, c'est au Capitole qu'eut lieu l'apparition à laquelle l'obélisque fait allusion. On voit à l'*Ara Cæli* une inscription qui en perpétue le souvenir.

De l'autre côté de Sainte-Marie-Majeure, en face du portail s'élève une majestueuse colonne.

Paul V a fait don de cette colonne à CELLE dont les entrailles ont porté le Prince de la paix, et placé au sommet la statue d'airain de cette même Vierge.

Voici les autres inscriptions de la colonne :

*Que le Christ, par sa croix invincible, donne la paix
au peuple, lui qui, durant la paix d'Auguste, voulut
naître dans une étable :*

CHRISTUS.
PER INVICTAM.
CRUCEM.
POPULO. PACEM.
PRÆBEAT.
QUI. AUGUSTI. PACE.
IN. PRÆSEPE. NASCI.
VOLUIT.

Et sur la face opposée :

*J'adore avec joie le berceau du Christ Dieu éternelle-
ment vivant, moi qui servais tristement à décorer le
tombeau d'Auguste mort :*

CHRISTI. DEI.
IN. ÆTERNUM. VIVENTIS.
CUNABULA.
LÆTISSIME. COLO.
QUI. MORTUI.
SEPULCRO. AUGUSTI.
TRISTIS.
SERVIEBAM.

En poursuivant sa route, on arrive à Sainte-Croix-
de-Jérusalem. C'est la Terre-Sainte, puisque Sainte

Hélène y a transporté de la terre du Calvaire pour former le nouveau sol de l'église élevée à la Croix qu'elle eut le bonheur de retrouver. L'abside est ornée de grandes et belles peintures qui rappellent l'Invention de la Sainte Croix, sceptre royal du Christ, que nous allons retrouver sur les grandes lignes qui nous restent à parcourir.

III

VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES.

De la place du peuple au Latran.

J'entendais vraiment une parole :
c'était la parole de Rome, et aussi la
parole de Dieu.

(*Le Parfum de Rome*, I, 9.)

LIGNE DU CORSO.

La ligne du Corso, chère au touriste pour ses palais splendides et ses beaux magasins, pour ses fêtes populaires et les élégants équipages qui la sillonnent chaque soir, en se rendant à la villa Borghèse ou au Pincio, n'est pas moins riche que la première ligne en monuments de victoire. J'ai peu à m'occuper ici des églises, qui appartiennent à l'ordre spirituel, surnaturel, purement divin. Les colonnes et les obélisques, au contraire, marquent le passage de l'ancien ordre social au nouveau ; le passage du règne de l'homme au règne de l'Homme-Dieu. C'est le signe de la réparation des choses du temps par le christianisme.

Toutefois, saluons, en passant, Saint-Laurent *in Lucina*, où le gril du saint martyr est conservé; Sainte-Marie, bâtie par sainte Lucine sur l'emplacement de sa propre demeure; Sainte-Marie *in via lata*, où saint Paul fut deux ans prisonnier, sans cesser pour cela son apostolat, et, dans le voisinage, les Douze-Apôtres, où reposent les corps de saint Philippe et de saint Jacques le Mineur. Les insignes et nombreuses reliques que l'on vénère en ces églises ont été les instruments de la victoire spirituelle, qui des âmes a rayonné, depuis Constantin, jusque sur les places publiques. Ce rayonnement signale le triomphe de la cité de Dieu sur la cité des hommes, de l'autorité sur la domination, du dévouement sur l'égoïsme. La Révolution l'a si bien compris, que tout en tolérant provisoirement le culte catholique quand il est renfermé dans les églises, elle n'admet ni les croix ni les processions extérieures, ni rien de ce qui rappelle le règne du Christ sur la terre. En 1830, il est peu de villes où elle n'ait tenté, au nom du libéralisme, de bannir de la place publique tout ce qui rappelle la société chrétienne, c'est-à-dire la subordination de l'ordre humain à l'ordre divin. La restauration du Panthéon révéla sa pensée. *Posuerunt sua signa*, dit alors l'intrépide archevêque de Paris.

Rome est à l'abri de ces apostasies. On s'y fait gloire d'obéir partout au Christ et à ses ministres, et l'on est chrétien sur la place publique non moins que dans le temple.

Sur la place *Colonne*, qui occupe une partie de l'ancien forum d'Antonin, s'élève la colonne Antonine dédiée par Sixte V à saint Paul dont la statue orne le sommet.

C'est maintenant, dit l'inscription, que je suis vraiment triomphale et sacrée. Je porte le pieux disciple du Christ qui, par la prédication de la croix, a triomphé des Romains et des Barbares.

En poursuivant sa route, on monte, d'une part, au Capitole, occupé par le sénat de Rome, et la *Promotéca*, musée des hommes célèbres, fondé par Pie VII; de l'autre, au couvent des Franciscains et à Sainte-Marie du Capitole, dite l'*Ara Cæli*, qui s'élève sur les ruines du temple de Jupiter Capitolin, comme à l'autre extrémité du Corso, Sainte-Marie du Peuple sur le tombeau de Néron. Or, Jupiter et Néron, que Marie foule aux pieds, sont la personnification la plus complète du règne de Satan; la personnification de l'idolâtrie et du césarisme. Le père des dieux de l'Olympe les résume tous; Néron, de son côté, résume en lui Tibère, Dioclétien, Héliogabale et Caligula; tout ce que l'enfer a vomi de tyrans pour étouffer, avec le règne et la justice de Dieu, la vérité et la liberté que son Fils apporte au monde. Saint Chrysostome voit en ce monstre la vive figure de l'Antechrist.

A Rome, les pierres parlent et parlent un langage divin, car c'est la voix du Vicaire de Jésus-Christ, écho de la voix du Christ, de la Vierge et des Saints, c'est la voix de l'Esprit qui enseigne toute vérité.

Or, ici les lieux et les monuments reportent à Marie l'origine de notre délivrance. « Celle qui a vu sortir de son sein virginal le Soleil de justice, » comme parle l'obélisque de la place du Peuple, Celle qui écrase la tête du Serpent, comme on le voit figuré sur la place d'Espagne, est, par sa maternité divine, le principe de notre salut en ce monde et dans l'autre. Elle nous a donné avec le Christ, Fils de Dieu, la vraie religion, source de tous les biens célestes, et avec le même Christ, fils de l'homme, mais de l'homme innocent, la vraie légitimité, source de tous les biens du temps. En rétablissant le droit divin, c'est-à-dire la royauté de Dieu sur la terre comme dans le ciel, le Christ a tout restauré. Alors la vraie religion, la religion chrétienne, refoulant dans l'abîme Jupiter et les dieux, a tué l'idolâtrie. Alors, l'autorité chrétienne purifiant, rectifiant, sanctifiant, « par la grâce de Dieu, » le droit humain que la chute a brisé et corrompu, a tué le césarisme et enchaîné les bêtes fauves qui dévorent le monde lorsque le Christ ne règne pas et surtout lorsqu'il ne règne plus.

Cette double délivrance commence à l'*Ara Cœli*. Avant même la naissance du premier-né de Dieu, Auguste, le voit dans le ciel et lui élève un autel au Capitole, avec cette inscription :

ARA PRIMOGENITI DEI.

L'église d'Ara-Cœli a consacré cette tradition. A

gauche du maître-autel s'élève la rotonde de Sainte-Hélène, et sur la frise on lit :

Hæc quæ Ara-Cæli appellatur, eodem in loco dedicata creditur in quo Virgo, sanctissima Dei mater, cum filio suo se Cæsari Augusto in circulo aureo e cælo monstrasse perhibetur.

« Cette chapelle, appelée Ara-Cæli, est bâtie au lieu même où l'on croit que la très-sainte Vierge, mère de Dieu, se fit voir, avec son Fils, à César-Auguste, dans le ciel, au milieu d'un cercle d'or. »

L'obélisque de Sainte-Marie-Majeure nous apprend qu'à partir de ce moment Auguste défendit qu'on l'appelât seigneur. Le *seul Seigneur* du ciel et de la terre allait descendre du ciel.

Ainsi Dieu a voulu qu'Auguste, fondateur de l'Empire et souverain pontife des dieux, reconnût la divinité et l'autorité de son Fils, et annonçât par des actes publics notre délivrance, délivrance qu'il fallut acheter toutefois par la mort du Christ et de plusieurs millions de martyrs : pour vaincre il faut combattre. Entre le césarisme et l'idolâtrie, il se fit un horrible pacte. Satan dit à César : « Adore-moi, et fais-moi adorer, et je te donnerai tous les royaumes de la terre. Tue, brûle, jette aux bêtes les chrétiens ; abreuve la plèbe de leur sang et je te donnerai des maisons d'or et des repas somptueux, des esclaves et des courtisanes, des flatteurs et des prétoriens, tous les enivremens de l'orgueil et des sens. »

Pendant trois siècles, les conjurés se tinrent parole ; pendant trois siècles, César se vautra dans la fange, et le Père du mensonge et de la mort s'enivra des fumées de l'encens et de vapeurs sanglantes. Mais le sang des Martyrs délivrait les âmes en attendant que le sang du soldat chrétien délivrât les corps. Quand le Christ voulut régner, non plus seulement sur les âmes, mais sur les peuples, quand il voulut délivrer l'humanité, il fit apparaître dans le ciel sa croix lumineuse et dit à Constantin : « Marche avec moi, tu vaincras par ce signe, *in hoc signo vinces.* » Et Constantin donna la paix à l'Église, en attendant Charlemagne qui lui donna le règne en fondant le Saint-Empire.

Depuis la Réforme, la Chrétienté se défait pièce à pièce. L'Europe repousse le règne du Christ, qui avait remplacé les Tibère et les Néron par les saint Louis et les saint Ferdinand. Elle lui dit : « Nous ne voulons plus que tu régnes sur nous, nous n'avons d'autre roi que César. Va-t-en, toi et tes Saints ; ton royaume n'est pas de ce monde. »

César, évoqué depuis trois siècles, sortira-t-il de la tombe à la voix de l'italianisme ? Je l'ignore, mais la louve rôde autour de Rome pour y rentrer.

Qu'on y prenne bien garde, la Bête renait en Italie. Si dans le ciel, le Christ et Marie, si sur la terre, le Pape et la France n'y mettent obstacle, l'Italie retourne au césarisme et à l'idolâtrie.

Quand, sciemment, volontairement, les peuples re-

poussent l'Église et le Christ, afin de suivre librement leurs passions, ils en arrivent là forcément; car les passions s'accoutument bien mieux du culte de la nature et de l'homme que du culte du Dieu vivant et de l'Homme-Dieu; mieux de la toute-puissance d'une opinion changeante et d'un César précaire qui s'entoure d'ambitions cupides, que de la loi de Dieu et de l'autorité durable d'un roi ministre de Dieu pour le bien, et qui porte le glaive pour frapper les méchants. Mais, grâce à Dieu, le 6 décembre 1854 a vaincu l'idolâtrie et le césarisme moderne.

Pie IX les a frappés de nouveau le 8 et le 9 juin 1862. Dix jours après on célébrait cette victoire à l'Ara-Cœli par un triduo en l'honneur des Martyrs franciscains. La façade, brillamment illuminée, éclairait la place du Capitole et projetait ses feux sur le Corso. L'église était inondée de lumières, et ses trois nefs, entièrement drapées avec cette élégance splendide qui n'appartient qu'à Rome; les tableaux des Martyrs apportés de Saint-Pierre chez les Franciscains qui les avaient fait peindre, étaient encadrés dans de riches tentures; et la prière montait au ciel portée sur des flots d'harmonie : de l'aveu de tous, l'Ara-Cœli, ce soir-là, le disputait à Saint-Pierre.

Je sortis de cette église triomphale le cœur plein d'espérance; car je savais que le sang des nouveaux Saints y cimentait plus fortement encore « l'autel du premier-né de Dieu; » que la Vierge qui avait plané

sur le corps des Martyrs, couvrait leurs images de son ombre ; qu'avec elle et par elle leurs vingt-trois croix jointes à la croix du Rédempteur, refouleraient dans l'abîme les Césars et les dieux du Capitole.

De l'autre côté de l'Ara-Cœli, sur le chemin qu'il faut prendre pour se rendre au Latran en contournant le Capitole, on longe le forum de Trajan. Au milieu des colonnes brisées se dresse la colonne que Trajan éleva pour perpétuer sa victoire sur les Daces et qui plus tard recouvrit ses cendres.

Sixte V l'a relevée « pour en faire don à Pierre, » qui foule aux pieds César son bourreau.

Pierre et Paul, debout sur les colonnes qui entourent le Capitole, semblent deux sentinelles sublimes, placées là par Marie pour défendre la citadelle dont elle s'est réservé la garde.

Deux églises symétriques s'élèvent à vingt pas de la colonne Trajane : l'une sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette, de la maison où le Verbe s'est fait chair et est descendu du ciel pour nous hommes et pour notre salut ; l'autre dédiée à Marie encore, en souvenir de la délivrance de Vienne par Sobieski.

On ne fait pas un pas dans Rome sans assister au triomphe du Christ et de ses soldats. Lorette, il est vrai, nous rappelle une défaite, mais là aussi, la mort est victorieuse. Comme le tombeau du Christ, le tombeau des martyrs est glorieux.

Du Capitole on descend au Colysée, théâtre du combat des deux cités et des deux civilisations repré-

sentées d'un côté par Jupiter et de l'autre par le Christ; d'un côté par Néron, qui est à la fois César et souverain pontife, de l'autre par Pierre et Paul, par Charlemagne et Léon. Pour s'y rendre, on traverse le forum où s'accumulaient toutes les magnificences, toutes les superstitions de Rome antique, et c'est à travers ces ruines que l'on arrive au Latran, où se concentrent les origines du christianisme : la *Scala-santa* et le palais de Latran, l'église et le baptistère, l'obélisque et le triclinium.

L'obélisque de Constantin s'élève entre le Colisée et la *Scala-Santa*, qui l'un et l'autre nous disent à quel prix la croix a soumis le monde.

Ici, dit l'inscription, Constantin, vainqueur par la Croix, a reçu le baptême et combattu pour la gloire de la Croix.

La gloire de la Croix, voilà l'éternel chant de Rome.

Au baptistère, Camassei et Maratta ont retracé les grandes scènes de la vie du premier empereur chrétien : l'apparition de la Croix, — le combat contre Maxence, — le triomphe de Constantin, — les conséquences de ce triomphe, qui furent la destruction des autels et des statues des faux dieux, l'exaltation de la Croix et la condamnation d'Arius et de ses livres : en un mot, l'abolition du Césarisme païen et de l'idolâtrie, et la répression de l'hérésie, qui de sa nature tend à le ramener. Au-dessous de chaque tableau, une inscription en explique le sujet et le sens.

Que tous les catholiques veuillent bien se donner la peine d'étudier l'histoire et même la théologie dans les peintures, les sculptures et les monuments de Rome : ce livre, à la portée de tous et dont les magnificences ravissent le cœur et les yeux, nous remettra dans la voie de la vérité. Rome a des écoles de théologie et de langues, pourquoi n'aurait-elle pas une école spécialement chargée de révéler à l'étranger ses grandeurs et ses enseignements?

IV

VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES.

De la place du Peuple au Vatican.

Vox clamantis in deserto.

Parlons maintenant de la ligne qui mène au Vatican. Ce quartier rappelle avec plus d'éloquence encore la royauté du Christ et le triomphe de la Croix.

Saint Pierre, avec les clefs, saint Paul, avec l'épée, gardent l'entrée du pont Saint-Ange, autrefois nommé pont Elie.

D'ici, dit l'inscription du piédestal de saint Pierre, il pardonne aux humbles.

D'ici, dit l'autre inscription, il châtie les superbes.
Ne dirait-on pas la traduction du vers antique :

Parcere subjectis et debellare superbos ?

A chaque pas, dans Rome, on rencontre de ces analogies ; à chaque pas, Rome chrétienne accomplit les figures de Rome païenne.

De chaque côté du pont sont rangés des anges chargés des instruments de la Passion. L'un d'eux porte la Croix, avec cette inscription :

Son sceptre est sur son épaule.

En face, un autre ange soutient le titre de la Croix, accompagné de ces mots :

C'est par ce bois que Dieu a régné.

En face du pont est le môle d'Adrien, nommé aujourd'hui le fort Saint-Ange. La statue en bronze qui le domine rappelle l'apparition de saint Michel, sous saint Grégoire le Grand, le jour de Pâques 596, et la cessation de la peste.

Ce monument, aux abords du Vatican, prend pour le spectateur un sens plus large. Le messager du Prince de la paix, le grand archange, en remettant l'épée dans le fourreau, semble dire que, depuis le Calvaire, ce n'est plus l'épée, c'est la parole et la Croix qui règnent dans Rome.

A quelques pas de là, la petite église de *la Transpontina* rappelle à quel prix ce triomphe fut acheté. Les princes des Apôtres s'élèvent triomphalement sur les colonnes mêmes où Néron les a fait attacher et battre de verges.

Enfin, on arrive au Vatican.

Au centre de l'immense place, entourée de la colonnade circulaire du Bramante et couronnée d'innombrables statues de Saints, se dresse le plus grand

obélisque de Rome. Il est surmonté d'une croix, qui renferme une parcelle de la Croix du Sauveur.

Les faces latérales disent que Sixte V, Souverain Pontife, a consacré à la Croix invincible l'obélisque du Vatican, dédié sous Néron aux dieux des nations.

Sur la face qui regarde la ville on lit ces mots :

ECCE. CRUX. DOMINI.

FUGITE.

PARTES. ADVERSÆ.

VICIT. LEO.

DE. TRIBU. JUDA.

Voici la Croix du Seigneur, fuyez, factions ennemies, il a vaincu, le lion de la tribu de Juda.

Sur celle qui regarde Saint-Pierre :

CHRISTUS. VINCIT.

CHRISTUS. REGNAT.

CHRISTUS. IMPERAT.

CHRISTUS. AB. OMNI. MALO.

PLEBEM. SUAM. DEFENDAT.

Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande ; que le Christ préserve son peuple de tout mal.

Toute l'histoire de Rome, toute l'histoire de l'Eglise et de la Chrétienté se résume là.

Au bas de l'escalier qui conduit à Saint-Pierre,

Pie IX a fait placer les statues gigantesques des princes des Apôtres. Ils veillent au pied de la forteresse du Catholicisme, comme ils veillent à la porte du Peuple. Ils veillent à la porte du Peuple, là où fut le tombeau de Néron, et au Vatican, dans ces jardins où ce même Néron se servait des chrétiens en guise de flambeaux pour éclairer ses courses nocturnes.

On monte à la Basilique sous les yeux du Christ et des douze Apôtres, qui couronnent la façade. Puis, sous le vestibule, deux cavaliers sublimes sont en vedette :

A droite, Constantin, monté sur un cheval fougueux et les yeux fixés sur la Croix qui brille dans le ciel.

Sur la banderolle qui s'en détache, on lit :

Les nations marcheront dans ta lumière et les rois dans ta splendeur.

En face du premier empereur chrétien, veille le fondateur du Saint-Empire romain :

CHARLEMAGNE, *vengeur de l'Église romaine.*

Dans le vestibule, c'est principalement le règne extérieur du Christ que les monuments rappellent ; mais en entrant dans le temple, toute pensée terrestre s'efface. Les fondateurs d'Ordres remplacent les empereurs et forment la haie pour nous conduire à la Confession, qu'abrite le dôme étincelant, soutenu par les quatre Évangélistes, et de là à cette chaire su-

blime de saint Pierre, portée par les quatre docteurs de l'Église.

Au milieu de cette sainte assemblée, un seul pontife est assis : c'est Pierre, tenant de la main gauche les clefs, de la droite bénissant l'Église, et présentant son pied aux fidèles, qui chaque jour viennent en foule y coller leurs lèvres ; c'est Pierre, toujours vivant dans ses successeurs. Aux jours solennels on le revêt de la tiare et de la chape, insignes de son immortel pontificat. Il les portait le jour de la Pentecôte et semblait présider l'Église, assemblée pour la Canonisation des Martyrs.

Le corps glorieux du prince des Apôtres repose au centre du dôme, la plus splendide merveille du Vatican. Entouré de sa Mère, des Apôtres, des prophètes, d'une légion d'anges, ayant au-dessus de lui le Père éternel, qui plane au plus haut de la voûte étincelante, le Christ prononce ces paroles, qui se détachent en bronze sur la frise d'or de la coupole :

TU ES PIERRE ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE ET JE TE DONNERAI LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX.

L'intérieur de la Basilique célèbre le triomphe spirituel de l'Église, triomphe que les grands rois qui veillent sous le vestibule ont préparé, en assurant sa liberté.

La liberté ! Voilà en effet la seule *faveur* que l'Église réclame des puissances de la terre, et cette

faveur est un droit qu'elle tient du Christ, Libérateur du monde. Aux rois elle apporte l'autorité en échange de la liberté qu'ils lui garantissent; aux peuples, les libertés politiques et civiles qu'ils demanderont vainement aux hommes *seuls*, car la liberté des âmes est le préliminaire indispensable de la liberté des corps. Quand la raison est délivrée de ses erreurs et le cœur de ses faiblesses et de ses corruptions, alors, mais alors seulement, tombent toutes les chaînes, toutes les servitudes.

Le Christ, sans doute, est avant tout le Sauveur des âmes; mais qu'on ne l'oublie pas, c'est l'homme tout entier qu'il est venu réparer, restaurer, délivrer. « Il est descendu du ciel, dit le CREDO, *pour nous hommes* » et pour notre salut. » Il est venu détruire toute tyrannie : celle des hommes comme celle du père du mensonge et de la mort. Il nous a délivrés en nous apportant du ciel la vérité libératrice, et quand, au prix de son sang, et du sang des siens, elle aura vaincu partout le mensonge, alors toute chaîne sera brisée, et, « la mort, cette dernière ennemie de l'homme, sera vaincue. »

V

VOIX DE LA PEINTURE.

Palais du Vatican et de Latran.

L'art chrétien a pour principe de faire
parler, non-seulement les figures peintes
ou sculptées, mais encore les murailles.

(Mgr. MALOU, *Iconog.*).

L'intérieur des palais pontificaux complète les enseignements des places publiques. Sans parler de la Bibliothèque vaticane, déjà connue du lecteur, au palais du Latran, deux salles distinctes et contiguës, la salle royale, et la salle pontificale, représentent, par leur emplacement même, l'union et la distinction des puissances.

Dans la salle pontificale, de grandes fresques de Zuccheri rappellent les principaux actes du gouvernement spirituel des Papes, et, dans la salle royale, ce que les Empereurs ont fait pour la religion.

Le tableau principal représente l'Église sous les traits d'une femme assise, vêtue pontificalement et

portant dans ses mains les clefs et la tiare. Elle est entourée de douze Empereurs, qui s'inclinent devant elle.

« *Les Empereurs chrétiens, dit l'inscription, abaissant leurs faisceaux, vénèrent, en suppliant, la sainte Église romaine.* »

Sur les autres parois de la salle, chacun des Empereurs a son portrait en pied, avec l'indication de ce qu'il a fait pour la religion. Voici quelques inscriptions :

En face du tableau principal :

CONSTANTIN, *premier Empereur chrétien et propagateur de la foi;*

Puis, sur les parois latérales :

THÉODOSE I^{er} *fait graver sur la monnaie d'or le signe de la croix;*

THÉODOSE II *ordonne à tous les peuples de suivre la foi que saint Pierre apôtre apporta aux Romains;*

HONORIUS *réprime les hérétiques africains;*

JUSTINIEN, *écoutant saint Agapit, laisse à la postérité un exemple signalé d'obéissance au Siège apostolique;*

PHOCAS *rend un édit pour que tous vénèrent le pouvoir suprême que le Christ a confié à l'Église;*

HÉRACLIUS *reprend la sainte Croix aux Perses;*

MARTIANUS est appelé, par le concile de Chalcédoine, un nouveau Constantin, à cause de son grand zèle pour la foi catholique.

La salle où se trouve la mosaïque des bains de Néron répète les grandes scènes de la vie de Constantin, déjà peintes au baptistère. Un des tableaux représente, dit l'inscription :

CONSTANTIN reconnaissant le Christ dans son Vicaire, et conduisant par la main le cheval monté par saint Sylvestre.

Au Vatican, Raphaël, Jules Romain, Pierre de Crémone, reproduisent les mêmes scènes dans les *Chambres de Raphaël*. C'est d'abord la salle de Constantin, où, comme au baptistère, comme au Latran, sont peints par d'inimitables artistes, l'apparition de la Croix, la victoire de Constantin, son baptême, et de plus la donation de Rome à saint Sylvestre.

Rome aime à reproduire les traits et les gestes du premier empereur chrétien. Ils rappellent le cri de salut que la politique européenne n'entend plus depuis trois cents ans :

IN HOC SIGNO VINCES !

La chambre suivante représente le châtiment d'Héliodore, où, par un anachronisme symbolique et calculé, Raphaël fait assister le Pape. Porté sur la *sedilia*, il semble dire à tous les usurpateurs sacrilèges, à tous les fils parricides et dégénérés :

Discite justitiam moniti.

En face est peinte la retraite d'Attila devant saint Léon, que saint Pierre et saint Paul protègent de leur victorieuse épée. Dieu désillait les yeux du Barbare, et le pinceau de Raphaël ouvre les nôtres; mais la foi n'a besoin ni des visions, ni des révélations du génie. Tout catholique voit Pierre et Paul planant au-dessus du Roi-Pontife pour protéger la Ville Sainte. A coup sûr, la France, en gardant Rome, rend service au Pape, et naguère le cardinal Antonelli le proclamait hautement dans sa réponse à M. de Lavalette. Mais, après tout, elle rend service au roi de Piémont plus encore qu'au Pape. Le jour, en effet, où l'intrigante ambition des chefs de la révolution italienne ne trouverait plus d'obstacles dans les baïonnettes françaises; le jour où le roi d'Italie entrerait dans Rome, l'épée de Pierre et de Paul serait suspendue sur sa tête, et le grand Archange à qui Dieu a confié la garde de son Église reprendrait la verge; ou plutôt le Ciel n'aurait rien à faire : les Mazzini et les Garibaldi se chargeraient des vengeances divines, et la république Romaine s'annexerait à son tour le Piémont.

Qui annexe sera annexé.

Il n'est pas besoin d'être prophète pour annoncer ces choses : il suffit d'ouvrir les oreilles et les yeux.

Dans la salle dite *de l'incendie du Bourg*, à cause du tableau principal, on remarque la victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins à Ostie, le couronnement de Charlemagne à Saint-Pierre et la justification de

Léon III. Sous ce dernier tableau on lit ces mots du grand Empereur :

« C'est à Dieu et non pas aux hommes qu'il appartient de juger les évêques. »

Les soubassements représentent les grands princes catholiques. Voici quelques inscriptions :

PEPIN LE PIEUX *donne l'exemple d'agrandir l'Église en lui restituant l'exarchat de Ravenne et en lui offrant plusieurs autres possessions ;*

CHARLEMAGNE, *épée et bouclier de l'Église romaine ;*

LOTHAIRE, *défenseur de la liberté pontificale ;*

FERDINAND, *roi catholique, propage l'empire du Christ.*

J'ai regretté de ne pas trouver là notre Clovis.

Cette courte notice ne peut mentionner les innombrables fresques du Vatican. Je dirai pourtant encore un mot de la salle royale, qui sert de vestibule aux chapelles Pauline et Sixtine.

Au-dessus de la porte de la chapelle Pauline, au-dessus de la place occupée par le trône du Pape, quand naguère il tenait les Consistoires publics qui ont précédé la Canonisation, on lit cette maxime, que développent ensuite les grandes fresques de la salle :

DIEU rend à chacun selon ses œuvres.

Au centre de la salle royale domine la grande figure de Charlemagne, avec cette inscription :

CHARLEMAGNE remet l'Église romaine en possession de son patrimoine.

En face, l'excommunication de Frédéric; puis, de chaque côté de ces tableaux, les grandes luttes de la Chrétienté :

L'alliance de Venise, de l'Espagne et de saint Pie V pour résister aux Turcs ;

L'Église romaine, sous la figure d'une femme coiffée de la tiare, et tenant d'une main les clefs, de l'autre la Croix, unit les deux empires sous l'inspiration de l'Esprit-Saint ; les anges couronnent les alliés ;

La bataille de Lépante ;

Alexandre III, poursuivi par Frédéric et allant se cacher à Venise, où il est reconnu, traité avec honneur par la république, qui le remet en possession des États de l'Église ;

Frédéric, vaincu et fait prisonnier par les Vénitiens, et Othon son fils étant réduit à demander grâce au Pape qu'il avait chassé, lui promet foi et obéissance :

Othone imperatoris filio, a Venetis victo captoque, FREDERICUS, pace facta, supplex adorat, fidem et obedientiam pollicitus est pontifici sua dignitate Venetiæ reipublicæ beneficio restituto.

La lutte de l'empereur Henri IV contre l'Église, son repentir, et son absolution par Grégoire VII :

GREGORIUS VII HENRICUM IV Imperat. male de Ecclesia merentem postea supplicem et pœnitentem absolvit ;

L'hommage que Pierre d'Aragon rend à Innocent III :

PETRUS *Aragonix* rex INNOCENTIO III *papæ regnum Aragonix* *desert, constituta annua pensione, obedientiam et defensionem sedis apostolicæ pollicitus ;*

Le retour de Grégoire XI à Rome ;

La défaite de Bérenger et d'Adalbert son fils par Othon, qui restitue les provinces occupées par leurs tyrans.

Toutes ces grandes pages d'histoire sont expliquées par des inscriptions ; toutes redisent que les violences dont les Papes ont été victimes plus qu'aucune autre maison souveraine ont toujours été funestes aux spoliateurs, réduits toujours, en définitive, à implorer la clémence et les prières de leurs victimes.

Rome est l'asile de tous les rois détrônés, et ses ennemis ont plus que personne intérêt à conserver cet asile. Qui sait si Victor-Emmanuel ou les siens ne seront pas trop heureux, un jour, d'y trouver un refuge ? Ce ne serait pas chose nouvelle, assurément. En tous cas, c'est *infiniment* plus probable que de l'y voir trôner d'une manière durable.

« Dieu rend à chacun selon ses œuvres ; »

Aux doux et saints Pontifes, l'exaltation après l'épreuve ;

Aux ravisseurs, l'humiliation après un succès d'un jour.

Le Pape, pour connaître l'histoire de l'Église et de la Chrétienté, n'a pas besoin de pénibles études; dans ses palais, dans les rues, sur les places publiques l'histoire est sous ses yeux, comme il a constamment dans le cœur la lumière divine qui éclaire les enseignements de l'histoire.

VI

LES ÉNERGIES DU SOL ET LES CHAMBRES DES SAINTS.

Terra viventium.

Rome n'est pas seulement une puissance et un livre, c'est surtout une force, une énergie divine.

Je ne parle pas ici des insignes reliques conservées dans les églises, reliques plus nombreuses assurément que dans tout le reste de l'univers ensemble ; je parle du sol même.

Sa poussière est la poussière des Martyrs, et le sol est imprégné de leurs sueurs et de leur sang ; du sang de Pierre et de Paul, d'Agnès et d'Anastasie, de toute une légion de Pontifes et d'innombrables Martyrs. Il est même imprégné des sueurs et du sang du Sauveur du monde, à Sainte-Croix de Jérusalem et à la *Scala-Santa*.

Comptez, si vous pouvez, ce que le Colisée, les Catacombes, les jardins de Néron renferment de trésors connus de Dieu seul et des Anges qui en ont la garde !

Les ennemis de Dieu, dans un jour d'abomination et de désolation, jetteraient au vent toutes les saintes reliques que l'on vénère dans les temples qu'ils n'auraient encore rien fait ; car Rome est un reliquaïre, et le plus riche de tous, assurément.

Quand, après la tourmente, les peuples revien-
draient demander au Pape les dépouilles sacrées qui
sont le palladium des cités et des empires : « Prenez
la terre du Colisée, » leur dirait-il, comme saint Pie V
à je ne sais quel ambassadeur de l'Orient, ainsi que
le rappelle le tableau qui orne sa chambre au couvent
de Sainte-Sabine.

En parcourant les ruines, les cryptes, les places
publiques, non moins qu'en se prosternant dans les
églises, on sent qu'une vertu divine s'échappe de
cette terre bénie et monte incessamment vers le ciel ;
on sent comme une effluve de l'Esprit qui pénètre
les restes des Saints et des Martyrs, car la mort
même respecte le temple de l'Esprit-Saint. Contre
cette force, que peuvent les plébiscites et les canons
rayés, les machinations ténébreuses des Loges ou les
agitations des clubs et de la place publique ?

Les persécuteurs de l'Église romaine « n'ont rien
oublié et rien appris » depuis dix-huit siècles. Ils
n'ont rien oublié des tyrannies césariennes, rien
appris de leurs propres défaites. Ils en sont encore à
savoir que tout le sang qu'ils ont répandu depuis le
Colisée jusqu'à Castelfidardo, monte, monte vers le
ciel comme une prière brûlante pour retomber en bé-

nédictions sur l'Église, et sur leur tête en malédictions.

Ils en sont encore à savoir que dès ce monde « Dieu rend à chacun selon ses œuvres, » quand il s'agit de l'Église et de la Chrétienté.

Rome est forte parce qu'elle est encore tout imprégnée des traces des Saints et même du Sauveur. Pas une ne s'est effacée. Vous trouvez :

Le lieu transformé en chapelle (*Domine quo vadis*), où le Sauveur, arrêtant saint Pierre qui fuyait de Rome, laissa l'empreinte de ses pas marqués sur la pierre, empreinte conservée maintenant à Saint-Sébastien ;

La prison Mamertine, où saint Pierre et saint Paul ont été captifs, et dont les murs portent l'empreinte de la figure de saint Pierre ; au-dessous, la prison tullienne, où coule l'eau miraculeuse qui leur servait à baptiser les geôliers ;

Les maisons qu'ils habitèrent, dont l'une est aujourd'hui la crypte de Sainte-Marie *in Via lata* ; l'autre, l'église de sainte Pudencienne, était la demeure de saint Pudens, et trois mille martyrs y reposent ¹.

¹ Voici l'inscription de sainte Pudencienne :

*In hac omnium Ecclesiarum urbis vetustissima olim domo
S. Pudentis
Senatoris, patris SS. Novati et Timothæi et SS. Pudencianæ et
Praxedis virginum,
Fuit SS. Apostolorum Petri et Pauli hospitium primum ad
martyrum et christianorum baptismum et ad missas sacram-
que synaxim. Sub altare,*

Le lieu, transformé en chapelle, où ils se séparèrent pour aller au supplice ¹ ;

Le trou où fut fixée la croix du Vicaire du Christ, à Saint-Pierre *in Montorio* ;

Les trois fontaines que fit jaillir en bondissant la tête de saint Paul quand elle eut été tranchée ;

A Saint-Jean, près la porte Latine, le lieu où l'Apôtre fut jeté dans l'huile bouillante.

Tous ces souvenirs sont aussi frais, aussi vivants que le premier jour.

Il en est de même des chambres et des maisons des Saints.

Vous foulez la maison paternelle de sainte Prisque, proto-martyre de l'Occident, de sainte Cécile et de

Jacent tria millia corpora SS. Martyrum et copiosus sanctorum sanguis.

Visitantes hanc Ecclesiam singulis diebus consequuntur indulgentiam trium

Millium annorum et remissionem tertiæ partis peccatorum suorum aliasque

Quam plurimas et præsertim in die stationis quæ est feria tertia

Post tertiam dominicam quadragesimæ et in festis SS. Pudencia et Pudencianæ.

¹ Dans ce lieu, dit l'inscription, saint Pierre et saint Paul se séparèrent lorsqu'ils allaient au martyre, et saint Paul dit à Pierre :

« La paix soit avec toi, fondement de l'Église et pasteur de tous les agneaux du Christ. »

Et Pierre dit à Paul :

« Va en paix, prédicateur des hommes de bien et guide des justes.. »

(Denis Appelle à Timothée.)

sainte Anastasie, de sainte Praxède et de sainte Pu-dentienne, de sainte Suzanne et de sainte Sylvie, de saint Clément et de saint Grégoire; des saints Jean et Paul qui souffrirent le martyre dans leur propre demeure : c'est aujourd'hui l'église de ce nom, où se voit encore la pierre sur laquelle les deux frères furent immolés; le palais où vécut et mourut en pauvre saint Alexis, à l'insu de ses parents qui l'habitaient; les chambres habitées par les François d'Assise et les Dominique, par les Ignace et les Philippe de Néri, par saint Thomas, saint Raymond, saint Hyacinthe, saint Pie V, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, le B. Léonard de Port-Maurice, etc.

Toutes les chambres sont ornées de tableaux et d'inscriptions qui rappellent la vie de leurs saints habitants et les miracles qu'ils y firent. On y conserve avec une piété filiale ce qui fut à leur usage et le souvenir des autres saints qui ont visité ces lieux.

Les chambres les plus remarquables sont celles de Saint-Ignace au Jésus, de Saint-Louis de Gonzague au collège romain, de Saint-Philippe, dont j'ai déjà parlé, de Saint-Dominique à Sainte-Sabine et à Saint-Sixte.

Vous entrez au Jésus dans les chambres de Saint-Ignace. Dans les chapelles de la Sainte-Vierge vous trouvez, tout d'abord à gauche en entrant, l'engagement écrit de la main de saint François Xavier et signé par Ignace de Loyola, de Febvre, Lainez, Sal-

méron, Bobadilla, Rodriquès, premiers Pères de la Compagnie. Voici les principales inscriptions que j'ai remarquées dans la chapelle :

A CETTE PLACE mourut Ignace de Loyola , fondateur de la Compagnie de Jésus, à l'âge de 65 ans.

DANS CE MÊME LIEU mourut aussi, le 1^{er} octobre 1573, saint François Borgia, troisième général de la Compagnie, à l'âge de 62 ans.

Devant cette très-ancienne image de Marie très-sainte, saint Ignace priait et disait la messe.

ICI sur cet autel saint Charles Borromée célébra sa seconde messe.

ICI les trois Personnes divines apparurent plusieurs fois à saint Ignace pendant qu'il offrait le divin sacrifice.

DANS CE LIEU saint Ignace faisait oraison.

ICI saint François de Sales se retirait souvent pour faire oraison.

ICI saint Stanislas fut reçu dans la Compagnie par saint François de Borgia, et saint Louis de Gonzague, par le Père Aquaviva, cinquième général de la Compagnie.

J'ai déjà dit la sainte énergie de ce simple mot *ici*. Les pèlerins qui ont visité, à Notre-Dame de Lorette, une chambre bien autrement sainte, savent l'impression qu'ils ont éprouvée. Autre chose est de lire en saint Jean :

Le Verbe a été fait chair,

ou de lire à Lorette :

ICI le Verbe a été fait chair.

La chapelle de Saint-Ignace offre le même intérêt. Voici les inscriptions qui la rendent si vénérable :

DANS CETTE CHAMBRE habitait et dormait saint Ignace. Jacques Lainez, deuxième général de la Compagnie, y mourut ensuite en odeur de sainteté.

ICI saint Ignace, pendant qu'il recevait les constitutions de sa Compagnie, vit des signes d'approbation de la Mère de Dieu.

DANS CE LIEU saint Ignace vit d'admirables lumières de la très-sainte Trinité sur la constitution de la Compagnie.

En entrant et en sortant de cette chambre, saint Ignace ouvrait et fermait *cette porte*.

En face de l'autel est une statue du Saint revêtu des habits et des ornements sacerdotaux qu'il portait, avec cette inscription :

Portrait et stature véritables de saint Ignace de Loyola, prise sur son saint corps par les soins de frère Jean-Paul son compagnon.

On voit en outre un grand nombre de lettres autographes du Saint.

Il en est de même dans les chambres de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas, et du B. Léonard, etc.

On peut bien faire disparaître les inscriptions et brûler les tableaux, mais bon gré mal gré, ces lieux conserveront les traces de leurs habitants et je ne sais quel parfum de leurs vertus chrétiennes.

Il n'est pas jusqu'aux ruines des palais infâmes des Césars où ne se retrouvent les vestiges des Saints. Près de ces monstres vivaient des anges, véritables *reines des Martyrs* ; car avant de donner leur sang, leur cœur avait été sous le pressoir.

Se figure-t-on ce qu'ont dû souffrir sainte Triphonie, femme de Dèce, sainte Suzanne, nièce de Dioclétien, sainte Serène, femme de ce monstre, et vingt autres dont les noms m'échappent ?

Dès le temps des Apôtres, les chrétiens étaient nombreux à la cour des Césars, et saint Paul les salue tout particulièrement. La cour de Dioclétien était peuplée de Martyrs ¹, parmi lesquels le grand saint Sébastien.

Les traces des Saints périront-elles comme les souvenirs des empires ? Avec M. Lafond, « j'aime à croire que l'ombre de la ville éternelle ira se refléter jusque dans les splendeurs de l'éternité. Peut-être en sera-t-il plus tard des monuments de Rome comme des corps chrétiens qui, ensevelis pour un temps dans les entrailles de la terre, y attendent une résurrection glorieuse. Les édifices sacrés renaîtront peut-être aussi à l'immortalité ; leurs pierres, rougies par le sang des martyrs, seront taillées comme des diamants par la main des anges, et trouveront leur place dans la céleste architecture de la Jérusalem nouvelle, dont l'inspiré de Pathmos nous a révélé le plan mystérieux et les divines merveilles... Rome sera alors vraiment la ville éternelle, la ville du temps et de l'éternité ². » Et en effet, puisque la Croix du Christ a cette immortalité, pourquoi n'en serait-il pas de même des lieux

¹ Voir *le Monde*, août 1861.

² E. Lafond, *Lettres d'un pèlerin*, II, p. 608.

qu'il a sanctifiés et même de la croix de ses disciples? Pour moi, je ne puis croire que la maison de Lorette, et toutes les insignes reliques de la Passion retournent en poussière, il me semble que la résurrection de son corps implique la restauration de tout ce qu'il a sanctifié.

« Celui qui a relevé le Temple de son corps, dit Mgr. Pie, relèvera tous les temples qui sont l'extension de ce corps divin, à cause de la vertu divine déposée dans leurs fondements et dans leurs assises. Jésus-Christ ne donnera point de démenti à son Épouse : elle a demandé, dans la solennelle dédicace de ces basiliques, que leur séparation de l'élément profane fût irrévocable, que leur affectation sainte fût éternelle, que leur titre fût perpétuel, que leur autel fût inviolable. Vainement l'autel aura-t-il été profané, le titre détruit, l'affection changée : au dernier jour, si ce n'est plutôt, cette matière pénétrée de la vertu de la bénédiction et de la consécration ; ces murailles imprégnées de l'huile sainte et du chrême, parfumées d'un encens dont l'odeur a reçu la propriété de chasser toutes les puissances ennemies et de les séparer de la créature rachetée par le sang de Jésus-Christ, enfin toutes ces pierres qui, même abattues et dispersées, n'ont point cessé de plaire aux serviteurs de Dieu, parce qu'elles renfermaient encore un principe de grâce et une odeur de vie : tous ces éléments, dis-je, dans la conflagration dernière, se dégageront de la masse générale, purifiés, régénérés, radieux, étincelants, et ils prêteront un éclat magnifique à cette terre nouvelle et à ces cieux nou-

veaux qui succéderont à la première terre et aux premiers cieux ¹. »

Je dirai plus, j'ai peine à comprendre que tout finisse avec le monde pour la *Chrétienté*. Que la *cité des hommes* périsse avec la terre, que toute la gloire des ravageurs du monde s'éclipse avec eux ; rien de mieux : *vana vanis*, comme parle saint Augustin.

Mais, appliquer ce mot aux royautes, aux monarchies chrétiennes, à la *Chrétienté*, blesse en moi l'instinct chrétien.

Assurément, je puis me tromper ; mais, tout en soumettant ma pensée aux juges compétents, il me semble que les nations chrétiennes ne restent pas sans espérance ; car l'Écriture nous dit que, dans la Jérusalem céleste,

« Les *nations* marcheront à la lumière de l'Agneau, et les rois de la terre y apporteront la gloire et l'honneur des nations ². »

Saint Thomas nous apprend en outre que Dieu, plein d'indulgence pour les fautes des rois chrétiens, à cause des grandes difficultés du gouvernement, récompense tout particulièrement, dans le ciel, leurs services ³.

N'est-ce pas, d'ailleurs, la conséquence de la doc-

¹ *Mandement pour l'œuvre de la basilique de saint Martin de Tours.*

² Ap., XXI, 24. 26.

³ *De regim. princ.* 1, 1X.

trine catholique, qui enseigne que la volonté divine a uni les deux ordres, la conséquence de la résurrection des corps et de la glorification future de notre terre?

Qu'il ne reste rien du *monde*, après la ruine du *monde*, j'y souscris ; mais, la Chrétienté n'est pas le monde, c'est « le royaume du Christ Prince des rois de la terre. » Or, la nation très-chrétienne ne peut-elle pas dire : « Le Christ qui aime les Francs est le Roi des vivants et non pas des morts ; je revivrai avec l'Église, ma mère ? Car Dieu a fait son œuvre par mes mains : *Gesta Dei per Francos*. »

Etienne, dans la lettre fameuse qu'il écrit à Pepin de la part Pierre, promet « de leur dresser des tentes dans le royaume de Dieu. »

N'est-il pas à craindre qu'en assimilant la Chrétienté à la Gentilité, les nations chrétiennes ne disent, elles aussi : « Buvons et mangeons, couronnons-nous de roses, car nous mourrons demain ; » et que la doctrine *séparative* ne continue de régner au grand détriment de l'Église et de l'État ? Les rois en concluront que Dieu ne leur demande rien comme rois, puisqu'à ce titre il ne leur accorderait rien. Toute peine méritant son salaire, les rois donneront leur *individualité* à l'Église, afin de se sauver, et leur royauté au monde, à la Révolution qui leur dit : Prosternez-vous devant moi, et je vous donnerai l'empire et la gloire.

Quoi qu'il en soit de l'autre vie, les traces des in-

nombrables Saints qui subsistent encore dans la Ville sainte, sont, pour Rome, un inexpugnable rempart, et ce rempart, il n'est donné à personne de le renverser. L'on raserait Rome de fond en comble, que le cœur du chrétien sentirait encore une force divine sortir des ruines. L'empreinte des pas des Saints et le sang des Martyrs l'y conservent éternellement. Ce n'est pas seulement le souvenir de Pierre et de Paul ; c'est leur glorieux tombeau qui est le rempart de Rome.

L'élection de Rome remonte plus haut que saint Pierre, plus haut que Romulus, et je trouve dans le *parfum de Rome* une touchante tradition que M. Louis Veuillot a recueillie de la bouche de l'évêque de Tulle, et que je regrette vivement d'abrégér.

« S'il faut vous dire pourquoi Pierre s'attache à ce lieu de Rome plutôt qu'à un autre, disait l'éloquent prélat dans la chaire de saint Hilaire de Poitiers, j'en appellerai à d'antiques traditions. Je sais qu'on a nié cela ; ils ont nié Homère ! pour moi j'y crois, et j'aime à voir Noé, sauveur de genre humain, sa tige unique après le déluge, Noé, que l'antiquité chrétienne salue, « le meilleur affirmateur de l'image divine, » affirmateur du Verbe, *Divinæ imaginis melior assertor* ;

« J'aime à voir Noé, père du monde renaissant, prenant possession de Rome, pour celui qui devait venir. Je le vois partageant, comme un hiérarque, d'après les plans divins, la terre à ses trois fils ; puis, le monde distribué, il visite le domaine, touche aux

lots de Sem, de Cham et de Japhet, et s'en vient déposer ses os là où devait être Rome.

« Ainsi Pierre, le batelier de Galilée, viendra au même lieu où vint le grand et noble batelier, qui fut Noé. »

M. Louis Veuillot développe à son tour la même pensée ¹, en montrant les rapports de Janus et de Noé. Mais le *Parfum* se lit et ne se cite pas, tant il est difficile de faire un choix dans ce trésor de foi, de science et de poésie.

Rome, comme je l'ai dit en commençant, non pas seulement l'Église romaine, mais la Rome de pierre et de bronze et jusqu'à sa poussière, est une puissance, un livre, une force divine. Comme Jérusalem ², elle est gardée par deux tombeaux, mais ces tombeaux sont le temple de l'Esprit-Saint.

Le Piémont n'est pas de taille à détruire cette force et à usurper le *patrimoine de SAINT PIERRE*.

Malheur à l'Europe, malheur à la France s'il y parvenait jamais ! Rome est la souveraine du monde, soit pour son bonheur, soit pour son malheur. Si jamais la Bête revivait, si la République romaine, galvanisée par le carbonarisme, sortait de la tombe, c'en serait fait de notre France, comme le savait bien Napoléon I^{er} ; c'en serait fait de toutes les monarchies

¹ *Parfum de Rome*, 1, v, 203.

² La tradition, confirmée par les révélations de la sœur Emmerich, veut qu'Adam ait été enseveli là où fut planté la Croix.

de l'Europe, et la république universelle rêvée par le communisme apparaîtrait bientôt.

Les Romains sont les patriciens de l'univers. Nul ne les surpassera ni dans les choses du Ciel, ni dans les choses de l'Enfer. Autour des Papes se rassemblent aujourd'hui les princes de l'Église, les religieux, les saints; autour des consuls ou des Césars romains se rassembleraient toutes les ambitions, toutes les corruptions, toutes les servilités, toutes les infamies du monde, et la Révolution broierait l'Europe sous ses pieds. Ce qu'a pu faire Mazzini dans son isolement est un avertissement : un catholique, un Français, ne devrait jamais l'oublier.

VII

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Constitués eos principes super
omnem terram.

(Offertoire de la fête.)

Après la croix des obélisques, après les colonnes triomphales et les images de Marie, rien ne m'a plus frappé que les images des princes des Apôtres et leur indissoluble union.

Dans les prières et dans les actes des Papes, dans les églises et sur les places publiques, dans la mort comme dans la gloire, je les voyais partout inséparables.

Ensemble ils veillent à la porte du Peuple; ensemble aux pieds du fort Saint-Ange; ensemble au bas de la basilique Vaticane, et pendant que Pierre triomphe sur la colonne Trajane, Paul, non loin de là, triomphe également sur la colonne Antonine. Il en est de même dans le sanctuaire : leurs deux chefs dominant l'autel de Saint-Jean-de-Latran; les deux

colonnes où ils ont été attachés et battus de verges sont dans la même chapelle, à la *Transpontina*; ils vont ensemble au supplice avant de se faire leurs adieux, gravés sur la petite chapelle qui précède Saint-Paul. Leurs images se touchent sur les médailles, leurs épées se joignent à Saint-Pierre et aux Chambres de Raphaël pour repousser Attila; et l'Église romaine célèbre le même jour et dans une même fête le triomphe de ses deux Princes, la dédicace de leurs deux églises. Les deux Apôtres sont constamment unis dans la liturgie, et jamais on ne célèbre une fête de l'un d'eux sans faire mémoire de l'autre.

Rome antique reposait sur le roc immobile et sur la tête sanglante trouvée dans les fondations du Capitole; la tête sanglante de Paul, elle aussi, est jetée dans les fondations de Rome chrétienne; elle aussi est, avec la *Pierre* immobile posée par le Christ, le talisman de sa grandeur.

Hébreu et citoyen romain, comme il le rappelle avec fierté, Paul est, d'une part, le frère de César, de l'autre celui de Pierre. Mais ici, quelle différence! Ici « les frères s'entr'aident et sont comme une place forte; ils sont heureux d'habiter ensemble, » de régner ensemble. Mais si tous les deux sont princes, l'unité pour cela n'est pas brisée: car si chacun a sa fonction, ces fonctions sont unies et subordonnées. Si Paul est l'apôtre des nations, Pierre n'en reste pas moins le seul chef de l'Église, et Paul, pour marcher plus sûrement, « vient le voir. »

Leurs images accouplées et ornées des attributs de chaque puissance proclament, ce me semble, ces grandes vérités.

Pierre porte les clefs du royaume de Dieu ; à lui de lier et de délier, à lui le jugement, à lui le règne spirituel.

Paul tient l'épée romaine, instrument de son supplice et signe de sa mission et de la mission future des nations qu'il évangélise. A lui les lointains voyages, les périls, les combats, la victoire. Qu'on se rappelle les statues du fort Saint-Ange : Pierre est chargé de pardonner aux humbles, et Paul de punir les superbes. *Hinc veniam dat humilibus. Hinc retributionem dat superbis.*

Ces clefs et cette épée rappellent les grandes circonstances de la vie des deux patrons de Rome.

Pierre, instruit par Dieu, confesse spontanément le Christ, qui fonde sur lui l'Église et qui lui donne les clefs du royaume des cieux.

Paul persécute l'Église naissante jusqu'à ce qu'il soit terrassé par le Christ, sur le chemin de Damas.

Pierre est appelé le premier, Paul le dernier, et quand l'Église est entièrement formée, quand le Christ a déjà constitué le pouvoir spirituel, « en-
« voyé l'Esprit qui renouvellera la face de la terre, » et qu'après sa résurrection il a reçu comme homme
« tout pouvoir, et sur la terre qu'il a réparée, et sur
« le ciel qu'il a ouvert. »

Pierre est crucifié comme le roi des Juifs. Paul,

citoyen de Rome, a la tête tranchée. Membre du peuple-roi, qui restait souverain de droit sous l'Empire, il purifie par son sang le glaive des Césars romains, le glaive de Rome, qui déjà, dans sa personne, s'était abaissé sur le chemin de Damas, devant la croix du Christ, « Dominateur des dominateurs. »

Il n'est pas jusqu'à leur glorieux tombeau qui n'ait sa signification. Saint Pierre, qui personnifie l'Église, est dans Rome, et saint Paul, qui personnifie plus spécialement les nations converties et leurs chefs, saint Paul, qui personnifie la Chrétienté, est hors les murs comme le sont aussi « les évêques du dehors. »

Pierre de Galilée représente surtout le peuple de Dieu, l'Église, dont il est le chef. Il est le Vicaire du Christ. Paul de Tarse, bien qu'Hébreu, est citoyen romain. Il représente plus spécialement dès lors les nations dont il est l'Apôtre, la Gentilité, dont Rome est la tête; il représente l'humanité, mais l'humanité entée sur le peuple choisi et domptée par le Fils de David. En un mot, il personnifie la *Chrétienté*; et la maison de César, qu'il salue dans ses Épîtres, lui doit la foi.

Quand, dans l'église Saint-Pierre et dans les Chambres de Raphaël, je voyais au-dessus de saint Léon les deux Apôtres armés pour repousser le Barbare, il me semblait voir dans leurs mains les deux glaives de l'Église :

Dans la main de Pierre, le glaive spirituel que l'Église a gardé pour elle, le glaive avec lequel le

Pape Pie IX frappait, le 8 juin, les hérésies modernes ;

Dans la main de Paul, le glaive du Saint-Empire, le glaive que Léon III confiait à Charlemagne pour la défense de l'Église romaine et du patrimoine de saint Pierre, le glaive que les soldats du *Roi Pie IX* portaient à Castelfidardo.

Entre Paul et les Césars, que de ressemblance, en effet !

Comme lui, les Césars persécutent l'Église naissante.

Comme lui, ils sont éclairés subitement par une lumière du ciel et terrassés par le Christ, qui leur dit, comme à Paul : « Pourquoi me persécutez-vous ? »

Comme lui, les Césars domptés répondent avec Constantin : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Dans les trois premiers siècles, plus d'un docteur doutait avec Tertullien qu'un César pût être chrétien. Alors, comme Ananie, plus d'un chrétien a dit, en parlant des Empereurs : « Seigneur, vous savez comment cet homme a fait de mal à vos saints dans Jérusalem. » Qu'attendre de lui ? Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées ; le Christ savait que César « porterait son nom devant les nations et devant les rois, » qu'il courberait la tête sous l'eau baptismale, pour adorer ce qu'il avait brûlé et pour brûler ce qu'il avait adoré. Pendant que l'œil humain n'apercevait en lui qu'un persécuteur, le Christ

préparait à nos pères Constantin et Charlemagne. Il préparait à nos neveux « un seul Pasteur et un seul bercail. » Aujourd'hui, « nous sommes broyés, mais c'est pour être mêlés, » disait de Maistre. C'est là que nous conduira, sans le savoir, la révolution d'Italie, si les vœux de Garibaldi et de Mazzini s'accomplissent. Les jours de l'Antechrist n'ayant pas encore sonné, il faudra bien, s'ils mettent le feu aux quatre coins de l'Europe, que tout cela ait un terme. Soit qu'elle tombe sur la *Pierre*, soit que la *Pierre* tombe sur elle, la Révolution sera écrasée : « les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » Mais, il faut l'avouer, elle a de nos jours une redoutable puissance, et Dieu seul sait à quel prix l'Église et la Chrétienté achèteront la victoire.

Plus l'Europe tardera à revenir à l'ordre en rétablissant l'union nécessaire du divin et de l'humain, du temporel et du spirituel, principe et fin du Christianisme, plus tardera la victoire.

Sans l'Église, l'État est exposé à toutes les erreurs et par suite à tous les maux, car il manque et d'une sagesse infaillible et d'une force invincible.

Sans l'État, l'Église est exposée à toutes les violences, et c'est au prix de son sang qu'il lui faut acheter et sa liberté et la conversion des Césars qui ont mission de la protéger.

II

Dans les temps anciens, les Juifs et les Gentils figuraient les deux ordres alors séparés, mais que le Christ a réunis en sa personne en prenant notre nature. Les fils d'Abraham figuraient l'Église, tandis que les Gentils figuraient la *Chrétienté*. Jérusalem était la capitale de la Terre-Sainte, et Rome la capitale de la terre profane, de la terre livrée aux nations jusqu'à ce que le Christ les ait assujetties : c'était la tête de la Gentilité.

Le Christianisme accomplit les figures et réunit les deux peuples qui étaient séparés dans l'ancien monde; réunion qui sera complète à la fin des temps et après la mort de l'Antechrist; « car si la réprobation des Juifs, dit saint Paul, est la reconciliation du monde, que sera leur appel sinon la vie tirée des morts? » En attendant ce retour qui réserve sans doute à Jérusalem la fin de sa captivité. Rome, centre de la Gentilité, devint le centre de l'Église, et fut par suite la pierre angulaire du monde. Comme le Christ, dont elle est le trône visible, la Ville-Sainte lie les deux murailles; elle lie le ciel et la terre, le divin et l'humain, le spirituel et le temporel. Les deux pouvoirs s'unissent au sommet de l'angle, comme les rayons d'un même cercle, afin de se séparer dans le

reste de l'univers, et d'assurer ainsi la liberté sans briser l'unité.

Bien que l'Église et la Chrétienté soient partout où règne le Christ, l'Italie, dont Rome est la tête, représente plus particulièrement l'ordre spirituel, le sacerdoce, l'Église; tandis que la France représente plus particulièrement l'ordre temporel réparé par le Christ ou la Chrétienté. La France,

*C'est le royaume qui sôustient
Crestienté et la maintient ¹.*

L'Italie, c'est Pierre; la France, c'est Paul. Qu'elles soient inséparables comme les princes des Apôtres!

L'Italie est surtout enseignée par Pierre et par les Hébreux.

Paul instruit les nations. Saint Denis l'Aréopagite son disciple et qui meurt de la même mort que lui est, après Marthe et les *Saintes Maries*, l'apôtre des Gaules.

L'Italie reçoit en partage la foi, l'amour, l'autorité de Pierre. Si, comme Pierre, elle a méconnu son roi dans un moment de faiblesse, comme lui aussi, « elle confirmera ses frères lorsqu'elle sera convertie, » lorsqu'elle se sera tournée vers Pie IX, vive image du Christ devant l'émeute.

Missionnaire et soldat, la France a l'ardeur, le cou-

¹ *Mystère du siège d'Orléans*. Doc. inéd. sur l'hist. de France.

rage, la fierté, le prosélytisme de Paul. Comme lui, « elle a regimbé sous l'aiguillon » et persécuté le Christ avant de le connaître; mais comme Paul aussi, elle sait souffrir pour lui quand elle est domptée et que les écailles sont tombées de ses yeux.

L'Italie a pour mission principale d'instruire le peuple de Dieu, d'instruire les catholiques, prêtres et fidèles, car c'est la mission de Pierre « de paître les agneaux et les brebis. »

Comme Paul, la France est chargée d'instruire les nations. Non-seulement la *Propagation de la Foi* et les *Écoles d'Orient* sont sorties de son sein, mais nos Sœurs de charité, mais nos soldats eux-mêmes sont des missionnaires, comme un Arabe l'écrivait naguère à M. Poujoulat. Le grand saint Martin, thaumaturge des Gaules, leur a laissé avec sa chape devenue leur drapeau, son esprit de foi, de courage et de charité.

III

Après le séjour et le martyre de ses deux princes, Rome devint la tête de la société spirituelle tout en restant le siège de l'Empire romain, tête de la société temporelle. Après une lutte de trois siècles, l'Empire romain fut vaincu. Sous Constantin, le glaive des Césars s'abaissa devant les clefs, comme l'épée de saint Paul le figure sur les monuments.

Léon III et Charlemagne ramenèrent l'Empire à Rome; le Saint-Empire remplaça l'Empire antichrétien de Néron, et la Gentilité devint la Chrétienté.

Les chrétiens de Rome avaient l'instinct prophétique de cette grande révolution. De là le culte filial qu'ils portaient à cet Empire qui les brûlait, qui les égorgeait, qui les livrait aux bêtes. Comme rien de semblable ne s'est vu ailleurs, la morale chrétienne ne suffit pas pour expliquer ce mystère. Les confesseurs et les martyrs souffrent aujourd'hui avec la résignation des anciens l'exil, les confiscations, les tortures, la mort; mais ils ne se passionnent pas pour leurs bourreaux. Les chrétiens de la Turquie et de la Cochinchine se consoleraient facilement, je pense, de la chute de ces empires; et pourtant, que sont les sultans et les tyrans de l'Asie en comparaison des Dioclétien et des Néron? D'où viennent chez les chrétiens des sentiments si divers en remplissant le même devoir avec le même courage?

La raison, c'est que les martyrs de nos jours n'ont rien à attendre des tristes États qui les tyrannisent, et que le sort de ces États n'est point lié aux destinées de l'Église. C'est le contraire à Rome. On dirait que les premiers chrétiens voyaient dans la mort simultanée de Pierre et de Paul le signe de la fin terrestre des deux Rome qu'ils personnifient; fin qui sera celle du monde.

Chrétien ou païen, ancien ou moderne, tout Ro-

main croit à l'éternité de sa patrie. Les uns répètent avec le poète :

Imperium sine fine dedi.

« Je lui ai donné un empire sans fin. »

Les autres voyant dans Rome la Jérusalem nouvelle, disent avec David :

Deus fundavit eam in æternum.

« Dieu l'a fondée pour l'éternité ¹. »

Instruits par les traditions apostoliques dont les Épîtres de saint Paul gardent la trace, les premiers chrétiens savaient l'étroite liaison des deux Rome. L'Apôtre leur avait appris (telle est du moins la tradition) que la chute définitive de l'Empire romain serait l'annonce de l'Antechrist, et en effet, après Rome païenne est venu Mahomet, principale figure de l'Antechrist, comme aussi après la chute du Saint-Empire qui a purifié et continué l'Empire romain et qui n'existe plus qu'à Rome, viendra l'Antechrist lui-même.

Par suite de ces traditions, le patriotisme des premiers chrétiens se confondait avec l'amour de l'Église, et était plus fort que la mort. Qui sait d'ailleurs si les martyrs ne pressentaient pas Constantin et Charlemagne dans les Tibère et les Dioclétien, comme saint Étienne, sans doute, voyait déjà Paul dans Saul ?

¹ Ps. XLVII, 9.

« Prudence, dit Ozanam, représente saint Laurent sur les charbons embrasés, louant Dieu d'avoir placé Rome au faite des choses humaines, afin de rapprocher les races ennemies et de confondre toutes les diversités des nations dans la communauté de la parole, de la pensée et de la foi. »

Or, à Rome, tout pèlerin peut voir encore sur ses charbons le saint diacre. Rapprochez par la pensée le gril de saint Laurent *in Lucina*, le marbre de saint Laurent *hors les murs*, où le sang et la graisse conservent encore la terrible fraîcheur du premier jour, placez-y cette tête sacrée du Quirinal, qui n'a rien perdu de sa chair grillée, de sa peau calcinée, de ses dents frémissantes, de la convulsive expression de ses traits, et vous aurez vu, de vos yeux vu, le saint Martyr.

Quand, dans cette bouche que j'ai sous les yeux, tant l'impression en est vive encore, je mets les paroles patriotiques de Prudence, cet argument en faveur de l'Empire ne s'arrête pas à la froide raison, il entre dans mon cœur comme une lame d'acier. Ainsi, sans être un dogme, Rome temporelle a pour défenseur un de ses plus glorieux Martyrs, et c'est sur l'autel même de son sacrifice qu'il rend témoignage à cette puissance. Saint Paul, par sa vie, par ses tortures, par ses appels à César comme citoyen romain, par son genre de mort, a pour ainsi dire consacré l'Empire.

Il y a plus, le Roi des Martyrs lui-même semble

lui avoir donné une consécration plus haute, soit en se révélant à Auguste, soit en ordonnant « de rendre à César ce qui appartient à César, » soit en reconnaissant dans Pilate un juge inique sans doute, mais légitimement investi *d'en haut* du pouvoir qu'il exerce, soit en consacrant par son sang la lance du soldat romain qui lui perce le cœur.

A la vue des reliques et des monuments de Rome, à la vue de la lance sacrée qu'on vénère à Saint-Pierre, du gril de saint Laurent, de la colonne de saint Paul aux trois fontaines, j'ai compris la dignité de l'Empire romain, converti par de telles victimes. J'ai cessé de m'étonner de voir Paul V se faire gloire, sur le fronton de Saint-Pierre, d'être romain, de voir les noms des Scipion, des César, des Camille en honneur dans l'aristocratie romaine.

J'ai compris que pour honorer les évêques venus à Rome lors de la canonisation, le sénat en les faisant citoyens Romains, leur ait accordé, dit la lettre d'envoi, *les mêmes honneurs dont se glorifiait saint Paul*.

Saint Léon le Grand m'a expliqué que « Dieu, par « la fondation de l'Empire romain, a voulu que la « grâce de la Rédemption se communiquât par tout « l'univers. »

Guérin et Pimodan, Garibaldi et Mazzini, ont complété la leçon. Quand des deux parts on dit : « Rome ou la mort, » c'est que les destinées du monde sont liées à la question romaine.

« Rome, nom plein de mystère ! dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se flatte de tout humilier et de tout réconcilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais ¹. »

Rome à Pierre et à Paul, Rome à l'Église et à la Chrétienté, c'est le règne du Christ, c'est le règne et la justice de Dieu sur la terre.

Rome à Garibaldi et à Mazzini, Rome à la Révolution, c'est le Prince du monde rentrant dans son empire, c'est le règne du mensonge et de la mort.

La république chrétienne est dissoute : du Saint-Empire, il ne reste que le trône dont Pie IX a la garde, il ne reste que Rome. Des débris de la Chrétienté, le patrimoine de saint Pierre seul reste sous « le droit divin. » Malheur à l'Europe si elle le laisse envahir ; car il est l'unique garantie de tous les patrimoines : du patrimoine du laboureur comme de celui du prince. S'il venait à disparaître, Rome et l'Europe verraient se réaliser les menaces de l'Apôtre : « Les branches de l'arbre, dit-il aux gentils, ont été rompues à cause de leur incrédulité. Pour vous, demeurez fermes dans la foi ; ne vous élevez pas dans vos pensées ; maintenez-vous dans la crainte ; car

¹ *Parfums de Rome*, I, p. 1.

« si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, « craignez qu'il ne vous épargne pas non plus. » La résurrection de Rome païenne, rêve du carbonarisme et de l'italianisme, caressé par le droit moderne, serait la fin de Rome et de l'Europe. Quand nos enfants en seront là, quand Rome ancienne, elle aussi, déicide, aura crucifié le Christ dans la personne de son Vicaire, l'abomination et la désolation seront à nos portes, et Dieu livrera cette autre Jérusalem à l'Antechist. La destruction définitive de l'Empire romain est, d'après une tradition qui remonte à saint Paul, l'un des signes précurseurs de sa venue. Or la destruction de l'Empire romain, c'est la chute du Roi-Pontife ¹. « Que celui qui a des oreilles entende. »

Rome temporelle n'est pas un dogme, c'est-à-dire une vérité surnaturelle, spirituelle, divine; mais c'est une *nécessité* et pour le libre exercice du pouvoir spirituel et pour l'existence de la Chrétienté. Rome, le symbole de l'union du temporel et du spirituel, du divin et de l'humain, c'est l'union des clefs de Pierre et de l'épée de Paul; l'union du glaive spirituel et de l'épée romaine, épée que Mazzini veut arracher à la Chrétienté pour la tourner contre elle.

Rome temporelle n'est pas un dogme, mais c'est la clef de voûte de la Chrétienté, le palladium de l'Europe, le gage de la durée de l'Église militante et

¹ Voir les notes.

du règne du Christ sur la terre. Quand Rome succombera, l'enfer triomphera jusqu'à ce que le Christ vienne le vaincre en personne, pour entrer ensuite dans ce règne céleste qui n'aura pas de fin.

VIII

LA CHRÉTIENTÉ.

Regnabit Deus super gentes...
Principes populorum congregati
sunt cum Deo Abraham.

(Ps. XLVI.)

Saint Pierre et saint Paul sont l'un et l'autre les colonnes et de l'Église et de la Chrétienté. Il m'a semblé toutefois que saint Paul, à raison de toutes les circonstances de sa vie, de son apostolat et de sa mort, personnifiait plus particulièrement la Chrétienté.

Mais en parlant de Paul, j'ai exprimé mes *impressions*, tandis qu'en parlant de Pierre, Vicaire du Christ, j'étais guidé par la foi de l'Église catholique romaine. Les clefs aujourd'hui n'ont plus de mystères ; Pie VII et Pie IX ont prouvé par leurs actes que Pierre a l'omnipotence du pouvoir spirituel, quand il s'agit du salut du peuple chrétien. Le renouvellement de l'épiscopat français et la colonne de l'Im-

maculée-Conception de la place d'Espagne sont des arguments sans réplique, des arguments *ad hominem* pour nous Français, puisque Napoléon I^{er} avait obstinément provoqué le coup d'État du Concordat, applaudi de la France entière, sauf *feu la petite Église*, et que l'épiscopat français avait demandé à Pie IX de définir le dogme qui consolera le monde.

Mais aujourd'hui que la question romaine est la question capitale de l'Église et de l'Europe, je laisse de côté mes comparaisons, mes inductions, mes *opinions*, que je soumetts aux juges compétents ; je laisse de côté ce qu'on aura peut-être appelé du mysticisme, et j'arrive aux faits.

En fait, le monde entier, depuis bientôt trois mille ans, croit à la puissance éternelle et universelle de Rome. Ici je ne parle pas de sa puissance spirituelle, surnaturelle, divine, je parle de sa puissance temporelle et terrestre. De là, sachons-le bien, les incroyables efforts de la Révolution pour s'en emparer. « Les enfants de ténèbres, plus prudents que les enfants de lumière, » savent très-bien que la République universelle ou l'Empire universel sans Rome sont des chimères, et qu'il faut dès lors s'en emparer à tout prix : Rome ou la mort ! Sans Rome, en effet, la révolution humanitaire est morte, la république démocratique et sociale est avortée.

Pendant les dernières fêtes de la Pentecôte, je passais presque chaque jour au pied du Capitole et je longeais ensuite le Forum de Trajan. Ces lieux

avaient pour moi un vif intérêt, car la place Trajane est le berceau officiel de la Chrétienté, et le Capitole est la figure prophétique de l'Église.

C'est là que « le premier-né de Dieu a reçu de César son premier autel. » C'est là qu'Auguste, fondateur de l'Empire, apprit de Dieu lui-même « qu'un nouvel ordre de choses allait naître, » et que le Fils de Marie serait le « seul Seigneur » du monde : *unum Dominum*. Ces traditions, perpétuées sans interruption et qui remontent jusqu'aux sibylles, expliquent les fureurs des Césars. Eux aussi pressentaient « la victoire, le commandement, le règne du Christ. »

Mais si le règne de Dieu sur la terre a été annoncé au Capitole, c'est à la place Trajane qu'il a été proclamé. Quand je lisais sur la frise de sa colonne triomphale ces simples mots : *Sixte V a fait ce don à Pierre l'Apôtre*, j'étais tenté de me plaindre que Rome, si riche en inscriptions commémoratives, n'ait rien mis sur la base qui rappelât Constantin. Sixte V est le plus grandiose des poètes, car il chante les gloires de l'Église avec des colonnes, des obélisques et des palais. Nul mieux que ce grand Pape n'aurait pu célébrer le premier germe du Saint-Empire. Je ne m'explique pas son laconisme.

J'emprunte, en l'abrégeant, le récit de ce premier triomphe à l'*Esquisse* de Mgr Gerbet :

« Avec les débris qu'on voit au milieu de la place, dit-il, les voyageurs reconstruisent la célèbre basilique Ulpienne. Ils relèvent, à côté de la colonne, les

deux bibliothèques, asiles des travaux de la paix, situés à l'ombre du monument de la guerre. C'est dans cette même basilique Ulpienne que Constantin convoqua une assemblée du peuple romain. L'Empereur se plaça dans l'abside... De là s'est fait entendre une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte, celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau.

« Du haut de cette tribune, Constantin adressa ces paroles à l'assemblée :

« Les funestes divisions des esprits ne peuvent avoir une heureuse fin, tant que nul rayon de la pure lumière de la vérité n'a éclairé ceux qu'enveloppent les ténèbres d'une ignorance profonde. Il faut donc ouvrir les yeux des âmes. C'est de cette manière que doit mourir l'erreur de l'idolâtrie. Renonçons à cette superstition que l'ignorance a enfantée et que la déraison a nourrie. Que le Seigneur unique et vrai, qui règne dans les cieux, soit seul adoré.....

« Pour faire connaître à tout l'univers romain que nous baissions la tête devant le vrai Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de bâtir en son honneur une église dans notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute ou de notre erreur passée ne reste au fond de notre cœur.

« Alors la voix du peuple éclata et fit entendre pendant l'espace de deux heures ces acclamations : Malheur à ceux qui nient le Christ ! Le Dieu des chrétiens est le seul Dieu ! Que les temples soient fermés et que les églises s'ouvrent !

« Ceux qui n'honorent pas le Christ sont ennemis des Augustes ! ceux qui n'honorent pas le Christ sont

ennemis des Romains ! Celui qui a sauvé l'Empereur est le vrai Dieu !

« CELUI QUI HONORE LE CHRIST TRIOMPHERA TOUJOURS DE SES ENNEMIS !

« Après l'assemblée, l'Empereur retourna à son palais, suivi d'un nombreux cortège, comme c'était l'usage dans les circonstances solennelles où l'enthousiasme était excité. Les rues furent illuminées ; toute la ville, disent les anciens récits, eut « une couronne de cierges et de lampes. »

Cette scène vivifiait pour moi la place Trajane. Elle me transportait dans le présent et même dans l'avenir plus encore que dans le passé. Elle me rappelait la marche triomphale du Roi Pie IX, quand, après avoir combattu l'idolâtrie moderne aux acclamations des Romains, il retournait à son palais suivi d'un nombreux cortège, et que le soir aussi toute la ville était couronnée de feux.

A Rome, il y a dans l'histoire je ne sais quel reflet de l'éternité. Le présent, le passé, l'avenir se touchent ; aussi, la grande scène de la basilique Ulpienne était pour moi plus que de l'histoire, c'était une prophétie, et par avance je voyais Pierre, du haut de la colonne Trajane, assister à son futur triomphe ; car un jour ou l'autre les princes rediront avec Constantin : « Les funestes divisions des esprits ne peuvent « avoir une heureuse fin tant que la pure lumière de « la vérité n'aura pas éclairé les ignorants. » Ils de-

manderont comme lui cette lumière au Vicaire du Christ; et comme le peuple romain de ces temps-là, les peuples, à leur tour, s'écrieront :

Le Dieu des Chrétiens est le seul Dieu ; celui qui honore le Christ triomphera toujours de ses ennemis.

De ce jour, mais de ce jour seulement, l'italianisme sera vaincu ; car il n'est pas donné aux hommes de triompher *seuls* de la Révolution universelle que l'Italie personnifie, à cause de Rome, tête du monde, *caput rerum*.

Au temps des Césars, Rome, malgré ses odieuses violences, fascinait l'univers, et personne ne doutait de son droit. Aussi, au lieu de la détruire, Dieu a voulu la rajeunir et la transfigurer ; car c'est pour la gloire du Christ qu'il l'avait faite si grande. Par une impulsion divine, Constantin laissa la place libre au Vicaire du Christ. En transportant sa capitale à Constantinople, il faisait place au Saint-Empire. En quittant Rome, les Césars renonçaient de *fait* à leur puissance. Le Pape restant seul à Rome, le *droit* ne pouvait manquer de suivre la possession : c'était une affaire de temps. Il en serait arrivé de même à l'Église si, par impossible, elle avait fait d'Avignon sa capitale. J'ai déjà cité le mot de Jean XXII à ce sujet : « Qu'on le veuille ou non, Rome sera « toujours la tête du monde. » Quitter ici la place c'est la perdre.

Toutefois, l'empire d'Orient conserva longtemps son prestige. Aussi Clovis ne se crut assuré de ses

conquêtes qu'en recevant de l'empereur Anastase le titre et les insignes de patrice, de consul et d'auguste. Dans sa joie, comme le raconte Grégoire de Tours, il prit solennellement possession de sa nouvelle dignité à Saint-Martin de Tours, et fit frapper, pour les distribuer au peuple, des monnaies à l'effigie d'Anastase, avec cette devise au revers :

Victoria Augusto, Regi, viro illustri, Clodoveo.
Victoire à Clovis, Auguste, Roi, homme illustre.

Dès ce jour, Clovis fut investi, au nom de l'Empereur, de la double mission de protéger l'Église et les pauvres, mission qu'il avait déjà reçue de saint Remi, et qui est le plus précieux héritage des souverains de la France. En conférant le patriciat aux rois mérovingiens, les empereurs d'Orient leur disaient :

« Comme nous ne pouvons nous acquitter seuls de la charge qui nous est imposée, nous vous accordons l'honneur de faire justice aux Églises de Dieu et aux pauvres, vous souvenant que vous rendrez compte au souverain Juge. »

Quand peu à peu les liens de l'Orient et de l'Occident se brisèrent, les Papes, au nom « de Pierre présent à Rome dans sa chair, » et du consentement des Romains, donnèrent seuls ce mandat. Grégoire III investit du patriciat Charles Martel, titre que la mort ne lui permit pas d'accepter, mais qui passa à Pépin

et à ses fils. C'est ce qui explique, ce me semble, comment le Pape fut consulté pour l'élection de Pépin au trône de France. Trois ans après son sacre, Étienne lui écrivait en ces termes, au nom de saint Pierre et au sien :

« Pierre, apôtre, appelé par Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, et avec moi l'Église catholique, apostolique romaine, maîtresse de toutes les autres, et Étienne, évêque de Rome :

« A vous, hommes très-excellents, Pépin, Charles et Carloman, tous trois rois; aux évêques, abbés, ducs, comtes, à toutes les armées et à tous les peuples des Francs.

« Moi, Pierre, ordonné de Dieu pour éclairer le monde, je vous ai choisis pour *mes fils adoptifs*, afin de défendre contre leurs ennemis la cité de Rome, le peuple que Dieu m'a confié et le lieu où je repose selon la chair. Je vous appelle donc à délivrer l'Église de Dieu qui me fut recommandée d'En-Haut; et je vous presse, parce qu'elle souffre de grandes afflictions et des oppressions extrêmes... Je vous prie et je vous conjure, comme si j'étais présent devant vous : car, selon la promesse reçue de Notre-Seigneur et Rédempteur, je distingue le peuple des Francs entre toutes les nations... Prêtez aux Romains, prêtez à vos frères tout l'appui de vos forces, afin que moi, Pierre, vous couvrant de mon patronage en ce monde et dans l'autre, je vous dresse des tentes dans le royaume de Dieu. »

Ainsi, les *Francs* sont frères des Romains, non pas seulement comme fils spirituels de Pierre, mais comme ses *fils adoptifs*, comme concitoyens des Apôtres,

titre que d'autres Papes nous donnent. De là nos devoirs; devoirs qui sont la source des droits de la fille aînée de l'Église. Fils adoptifs de Pierre, Rome nous appartient au double titre de catholiques et de citoyens romains. Honte à nous, si nous laissions l'étranger envahir nos domaines, et les Piémontais nous remplacer dans notre patrie d'adoption et dominer nos frères les Romains.

Plus tard, Adrien écrivait à Charlemagne :

« En ces temps heureux qui sont les vôtres et les miens, l'Église de Dieu et de saint Pierre sera élevée plus haut que jamais, afin que les nations qui auront vu ces choses s'écrient : *Seigneur, sauvez le Roi et exaucez-nous au jour où nous vous invoquerons.* Car voici qu'un nouveau Constantin, *Empereur très-chrétien*, a paru parmi nous.¹ »

Léon III, vingt-cinq ans plus tard, réalisait ces aspirations et couronnait Charlemagne.

Quand l'Empire passa aux Allemands, la France, qui avait fondé le Saint-Empire, prétendit conserver son indépendance, indépendance que favorisèrent les Papes, car elle assurait la leur.

Néanmoins, malgré les violences et les usurpations des Césars allemands, on vit se renouveler ce qui s'était passé du temps des Césars païens : les Papes, les Saints, étaient les premiers défenseurs d'une institution d'où sortaient leurs ennemis les plus

¹ Ozanam, *Civilisation chrétienne*.

acharnés. L'Empire avait, à leurs yeux, quelque chose de divin, parce que, en effet, c'était la tête de la *Chrétienté*, et que la Chrétienté n'est pas moins nécessaire à l'Église, ici-bas, que l'Église à la Chrétienté. Dieu les *a unies* et dans sa personne par l'incarnation, et dans la personne de Pierre et de Paul, de Sylvestre et de Constantin, de Léon et de Charlemagne, comme il les unira de nouveau après la crise que nous traversons. Cette alliance sera le résultat des combats passés, présents et peut-être futurs de Rome et de la France contre la Révolution, combats dont l'Italie est aujourd'hui le théâtre. Or, la réaction étant toujours égale à l'action, et même supérieure quand il s'agit de l'Église, parce que « la grâce surabonde où abonde l'iniquité, » les maux que nous redoutons pour l'Église en ces temps périlleux sont en même temps le gage assuré de nos espérances.

Comme nous l'avons dit et redit, comme l'univers le sent, l'Empire est providentiellement attaché à la ville de Rome jusqu'à la fin des temps. Il est dès lors d'une importance capitale que Rome reste entre les mains du Pape. Je ne parle pas ici des intérêts de la foi, pour laquelle Rome temporelle est nécessaire aujourd'hui, comme l'a déclaré Pie IX aux acclamations unanimes de l'épiscopat; je parle des intérêts de la *liberté*, de la *nationalité* des peuples, en un mot, de tout ce qui sert de masque à l'italianisme, en attendant qu'il le jette, si jamais il s'empare de Rome.

Il est plus clair que le jour, par le témoignage de vingt-huit siècles, que Dieu a donné l'empire à Rome. Il faut donc à tout prix que Rome soit au Pape, pour qu'un César quelconque ne soit pas tenté de ressusciter la bête, qui broyait les nations. Avec le Pape, tous les peuples grands et petits sont libres; car, par suite de la distinction des puissances, fondement de la civilisation chrétienne, *le Pape ne pouvant pas être Empereur*, est dès lors dans l'impossibilité de *dominer* le monde. D'autre part, le successeur des Césars, ne pouvant pas trôner à Rome tant que le Pape y réside, est dans la même impossibilité. Il sert l'Église et la Chrétienté sans pouvoir les enchaîner, les opprimer, les *césariser*, parce qu'il dépend du Pape, et que Rome ne dépend pas de lui.

Frère des rois comme chef des États de l'Église, le Pape-Roi et son peuple ont le même intérêt que tous les rois, que tous les peuples, et surtout que les petits princes, que les petits peuples, tous intéressés à empêcher leur annexion à Rome, capitale de l'Italie, c'est-à-dire capitale de la république mazzinienne ou de l'empire garibaldien.

Le Pape, à cause du siège de Rome, a sans doute le pouvoir *spirituel* et *universel*, mais ce pouvoir, qui promulgue pour tous et défend contre tous « le règne et la justice de Dieu, » laisse chaque peuple, chaque souverain, chaque propriétaire maître chez lui. C'est bien le moins alors que celui qui conserve la liberté du monde l'ait à son tour.

Dans le droit chrétien, les nations catholiques forment la République chrétienne. L'Empereur, son chef, est électif; il est accepté, couronné, jugé par le Vicaire de Jésus-Christ. Toujours absent de Rome, le César chrétien n'est qu'une sorte de président dont la mission se borne à défendre l'Eglise romaine, *quand elle l'appelle.*

Le chef de l'Empire était sans droit sur l'administration des royaumes et des États chrétiens, et le Pape, le premier exposé quand revient l'absolutisme césarien, veillait toujours avec une sollicitude divinement éclairée, avec une indomptable constance sur la liberté de tous les peuples, de tous les rois, dont il est et le Père, comme Vicaire du Christ, et le frère aîné comme Roi de Rome, comme administrateur du domaine de saint Pierre. Nos neveux riront bien des préjugés d'ancien régime qui nous faisaient regarder comme ennemis de la liberté, des rois et des peuples, les grands Papes qui ont vécu, qui sont morts pour la défendre, pour défendre la liberté, non pas seulement des âmes, mais des chrétiens; et si la Pologne revit, comme nous en avons la ferme espérance, c'est aux Papes qu'elle en sera redevable.

Il est temps, grand temps pour la France de comprendre que sa cause est bien plus en jeu que la cause de l'Eglise dans la question romaine. Supposez la république de Mazzini ou l'empire que Garibaldi veut donner à Victor-Emmanuel solidement établi à Rome, capitale d'abord de l'Italie, puis de l'Europe,—

car, après Rome, Venise, après Venise, tout, —qu'arriverait-il? Les Césars ou les Brutus nous diraient : Les Gaules et Clovis lui-même dépendaient très-légitimement de Rome. Votre roi très-chrétien, de son propre aveu, était avant tout un auguste, un Patrice, un Consul, et votre loi salique elle-même le constate, comme le montre un de vos magistrats (M. Pardessus). Vos rois dès lors étaient des usurpateurs, des révolutionnaires, des *brigands* ; place au peuple souverain !

Place à l'humanité, dont Rome est la tête ! Place à l'Empire universel ou à la République universelle ; mais, sous l'une ou l'autre forme, place à l'humanité, seul dieu, seul souverain, seul propriétaire du monde ! Place à la République démocratique et sociale universelle, avec ou sans dictateur !

Et toutes les ambitions, toutes les cupidités, toutes les corruptions de l'Europe aidant, comme le fait déjà, le sachant ou non, le voulant ou non, la presse anglicane et italianiste, la France aurait vécu. Elle aurait la honte de perdre une indépendance qui depuis quatorze siècles n'a jamais fléchi.

Qui sait si Paris ne serait pas alors une simple préfecture de l'Empire romain ? Rome n'a-t-elle pas été une préfecture de l'empire français ? Ce serait à coup sûr bien moins surprenant.

En présence des menaces de l'italianisme, le Pape, hélas ! peut dire aux nations : « Filles de Jérusalem
« ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos
« enfants. »

Jusqu'ici, on a considéré la question romaine comme intéressant exclusivement le Pape, il serait temps de montrer qu'elle intéresse *avant tout* l'Europe et surtout la France, comme MM. Pelletan et Proudhon l'ont compris, à l'honneur de leur intelligence et de leur patriotisme.

L'Église, en effet, peut souffrir; elle ne peut périr. Mais il n'a jamais été dit à la France :

« Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi. »

Et c'est pour les empêcher de prévaloir contre nous et contre la Chrétienté que nous devons rester à Rome.

IX

LE QUARTIER DU LATRAN.

La Scala-Santa.

Les origines de la civilisation chrétienne, les souvenirs de la Passion, de la Papauté, de l'Empire et de la France se concentrent au Latran.

Sur la place et au Baptistère comme dans l'église et dans le palais, éclate le triomphe de la croix sous saint Sylvestre et Constantin.

Le palais de Latran, contigu à l'église et qui regarde la Scala, est le plus ancien palais des Papes. Don de Constantin, il est comme le cœur du patrimoine de saint Pierre, comme la semence de la royauté pontificale, de même que l'église Saint-Jean, qu'il touche, est le siège de la royauté spirituelle, fondée par le Christ au prix de son sang. C'est l'église propre du Pape, « l'église mère et maîtresse de toutes les églises de l'univers. »

En face du palais du Pape s'élève la *Scala-Santa*,

le Saint-Escalier du prétoire de Pilate, couronné par la chapelle *Sancta Sanctorum*, le plus saint lieu de l'univers par les souvenirs qu'il rappelle ; de là cette inscription :

Non est in toto sanctior orbe locus.

La *Scala-Santa* dit aux Souverains-Pontifes, avec une éloquence toute divine, que leur couronne, alors même qu'elle est enchâssée d'or et de diamants, est une couronne d'épines.

La *Scala-Santa* conduit à la chapelle qui couronne le saint escalier et qui fut dédiée à saint Laurent par Constantin.

« Là, dit M. E. Lafond dans ses *Lettres*, se trouvait jadis le *Sacellum* des dieux pénates des Laterani. Léon III fit remplir de reliques quatre caisses de cypres, et les plaça sous l'autel avec cette inscription : *Sancta sanctorum*, « saints débris des saints ; » ces mots ont fini par désigner la chapelle.

« Sainte Hélène avait rapporté de Jérusalem à Rome les degrés de l'escalier du prétoire que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois dans la matinée du jour de sa passion ; d'abord en arrivant chez le préteur romain, ensuite en allant chez Hérode et en en revenant ; enfin après avoir été condamné à mort. »

La *Scala* a vingt-huit degrés formés d'un marbre de Syrie (*marmor syrium*) et usés par les genoux des pèlerins. On les a recouverts de bois en laissant une ouverture qui permet de les voir. Les traces du sang du Sauveur, préservées par un verre de cristal entouré d'une croix de cuivre que les pèlerins usent de

leurs pieux baisers, sont encore visibles sur trois de ces degrés.

Charlemagne, dont on retrouve partout le nom et la mémoire à Rome, gravit à genoux l'escalier du Latran, et, avant d'être couronné empereur, Lothaire II prêta serment à Innocent II sur la première marche.

Pie IX qui a réparé tant et tant de ruines dans les monuments, comme dans la discipline ; Pie IX, la vivante image du RÉPARATEUR *du monde* dont il est le *Vicaire terrestre*, a restauré avec amour la *Scala-Santa*. On dirait qu'à tout événement il a voulu se fortifier par l'exemple de son divin maître, en plaçant près de l'église papale l'image des grandes infamies qu'ont été la lie du calice.

Sous le vestibule dû à sa munificence et de chaque côté du Saint-Escalier, il a fait placer deux groupes de marbre, chefs-d'œuvre de Jacometti, et représentant, l'un le baiser de Judas, l'autre l'*Ecce-Homo* de Pilate.

En voyant ces groupes sous le vestibule du prétoire et l'immense fresque du crucifiement peint sur la chapelle qui couronne la Scala-Santa ; en songeant aux temps, aux lieux, au donateur qui, lui aussi, doit souffrir avant d'entrer dans la gloire, j'étais profondément ému ; car tous les souvenirs de la passion du Christ et de son Vicaire passaient sous le regard de ma pensée.

Les statues sont plus qu'une œuvre d'art, c'est un enseignement. Judas se lève sur la pointe des pieds,

pour approcher ses ignobles lèvres de la face adorable de son maître, qui s'écarte avec dégoût pour fuir le contact du vice qu'il abhorre le plus : la vé-nale hypocrisie d'un traître. La majesté du maître s'unit à la pitié douloureuse de l'ami trahi pour trente deniers. C'est l'éloquente traduction du mot de l'Évangile : « Judas, vous livrez le fils de l'homme « par un baiser. » (Luc. xxii, 48.)

A ce spectacle, je pensais malgré moi au roi de Naples et à Liborio Romano, et je remerciais Dieu d'avoir épargné à Pie IX cette amère douleur. Rossi du moins est mort pour lui.

L'autre groupe a un tout autre caractère. Pilate a le calme du juge qui croit à la toute-puissance de son bon plaisir et qui dissimule sa lâcheté sous une dignité d'emprunt. Ici, le Christ incline tristement la tête accablé par cet abus du pouvoir sacré qui vient de Dieu ; car Pilate, comme l'enseigne le Christ, est le dépositaire de l'autorité divine. Pendant que la figure du proconsul romain semble dire : « Ne sais-tu pas que « j'ai et le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de te « renvoyer ; » celle du Christ semble répondre : Tu n'aurais aucun « pouvoir sur moi, s'il ne t'était donné « d'en haut ; aussi celui qui m'a livré est plus cou-pable que toi. » L'abus d'un pouvoir légitime, en effet est moins odieux que les révoltes, les usurpations, les trahisons qui violent essentiellement le droit divin. Aussi, quand Dieu veut mettre en présence la parfaite innocence et le crime le plus cou-

pable, il oppose Barrabas au Christ, Barrabas un séditionneur meurtrier.

Pilate cherchait à délivrer le Christ : C'est votre roi, leur disait-il ; mais les Juifs criaient tumultueusement : « Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas ami de « César, car tout homme qui se fait roi est hostile à « César. » Les pontifes ajoutaient : Nous n'avons pas d'autre roi que César. Et alors Pilate eut peur et livra le roi des Juifs à ses sujets pour le crucifier.

Toute cette scène est admirablement résumée dans le beau marbre de la Scala. Le socle porte ces mots : *Voici votre heure* ; c'était l'heure en effet de la puissance des ténèbres, l'heure où le Christ disait : « Mon « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne. » Le ciseau du sculpteur a traduit admirablement cette scène sublime, et j'avoue que ma pensée ne pouvait s'empêcher d'y associer Pie IX. Il me semblait qu'en la plaçant près du berceau de la royauté pontificale, près de son église patriarcale, il avait voulu prévenir les défaillances de son cœur en le fortifiant par l'exemple du Roi des Juifs.

Toutefois la vue de nos soldats qui traversaient la place en retournant à leurs quartiers me rassurait. Les scribes de la presse et les prêtres dégénérés de la Péninsule auront beau dire et beau faire, la France est incapable de livrer Pie IX aux italianissimes. Après l'avoir rétabli à Rome et s'être *exclusivement* chargé de sa défense, livrer le Pape serait le baiser de Judas joint à la lâcheté de Pilate.

Grâce à Dieu, la France est incapable de ces infamies. Si les Robespierre et les Saint-Just sont possibles en France, si dans un moment de vertige la France a pu s'emparer deux fois de Rome, je défie qu'un Liborio Romano puisse y montrer « sa rare figure de traître. » La France, dans un moment de délire, peut se porter à toutes les violences : Pie VI et Pie VII en sont un triste exemple, et ces violences peut-être seraient possibles encore si de nouveaux troubles faisaient surgir la démocratie socialiste ; mais je mets au défi un parti français quel qu'il soit de livrer le Pape. Quoi qu'il arrive, nous restons Français, jusque dans nos crimes ; et la lâche trahison est, grâce à Dieu, impossible à la France.

Si nous quittons Rome, l'honneur national nous forcerait de veiller aux portes du Piémont, dont les allures ne nous sont que trop connues. La garantie que nous offririons alors au Pape en compensation de notre abandon serait pour le Piémont une épée de Damoclès toujours suspendue sur sa tête. Rester à Rome en lui ôtant ainsi la tentation de s'y installer, c'est le servir bien plus efficacement qu'en cédant aux vœux insensés de ses amis, qui nous forceraient de nous annexer Turin, ou tout au moins la Lombardie que nous lui avons donnée.

X

LE TRICLINIUM.

Rome et le Saint-Empire.

Ponite corda vestra in virtute
ejus.

I (Ps. XLVII.)

I

A côté de la *Scala*, on conserve la célèbre mosaïque du *Triclinium* de Léon III, qui résume en trois tableaux « tout le droit divin, » toute la constitution de l'Église et de la Chrétienté. Au centre, le Christ donne à ses Apôtres leur mission, la mission d'enseigner et de baptiser tous les hommes et toutes les nations. Dans le tableau de droite, il remet les clefs à saint Sylvestre et le labarum à Constantin. A gauche, saint Pierre est assis sur son trône et donne d'une main le pallium à *Léon III*, de l'autre l'oriflamme à *Charlemagne*.

Charlemagne n'était encore que patrice.

Plus tard, il fut proclamé Empereur par Léon III. Le jour de Noël, 800, pendant qu'il assistait à la messe, le Pape, sans que la cérémonie eût été annoncée, posa à l'improviste la couronne impériale sur sa tête et le revêtit du manteau des Césars, aux acclamations du Sénat et du peuple romain, qui cria par trois fois :

A Charles, très-pieux auguste couronné de Dieu ! au grand et pacifique Empereur des Romains, longue vie et victoire !

Le Saint-Empire était fondé ; il était fondé par la grâce de Dieu et par PIERRE, aux acclamations des Romains. Alors, Charlemagne prêta serment :

Au nom du Christ, moi, Charles, je m'engage devant Dieu et SON APÔTRE PIERRE, à protéger et à défendre cette sainte Église romaine, moyennant l'aide d'en haut, autant que je saurai et pourrai.

II

Du moment que, « par la volonté de Dieu, une « union nécessaire relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, » comme l'enseignait Pie IX aux Évêques assemblés le 9 juin, il est clair que l'ordre surnaturel ne peut pas plus se passer de la nature, que Dieu lui a donnée pour *aide*, que la nature ne peut se passer de l'ordre surnaturel, son *guide*. De là, l'alliance néces-

saire de la raison et de la foi, de l'Église et de l'État, du temporel et du spirituel. Le pouvoir temporel a besoin du pouvoir spirituel pour l'éclairer et le défendre contre les erreurs; et le pouvoir spirituel, à son tour, a besoin du pouvoir temporel pour assurer sa liberté. Ce n'est pas avec des excommunications que l'Église peut se défendre contre les Mahométans et les Infidèles, sur lesquels elle est sans juridiction, ni contre les hérétiques qu'elle a retranchés de son sein. Dieu, sans doute, n'a pas besoin des hommes et pourrait envoyer des anges au secours de l'Église; mais les miracles sortent des voies ordinaires, et le *bras séculier* est nécessaire, non pour protéger le dogme, mais pour protéger le Pontife qui le proclame, contre les violences séculières et autres. L'Église est immortelle sans doute, mais elle n'est pas impassible et ses enfants ne sont pas tous des héros.

Pour assurer la liberté du chef de l'Église, Dieu lui a donné une souveraineté temporelle. Cette souveraineté, sans être un dogme, c'est-à-dire une vérité surnaturelle, divine, révélée, est pourtant une institution providentielle qui se lie étroitement à la constitution de l'Église, et à la liberté de toutes les nations. Aussi l'Épiscopat catholique disait, le 9 juin dernier, dans son adresse au Pape :

« Nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siège est une *nécessité*, et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine ; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans

l'état présent des choses humaines, cette souveraineté est absolument requise pour le bien de l'Église et pour le libre gouvernement des âmes.

« Si ces droits étaient foulés aux pieds, quel prince serait assuré de garder son royaume, quelle république, son territoire? »

L'État temporel du Saint-Siège étant trop faible pour résister à des ennemis puissants, le Saint-Empire fut établi pour venir à son aide.

Il ne faut pas confondre les royautés héréditaires avec l'Empire. Les princes de ces États ne tenaient ni du Pape ni des Romains leurs possessions patrimoniales, tandis que le Saint-Empire avait été fondé par l'autorité de PIERRE et du consentement des Romains. Il avait été fondé sous la condition expresse non-seulement de respecter, mais de défendre le patrimoine de Pierre, qui l'avait établi. Rien d'étonnant, dès lors, que les Papes n'aient pas souffert les usurpations des Empereurs allemands et qu'ils aient parfois destitué ceux qu'ils avaient institués. M. de Maistre remarque très-bien qu'autre était le droit royal héréditaire, autre le droit impérial, dont l'élection était la base, et qui devait son origine à la Papauté. Or, tous les publicistes admettent que celui qui institue a droit de destituer quand les conditions essentielles de l'institution sont violées. De là le droit du peuple dans les républiques, du Sénat dans les aristocraties. La question théorique des rapports du pouvoir royal avec la Papauté diffère beaucoup, dès lors, de la

question pratique du Saint-Empire, la seule qui fut agitée sérieusement pendant le Moyen-Age, et qui est on ne peut plus claire. Il est vraiment étrange de voir les révolutionnaires se cabrer contre le Moyen-Age, eux qui naguère voulaient faire de Pie IX le chef de la guerre sainte contre l'Autriche.

Les Empereurs allemands, bien différents de Charlemagne, oublièrent l'origine chrétienne de l'Empire pour se rattacher aux Césars romains. Ils tendirent sans relâche : 1° à rendre l'Empire héréditaire et patrimonial, d'électif qu'il était en droit ; 2° à ressusciter à leur profit le droit universel du vieil Empire romain, encouragés qu'ils étaient par les légistes. Mais pour cela il fallait posséder Rome ; car César n'est le maître du monde que parce qu'il est le chef et le représentant du peuple-roi. Se soustraire à toute dépendance du Saint-Siège, adversaire-né de ces usurpations, se substituer progressivement à l'autorité pontificale temporelle, telle est la marche du césarisme allemand pendant la longue lutte du Sacerdoce et de l'Empire, lutte où les Papes défendaient non-seulement la liberté et les droits de l'Eglise romaine, mais les droits et la liberté de tous les rois et de toutes les nations, également menacés par les doctrines césariennes qui s'appuient sur le droit de Rome à la domination universelle. Ces doctrines étaient tellement enracinées dans l'Empire germanique, que la catholique maison de Lorraine elle-même en a subi l'influence.

Les Empereurs ayant trahi leurs devoirs, le Pape était évidemment trop faible pour leur résister. Suf-
fisants pour garantir l'indépendance du Saint-Siège
quand le droit chrétien est respecté, ses petits États
ne l'étaient plus quand il était méconnu. Il fallait
dès lors à l'Église romaine un allié fidèle, constant,
désintéressé : cet allié, manifestement créé pour
elle par la Providence, c'est le fils aîné de l'Église.
Quelle que soit la dynastie, que le souverain soit car-
lovingien ou capétien, Bourbon ou Bonaparte, le de-
voir, l'intérêt de la France et de son chef sont tou-
jours les mêmes ; car la sagesse divine l'a ainsi voulu
depuis Clovis et a mis au cœur de la France des sen-
timents naturels qui viennent en aide à sa foi.

III

Le premier besoin de la France et de ses souve-
rains, c'est l'indépendance. Nous sommes la terre des
Francs, la terre des hommes libres, les fils aînés de
l'Église, mère de la liberté. Jamais, jamais l'étranger
ne dominera la France ; c'est le sentiment le plus
enraciné dans tous les cœurs français, à quelque
parti qu'on appartienne ; car l'infiniment petit
nombre de révolutionnaires qui nous vendraient
à Mazzini ne compte pas.

Or, l'indépendance temporelle de la France était

menacée, non par les Papes, qui l'ont toujours reconnue en *droit* et en fait, mais par l'Empire, dès qu'il tournait au césarisme. Les Papes n'ont jamais réclamé vis-à-vis de nous que l'autorité spirituelle ; l'autorité de tracer et de faire observer les règles de la foi, de la morale et de la discipline. Jamais ils n'ont dit à nos rois : En vertu des droits de la Cité-Reine, nous sommes vos maîtres. Or, en revendiquant Rome, c'est précisément ce que prétendaient les Empereurs allemands qui se portaient héritiers des Césars. On les y poussait et Dante leur dit :

Viens voir ta Rome veuve ; elle est seule, elle pleure ;
Entends-la te crier nuit et jour, à toute heure :
César, ô mon César ! pourquoi m'abandonner ?

(*Purg.*, ch. vi, trad. de M. L. de Ratisbonne.)

De là l'intérêt de la France à la défense du Pape et à l'abaissement de la maison d'Autriche. De là nos alliances avec les petits princes allemands qui avaient le même intérêt que nous et un plus grand encore, puisqu'ils étaient plus exposés. De là l'influence et la domination morale de notre pays, et quand en Allemagne on disait : LE ROI ! sans rien ajouter, c'était du roi de France que l'on parlait.

Épris passionnément et très-légitimement de leur indépendance temporelle, la France et son roi comprenaient très-bien les dangers d'une doctrine et d'une puissance qui les menaçaient non moins que l'Église. Ayant le même intérêt que le Pape, nos rois

étaient pour lui des alliés fidèles et parfaitement désintéressés ; car ne briguant pas l'Empire, par cela seul qu'il était électif et révocable, nos rois n'avaient et ne pouvaient avoir aucune prétention sur Rome.

De là la prédilection séculaire de l'Église romaine pour la France, et leur alliance de quatorze siècles, alliance que la tradition compare à un mariage indissoluble ; car l'homme ne peut rompre ce que Dieu a uni.

On dira peut-être que tous les rois, tous les peuples catholiques ont le devoir de protéger l'Église romaine et la foi. Oui, sans doute ; mais d'ordinaire, la mission de ces fils puînés est locale et bornée ; quand elle s'étend davantage, elle est temporaire. Ordinairement, leur devoir est rempli quand ils l'accomplissent dans leurs États, tandis que le fils aîné de l'Église est chargé depuis Clovis, et sera chargé jusqu'à la fin des temps, de défendre l'Église catholique romaine et la Chrétienté ; de les défendre en tous temps, en tous lieux, contre tous ; en sorte que la mission temporelle de la France, comme la mission spirituelle de Rome, est vraiment catholique. Cette universalité est la conséquence de sa charge et le privilège de son droit d'aînesse ; c'est l'héritage de Charlemagne et de Clovis. Aucun régime ne peut le répudier. Voilà pourquoi nous sommes à Rome ; voilà pourquoi nous y resterons, n'en déplaise à MM. Garibaldi, Mazzini, et à tous leurs amis de France et d'Angleterre.

Avant les équipées garibaldiennes, on aurait pu en sortir, mais à une condition, à la condition de dire au Pape, qui selon toute apparence n'aurait pas mieux demandé : Chargez-vous de maintenir l'ordre dans vos États ; nous nous chargeons, nous, de l'Angleterre et du Piémont, et, pour commencer, nous prions le Piémont de sortir de chez vous.

IV

La France est plus intéressée qu'elle ne le croit à défendre les États de l'Église. Le césarisme aujourd'hui n'est plus en Allemagne, il est en Italie. Pour peu qu'on soit au courant et de l'histoire, et de la tradition universelle, et des conspirations du carbonarisme, la question d'Italie est des plus simples. Il s'agit de savoir si la France veut voir à Rome le chef de l'Église universelle, ou le chef de la Révolution humanitaire ; un petit souverain, notre ami depuis des siècles, notre ami non-seulement parce qu'il est notre Père, mais parce que nous sommes ses alliés *naturels* et ses défenseurs *intéressés* comme il est le nôtre, ou si nous allons follement créer sur nos frontières un grand État hostile, qui bientôt après ressusciterait l'Empire romain, et ferait de Rome, en souvenir de Romulus, l'asile de tous les bandits de l'Europe, de tous les révolutionnaires que Londres tient en réserve,

et qui s'en iraient à l'école des Mazzini et des Garibaldi conspirer contre la France.

C'est parce que César aujourd'hui est en Italie, que Rome, fidèle à sa politique séculaire non moins qu'à la justice et au droit, défend les archiducs.

Aujourd'hui les italianissimes se bornent à réclamer la *nationalité italienne* : *Venise et Rome capitale de l'Italie*. Demain, si Victor-Emmanuel monte au Capitole, il faudra de deux choses l'une : ou qu'il réalise les vœux de Mazzini et de Garibaldi en ressuscitant le vieil Empire romain, ou qu'il cède la place. Il y a bien divergence parmi les révolutionnaires italiens, les uns voulant la République romaine, les autres l'Empire romain ; mais si la forme diffère, le fond est le même : c'est la domination de Rome païenne qu'on veut rétablir sous une forme ou sous l'autre. L'article publié, il y a un an, dans les journaux par Garibaldi, prouve que s'il triomphe, il émancipera non pas seulement l'Italie, mais l'Europe, qui, elle aussi, réclamera Rome pour *sa capitale*, et de fait, Rome appartient au monde.

Jusqu'à l'Antechrist, qui, suivant la tradition, rendra l'empire à l'Asie, Rome restera la tête du monde, *caput rerum*. Il faut dès lors qu'elle soit ou la tête de l'Eglise catholique, ou la tête de la Révolution européenne.

« Rome la triomphante, la dominatrice des nations ! Elle domine pour Dieu ou pour Satan, mais elle est dominante. Elle a le pied sur le monde et elle le

-broie; elle relève le monde et le pousse vers Dieu ¹.»

S'imaginer que la Ville-Éternelle, que la Cité, reine du monde, va se contenter du piètre rôle de capitale du Piémont, c'est par trop de duperie. Il s'agit de bien autre chose, vraiment, et ce n'est pas pour si peu que le général Garibaldi « s'en va-t-en guerre » pour la Hongrie, la Grèce, que sait-on ? Il s'agit pour lui de la Révolution universelle, et dès lors de la ruine de la France et de l'Église, éternels obstacles à la reconstitution de la république de Brutus et de l'empire de Tibère.

Mazzini, Garibaldi, Petrucelli, Linati, Durando et *tutti quanti* le crient assez haut. Pour eux, la France, voilà l'ennemi, et l'Italie s'apprête « à étonner le monde par son ingratitude. » De compte à demi avec l'Angleterre, la Révolution nous barre partout le passage, et s'apprêtait naguère à nous chercher des ennemis jusqu'en *Autriche* !

Pour qu'aucun avertissement ne nous manque, M. Proud'hon n'a pas craint de nous prévenir du danger et de fustiger les italianissimes de Paris.

V

On a surabondamment établi que la souveraineté temporelle est nécessaire au libre gouvernement des

¹ *Parfums de Rome*. I, p. 2.

âmes ; il serait temps, grand temps de montrer qu'elle est plus nécessaire encore à la liberté des nations, bien plus menacées que l'Église par le césarisme qui renaît en Italie et se substitue au césarisme allemand. Les nations n'ont pas pour les défendre le Verbe de Dieu et ses invincibles promesses. Le fils du Tout-Puissant ne leur a jamais dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre vous. » C'est le privilège de l'Église. Veulent-elles y participer, qu'elles s'unissent à l'Église. Si je ne me trompe, c'est pour prouver la vitalité des nations catholiques que Dieu laisse sous le joug la Pologne et l'Irlande. A coup sûr, il y a là plus de vitalité que chez les oppresseurs ; et l'on sent chez elles le réveil de la vie pendant que l'Angleterre et la Russie sont attaquées peut-être mortellement.

Le repos et la liberté du monde reposent sur l'alliance de Rome et de la France : de Rome, tête de l'Église ; de la France, bras de la Chrétienté.

A l'Italie, dont Rome est le cœur, Dieu a voulu attacher la grandeur de l'Église, en sorte que, Rome détruite, l'Église montera au ciel, notre éternelle patrie, son pèlerinage étant fini.

D'autre part, à la France, royaume de Marie, est attachée la grandeur de la Chrétienté, qui est née et qui mourra avec la France.

A Saint-Louis-des-Français, on lit sur chacun des piliers qui font face à la porte d'entrée :

QUICUMQUE ORAT PRO REGE FRANCÆ HABET DECEM
DIES INDULGENTIÆ, A PAPA INNOC. IV.

(Saint Thomas, *in Supp.* XXV, art. III, *ad* 2 et
in IV *sent.* Dist. XX, q. 1, art. III.

*Quiconque prie pour le roi de France gagne dix
jours d'indulgence, accordés par le pape Innocent IV.*

Même inscription à Saint-Claude des Bourgui-
gnons. Notre grandeur importe à la grandeur de
Rome.

Dans son discours aux Pères du concile de Trente,
l'ambassadeur de France rappelait, avec un noble or-
gueil, la constante amitié de nos rois et des Papes;
les services mutuels qu'ils se sont constamment ren-
dus, chacun regardant la grandeur de son allié comme
la sienne propre, et il ajouta :

« Les triomphes de la France, pour me servir des
propres paroles d'Innocent III, sont les triomphes du
Siège apostolique ; on voit que c'est une grâce toute spé-
ciale pour ce royaume béni de Dieu, dont le roi et le
peuple ont toujours conservé la foi chrétienne dans toute
sa pureté, et ont été, dans tous les temps, animés d'un
dévouement admirable et particulier pour l'Église et
surtout pour le Siège de Pierre ¹. »

Tous les Papes ont parlé comme Innocent III.

¹ Collection des conc., XIV, p. 1020.

XI

ROME ET HENRI IV.

Une foule de souvenirs français se rattachent au Latran. C'est là que Charles d'Anjou, frère de saint Louis, reçut l'étendard qui l'investissait du royaume des Deux-Siciles.

En 1360, un incendie ayant ravagé le Latran, Urbain V, Pape français, du nom de Grimoard, le fit réparer et éleva le baldaquin du maître-autel avec l'aide de Charles V. A droite de l'autel papal sont ses armes, à gauche l'écusson de France.

Charles V envoya de plus, deux lis d'or parsemés de diamants, pour orner les bustes des Apôtres. Une inscription commémorative en fait mention.

A Rome tout rappelle la France, car l'union des deux peuples est indissoluble, comme l'union de l'Église et de la Chrétienté qu'ils personnifient.

« L'exaltation de la France est inséparable de celle du Saint-Siège. »

De là ce vieux quatrain écho, de nos traditions nationales :

Mariage est de bon devis
De Rome et des fleurs de lys ;
Quand l'un de l'autre partira
Chacun d'eux s'en sentira.

Aussi, après la croix, aucun emblème n'est plus prodigué que le lis de France.

On trouve la fleur de lis partout : sur les places, sur les monuments publics, dans les palais, au Vatican, dans les armes des familles et jusque sur les autels.

Les lis abondent tout naturellement dans nos établissements nationaux de Saint-Louis et de la Trinité-du-Mont. On les trouve même dans les jardins Farnèse, acquis dernièrement du roi de Naples par l'Empereur ; et c'est avec raison qu'on les restaure, car tout ce qui rappelle la France est cher à Rome.

Il faut remarquer que le lis appartient, non pas à telle ou telle dynastie, mais à la vieille France catholique, à la France de Clovis, de Charlemagne, non moins qu'à celle de saint Louis. Une ancienne légende la fait descendre du ciel, comme la sainte Ampoule, dès le temps de Clovis, et explique ainsi ce symbole :

« On peut veoir qu'en une fleur de lys y a trois fleurons ; un grand hault au meillieu, et deux moyens d'une pareille haulteur aux deux costés. Le hault fleuron au meillieu signifie la sainte foy et loy de Jésus-Christ, et les

deux de moyenne hauteur, qui sont l'un à dextre et l'autre à senestre, signifient sapience et noblesse, lesquels sont ordonnés pour soutenir, garder et defendre le haut fleuron qui signifie la foy ¹. »

Que les savants rient de la légende comme ils rient de la sainte Ampoule, toujours est-il que c'est dans ces traditions que la France a puisé la vie qui circule encore dans ses veines, comme c'est dans les traditions du Capitole que Rome a puisé la sienne, et sous ce rapport la légende a une tout autre certitude que l'histoire, car la vie même des nations lui sert de preuve.

Mais je reviens aux souvenirs français du Latran.

Louis XI, dont on retrouve le nom à tous les pèlerinages et qui doit à sa piété d'avoir triomphé de la plus triste nature et d'être mort entre les bras de saint François de Paule, envoya au Latran un calice d'or de 3,000 ducats en demandant sa guérison par l'intercession des princes des Apôtres.

Henri IV, après son absolution, fit don à la Basilique de l'abbaye de Clairac. Le chapitre le nomma premier chanoine de Latran et lui éleva, en 1608, une statue pédestre en bronze, œuvre de Cordier. Elle est placée sous le portique septentrional, en face de la statue de Philippe II d'Espagne et porte cette inscription :

¹ Voir la légende, aux notes.

PAUL V étant souverain Pontife, le chapitre et les chanoines de la sacro-sainte Basilique de Latran ont élevé cette statue d'airain, monument de leur reconnaissance, à HENRI IV, roi très-chrétien de France et de Navarre, autre Clovis par sa piété, Charlemagne par ses combats, saint Louis pour son zèle pour la religion, et l'ont fait placer en 1608.

Au premier abord, la louange peut paraître hyperbolique. Henri IV n'eut pas le bonheur d'avoir pour mère une Blanche de Castille; il a des défauts qui tiennent au vice de son éducation première. Mais, si nos pères ont exagéré l'éloge, ne craignons-nous pas d'exagérer le blâme? Ce qu'il y a de certain, c'est que le catholicisme d'Henri IV a pour garant Paul V, saint François de Sales et les catholiques du temps, sans compter les bons chanoines de Latran.

Jamais, peut-être, la France ne fut plus près de sa ruine qu'à la mort de Henri III. Hérétique relaps, son successeur menaçait de détruire la plus fondamentale des lois de la monarchie très-chrétienne. Rester catholique est, en effet, pour la France, une question de vie ou de mort. Elle a pu changer de dynastie, impossible à elle de changer de religion sans périr.

Le malheur de la France et de ses rois, c'est d'ignorer les traditions nationales, qui jouent un rôle capital dans l'histoire de notre pays. Croit-on, par exemple, que Henri IV se fût fait protestant, si, dès l'enfance, sa mère lui avait appris que saint Valéry avait prédit à Hu-

gues Capet que sa maison ne conserverait la couronne que tant qu'elle resterait catholique? Croit-on que Louis XIVeût signé les quatre articles, et Louis XVI, la constitution civile du Clergé, s'ils avaient su que le Catholicisme est le fondement de la grandeur de leur maison?

Il en est de même de la France, elle serait catholique si elle savait que le Catholicisme est la source unique de sa grandeur, la cause première de sa prééminence, de ses vertus civiles, de ce qu'il y a de vrai dans son amour de l'égalité, de la liberté, de la justice, et qu'elle perdrait tout en perdant la foi.

Or, la ruine de la France, c'est la ruine de la Chrétienté, et la ruine de la Chrétienté c'est la fin de l'Église sur la terre. Quand le corps se dissout, l'âme sainte remonte au ciel en attendant la résurrection.

La conversion de Henri IV était d'un intérêt non-seulement national, mais européen, mais catholique. De là la joie universelle que causa son absolution, dont l'anniversaire est encore, je crois, célébrée à Saint-Jean de Latran, par une messe d'action de grâces. De là la douleur que causa sa mort.

Henri IV, il est vrai, fut d'une incroyable faiblesse pour ses anciens coreligionnaires et d'une déplorable facilité de mœurs, mais son cœur était à l'Église. Aussi Rome et les Saints ne l'ont pas moins pleuré que la France.

Dans ses lettres au clergé d'Allemagne, Mgr Luquet,

évêque d'Hézebon, reproduit une singulière pièce relative à l'absolution de Henri IV, et qu'il a traduite d'une vie de Baronius écrite en 1651 par Jérôme Barnabo, prêtre de l'Oratoire.

Le Pape était inflexible. Après trois jours de prières, Saint Philippe, alors l'oracle de Rome, va trouver Baronius, confesseur du Pontife, et lui dit : « Refusez l'absolution au Pape s'il la refuse au Roi, et dites-lui que je vous ai donné ce conseil. » Baronius, qui appartenait à l'Oratoire, obéit à son supérieur qu'il savait inspiré de l'esprit de Dieu. Le Pape fit examiner de nouveau cette grave affaire, et se laissa fléchir.

Comme témoignage de sa reconnaissance, Henri IV envoya à l'église de l'Oratoire une magnifique chapelle dont on conserve encore le calice fleurdelisé.

Dans les graves circonstances, la Papauté a des ressorts cachés qui déconcertent souvent les calculs de la politique. A Rome, la sainteté est une puissance et les Papes en ont toujours reconnu les droits. A Rome, l'autorité est trine et une : l'autorité de la science et de la sainteté tempère plus efficacement que tous les parlements modernes le pouvoir suprême des Pontifes.

On peut voir dans les lettres inédites de Henri IV, combien fut vive sa reconnaissance envers Clément VIII ¹.

En souvenir de l'absolution de Henri IV, le Père

¹ Collection des documents inédits sur l'Histoire de France, t. IV, p. 445, 453-1013, et t. V, 491.

Anisson, abbé du couvent de Saint-Antoine, fit élever près de Sainte-Marie-Majeure une colonne de granit, qui a la forme d'un canon surmonté d'une croix.

Henri IV fut pleuré, non-seulement par la France, mais par les étrangers qui voyaient s'évanouir les religieuses espérances que ce prince avait fait concevoir aux catholiques, et surtout par saint François de Sales.

« Ah ! monsieur mon ami, écrivait-il, le 27 mai 1610, à Deshayes, l'Europe ne pouvait avoir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV. Mais qui n'admirerait avec vous l'inconstance, la vanité et la perfidie des grandeurs de ce monde ? Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en sa valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en honneurs, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs ! eh, qui n'eût dit, à proprement parler, que la grandeur était inséparablement liée et collée à sa vie... Non, certes, monsieur, il semblait bien qu'une si grande vie ne devait finir que sur les dépouilles du Levant après une finale ruine de l'hérésie et du turkisme. Les quinze ou dix-huit ans que sa forte complexion et sa santé, et que tous les vœux de la France et de *plusieurs gens de bien hors de France* lui promettaient encore de vie vigoureuse, eussent été nécessaires pour cela ¹..... »

Cette douleur de saint François de Sales était partagée, comme il l'atteste, par « plusieurs gens de bien hors de France » et surtout par Paul V. « Vous avez perdu un bon maître, disait-il au cardinal

¹ Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, xxv. p. 340.

« d'Ossat, ambassadeur à Rome, et moi, mon bras
« droit ¹. »

Il s'entendait, en effet, avec Paul V pour mettre la Chrétienté à l'abri de tous les fléaux qui menaçaient l'Europe : mahométisme, protestantisme, panslavisme, césarisme, et assurer l'indépendance temporelle du Pape, qui, dans le plan conçu, redevenait de fait le Père des rois et des nations. Voici l'analyse de son projet :

Maintenir le Catholicisme en Italie, en Espagne, partout où il était exclusif, la tolérance où elle était déjà admise, comme en France alors, la liberté dans les pays séparés du Saint-Siège sans espérance de retour; chasser les Turcs d'Europe, et s'il n'y avait pas moyen de s'entendre à cet égard avec la Russie, partie idolâtre, partie schismatique, et presque sans point de contact avec les idées européennes, reléguer également son Czar en Asie, où il pourrait guerroyer tout à son aise avec les Persans et les Turcs, sans qu'on eût à s'en occuper; conquérir les côtes d'Afrique; y fonder de nouveaux royaumes, qu'on déclarerait unis à la république chrétienne et qu'on distribuerait à différents princes.

Comme préliminaire indispensable, on engagerait de gré ou de force la maison d'Autriche à renoncer à l'Empire et à ses possessions d'Italie, en lui donnant des dédommagements. Les prétentions de Charles V

¹ Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, xxv, p. 340.

à la monarchie universelle avaient inquiété l'Europe, et il avait d'ailleurs solennellement renoncé à l'hérédité lors de son élection, conformément à la Bulle d'or.

L'Empire redevenait une dignité à laquelle tous les princes pouvaient prétendre. L'Empereur était déclaré chef et premier magistrat de la république chrétienne.

Les États du Pape étaient augmentés du royaume de Naples (alors à la maison d'Autriche). La Sicile allait à Venise, à charge d'hommage au Pape, qui, outre ses États, était chef de la confédération des républiques italiennes, dont Gênes, Florence, etc., étaient membres à charge d'hommage au Pape. La Savoie, par l'adjonction du Milanais, devenait le royaume de Lombardie.

La Pologne et la Hongrie formaient des monarchies électives dont les rois étaient à la nomination d'un collège composé du Pape, de l'Empereur et des six monarques héréditaires. On aurait augmenté, fortifié ces États, et nommé des princes guerriers pour les commander, afin qu'ils pussent servir de boulevard à la Chrétienté.

Les difficultés entre les divers États de la république chrétienne étaient réglées par un congrès formé de leurs représentants.

La liberté du commerce était garantie aux États confédérés.

Pour l'exécution de ce magnanime projet, auquel il attachait sa gloire, Henri IV avait accumulé, sous

la sage administration de Sully, cent vingt millions, somme énorme pour le temps, et qui devait, non-seulement suffire à toutes les éventualités d'une guerre avec l'Autriche, sans créer de nouveaux impôts, mais qui mettait encore le roi à même d'offrir des subsides à ses alliés.

D'habiles négociations avaient été suivies avec toute l'Europe, dont Henri IV s'était assuré le concours. Persuadé de sa loyauté, Paul V était entré avec ardeur dans ce projet, s'offrant de servir de médiateur commun pour établir la paix en Europe et convertir la guerre qui se faisait continuellement entre ses princes, en une guerre contre les infidèles. En accédant au plan du roi de France, il stipula cependant les conditions suivantes :

1° L'Empereur serait toujours catholique ;

2° La religion romaine serait maintenue dans tous ses droits, et les ecclésiastiques dans tous leurs privilèges et libertés ;

3° La réforme ne pourrait s'établir dans les lieux où elle n'avait pas encore pénétré.

Le roi y consentit de grand cœur, et déféra au Pape l'honneur d'être l'arbitre dans toutes les questions qui resteraient à régler.

Le poignard de Ravillac frappa du même coup la France et l'Europe, et ajourna pour des siècles le repos du monde.

Henri IV avait beaucoup fait pour la religion, soit en France, où il défendit énergiquement les Jésuites,

soit dans le Levant. En aplanissant par ses soins les difficultés que Venise faisait à Paul V, il empêcha le protestantisme d'y pénétrer, et dans des circonstances difficiles, il offrit au Pape d'aller lui-même à sa défense. En songeant à ce que méditait encore ce prince, je ne m'étonne plus que Rome lui ait élevé des statues, et que la Basilique de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de l'univers, se soit en quelque sorte placée sous la garde du bon Henri, qui partage avec Constantin cet insigne honneur.

Je ne m'étonne pas de la douleur de saint François de Sales et de ce cri de Paul V : « J'ai perdu mon bras droit. »

Cette tentative de Henri IV fut le dernier essai d'une politique vraiment chrétienne.

X I

ROME ET FRANCE.

La France, royaume chéri de Dieu dont l'exaltation est inséparable de celle du saint Siège.

(*Les Papes*, cités par Bossuet,
Discours sur l'unité.)

Jésus-Christ l'a prise en sa possession comme un carquois d'où il tire des flèches choisies pour la liberté de l'Église, le châtiement des impies et la défense de la justice.

(*Lettre de Grégoire IX à S. Louis.*)

I

Dans les préordinations divines, l'Italie devait être la tribu sacerdotale, et la France la tribu royale du nouveau peuple de Dieu. Les vues de la Providence sur les deux pays éclatent dès avant le Christianisme.

Rome antique est la figure de Rome chrétienne, entrevue déjà par les Sibylles. Puis, quand les temps vont s'accomplir, Dieu montre aux Romains le règne

du Christ et la Vierge mère. Virgile, dans ses beaux vers, popularise les oracles de la Sibylle. Auguste élève, au Capitole, un autel au premier-né de Dieu qu'il voit dans le ciel.

La France, elle aussi, est une terre privilégiée, et, dès avant la naissance de Marie, les Druides élevaient un autel à la Vierge qui devait enfanter :

VIRGINI PARITURÆ.

La crypte de la cathédrale de Chartres garde précieusement un souvenir qui est la gloire de la France et la sienne.

« La Vierge, mère de Dieu, dit un vieux poète, a révélé, et par ses paroles et par des effets, qu'elle aimait Chartres de préférence à toutes les cités. Dans de fréquentes apparitions, elle a daigné se nommer elle-même *Dame de Chartres*. Là, elle répand des bienfaits sans nombre et des faveurs sans égales; là elle a choisi sa demeure et mis en dépôt ses plus riches reliques (la sainte chemise de la Vierge¹). »

II

Les siècles développent ces germes.

Rome est, avant tout, la tête de l'Église, la tête de la société spirituelle, surnaturelle, divine, éternelle, dont l'Homme-Dieu est le chef invisible et Pierre le

¹ Cité par Mgr Pie, dans son discours sur le couronnement de Notre-Dame de Chartres.

chef visible. Aussi l'Église est-elle catholique romaine.

Par suite, Rome appartient, non pas aux Italiens, mais au Christ et à l'Église universelle. Les Italianissimes disent bien que Rome est à eux ; qu'elle est *leur capitale* ; mais pas un catholique ne leur passera cette outrecuidance, ou plutôt cette rouerie ; car les Italianissimes, — rendons cette justice à leur intelligence, — ne croient pas un mot de ce qu'ils disent. Rome est pour eux, comme pour nous, la tête du monde, *caput rerum*, la Cité-Reine. Et la preuve, c'est que l'armée *nationale* qui a envahi la Sicile et Naples, et qui voulait s'emparer de *sa capitale*, était de tous pays. Qu'avaient de commun avec Rome Turr, de Flotte et même Garibaldi ? car je ne sache pas que Rome ait jamais été la capitale de la Provence ¹.

« De Rome seule, écrivait Mazzini dès 1832, peut partir, pour la *troisième fois*, la parole de l'*unité moderne*, parce que de Rome seule peut partir la *destruction* de l'*unité ancienne*. »

En d'autres termes, il voulait faire de Rome le foyer de la révolution humanitaire.

Rome étant la Ville-Catholique, son Évêque, ses Cardinaux, peuvent être choisis partout, et l'ont été partout. Vous trouvez dans les nobles chapitres de

¹ Nice n'était pas autrefois plus qu'en ce moment une ville italienne. On disait *Nice en Provence*, pour la distinguer d'une autre ville du même nom qu'on appelait *Nice en Piémont*.

Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran, dans les congrégations, dans les tribunaux ecclésiastiques, à la cour du Pape, des hommes de tous pays, et personne ne perd sa nationalité en le servant.

Rome étant la Ville-Catholique, je conçois, jusqu'à un certain point, la susceptibilité de quelques personnes à ce cri si souvent répété pendant les fêtes : Vive la France catholique ! et pourtant tout en convenant qu'il était de trop dans des bouches françaises, il faut bien que l'Europe s'y habitue dans son intérêt même, car c'est le cri de l'histoire.

Je sais bien que dans l'Église il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Barbare, et que toute nationalité s'efface dans l'ordre spirituel. Toutefois, il ne faut rien exagérer. Les hommes n'étant pas de purs esprits, il faut à l'Église une terre, un peuple, une ville de prédilection : cette terre, c'est l'Italie ; ce peuple, c'est le peuple romain ; cette ville, c'est Rome.

Du moment où le Vicaire du Christ, tout en étant l'Évêque universel, avait un siège fixe, du moment où la Papauté était attachée au Saint-Siège apostolique, au Siège de Pierre, les Romains, et après eux les Italiens, devaient nécessairement tenir une grande place dans le gouvernement de l'Église universelle. Loin de nous en choquer naguère, nous jouissions tous, prêtres et laïques, de la grandeur romaine qui nous éclipsait, mais en nous illuminant de ses rayons ; nous en jouissions avec un enthousiasme

qui éclatait en cris d'admiration et souvent en larmes ; car nos cœurs sentaient que cette grandeur est la nôtre. Dans cette Église catholique où tous vivent de la même vie, comment le bras serait-il jaloux de la splendeur de la tête ?

Mais le Catholicisme, par cela même qu'il est universel, n'est pas une société purement spirituelle, surnaturelle, divine. Le Christ, son Chef, n'est pas seulement Fils de Dieu, il est aussi Fils de l'homme. Il n'est pas seulement « l'Auteur de la foi et l'Évêque de nos âmes, » il est encore « notre Législateur et notre Roi, le Dominateur des nations et le Prince des rois de la terre ; » NOTRE-SEIGNEUR, en un mot, n'est pas seulement le Chef de l'Église, il est encore le chef de l'humanité qu'il a réparée, le Chef de la Chrétienté.

Or, la Chrétienté, elle aussi, est catholique, c'est-à-dire universelle et une. De là, la nécessité de l'ordre pour éviter la confusion, et par suite la nécessité d'une terre, d'un peuple, d'un chef providentiellement choisi de Dieu pour aider l'Église romaine. Cette terre, c'est la France, et ce chef, c'est le Roi très-chrétien. De même qu'*en fait* les Italiens et surtout les Romains sont à la tête de l'Église et ont la principale part dans le gouvernement de la société spirituelle, de même, *en fait*, les Français marchent en tête de la république chrétienne et sont le principal appui de Rome. Qu'on le veuille ou non, il en a toujours été, il en sera toujours ainsi, car « le Christ

aime les Francs ; » l'histoire, la tradition, les Papes, tout le démontre.

Quand Dieu veut la fin, sa sagesse dispose les moyens. Or, voulant l'union des choses divines et des choses humaines, l'union du ciel et de la terre, et par suite l'union de l'Église et de l'humanité, il a tout disposé pour cela.

L'Homme-Dieu, nouvel Adam, est de droit à la tête et de la société spirituelle qu'il a engendrée, et de la société humaine qu'il a régénérée. Marie, l'Ève nouvelle, est son aide dans l'un et dans l'autre ordre. Néanmoins la personne divine du Christ personnifie plus spécialement l'ordre supérieur, surnaturel, divin, tandis que Marie, simple créature malgré ses perfections, personnifie la droite nature. Elle représente l'humanité, préservée en elle de toute tache et réparée en nous par le sang du Christ ; elle représente la Chrétienté. Aussi l'Église voit en elle le *Secours des chrétiens*.

Quoique le règne de l'un et de l'autre s'étende à tout l'univers, chacun d'eux a sa terre de prédilection et son représentant visible. La terre du Christ, c'est l'Italie ; son trône, c'est Rome ; son vicaire, c'est l'Évêque de Rome.

Marie, elle aussi, a son royaume, et ce royaume, c'est la France ;

Regnum Galliæ regnum Mariæ.

Aussi est-ce en France qu'elle aime à se manifes-

er : à la Salette, à Lourdes, et dans l'apparition rendue célèbre par la médaille qui a préparé dans les cœurs la définition de Pie IX. C'est dans la chapelle dédiée à saint Michel, patron de l'Église et de la France, et qui rappelle maintenant cette apparition, c'est à Marie de Ratisbonne, enfant de la France, qu'elle se montrait à Rome, dans l'église Saint-André. Je ne parlerai pas des sanctuaires sans nombre où éclate sa puissance. Qu'il me suffise de nommer Chartres, Fourvière, Notre-Dame-de-la-Garde, le Puy, qui est devenu Notre-Dame-de-France, et enfin Notre-Dame-des-Victoires. Aussi le triomphe récent de Marie présage-t-il non-seulement celui de l'Église, mais celui de la France, et par la France unie à l'Église, celui de la Chrétienté. Depuis cent ans nous sommes à la peine, il est juste que nous soyons à l'honneur, et le sang qui a teint le pavé de Lorette en est le gage assuré.

Les deux pays sont les instruments de la puissance divine : c'est par Rome que l'Église est gouvernée et que les nations sont enseignées ; c'est par la France que l'Église et la Chrétienté sont aidées. C'est à Rome que réside le Vicaire du Christ ; c'est en France qu'habite le premier vassal de Marie. Nos rois, depuis Louis XI, lui prêtaient foi et hommage à Boulogne.

« Nous avons déclaré et déclarons, ajouta Louis XIII, que prenant la très-sainte Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particuliè-

rement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets ¹. »

Ce vœu continue d'être célébré le jour de l'Assomption dans toutes nos églises. Car les changements de règne et de régime ne changent pas les devoirs de la France et de son chef.

Pour le rappeler, la Providence a permis la coïncidence de la fête de Napoléon I^{er} avec la fête de Marie, et Pie VII a concédé qu'on fît ce jour-là mémoire de saint Napoléon.

III

Terre du Christ, patrimoine de saint Pierre, Rome est, avant tout, la terre des grands pontifes, la terre de l'intelligence et de la foi.

Royaume de Marie, la France est la terre des nobles femmes et des chevaliers, la terre du dévouement et de l'honneur.

Pierre et Paul, apôtres du Christ, ont enseigné les Romains plus que les autres nations, pour les préparer au gouvernement de l'Eglise de Dieu ².

¹ Ord. de Louis XIII du 10 février 1638, ratifiée par Louis XIV, le 25 mars 1650.

² « Rome est éminemment la patrie de la science ecclésiastique. Le pape saint Léon a dit que les Romains, placés sur la forteresse même de la pierre apostolique, n'ont pas été seulement ra-

Les *saintes Maries*, compagnes de la Mère de Dieu au pied de la croix, et Marthe, type de la femme d'action, nous ont appris, plus qu'à tout autre peuple, la science du courage et du dévouement. Leurs os sacrés reposent sur notre terre, comme à Rome reposent les os du Prince des Apôtres et de l'Apôtre des nations.

Pour perpétuer ses dons, Dieu a enrichi perpétuellement l'Italie d'une multitude de saints pontifes, de sages princes de l'Eglise, de savants théologiens, qui continuent la mission des Apôtres, la mission divine du Christ.

Pour continuer la mission de Marie, la mission des Saintes qui dorment sur les rives de notre Provence, Dieu a suscité ces nombreuses générations de pieuses femmes à qui nous devons notre caractère national, comme Rome doit le sien à ses grands pontifes. Il nous a donné les Clotilde et les Bathilde, les Radegonde et les Blanche, les Isabelle et les Jeanne, et, dans ces derniers siècles, de pieuses reines dignes d'elles. Les bergères rivalisent avec les princesses. La vierge de Nanterre et la vierge de Vaucouleurs, Germaine de Pibrac et Benoîte du Laus, toute une légion de saintes femmes de toute condition et de tout rang,

chetés avec tous les autres par Jésus-Christ, mais encore enseignés plus que tous les autres par le bienheureux Apôtre Pierre : *Quos, in ipsa apostolicæ petræ arce fundatos, et Dominus noster Jesus Christus cum omnibus redemit, et beatus apostolus Petrus præ omnibus erudit.* » (Serm. IV. 4.)

Instruction de Mgr Pie sur Rome.

font pénétrer partout la douce influence de Marie, leur modèle.

Aussi, pendant que le salut de l'Italie vient, avant tout, de ses grands pontifes, il nous vient surtout de l'apostolat des femmes. Au dernier siècle, rois et magistrats, savants et pontifes même, sommeillaient ; mais les femmes restaient héroïquement fidèles. Et quand les hommes disaient : « Je ne connais pas cet homme, son royaume n'est pas de ce monde ! » les femmes suivaient sans bruit le Christ et son Vicaire jusque sur le Calvaire.

Nous devons à nos mères et à nos sœurs le fond d'honneur et de dévouement chevaleresque qui est la vie de la France. Nous leur devons la foi catholique. Disciples de la Reine des Apôtres et des Martyrs, les femmes ont fait passer leur cœur dans le cœur de leurs fils.

Les femmes, en France, sont l'âme de toutes les bonnes œuvres : du *Denier de Saint-Pierre* comme de la *Propagation de la Foi* ; de la *Sainte-Enfance* comme des *Écoles d'Orient*, et c'est le souffle de leurs mères et de leurs sœurs qui portait à Rome les défenseurs du Saint-Siège. Je connais plus d'un jeune homme qui serait dans les Zouaves s'il eût suivi les secrets désirs de sa mère ; je n'en connais pas un qu'une mère chrétienne ait arrêté. Le père pouvait faiblir, jamais la mère ; jamais, ni avant, ni pendant, ni après. Un fils mutilé était son orgueil, et quand, devant le cadavre du martyr, Dieu lui disait

au fond du cœur : Ton fils est avec moi, la reconnaissance étouffait sa douleur. Plus que le sang de son fils, elle aimait sa gloire.

Marie, leur modèle, Marie avait appris à ces mères comment on sacrifie un fils unique à Dieu et à l'Église.

Georges d'Heliand, fils unique, tué à Castelfidardo, va se jeter aux genoux de sa mère pour la prier de le laisser partir ; sa mère le relève et lui dit : « Va, mon fils, et que Dieu soit béni ! car il y a plus d'un mois que je lui demande de t'envoyer cette inspiration. »

« Pour le recevoir avec un corps pur et sans souillure, écrivait cette mère héroïque, après la mort de son fils, le bon Dieu me l'a repris : que son saint nom soit béni ! »

Et M^{me} de Lanascot, assistant son fils à son lit de mort.

— J'ai été tué, dit le blessé, dans un moment où son esprit s'égare.

— Pour Dieu, pour l'Église, pour sa gloire et sa défense, répond la mère.

Les témoins de cette scène sublime ne pouvaient retenir leurs larmes.

— Ne pleurons pas, disait cette courageuse femme.

Tout à coup le blessé se soulève de sa couche et dit avec un calme angélique :

— Je meurs, je sens que je meurs.

— Mon enfant, dit la mère, récitons un *Te Deum*, tu sais que ton père le récitait souvent ¹.

Les femmes entraînaient leurs maris.

— Pars, puisque Dieu t'appelle, disait la mère de Guérin, le glorieux *zuavetto* breton.

— Je ne serai pas plus lâche que ta mère, ajoutait le père, j'ai déjà perdu un fils, Dieu me demande le second, le voici.

« Non, disait Pie IX, au récit de ces immolations sublimes, la France, qui produit de telles saintes, ne périra pas ! »

Pie VII, avant lui, ne pouvait modérer les émotions de son cœur lorsqu'il parlait du *dévouement*, de la *piété sévère*, de l'*adresse*, du *commandement doux*, de la femme française ².

La première fois que l'héroïque veuve de Pimodan vit le Pape, elle ne lui dit pas : Oh ! Saint-Père, rendez-moi mon mari ! elle lui dit : « Oh ! dites-moi qu'il est au ciel ! » Et quand Pie IX a répondu : « Je ne prie plus pour lui, » elle ne demande plus rien ; car elle a compris qu'elle est veuve d'un martyr, et cela lui suffit.

Les femmes sont l'âme de tout ce qui a remué la France et, par elle, le monde. A Castelfidardo, les Zouaves combattaient sous les yeux de leurs mères, présentes à leur pensée, et sous les murs du sanctuaire où la Reine des Martyrs engendra le Roi des

¹ Voyez le comte de Ségur, *les Martyrs de Castelfidardo*.

² De la Gournerie, *Rome chrétienne* II, 403.

Martyrs. Tous, en marchant à l'ennemi, répétaient ce mot de Paul de Parcevaux : « Mon âme à Dieu, « mon cœur à ma mère, mon corps à Lorette. » A leurs mères, à Marie, qui les inspirait tous, revient l'honneur de la victoire. Comme jadis les chevaliers, comme plus tard les Vendéens, c'est sur les genoux de leurs mères qu'ils ont appris à mourir pour Dieu, l'Église et la patrie.

« J'ai appliqué les leçons de ma mère, » écrivait le comte de Quatrebarbes après la prise d'Ancône. Après cinquante ans, ces leçons étaient encore vivantes dans son cœur.

La France, par cela seul qu'elle est le royaume de Marie, est l'aide de l'Église romaine et le cœur de la Chrétienté ; et le souverain de la France, premier vassal de Marie, est l'auxiliaire-né du Vicaire de Jésus-Christ. Rome l'enseigne par ses œuvres d'art, non moins que par la voix de ses Pontifes.

A Saint-Jean-de-Latran, église mère et maîtresse de toutes les églises, l'image de NOTRE-SEIGNEUR domine le siège du Pape, tandis que la statue de NOTRE-DAME se détache de la stalle du Roi très-chrétien, premier chanoine de l'insigne Basilique.

L'autel papal rappelle encore la mission de la France. A droite, l'écusson d'Urbain VI ; à gauche, celui de Charles V. Au-dessus du premier, saint Pierre, le porte-clefs du ciel ; au-dessus de l'écusson français, saint Paul, le porte-épée du Christ.

On dira sans doute que ces écussons ne font que

rappeler le concours d'Urbain et de Charles dans la reconstruction du baldaquin qui renferme les chefs sacrés des princes des Apôtres. C'est vrai ; mais il est vrai aussi qu'à Rome, comme jadis à Jérusalem, les événements les plus vulgaires deviennent parfois des figures prophétiques. Quand le Pape écrit dans une église, et surtout dans la sienne, le plus souvent il ne fait que tenir la plume du Christ.

Que les autres nations ne soient pas jalouses de notre grandeur : elle appartient à toute la Chrétienté, de même que la grandeur de Rome appartient à toute l'Église.

Aux fêtes de la Pentecôte, chaque peuple était dans son rôle. Bien qu'il n'y eût là que des catholiques, la supériorité spirituelle de l'Italie éclatait dans le temple, tandis que, au dehors, nous étions en relief : au second rang, nous étions manifestement les premiers. Notre langue, répétée par tous les échos de Rome, les uniformes de nos soldats et de nos Zouaves, nos fleurs de lis et nos aigles, nos pèlerins, prêtres et laïques, nos écoles de filles et nos Sœurs de charité, tout rappelait que la France est le cœur et le bras de la Chrétienté. Et voilà pourquoi il est de tradition que Dieu la conduit de sa propre main. Benoît XIV, entre autres, l'assurait ; et Louis XIII n'était que l'écho des siècles quand il disait dans son ordonnance : « Comme la Providence a fondé cet État, sa bonté le conserve et sa puissance le défend. »

IV

Le génie des deux peuples qui marchent à la tête de la civilisation est divers, comme leur origine et leur mission.

A l'Italien, au Romain surtout, Dieu a donné l'esprit de conseil et d'intelligence, de sagesse et de piété; une patience à toute épreuve, une prudence consommée, l'amour de l'étude, le respect des traditions, la modération; tous les dons de l'intelligence, toutes les qualités propres au gouvernement. Il y ajoute le sentiment de la grandeur et des beaux-arts, toutes les aptitudes propres à la splendeur du culte et à la majesté de la royauté spirituelle.

Le Français a reçu l'esprit de prosélytisme, de dévouement, d'abnégation; la promptitude de la pensée, le courage, l'entraînement, la fougue, la franchise, la passion des armes, l'amour de la justice et des opprimés; toutes les vertus chevaleresques, tous les dons du cœur, toutes les qualités propres à l'action.

« La France, dit Ozanam, ne produisit aucune des grandes règles qui se partagèrent la chrétienté : elle laisse aux Orientaux saint Basile, à l'Italie saint Benoît et saint François d'Assise; à l'Espagne saint Dominique et saint Ignace. Son partage est l'action. Ce qui lui appartient se sont les ordres militaires du

Temple et de l'Hôpital, la mission qui lui plait est de servir Dieu par l'épée ¹. »

Les croisades sont sorties de deux cœurs français : Urbain II, né à Reims, était réfugié au colisée, quand Pierre l'Hermite vint lui proposer la guerre sainte que le Pape alla prêcher à Clermont. Le colisée d'une part, Reims de l'autre, voilà le double berceau de l'Église et de la Chrétienté.

On sait comment, de nos jours, la France a servi Dieu de son épée. Tout fait espérer qu'il glorifiera cette épée et que l'Église placera un jour sur ses autels l'un de ceux qui l'ont portée. Déjà le nom glorieux de Joseph Guérin retentit dans Rome.

C'est principalement par l'épée que la France sert l'Église.

« Il est remarquable toutefois, dit l'abbé Bougand, que presque tous les ordres religieux ne se soient développés, n'aient envahi le monde qu'après avoir touché le sol français ! Saint Benoît vit et meurt en Italie ; mais son premier et son plus illustre disciple, saint Maur, se hâte de s'établir en France. Saint Colomban y vient aussi d'Irlande, saint Bruno des bords du Rhin, saint Norbert du fond de l'Allemagne, saint Dominique de la Castille, saint Ignace de Pampe-lune ; tous étrangers, tous amenés mystérieusement en France ; soit que Dieu, ayant prédestiné cette nation à être la fille aînée de l'Église, ait voulu lui réserver l'honneur de mettre la main à toutes les grandes œuvres catholiques ; soit que le génie fran-

¹ *Civilisation chrétienne*, 94.

çais, avec ses belles qualités de lumière et de chaleur soit plus propre qu'aucun autre à communiquer aux œuvres le caractère de simplicité, de clarté, de grandeur et de grâce qui triomphe de tous les esprits et qui séduit tous les cœurs ¹.

Pour unir les deux peuples, Dieu leur a donné la foi ; la foi, qui peut sommeiller en France, mais qui, semée par nos mères au fond de nos cœurs, se réveille toujours au moment du danger, comme l'ont prouvé le XVI^e et le XVIII^e siècle. Sans cette foi latente, invincible, comment la France aurait-elle échappé au protestantisme, au philosophisme et à la Révolution ?

A l'Italie, Dieu a donné en abondance de grands pontifes, des théologiens consommés, d'illustres philosophes, de savants légistes, d'habiles érudits, et surtout des martyrs et des saints.

A la France, tout un peuple de missionnaires, d'héroïnes et de braves soldats, des cœurs dévoués au soulagement des pauvres, des Sœurs de charité, des sociétés charitables de toute sorte.

En Italie, malgré la fantasmagorie du piémontisme, l'immense majorité des hommes incline au Catholicisme. « La foi est pour nous une seconde nature, me disait un Romain, et les plus dégradés « conservent certaines pratiques religieuses. »

Tandis que nos révolutionnaires français sont incrédules ou indifférents, les vrais révolutionnaires

¹ L'abbé Bougand, *Histoire de sainte Chantal*, I, 405.

italiens ont la foi satanique dont parle l'Écriture : ils croient et frémissent de rage, et c'est sur l'autel que Garibaldi jure qu'il aura *Rome ou la mort*.

Mais la Révolution a su s'emparer des Italiennes. Le P. Bresciani, dans son *Juif de Vérone*, n'a rien dit de trop de leurs conspirations sacrilèges, et les plus vertueuses sont, à leur insu, complices des Italiennissimes, fascinées par un faux patriotisme.

En France, c'est l'inverse. Parmi nous, depuis deux siècles, il est bien peu d'hommes qui, même sans le vouloir, ne se laissent enlacer par la Révolution. Les femmes, au contraire, ont l'instinct de la vérité comme de la charité. Toute apostasie, toute lâcheté, toute faiblesse d'esprit ou de cœur trouve en elles d'inflexibles juges. Elles aiment l'Église et la Patrie, le Christ et sa Mère ; elles les aiment plus qu'elles-mêmes, plus que les richesses, plus que leurs enfants : et cet amour leur tient lieu de toute science. Elles sont parmi nous le plus ferme appui de l'Église et de la société. Catholiques et révolutionnaires, mais révolutionnaires surtout, le confessent à la gloire des femmes. La Révolution sait qu'en France elle n'a pas de plus grand obstacle que leur invincible répulsion ; elle sait le nombre de frères, de fils et de maris préservés, arrachés des sociétés secrètes par de simples ouvrières, par de simples paysannes. Sans cesse le révolutionnaire est harcelé par cette petite guerre féminine qui le poursuit jusqu'au foyer domestique, et qui ne lui laisse ni paix, ni trêve. De

là ses plaintes, ses fureurs, ses complots contre le faible sexe qui se rit de ses menaces ; car les femmes de France sont aguerries par soixante-dix ans de lutttes incessantes. Elles ont fatigué les Robespierre et dépisté les Fouché.

Dans la vie de la foi et de l'intelligence, les Italiens sont nos maîtres, et c'est chez eux qu'il faut aller chercher des leçons ; c'est d'eux qu'il faut apprendre comment on honore Dieu et ses saints. Ils nous enseigneront les beautés des cérémonies et la majesté du culte, les règles et la pratique du gouvernement des âmes, toutes les traditions de la piété et de la vie spirituelle, si vivantes à Rome.

Il est donné au Romain plus qu'à personne de comprendre l'éternelle royauté, l'éternelle sagesse, l'éternelle force du Christ. Il lui est donné de comprendre « le règne et la justice de Dieu. »

Les Italiens sont nos maîtres en bien comme en mal, en ce qui tient au gouvernement. C'est de Machiavel que s'inspirent les tyrans, comme c'est de la politique des Papes que s'inspirent les rois chrétiens.

Mais les Italiens, eux aussi, auront à gagner avec nous, bien que leur amour-propre national soit un obstacle, comme nos préjugés gallicans en étaient un jadis pour nous. En tout ce qui tient à la vie *laïque*, à l'apostolat des femmes, aux vertus chevaleresques, ils peuvent s'inspirer de la France, et ce n'est pas sans un dessein particulier que la Providence ap-

pelle en Italie nos religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, du Sacré-Cœur, du Bon-Pasteur, et ces femmes du monde qu'on rencontre partout où il y a une douleur à panser; au chevet des blessés de Gaëte comme au chevet des blessés de Lorette et d'Ancône.

Bien entendu que je parle du caractère général des deux peuples, car les blessés d'Osimo n'oublieront jamais la comtesse Rosa Sinibaldi et ses compagnes.

Toute femme chrétienne sent que pour elle la France est la patrie. « Née en Allemagne, mariée en Angleterre, » la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton, « aime la France comme la patrie de son cœur et de sa foi ¹. » Mme de Swetchine, la comtesse Albert de la Ferronays, pieuses russes, eurent les mêmes sentiments.

Les nombreuses congrégations d'hommes qui ont leur siège en France ont maintenant des maisons à Rome. Elles y prendront la sagesse et la foi romaines, et y laisseront l'activité française. Les deux peuples y gagneront.

Un des signes du temps, c'est l'influence croissante du clergé romain sur le clergé et les laïques de France, et d'autre part, l'influence des femmes de France et de leurs fils sur la société romaine. C'est en mettant en commun leurs qualités et leurs vertus que les deux peuples se compléteront l'un l'autre.

¹ P. de Ponlevoy, *Vie du P. de Ravignan*, II, 201.

Nos religieuses payeront la dette de l'Église de France envers l'Italie, en étendant le cercle de la charité, jusqu'ici trop réservé peut-être à l'autre sexe. A la vie contemplative se joindra pour la femme une vie plus active dans les écoles, dans les hôpitaux, près du pauvre et de l'infirme, près de ces misères de l'âme et du corps que l'homme est inhabile à soulager. Nos femmes du monde elles-mêmes ne seront pas étrangères à l'impulsion que reçoit en ce moment l'Italie. Les Françaises mariées dans ces contrées, les femmes que le devoir ou la piété y conduit, en compagnie de leurs maris et de leurs frères, seconderont, à leur tour, l'action providentielle. Les Zouaves eux-mêmes y contribueront par cet admirable esprit de dévouement et d'abnégation qui se développe de plus en plus parmi eux.

V

Mais la voix la plus éloquente est la voix des morts. Trois tombes que je n'ai pu voir sans une émotion profonde parlent aux Romains plus haut encore que les vivants. La tombe du bienheureux Labre, la tombe de Pimodan, la tombe de la Ferronnays. Chose merveilleuse, toutes trois sont placées sous la garde de Marie : la première à Sainte-Marie-des-Monts, la seconde dans la chapelle de la Sainte-

Vierge à Saint-Louis, la troisième à Saint-André, dans la même chapelle. C'est à Sainte-Marie dans le Transtevere, la plus ancienne église de Marie, que le Pape fit célébrer le 3 octobre 1860 les obsèques du général de Pimodan.

On lisait sur le fronton de l'église :

GEORGIO DE PIMODAN
VIRO NOBILISSIMO
DUCI FORTISSIMO
QUEM PRO SEDE APOSTOLICA
MAGNÆ ANIMÆ PRODIGUM
CATHOLICUS ORBIS LUET
PIUS IX. PONT. MAX.
SUO ET ROMANÆ ECCLESIE NOMINE
SOLEMNE FUNUS
TANTÆ VIRTUTI ET PIETATI DEBITUM
MÆRENS PERSOLVIT.

A Georges de Pimodan, homme très-noble, chef très-courageux, qui, prodigue de sa grande âme, mourut pour le saint siège apostolique, pleuré de tous l'univers catholique. Le souverain pontife Pie IX, en son nom et au nom de l'Église romaine, a rendu dans les larmes, les honneurs funèbres dus à tant de courage et de piété.

Ces tombes françaises rappellent toutes trois la vie laïque, la vie des diverses conditions sociales, trans-

figurée par le plus héroïque dévouement. C'est la vie du pauvre, la vie du soldat, la vie de l'homme du grand monde, ennoblies par le sacrifice volontaire le plus pur ; car aucun des trois n'y était sollicité par l'amour-propre, par les encouragements de la patrie, par le strict devoir.

Au pied de l'autel où Marie de Ratisbonne « a tout compris, » et de juif obstiné qu'il était en entrant, s'est relevé fervent catholique, est l'humble tombe de ce comte de la Ferronnays, dont les prières valurent au jeune juif la grâce qui l'a subjugué. Marie de Ratisbonne le croyait du moins. « Il faut, disait-elle au moment même à M. de Bussierre, que ce monsieur ait bien prié pour moi. » Or quand M. de Ratisbonne parlait ainsi, la vision venait de disparaître et le monsieur était encore là dans son cercueil, martyr sans doute de sa charité, car aucune maladie n'explique sa mort subite.

Ces dévouements héroïques sont, d'ailleurs, communs chez les la Ferronnays. Qui n'a lu dans le touchant récit de Mgr Gerbet, à quel prix le fils de l'ancien ambassadeur de France achetait la conversion d'une épouse chérie¹ ? Qui n'a lu dans la Vie du P. de Ravignan à quel prix encore sa veuve prolongait les jours de l'apôtre de Paris ? En souvenir sans doute de son époux, à son tour elle donnait sa vie².

¹ *Dogme générateur de la piété catholique*, p. 325.

² P. de Pontlevoy, 1, p. 409.

Le comte de la Ferronnays ne savait que faire de la sienne depuis qu'il ne pouvait plus la consacrer à son pays. Elle pesait à cette âme chevaleresque ; il se débarrassa du fardeau en le jetant aux pieds de Dieu pour le salut d'une âme.

Trois holocaustes dans une même famille !

VI

Rome est la tête, la France est le bras du Catholicisme ; que le cœur et la tête restent fidèles et unis, la croix, règne sur la terre, et avec la croix la justice de Dieu, la liberté et la vérité. Mais si Rome et la France se divisent, tout souffre ; la servitude du vieux monde chasse la liberté chrétienne, et l'iniquité triomphe.

Les deux peuples sont nécessaires au Catholicisme. Sans le génie de l'Italie, les Églises particulières sont faibles contre l'erreur ; témoin la vieille Église gallicane, quand elle oublia le « seuil des Apôtres. » L'Église universelle elle-même languit et se déchire, témoin le séjour d'Avignon et le schisme qui le suivit.

Sans l'épée de la France, d'autre part, l'Église et les peuples sont opprimés : témoin ce qui se passe en Italie partout où la France n'intervient pas, témoin encore la Pologne et l'Irlande. Ils respirent au con-

traire quand la France est là ; témoin , en 1823, l'Espagne et la Grèce, et, de nos jours, Rome et la Syrie, la Chine et le Japon.

Quand l'autorité spirituelle du Pape, Pierre fondamentale de l'*Église*, était attaquée, les *ultramontains*, c'est-à-dire les Italiens, Gerdil, Capellari (depuis Grégoire XVI), de Maistre, étaient au premier rang.

Mais dans la question de la royauté pontificale, palladium de la *Chrétienté*, la France, évêques et laïques, ne le cèdent à personne : si je ne cite aucun nom, c'est dans l'impossibilité de les désigner tous.

Dans la question temporelle, où l'épée joue un grand rôle, la France a toujours prodigué son sang ; elle l'a prodigué à Rome et à Castelfidardo, plus qu'aucune autre nation.

C'est de Rome et de la France que viendra le salut de l'Europe et du monde. La victoire pourra coûter cher, mais elle est certaine.

Aujourd'hui, la Révolution engage la lutte moins contre l'Église proprement dite que contre la Chrétienté ; moins contre l'ordre spirituel que contre l'ordre temporel. Depuis soixante-dix ans, c'est le royaume de Marie, c'est la France, c'est la royauté pontificale et Rome que la Révolution attaque avec le plus de fureur. Je ne m'étonne pas, dès lors, que les traditions attribuent tout particulièrement à Marie, « secours des chrétiens, » ainsi qu'à la France, son royaume, la victoire qui va suivre ce rude combat. Car la cause de la *Chrétienté* est sa propre cause,

la cause que Dieu lui a spécialement confiée. Le récent triomphe de Marie est le gage assuré de la victoire de la *droite* nature sur le naturalisme ; et la statue de la place d'Espagne prophétise plus clairement encore que le B. Léonard.

En voyant la colonne de l'Immaculée-Conception s'élever sur la place qui porte le nom de la grande nation catholique, au pied de l'obélisque qui couronne l'escalier de la Trinité-du-Mont, il me semblait voir la Révolution vaincue par les deux nations sœurs, entre lesquelles il n'y a plus de Pyrénées, et la France faisant planer sur le monde la croix invincible. Autour de moi, tout faisait silence : le cri triomphal de l'obélisque du Vatican frappait seul mon oreille :

Voici la croix du Seigneur ! fuyez, factions ennemies ; le Lion de la tribu de Juda a vaincu.

XIII

LA FRANCE ET L'EMPIRE ROMAIN.

Il est manifeste que la France, ce royaume béni de Dieu, a été choisi par notre Rédempteur pour être l'exécuteur de ses divines volontés.

(*Lettre de Grégoire IX à S. Louis.*)

Omnes per Babylonem interpretantur Romam infidelem et ethnicam qualis fuit in tempore Joannis et rursum erit in fine mundi.

(Cornelius a Lapide, in *Apoc.* xvii.)

Quand, en parcourant les longues galeries de la bibliothèque Vaticane, j'arrivai aux salles de Pie VI et de Pie VII, j'éprouvai un grand serrement de cœur. Dans une série de tableaux où toute la vie des saints pontifes est peinte, plusieurs les représentent partant pour l'exil ; le garde-noble qui les escorte est un gendarme. Et pourtant, en lisant les mémoires du temps, je vois l'amour indestructible de

notre pays survivre dans le cœur des exilés à toutes les violences : l'exil, en les mettant en rapport avec toutes les classes, augmente leur tendresse pour nous. Il y a plus : les mémoires sur Pie VII, comme le *Mémorial de Sainte-Hélène*, témoignent de ce fait étrange, qu'au plus fort de la lutte, ces deux souverains avaient un faible l'un pour l'autre. Pie VII n'avait pu oublier le Concordat, comme la famille impériale a pu s'en apercevoir après 1815. Napoléon, de son côté, — le *Mémorial de Sainte-Hélène* le constate à plusieurs reprises, — se souvenait du sacre et du voyage de Paris :

« Dans sa charité chrétienne, disait Napoléon, Pie VII n'a jamais désespéré de me tenir pénitent à son tribunal ; il en a souvent laissé échapper l'espoir et la pensée. Nous en causions quelquefois gaiement et de bonne amitié. « Vous y viendrez tôt ou tard, me disait-il avec une innocente douceur ; je vous y tiendrai, ou d'autres, si ce n'est pas moi.... » Pie VII est un véritable homme de bien, que j'estime, que j'aime beaucoup, et qui, de son côté, me le rend un peu, j'en suis sûr ¹. »

Les mesures extrêmes prises de part et d'autre ne déracinèrent pas entièrement la secrète sympathie de Pie VII et de Napoléon I^{er}. Elle a survécu à l'emploi du droit de la force et de la force du droit. Ce fait incontestable fut longtemps une énigme pour

¹ *Mémorial*, août 1816.

moi ; car ni la charité de Pie VII, ni l'éducation première de Napoléon, « qui tenait réellement, dit-il, à sa religion natale ¹, » ne suffisent pour l'expliquer entièrement. La vraie raison, je crois, c'est que Dieu, ayant formé de ses propres mains l'alliance de Rome et de la France, ne permet pas qu'elle soit rompue, alors même que la tension est extrême.

Quand la volonté divine se propose un but, sa sagesse dispose à l'avance les moyens. Or, Dieu a manifestement voulu conduire l'humanité à ses destinées par l'alliance des deux ordres ; par l'alliance du spirituel et du temporel, du Sacerdoce et de l'Empire, de la nature et de la grâce, de l'Église et de l'humanité. Par suite, il a placé deux peuples à leur tête, et si bien entrelacé leurs intérêts mutuels, qu'il ne peut y avoir entre Rome et la France aucun sujet permanent de rupture. C'est ainsi que, dans les meilleurs ménages, il peut y avoir brouille ; mais les querelles ne sont qu'à la surface quand Dieu a formé lui-même l'union.

Ni le protestantisme relaps de Henri IV, ni l'orgueil de Louis XIV, ni les violences de Napoléon I^{er} n'ont pu rompre définitivement l'alliance séculaire de Rome et de la France, et ces monarques eux-mêmes n'ont jamais voulu, au fond, une rupture évidemment contraire à leurs intérêts et aux nôtres plus encore qu'aux intérêts du Saint-Siège.

¹ Ibid.

Dieu nous a toujours conservé la foi catholique, mais alors même que cette foi faiblit, la France ne peut jamais être *radicalement* hostile au Saint-Siège; notre caractère et nos préjugés nationaux, notre nature même, s'y opposent. Un secret instinct en avertit les Papes, et Dieu, au besoin, le fortifie par ces circonstances de famille et d'éducation qui agissent sur l'homme à son insu. C'est ainsi qu'au plus fort des souffrances de ses prédécesseurs, Pie IX apprenait sur les genoux de sa pieuse mère à prier pour la France et à l'aimer.

La France, en effet, est intéressée à la défense du Saint-Siège, car le Catholicisme et la défense de l'Église romaine sont la base de notre influence dans tout l'univers. Par suite, la Papauté est intéressée à la grandeur de la France, qui ne peut, quoi qu'il arrive, lui donner d'inquiétudes sérieuses; Dieu prenant soin de nous ramener à l'ordre de gré ou de force, dès que nous nous en écartons.

Mais Rome a un ennemi mortel : c'est le césarisme antique, radicalement incompatible avec la royauté tant spirituelle que temporelle du Pape. Or, le césarisme peut bien tenter les nations étrangères : l'Allemagne, l'Italie, la Russie même; mais la France, jamais; notre nature y répugne invinciblement.

Supposez un Allemand au Capitole; bon gré, mal gré, il aura la tentation de restaurer cet Empire mort d'hier seulement, et de faire revivre les traditions de

ses prédécesseurs. Le génie de l'Allemagne, bien loin d'être un obstacle, serait un encouragement pour lui, et la presse allemande ne manquerait pas d'applaudir à toutes ses usurpations.

Supposez maître de Rome un prince italien, Victor-Emmanuel ou tout autre italianiste, la tentation devient plus irrésistible encore. Nourri dans les traditions de Rome antique, menacé par Mazzini, poussé par tous les carbonari, qui ont fait de la restauration de l'Empire romain l'un des articles fondamentaux de leurs statuts, séduit par tous les esprits faux et vaniteux, agacé par toutes les belles patriotes de l'Italie, il ne pourrait pas ne pas relever le trône des Césars. A peine le *Verdi* pour lequel Cavour a conspiré vingt ans, de son aveu, est-il devenu *Victor-Emmanuel*, *Roi D'Italie*, que déjà les plus ardents, Garibaldi en tête, saluent dans ce prince un César romain. Rester simple roi d'Italie serait impossible à un prince italien maître de Rome. Ce juste milieu ne satisferait personne; ni les italianisimes, qui rêvent soit la république, soit l'Empire romain; ni les catholiques, qui ne veulent à aucun prix de l'unité italienne, et qui défendent énergiquement le patrimoine de saint Pierre, palladium de tous les patrimoines.

Un Russe même serait tenté. Le pape de la religion dite *orthodoxe* voit dans Rome un invincible obstacle. S'il ne pouvait y trôner, il voudrait du moins la détruire.

L'Angleterre en ferait autant, et ses débuts depuis la guerre d'Italie nous révèlent ses conclusions.

Le césarisme romain n'est pas à craindre avec la France. Quels que soient le caractère, l'ambition, les vices même de ses souverains, les opinions dominantes, les préventions de ses hommes d'État, monarque et citoyens s'en éloignent instinctivement. Quand Napoléon I^{er} était maître absolu dans Rome, loin d'y installer l'Empire romain et son trône, il en fit une simple préfecture de l'Empire français.

A quelque parti que nous appartenions, nous voulons une France libre, indépendante, à la tête de l'Europe. La *France* pense, à cet égard, comme le *Monde*, MM. Pelletan et Proudhon comme MM. de Persigny et de la Rochejaquelein. Les italianissimes aveugles ou désintéressés de la presse ne comptent pas, car ils ne savent ce qu'ils font ; ou, s'ils le savent, ils cesseront d'être dangereux dès qu'ils seront démasqués, dès qu'on s'apercevra qu'ils sacrifient la France à l'étranger. L'amour passionné de notre indépendance et de notre nationalité est, en effet, le sentiment le plus profondément enraciné dans nos cœurs, et cela, depuis l'origine de la monarchie. Les Carlovingiens ont perdu le trône pour l'avoir blessé. C'est encore pour l'avoir blessé que la branche d'Espagne a dérogé, comme Louis XIV en avait averti Philippe V. Enfin, c'est en altérant l'histoire et en calomniant, pendant quinze ans, les sentiments

de la branche aînée, qu'on est parvenu à la renverser en 1830.

Ce sentiment inné d'indépendance a éloigné nos souverains de l'Empire. Charlemagne s'est fait prier vingt-cinq ans pour l'accepter, et ce fut comme par surprise que Léon III lui en imposa le fardeau. M. Ozanam, dans sa *Civilisation chrétienne*, a mis au jour les hésitations du grand Empereur, même après son investiture ; hésitations fortifiées par les préjugés des grands et qui durèrent plus d'un an.

Charlemagne, il faut bien le remarquer, n'était pas empereur des Français, il était roi de France et chef de l'*Empire romain*. Il tenait la royauté de Pépin et de la France, et l'Empire de Pierre et des Romains. Par suite, il contractait avec ceux-ci certains liens de dépendance temporelle dont il aurait été exempt en restant simplement roi de France. Si glorieux que soient la dignité impériale et l'honneur de servir au premier rang l'Église et la Chrétienté, il n'est pas moins vrai que le chef du Saint-Empire n'est que le président de la République chrétienne, et que ce rôle, un peu effacé quand la foi ne le grandit pas, contrarie nos préjugés français. En l'acceptant, Charlemagne et la France faisaient un sacrifice. De là l'extrême facilité avec laquelle ses successeurs laissèrent échapper la dignité impériale ; de là la répugnance de nos rois non-seulement à la briguer, mais à l'accepter, même pour leurs frères, témoin saint Louis.

La France, qui n'aurait pas fait un pas pour re-

vendiquer l'Empire romain de Charlemagne, défendait au contraire, avec une indomptable énergie, et sa nationalité et sa prééminence. Les femmes elles-mêmes devenaient des héros, Jeanne Hachette et Jeanne d'Arc en tête. Si jamais un prince français redevient chef du Saint-Empire, comme la tradition l'annonce, soyons sûrs que les Papes et les peuples jetteront ce fardeau sur ses épaules, car la France y répugne *naturellement*. Un monarque français repoussera toujours le rôle des Césars païens, et n'accepterait que par dévouement, si la Providence l'appelle, celui des Césars chrétiens.

Rien n'est plus opposé, en effet, aux maximes françaises, aux maximes de l'ancien régime qui vivent encore parmi nous sous des noms nouveaux, que les maximes de l'Empire romain.

L'Empire romain affiche l'universalité. Son territoire c'est l'univers, ou du moins le vieux monde latin.

La monarchie française veut rester nationale. Elle veut l'influence, la primauté d'honneur, la royauté morale de l'Europe; mais elle ne cherche point la domination, et notre désintéressement, quand il s'agit de s'agrandir, va parfois jusqu'à la duperie. Tout ce qui porte atteinte à notre honneur, à notre influence, à notre territoire, nous blesse profondément; mais nous avons le plus chevaleresque dédain pour les profits de la victoire.

L'Empire romain est de droit viager, et repose

sur l'élection. Conformément à ce droit, Charles V et son fils, en arrivant à l'Empire, avaient renoncé à l'hérédité.

La monarchie française est héréditaire et dynastique, et cela sous le droit nouveau comme sous l'ancien.

L'Empire romain est une dictature à vie, et la république en est la base : souveraineté des citoyens romains sous le droit païen ; souveraineté des nations chrétiennes, du peuple chrétien, dont le peuple romain est la tête sous le droit chrétien. La Chrétienté s'appellait la République chrétienne ; république de rois et de nations, dont le président était confirmé, consacré par le Pape, en devenant le chef du Saint-Empire.

La monarchie française, au contraire, reposait sur ce qu'on appelle aujourd'hui « le droit divin, » non sans quelque fondement, puisque la naissance, base du droit français, dépend de Dieu seul, qui règle l'ordre des générations, et que l'élection ne paraît, en France, qu'à l'origine des dynasties.

Le chef du Saint-Empire reconnaissait l'autorité temporelle de Pierre, qui l'avait établi, et qui, en certains cas, le jugeait et le punissait temporellement en le privant de l'Empire.

La monarchie française affirmait son indépendance temporelle, indépendance que reconnaissaient les Papes, sans abdiquer pour cela, bien entendu, le pouvoir spirituel des clefs.

Nos rois, comme saint Louis le disait très-expres-
sément, croyaient, à tort ou à raison, leur droit de
beaucoup supérieur au droit impérial. En acceptant,
avec l'Empire romain, les liens de sujétion qu'il im-
plique, ils auraient fait un sacrifice. Ces préjugés,
sans doute, étaient peu raisonnables, car servir l'Église
et la Chrétienté, c'est servir Dieu, et « servir Dieu,
c'est régner; » mais, en fait, ces préjugés existaient
tant dans la nation que dans ses chefs. Dieu lui-même
semble nous les avoir donnés, pour mettre l'Église
romaine à l'abri de l'ambition d'une nation ardente
et guerrière. Les Papes, de leur côté, n'ont rien fait
pour les détruire. Ils n'ont demandé à la France et à
ses rois qu'une seule chose : la pleine reconnaissance
de leur autorité spirituelle.

Du reste, le droit universel du Saint-Empire et le
droit *national* des royaumes particuliers sont divers,
mais non pas opposés, car ils se soutiennent et se
complètent l'un l'autre.

Rappelons, en deux mots, l'organisation de la so-
ciété chrétienne :

Deux ordres distincts, mais unis, le spirituel et
le temporel, l'Église et la Chrétienté, le Sacerdoce et
l'Empire ;

L'Église, société des fidèles gouvernée par les
Évêques et notre Saint-Père le Pape ; — les Évêques
indépendants les uns des autres, ayant à leur tête
le Vicaire de Jésus-Christ, qui est à la fois leur frère
ainé, le premier entre ses égaux comme Évêque de

Rome, et leur père, leur monarque comme Vicair de Jésus-Christ, comme Souverain-Pontife ; — pour lien universel du chef, du corps et des membres, l'Esprit de l'Homme-Dieu.

Grâce à cette constitution divine, l'autorité et la liberté, l'égalité et l'ordre, l'unité et la variété, en un mot, la durée et la vie, sont assurés : un seul cœur et une seule âme, un seul chef et un seul corps mus par un seul et même esprit, vivifiés par l'Esprit-Saint ; voilà l'Église.

La Chrétienté est l'humanité unie à l'Église ; c'est la nature humaine réparée par le Christ. Elle se distingue, elle aussi, en nations libres, égales, indépendantes les unes des autres, quels que soient leur puissance, leur nombre et la forme de leur gouvernement. Dans le droit chrétien, la république de Saint-Marin et le prince de Monaco ont les mêmes droits, la même liberté que la France ou l'Autriche. Évêques du dehors, tous les rois, sont égaux en droit. Chez des États de l'Église, le Pape, en tant que roi temporel, est leur frère ; mais il a la primauté d'honneur, comme chargé de la garde du patrimoine de Pierre. Frère aîné des rois, il est, comme tel, sans droits sur le temporel des autres rois ; mais aussi les plus puissants souverains, les plus nombreux congrès sont sans droits sur lui, la liberté étant de l'essence de la civilisation chrétienne, non moins que l'autorité.

Toutefois, dans le vieux droit chrétien, le Pape

n'est pas seulement le frère aîné des rois. Comme Vicaire du Christ, « Prince des rois de la terre, » il est encore leur père, chargé dès lors de maintenir la paix parmi eux et de défendre la Chrétienté. Néanmoins, le Christ n'a pas voulu lui confier le glaive du Saint-Empire. Il est de tradition dans l'Eglise qu'il y a deux glaives et que l'Empire est laïque.

Si la Papauté a fondé le Saint-Empire, Charlemagne, à son tour, à fortifié la royauté pontificale, garantie de l'indépendance spirituelle du Souverain-Pontife. Mais la puissance temporelle du Pape se borne à ses États. De cette manière, le Sacerdoce et l'Empire sont toujours distincts, toujours unis, toujours subordonnés, sans que les deux ordres puissent jamais se confondre, puisque ni l'Empereur ne peut devenir pape, comme il arrive en Russie, ni le Pape devenir empereur, comme il arrive en Turquie.

Du reste, le chef du Saint-Empire n'avait aucun droit de s'immiscer dans le régime intérieur des nations de la Chrétienté; le nom de république chrétienne l'indique.

L'Empire romain, — aussi bien le Saint-Empire que l'Empire païen, — repose sur une base très-différente du droit royal.

Le césarisme païen a pour base la souveraineté arbitraire et absolue du peuple romain, qui est censé avoir investi César de sa toute-puissance, et le diriger par ses conseils, comme porte l'arc de Titus.

LIVRE SECOND.

Le Saint-Empire a pour base la souveraineté du peuple chrétien, dont Rome est la tête, et qui règne, lui aussi, mais avec le Christ et en servant Dieu. Mieux encore que les Juifs, les chrétiens sont « une nation sainte, un sacerdoce royal. » Rome, du reste, est la base tant de l'Empire païen que du Saint-Empire.

Différent du droit impérial romain, qui s'appuyait sur une élection confirmée par le Pape, le droit royal est une extension du droit de paternité et de propriété.

Le roi chrétien est le père adoptif de ses sujets. De plus, ayant acquis le haut domaine de son royaume par conquête, alliance, achats, héritage, il commande comme seigneur, de même qu'un propriétaire, qu'il soit républicain ou légitimiste, commande aux habitants de ses terres et de sa maison tant qu'ils y restent.

Les langues, dépôt fidèle des vérités traditionnelles, conservent les traces de ce double pouvoir. Le roi a l'*autorité*, parce qu'il est *auteur* ; auteur de la vie politique, comme substitué au fondateur, qui est lui-même au lieu et place du père naturel de la race ; mais il domine, il est seigneur, *dominus*, parce qu'il a le domaine de la terre, *dominium*. La langue des cours comme celle des champs rappellent cette *domination* qui est fondée sur la conquête et la violence chez les peuples infidèles ; sur des titres légitimes et le consentement des peuples, chez les nations catholiques.

L'ambassadeur dit : le Roi, l'Empereur mon maître ; comme le laboureur dit à son propriétaire : notre maître !

En France, le haut domaine avait la plus noble source, puisque les rois, en montant sur le trône, renonçaient à toute propriété privée. L'abandon de leurs biens propres à la couronne était de droit strict. La France était un grand fief. Le seigneur de ce fief en avait abandonné le domaine utile, à charge de foi et hommage dont le service militaire et l'impôt étaient le signe. Il imitait le souverain Seigneur de l'univers, qui a donné la terre aux enfants des hommes, à charge du sacrifice et de l'offrande qui sont l'essence de toute religion.

Le seigneurie ou le haut-domaine de la terre est la base du pouvoir terrestre. Le communisme n'est pas autre chose que la seigneurie du peuple souverain, qui prend sans qu'on les lui *donne*, le dernier bien et le dernier enfant de ses sujets.

Le *droit nouveau* que l'italianisme veut faire revivre est aussi vieux que Rome. Mais l'Empire universel, césarisme ou Saint-Empire, n'est possible en Europe qu'en s'appuyant sur Rome.

Napoléon I^{er}, en montant sur le trône, ne pouvait songer ni au césarisme antique, ni au Saint-Empire qui avait un titulaire dans la maison d'Autriche. De plus, le Saint-Empire présuppose des électeurs étrangers et une certaine soumission au Pape, son fondateur, toutes choses impossibles alors,

par suite des idées de l'ancien régime et de la Révolution.

Quant au césarisme antique, Napoléon pouvait d'autant moins y songer qu'il s'occupait de son sacre et du rétablissement de l'Église de France, desseins qui exigeaient accord avec le Saint-Siège. Or le Saint-Siège ne voulait ni tolérer la résurrection de l'Empire antique, ni changer d'un trait de plume le droit public de l'Europe en dépossédant l'Allemagne.

Plus tard, il est vrai, Napoléon renversa l'Empire d'Allemagne et se proclama le successeur de Charlemagne. Mais il était trop tard.

Pour recueillir cette succession, il eût fallu se faire sacrer non pas à Notre-Dame de Paris, mais à Saint-Pierre ou à Saint-Jean-de-Latran ; se faire élire, non par les Français, mais par les nations catholiques ou au moins par les Romains ; recevoir la couronne impériale des mains du Pape, et non la prendre soi-même sur l'autel. Par cela même qu'il se couronnait de ses propres mains et qu'il affirmait ainsi son indépendance temporelle, Napoléon renonçait implicitement à la succession impériale de Charlemagne, c'est-à-dire à l'Empire romain.

Charlemagne était roi de France et Empereur des Romains.

Napoléon I^{er} était et voulait être Empereur des Français et roi d'Italie.

Par suite, ces deux trônes différaient du tout au tout.

Sous Charlemagne, la France était subordonnée, d'une certaine manière, à l'Empire romain, dont il était le chef.

Mais Napoléon, au contraire, subordonnait Rome à l'Empire français, au point de faire de la Cité-Reine une simple préfecture. Le titre de roi de Rome, qu'il donna à son fils en souvenir peut-être du titre de roi des Romains que portaient les fils des empereurs, n'était qu'un titre; il en était de même de sa royauté d'Italie, puisque, bien loin d'*unifier* l'Italie, il donnait Naples à son beau-frère et la Toscane à sa sœur.

Jamais Napoléon n'a songé à revendiquer sérieusement pour lui le trône des Césars *romains*. Loin de là, quand il rêvait la monarchie universelle, c'est à Paris qu'il voulait en établir le siège. Il voulait faire de Paris une nouvelle Rome, changer le siège éternel de l'Empire, et fixer près de lui le Pape, à qui il réservait à Paris un jardin indépendant et une dotation.

Mais ici, la nature même des choses protégeait la royauté pontificale. Le césarisme romain, que les Allemands ont rêvé pendant des siècles, est le plus grand ennemi de l'Église, comme le prouve la longue lutte du Sacerdoce et de l'Empire. Or, Napoléon ne pouvait ni ne voulait être *Empereur des Romains*. L'orgueil national de la France se serait révolté contre la subordination de Paris.

D'autre part, l'orgueil national de l'Italie se révoltait contre la subordination de Rome. L'Église

catholique romaine trouvait ainsi un puissant appui jusque dans les mœurs de la France et de l'Italie.

Il n'en serait pas de même si Victor-Emmanuel venait trôner à Rome pour en faire sa capitale. Un prince italien, loin d'avoir à combattre ses propres sentiments et ceux de son peuple, ne ferait que suivre l'opinion des italianissimes de la Péninsule et de l'Europe en reconstituant le césarisme antique. De là l'inflexible résistance du Pape, qui combat ici *pro aris et focis*, qui combat de plus pour la liberté de tous les trônes, de toutes les nations chrétiennes.

Quant à la France, dès que l'italianisme sera bien connu, il est impossible que nous ne le combattions pas énergiquement; il y va et de notre foi, et de notre honneur, et de notre existence. Quand le Pape avait tous ses États et une armée, nous aurions pu nous retirer en laissant sur la frontière du Piémont un corps d'observation prêt à marcher sur Turin à la moindre attaque contre les États-Romains. Mais abandonner le Pape quand les Piémontais l'ont dépouillé et ont assassiné son armée, quand il est sans finances et sans forces, c'est impossible.

Les intérêts de Rome temporelle et de la France sont communs. Pour nous, comme pour les États du Saint-Siège, il s'agit d'empêcher la restauration de Rome césarienne ou républicaine, et la haine de Garibaldi devrait nous éclairer. Notre concours aux rêves de l'italianisme est si impolitique, que le prince Napoléon lui-même ne pourrait appliquer les

théories qu'il développait au Sénat, car il verrait bien vite que le royaume d'Italie n'est que la préface de la République ou de l'Empire romain, c'est-à-dire de la confusion ou de la domination universelle. La France se réveillerait dès que le masque de la nationalité italienne tomberait.

Plus l'italianisme se développera, plus nous comprendrons qu'il est notre ennemi-né, non moins que du Saint-Siège, attendu que la France ne peut, sans déchoir, manquer à sa mission, qui est de protéger et de défendre la sainte Église. L'accomplissement de cette mission avait fait d'elle, selon l'expression des Papes, que je veux répéter encore, « un royaume béni et chéri de Dieu, dont l'exaltation est inséparable de celle du Saint-Siège ¹. »

Rome m'a expliqué le droit chrétien, qui seul concilie l'autorité et la liberté, parce que c'est « le règne et la justice de Dieu. »

Le droit royal ou plutôt national, — car la forme est accessoire, — et le droit universel du Saint-Empire sont, non pas des droits opposés, mais des droits divers qui se complètent l'un l'autre. C'est surtout aux rapports du Pape et de l'Empereur qu'est applicable la doctrine fameuse des deux glaives, formulée dans la Bulle *Unam sanctam* ². Cette doctrine, loin

¹ Alex. III, ep. xxx, Innoc. III, Grégoire IX, cités par Bossuet, *Discours sur l'unité de l'Église*.

² Publiée par Boniface VIII au concile de Rome en 1302. En voici la substance : « L'Église est une. Elle ne forme qu'un

d'être hostile à la liberté des rois, en est la *seule* garantie; car c'est la subordination de l'Empereur romain au Pape, la subordination du glaive temporel *universel* au glaive spirituel universel du Vicaire de Jésus-Christ qui enchaînait le césarisme antique, et assurait par là la liberté de tous les rois, de toutes les nations, y compris la liberté du Pape-Roi, simple membre de la république chrétienne en tant que chef des États de l'Église. Cette subordination assurait la liberté de tous les petits peuples : Napolitains, Toscans, Parmesans, Florentins, Pontificaux, et même celle des grands peuples, que menace plus qu'ils ne pensent la résurrection du vieil Empire romain, tentée par Garibaldi, Mazzini et le carbonarisme.

Si la France a lutté non sans peine contre la maison d'Autriche, qui rêvait une monarchie universelle impossible alors, parce que l'autorité des Papes et la foi des nations servaient de rempart, la lutte aujourd'hui serait bien autrement périlleuse

seul corps qui n'a qu'un seul chef : Jésus-Christ et son vicaire.

« Dans cette Église et sous sa puissance il y a deux glaives : le glaive spirituel et le glaive temporel. Le premier doit être employé par l'Église, le second pour l'Église ; le premier est confié au prêtre, le second aux rois. Toute *puissance vient de Dieu et celles qui existent sont ordonnées de Dieu*. Or elles ne seraient pas ordonnées si l'un n'était soumis à l'autre.

« Ainsi nous déclarons, prononçons et définissons que toute « créature humaine est soumise au Pontife romain et cela de « nécessité de salut. »

Voir Rohrbacher, Darras, *Histoire de l'Église*, et Gabourd, *Histoire de France*.

contre l'Empire romain trônant à Rome même. La France a fait l'immense faute d'amoindrir, depuis trois siècles, l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, son père et son plus fidèle allié, et de prêter, depuis un siècle, son appui à la Révolution, dont le césarisme antique, notre ennemi mortel, est le dernier mot. Puisse-t-elle ne jamais payer cette faute capitale ! Mais l'unitarisme, qui l'amoindrit forcément, agite toutes les contrées : l'Allemagne, la Russie, la péninsule ibérique non moins que l'Italie. Déjà même l'unitarisme européen lève la tête. Déjà la Révolution fait pressentir par ses sympathies piémontaises que Rome capitale de l'Église n'est qu'un acheminement à Rome capitale de la révolution européenne. Elle est inévitable, si nous laissons le Piémont s'emparer de Rome.

XIV

LA PLACE D'ESPAGNE.

1. La colonne de l'Immaculée-Conception. — 2. Bénédiction de la colonne. — 3. Espérance de l'Église.

Je logeais, à Rome, via del Babuino, à mi-chemin de la place du Peuple et de la place d'Espagne. L'une rappelle le triomphe de Marie sur Rome païenne; l'autre prophétise sa victoire sur la Révolution, personnifiée de nos jours dans l'italianisme, qui prétend faire revivre, au XIX^e siècle de l'ère chrétienne, Rome antique et ses affreux Césars.

La colonne de l'Immaculée-Conception est le témoignage assuré de cette victoire. Aussi, la place d'Espagne m'est chère entre tous les lieux bénis que j'ai visités à Rome. Elle m'est chère encore pour les religieux souvenirs de la France groupés sur le *Mont* qui domine la place dont le nom rappelle la grande nation catholique, notre sœur.

Je bénis la Providence de m'avoir abrité dans un quartier rempli de la gloire de la Vierge sans tache, rempli même de sa présence, puisque Saint-André *delle Frate*, où elle apparut à M. de Ratisbonne, est dans le voisinage. Chaque jour, je passais et repassais au pied de la colonne triomphale ; chaque jour j'étais béni par la main puissante qui verse sur Rome les grâces que Rome, à son tour, communique à l'univers. Canal de ces grâces, le collège de la Propagande est bien situé sur la place d'Espagne. Il convenait, en effet, que les ouvriers évangéliques qui fécondent le globe entier de leurs sueurs et de leur sang fussent les premiers bénis par « la Vierge qui tue toutes les hérésies dans tout l'univers. »

Le 8 décembre 1854, après l'avis exprimé par tous les évêques de la Catholicité, en réponse à son Encyclique du 2 février 1849 et datée de Gaëte ; après divers Consistoires où le Sacré-Collège et les Évêques présents à Rome donnèrent leur avis ; en présence de 54 Cardinaux, 1 Patriarche, celui d'Alexandrie, 43 Archevêques, 97 Évêques, dont les noms sont gravés dans le chœur de Saint-Pierre, Pie IX décréta solennellement la définition ci-après :

C'EST UN DOGME DE FOI QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, DÈS LE PREMIER INSTANT DE SA CONCEPTION, PAR UN PRIVILÈGE ET UNE GRACE SPÉCIALE DE DIEU, EN VERTU DES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU GENRE HUMAIN, A ÉTÉ PRÉSERVÉE ET MISE A L'ABRI DE TOUTE TACHE DE LA FAUTE ORIGINELLE.

La tache originelle produit cet esprit d'indépendance et d'orgueil que le droit moderne prend pour base; cet esprit d'égoïsme et de révolte contre « le droit divin, » que les parents, depuis Adam, transmettent avec la vie et qui nous atteint tous, Marie exceptée.

Sa gloire est d'avoir conservé l'intégrité de la nature humaine, qu'elle seule *personnifie* dans toute sa beauté, puisque nous sommes tous souillés et que le Christ est une personne divine.

Par suite de ce privilège, Marie est « médiatrice entre le Christ et l'Église, » et sa médiation n'est pas moins nécessaire pour nous unir au Christ que la médiation du Christ pour nous unir à Dieu.

C'est une loi générale, en effet, que l'ordre inférieur doit atteindre sa perfection pour passer à un ordre supérieur. Il faut la perfection du corps pour vivre de la vie raisonnable; il faut l'âge de raison pour vivre de la vie spirituelle; il faut la vie de la grâce, purifiée au besoin par le purgatoire, pour passer à la vie de la gloire. Or, Dieu voulant prendre notre chair et devenir fils de l'homme, il convenait que la nature humaine, avant de s'unir à Dieu, eût toute sa rectitude; de là, la préservation de la Mère de Dieu.

C'est la gloire de Marie d'être restée soumise à Dieu dès sa conception; cette parfaite dépendance est la source de sa puissance et de son incomparable grandeur, la source de son bonheur et de sa gloire. « Parce

« que le Seigneur a vu l'humilité de sa Servante, « nous dit-elle, toutes les nations me diront Bien-
« heureuse; Celui qui est puissant a fait en moi
« de grandes choses. » Et quand l'ange la salue pleine de grâce et Mère de Dieu, elle répond encore : « Je suis la Servante du Seigneur. » C'est là, en effet, son privilège.

Ce privilège est plus grand peut-être que celui de Mère de Dieu, auquel il se lie si étroitement.

— « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, » disait une femme au Christ.

— « Dites plutôt, répondit le Seigneur, bienheureux ceux qui entendent et gardent la parole de Dieu. »

Aussi Pie IX, en définissant l'Immaculée Conception, lui a rendu plus d'honneur, peut-être, que le concile d'Éphèse.

« Servir Dieu, c'est régner ; » c'est donc au titre de Servante de Dieu que Marie est la Reine de la terre et des cieux, et qu'elle domine Satan, qui se fait gloire, lui, de ne pas servir. Étant naturellement contre-révolutionnaire, c'est à elle qu'il appartient d'écraser la tête du serpent, qui lui tend des embûches sans avoir jamais eu prise sur elle.

Pie IX a voulu consacrer par un monument le souvenir du jour où il a défini le dogme qui sauvera l'Europe en même temps qu'il glorifie Marie. De là la colonne arrêtée dès le 6 décembre 1854, et élevée par ses ordres sur la place d'Espagne, aux frais de tous les fidèles du globe.

C'était une tâche difficile que de formuler en pierre et en bronze le dogme de l'Immaculée Conception. On peut dire que le problème a été admirablement résolu, grâce à la disposition des lieux et aux inscriptions qui complètent les enseignements de la colonne et de la statue qui la surmonte.

« L'art chrétien, dit Mgr Malou, a pour principe
« de faire parler non-seulement les figures peintes
« ou sculptées, mais encore les murailles ¹, » et c'est
là que Rome excelle.

Quand il s'agit de représenter les Personnes divines et les mystères, la sainte Vierge et les Princes de l'Église, on consulte la tradition et l'Écriture, à laquelle on emprunte les inscriptions qui expliquent les sculptures et les tableaux.

Le concile de Trente défend de placer dans les églises ou ailleurs des images nouvelles (Sess. XXV), et il a fallu l'éclatante conversion de l'abbé Ratisbonne pour que l'on permit, à Saint-André-delle-Fratte, la représentation de la Vierge Immaculée sous le type populaire de la médaille miraculeuse. En 1837, la Congrégation des Rites avait refusé cette permission aux Pères de l'Oratoire de Naples.

Les types de l'Immaculée Conception, et surtout les plus récents, sont pris du troisième chapitre de la Genèse, et du douzième de l'Apocalypse, qui, d'après saint Bernard, représente, dans le sens littéral, l'É-

¹ Voir l'*Iconographie de l'Immaculée Conception*, par Mgr Malou, évêque de Bruges, auquel j'ai souvent recours.

glise militante, comme l'enseignent les Pères grecs et latins, et la sainte Vierge dans le sens figuré ¹.

Le troisième chapitre de la Genèse, au contraire, représente la sainte Vierge dans son sens littéral. « Le privilège de l'Immaculée Conception a été annoncé et décrit au troisième chapitre de la Genèse, sous l'expression d'une inimitié mortelle et perpétuelle que Dieu fait naître entre la femme promise alors et le serpent qui venait de vaincre notre premier père. Cette inimitié devient en quelque sorte sensible, lorsque cette femme prodigieuse écrase la tête du serpent sous ses pieds..... Le serpent infernal fait essentiellement partie de la représentation de l'Immaculée Conception ². »

Mais dans le sens figuré, la femme de la Genèse n'est-elle pas l'Eglise ? Avec le secours de Marie, l'Eglise écrase, elle aussi, la tête du serpent qui tend des embûches à son talon, en l'attaquant dans son existence temporelle, en attaquant les institutions qui la rattachent à la terre qu'elle habite et protège.

L'art chrétien s'est inspiré de ces deux types, qui se complètent l'un l'autre. En les associant, l'intime union de Marie et de l'Eglise est mieux rendue qu'en les reproduisant isolément. C'est ce qui a lieu dans la statuette qui se vend à Rome dans tous les magasins.

La Vierge sans tache y est figurée par une femme revêtue du soleil, la tête ornée de douze étoiles, et

¹ *Iconographie*, p. 60 ; et Cornelius a Lapide, in *Apoc.* XII.

² *Icon*, p. 81 et 82.

qui tient la lune sous ses pieds ; en même temps elle écrase la tête du serpent qui rampe sur la terre.

A la Visitation de Nevers, le vitrail de la chapelle de l'Immaculée Conception, peint sur un dessin venu de Rome et corrigé par Overbeck, suit exclusivement l'Apocalypse, et représente les deux signes que saint Jean vit dans le ciel : la femme revêtue du soleil, et le dragon à sept têtes couronnées de sept diadèmes.

A ces types joignez celui de la médaille miraculeuse, si souvent reproduit en France.

La médaille frappée à Rome pour perpétuer le souvenir de la définition du dogme, l'a suivi ; les nombreuses étoiles de l'auréole lumineuse qui entourent la Vierge, y rappellent en outre la femme de l'Apocalypse.

La médaille porte cet exergue :

Honorificentia populi nostri.

« Religieux honneur de notre peuple.

Et au revers : VI. ID. DEC. MDCCCLIV.

Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea. (Ps. CXVII, 24.)

« Voici le jour que le Seigneur a fait ; soyons dans l'allégresse, et réjouissons-nous. »

Les images qui ont précédé ces divers types placent l'Enfant Jésus dans les bras de sa Mère, parce qu'en effet, dans les préordinations divines, l'Incarnation est la cause de toutes les grâces que la sainte Vierge a obtenues. Les Pères Théatins, les chevaliers de

l'Ordre de l'Immaculée-Conception, dans l'image approuvée par Grégoire XIII, Paul V, dans la statue de Sainte-Marie-Majeure, et enfin l'Ordre de Saint-François, mettent l'Enfant Jésus entre les bras de la Vierge sans tache. Quelques artistes y font figurer l'ange Gabriel présentant à Marie un lis pour lui annoncer sa maternité divine. Les *Heures* de Simon Vostre, publiées en 1518 et remises en lumière par le savant iconographe Mgr Crosnier, représentent plus directement encore la cause du mystère, puisqu'on y voit la sainte Vierge revêtue du soleil au sein de sa mère et portant déjà elle-même dans son sein le Fils de Dieu.

Enfin, « certains iconographes ont cru qu'il fallait représenter les trois personnes de la Sainte Trinité au-dessus de la Vierge Immaculée, parce que Marie a été choisie par le Père pour sa Fille, par le Fils pour sa Mère, par l'Esprit-Saint pour son Épouse. »

Chose merveilleuse ! le monument de la place d'Espagne, tout en conservant la plus noble simplicité, rend ces pensées si multiples.

Le piédestal indique la cause du privilège, en rappelant la maternité divine dans les inscriptions des prophètes.

La statue résume les trois principaux types modernes : la femme de l'Apocalypse, par les étoiles qui la couronnent, et la lune qu'elle a sous les pieds ; la femme de la Genèse, par le serpent dont elle écrase la tête ; la médaille miraculeuse, par la pose de la main gauche.

La disposition des lieux complète le monument ; le lis, la croix, l'église, étagés sur le mont voisin, rappellent tout ce que les iconographes ont mis de saillant dans leurs tableaux.

Un signe important manque pourtant : rien n'indique, ce me semble, le soleil dont la Vierge est revêtue dans une foule d'images, et qu'il eût été facile de représenter sur la robe par des points lumineux, comme on l'a fait sur la statuette romaine.

La tête ornée du voile, symbole de sa virginité, et couronnée de douze étoiles, qui figurent à la fois les vertus dont elle est ornée, et les Apôtres, qui sont sa couronne, comme les fidèles sont la couronne des Apôtres ¹, la Vierge est debout sur le globe terrestre porté par les quatre animaux qui symbolisent les Évangiles. Le serpent rampe sur cette terre chrétienne, mais le talon victorieux de Marie l'écrase.

La lune, placée sous ses pieds, figure à la fois l'Église et le monde : l'Église, parce qu'elle réfléchit les rayons du Soleil de justice ; le monde, parce que la lune est, dans un autre sens, le symbole de la nuit, de l'inconstance et du doute ; le symbole des empires antichrétiens, dont l'empire du Croissant fut longtemps la plus redoutable personnification.

« Dans le premier sens, la lune est sous les pieds de Marie, parce qu'elle a été constituée, dit Mgr Malou, d'après saint Bernard, médiatrice des hommes entre le soleil et la lune, entre le Christ et l'Église.

¹ *Ad Phil.*, v, 1.

« Dans le second, parce que la Vierge sans tache est au-dessus des folies de l'esprit humain et de la corruption des choses terrestres ¹. »

Les statues colossales de Moïse et de David, d'Ézéchiél et d'Isaïe, entourent ce piédestal, et leurs prophéties rappellent le grand mystère défini par Pie IX.

Ce piédestal est orné de deux bas-reliefs. L'un représente Joseph averti par un ange, pendant son sommeil, du mystère de l'Incarnation ; l'autre, Pie IX proclamant le dogme.

Sous le premier bas-relief sont gravés les mots simples et sublimes de la salutation angélique :

Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

On lit sur la face opposée :

MARIE VIRGINI
GENITRICI DEI
IPSA ORIGINE
AB OMNI LABE IMMUNI
PIUS VIII. P. M.
INSIGNIS PRÆCONII
FIDE CONFIRMATA
DECRETO Q. D. S. VI ID. DEC.
AN. M DCCG LIII
PONEND. CURAVIT.
AN. SUI. PRINCIP. XII.

¹ Voir les Pères cités par Mgr Malou, p. 62 et 63 : entre autres saint Bernard, *sermo* XII, *Prerog.* n° 3, 4, 5.

« A la Vierge Marie, Mère de Dieu, exemple de toute tache dès son origine, Pie IX, souverain Pontife, après avoir confirmé par décret du VI des ides de décembre, la foi à cet insigne privilège, a fait élever ce monument aux frais de l'univers catholique, la 12^e année de son pontificat sacré. »

La statue d'Isaïe porte pour légende ces mots du prophète :

Ecce virgo concipiet. Is. VII. 14.

« Voici qu'une vierge concevra. »

On lit sur le piédestal de la statue d'Ézéchiël :

Porta hæc clausa erit. Ez. XLIV. 2.

« Cette porte sera fermée. »

Sur le piédestal de la statue de David :

*Sanctificavit Tabernaculum suum Altissimus.
Ps. XLV. 5*

« Le Très-Haut a sanctifié son Tabernacle. »

Moïse ouvre le livre de la Genèse. Le verset qui prophétise l'éternelle lutte de l'abîme et du ciel, m'a surtout frappé :

Inimicitias ponam inter te et mulierem.

« Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme. »

Il n'a pas été nécessaire d'ajouter « entre ta postérité et la sienne; » Gaëte était encore présent à toutes les pensées, et depuis lors Castelfidardo ne l'a que trop rappelé.

Le monument lui-même achève le verset ; le bronze ajoute :

Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus.

« Elle brisera ta tête et tu tendras des embûches à son talon. »

La femme ennemie du Serpent, ce n'est pas seulement Marie, c'est encore l'Église, dont la Vierge-Pontife est la personnification. L'Église, elle aussi, est « le siège de la Sagesse, » et même la mère du Christ, puisque « le chrétien, comme parle Tertulien, est un autre Christ. »

De nos jours, l'inimitié est à son comble ; la lutte est ardente ; mais le pied vainqueur qui écrase la tête du Serpent nous présage une victoire aussi glorieuse qu'assurée. Nous avons eu le bonheur de visiter à Saint-Bonaventure la chambre du B. Léonard de Port-Maurice, qui a prédit ce triomphe dans une lettre aujourd'hui célèbre, et de vénérer son corps, qui repose sous le maître-autel.

La Vierge lève les yeux au ciel, la tête un peu tournée vers l'église, sa main droite est ouverte et tendue vers la Trinité-du-Mont, comme pour recevoir la plénitude des grâces dont la source est en Dieu : la toute-puissance, dont Marie est le ministre au ciel et sur la terre ; la sagesse, dont elle est le siège ; la grâce divine, dont elle est la mère. La main gauche

s'abaisse pour les verser sur Rome, centre du Catholicisme.

Les abords de la place sont en harmonie avec le monument. Sous l'église qui le domine est le couvent du Sacré-Cœur; un peu plus bas encore, le *trôphée de la croix*, planté sur la fleur de lis qui couronne l'obélisque élevé par Pie VI au sommet du grand escalier qui descend à la place; autour de la colonne, le collège de la Propagande et l'ambassade d'Espagne; en sorte que la hiérarchie règle jusqu'à la disposition des lieux : l'État, l'Église, Marie, la Croix, le Sacré-Cœur, sont autant de degrés qui élèvent le pèlerin jusqu'à la Trinité créatrice.

II

Bénédictio de la colonne.

Le monument dont la première pierre fut posée le 6 mai 1853, étant achevé, le Pape, après avoir assisté à la chapelle papale qui se tient le jour de la Nativité à Sainte Marie-du-Peuple, se rendit, le 8 septembre, à l'Ambassade d'Espagne pour le bénir solennellement.

L'Ambassade et la Propagande étincelaient de feux, et diverses inscriptions rappelaient la gloire de la Vierge Immaculée.

Au-dessus d'un transparent orné du portrait du

Pape, qui se détachait sur la façade de la Propagande, brillait le nom de Marie avec cette inscription :

Cunctas hæreses interemisti in universo mundo.

« Vous avez tué toutes les hérésies dans tout l'univers. »

Au sommet s'élevait une grande croix supportée par les quatre parties du monde, et au-dessous on lisait ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

Euntes in universum mundum prædicate evangelium.

« Allez prêcher l'Evangile par tout l'univers. »

S. E. Alexandre Mon, ambassadeur de S. M. Isabelle II, avait disposé son palais avec une magnificence digne de la foi de l'Espagne et de sa Reine.

Au fond de la galerie élevée, en avant de la façade, pour supporter le pavillon du Pape, des bas-reliefs figuraient les diverses provinces de la monarchie espagnole, et on lisait au-dessous :

Pio IX, P. M. quod Mariam D. N. ab origine sine labe declaraverit provincie Hispan. gratulantur.

« Les provinces d'Espagne offrent leurs félicitations à Pie IX, pour avoir déclaré Marie Notre-Dame sans tache dès le premier instant de sa conception. »

Mais par sa seule présence, Pie IX, à son tour, félicitait l'Espagne. En acceptant l'offre de son ambassadeur, il avait voulu honorer la grande nation qui,

l'une des premières et avec le plus d'ardeur assurément, a honoré d'un culte public MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, et l'a prise pour protectrice du royaume et des provinces, des chaumières et des palais.

Il la félicitait de sa foi, qui, par le secours de la Vierge Immaculée, a chassé les Maures, civilisé l'Amérique, évangélisé l'Afrique et l'Asie, donné à l'Église sainte Thérèse et Marie d'Agreda, saint Ignace de Loyola et saint Jean de la Croix, et qui, le 8 juin dernier, voyait placer sur les autels cinq Martyrs et saint Michel de Sanctis, ses glorieux enfants.

Si j'ai recueilli les souvenirs d'une fête déjà ancienne où la monarchie catholique parut au premier rang, c'est qu'elle se rattache à l'impérissable monument de la place d'Espagne, et qu'elle nous dévoile le secret des destinées nouvelles du royaume catholique.

Depuis la proclamation du dogme que ses incessantes prières ont hâtée, l'Espagne est manifestement bénie : Marie, qu'elle a glorifiée, la glorifie à son tour. La reine Isabelle a pu dire en toute vérité, le 6 janvier 1862, à la députation des Chambres :

« La prospérité de l'Espagne se développe à l'intérieur avec rapidité, et la force qu'elle acquiert, à l'ombre de la paix, développe à l'étranger sa considération et son influence. Victorieuses en Afrique, ses armes exercent encore en ce pays une œuvre de civilisation chrétienne. »

La présence de plusieurs de ses enfants à Castelfi-

dardo et à Gaëte, le soin généreux qu'elle met à associer le Catholicisme à ses triomphes, l'intérêt constant qu'à la suite de la Reine elle témoigne au Pape, malgré les préjugés de « la classe éclairée, » sont pour l'Espagne des symptômes de résurrection et de vie. Que l'Angleterre le veuille ou non, l'Espagne redeviendra une des grandes nations de la Chrétienté, pendant qu'elle-même diminuera, si elle ne revient au Catholicisme. Elle expiera les crimes des Henri VIII et des Élisabeth, l'oppression de l'Irlande, les conspirations des Canning et des Palmerston, ses tendresses pour les Garibaldi et les Mazzini, pour tous les ennemis de Dieu, de l'Église et des hommes.

Le 8 septembre 1855 et le 8 juin 1862, la nation catholique a reçu le double gage des faveurs de la Vierge Immaculée, sa patronne. Or, quand l'Espagne reprend son rang dans le royaume de Dieu, il est indubitable qu'elle recevra le reste par surcroît et que la gloire terrestre tôt ou tard suivra.

Afin d'indiquer la source de cette gloire, la Vierge a voulu choisir pour instrument de ses faveurs une reine de son nom ; elle a choisi *Marie-Élisabeth II* (*Isabelle*), *reine catholique des Espagnes*¹.

Par la seule puissance de sa foi, cette autre Isabelle la Catholique a arraché sa patrie aux griffes de la Révolution : pendant que les plus puissants souverains reculaient et étaient vaincus, une faible femme

¹ Voir la *Dévotion à Marie*, excellent ouvrage du R. P. Huquet, p. 154.

a su résister. Elle triomphe aujourd'hui ! Grande leçon pour les rois qui sont tombés par leurs concessions à la Révolution !

Marie veut manifestement associer son sexe à sa gloire. « Dans le grand mouvement catholique qui se prépare, la femme catholique jouera encore dignement le rôle grandiose et important que la Providence lui a réservé ¹. »

Ce sera l'honneur des femmes des maisons de Savoie ; de Lorraine et de Bourbon, de l'avoir accepté. Isabelle a entraîné l'Espagne, et peut dire aujourd'hui avec un légitime orgueil :

« Les sentiments catholiques de l'Espagne sont les miens, et je prie Dieu qu'il favorise nos vœux et nos efforts pour la cessation des tribulations du Souverain-Pontife, objet constant de ma profonde vénération ². »

Ce sera son honneur d'avoir compris que « les sentiments qu'inspirent la religion et la patrie sont la source féconde des grandes actions.

« Ces sentiments de religion l'ont soutenue dans les afflictions qu'il a plu à Dieu de lui envoyer et lui ont inspiré la confiance et la foi de pouvoir travailler à la gloire et à l'agrandissement de l'Espagne ³.

Le 6 janvier 1863, la reine d'Espagne exprimait,

¹ Ventura, *la France catholique*. Introduction.

² Discours d'ouverture, 1^{er} décembre 1862.

³ Discours du 6 janvier 1862.

aux applaudissements du sénat et des cortès, les mêmes sentiments de confiance et de foi :

« Nous adressons ensemble nos prières au ciel,
« disait-elle, pour que sur le territoire espagnol
« continue de fleurir la religion aux sublimes inspi-
« rations de laquelle sont dus les faits immortels
« de notre histoire. »

C'est par de pareils enseignements, c'est par des actes en harmonie avec ces paroles que les souverains de l'Espagne achèveront la restauration de cette grande nation.

Mais la résurrection de l'Espagne n'est pas un fait isolé : c'est la Chrétienté tout entière qui renaît. Bon gré, mal gré, la France reprend son rang à la tête des nations catholiques et tourne le dos à la Révolution. « Le Saint-Père, disait, il y a un an, une
« correspondance de Rome, est persuadé que la
« France, le voulant ou non, servira d'instrument à
« la volonté divine. » Elle s'agite ; mais, comme toujours, Dieu la mène.

Consacrée, elle aussi, en 1647, à la Vierge Immaculée par Ferdinand III et par Léopold son fils en 1667, l'Autriche, grâce à la foi de ses souverains, grâce au concordat, traverse l'une des crises les plus périlleuses de son histoire, et revient à l'ordre et à la liberté en même temps qu'au Catholicisme romain.

La Pologne, l'Irlande, verront la fin de leur servitude, et l'Italie, après la crise qui la purifie, re-

naltra plus forte et plus fidèle. Naples elle-même, si cruellement éprouvée, peut dire avec l'inaltérable confiance du *filz de la Sainte* : « Le Dieu tout-puis-
« sant, la Vierge Immaculée et invincible, pro-
« tectrice de notre pays, soutiendront notre cause
« commune ¹. »

¹ Proclamation de Gaëte.

XV

ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE.

Eos qui judicaverunt te, ego judicabo
et filios tuos ego salvabo.

(ISAY. XLIX, 53.)

La colonne de l'Immaculée-Conception prophétise la victoire. En se reportant aux chapitres de l'Écriture qui ont fourni les principaux traits du monument, on ne peut s'empêcher d'être singulièrement frappé de leur application au temps présent. Sans doute, la femme de l'Apocalypse est le symbole de l'Église militante, et le douzième chapitre peint la lutte de l'Église contre ses ennemis pendant toute la durée des siècles ; sans doute, c'est, avant tout, par sa maternité divine que la Vierge écrase le serpent ; mais la définition du dogme et l'érection d'une statue d'après ces types leur donnent une actualité qu'ils n'ont encore jamais eue.

Par son attitude et par son geste, la Vierge de la place d'Espagne semble dire avec le prophète :

« Michel et ses anges ont combattu avec le dragon
« et ses anges, mais ceux-ci n'ont pu résister et on
« ne les trouve plus dans le ciel. »

On ne les trouve plus dans l'ordre spirituel : le jansénisme et le lamennaisianisme, le gallicanisme et le joséphisme sont morts ; l'Église grecque et le protestantisme sont blessés mortellement et tout homme de bonne volonté tourne les yeux vers l'Église catholique romaine.

De nos jours, ce n'est plus la foi, c'est la société civile qui est menacée. Jamais la société spirituelle n'a été si unanime, si courageuse, si dévouée ; l'épiscopat est une armée rangée en bataille qui ne compte ni traîtres, ni indisciplinés, ni cœurs pusillanimes, et à sa tête marche le doux et intrépide Pie IX. Par la définition du dogme, suivie bientôt après de la Canonisation des Martyrs japonais, « l'antique serpent, qui s'appelle le Diable et Satan, et qui
« séduit l'univers, a été renversé, et ses anges avec
« lui.

« Voici le jour du salut et de la force ; voici le
« règne de notre Dieu et la puissance de son Christ,
« parce que l'accusateur de nos frères a été renversé ;
« ils l'ont vaincu par le sang et la parole de l'agneau,
« et parce que, malgré l'amour de la vie, ils ont
« affronté la mort. C'est pourquoi : Cieux, soyez dans
« la joie ! Mais malheur à vous, terre et mer, parce

« que le Diable est descendu vers vous plein de fureur, sachant qu'il a peu de temps ¹. »

Après trois siècles et demi de combats, l'Église catholique romaine triomphe. Elle a vaincu par la parole et le sang de l'agneau, par la parole et le sang des innombrables martyrs qui ont affronté la mort ; par le sang de Bobola et des La Rochefoucauld, des Marie Stuart et des Louis XVI, des Pimodan et des Guérin ; par le sang des saints missionnaires qui tombent chaque jour sous le fer des bourreaux ; par le sang surtout des 26 crucifiés que Pie IX a placés sur les autels le 8 juin dernier.

Que l'Église délivrée se réjouisse ; mais que les gouvernements temporels tremblent ; car la Révolution, chassée de l'ordre spirituel, est descendue vers eux pleine de fureur. Son but actuel, c'est d'étouffer la politique chrétienne, la royauté chrétienne, l'unité chrétienne, qui vont renaître ; c'est de prévenir la restauration de la Chrétienté en abolissant le pouvoir temporel de l'Église ; c'est de dévorer avant qu'il ait grandi le pouvoir chrétien qui sortira quelque jour de son sein ; c'est de faire périr Rome alors qu'elle est encore dans le pénible travail de l'enfantement.

« Il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi, écrivait Mgr. l'Évêque de Poitiers ², pour s'interdire à soi-même une sécurité décevante. Partout les peuples

¹ Apoc. XII.

² Lettre à S. E. le comte de Persigny.

chancellent comme des hommes ivres ; partout les plus difficiles problèmes sont posés ; partout les questions les plus ardues et les plus impérieuses réclament une solution que personne ne peut offrir. Et pourtant jamais les éléments de puissance et de prospérité n'ont été plus abondants. Ni la docilité des foules aux volontés et aux actes du pouvoir, ni le concours des hommes de talent et de savoir-faire ne manquent. Pourquoi « le monde nouveau » ne peut-il donc s'affermir et s'asseoir ?

« La réponse est pour nous dans les livres saints. « A moins que le Seigneur ne bâtisse la maison, « c'est en vain qu'auront travaillé ceux qui la construisent. » — « Nul ne pourra donner à la société « terrestre d'autre fondement que celui qui a été posé « d'en haut et qui est le Christ Jésus. » Ce sont là des oracles contre lesquels rien ne prévaudra.

« Or, vers quel but « le monde nouveau » fait-il hautement profession de tendre, sinon vers une complète *sécularisation*, ce qui veut dire, dans le langage actuel, vers la rupture absolue entre la société « laïque » et le principe chrétien ? L'indépendance des institutions humaines par rapport à la doctrine révélée est préconisée comme la grande conquête et le fait culminant de l'ère moderne. Et comme notre siècle est hardi à tirer les conséquences, voici que l'alliance du pouvoir civil et de l'orthodoxie est spéculativement et pratiquement attaquée dans son dernier représentant et dans sa suprême personnification, qui est le Roi-Pontife. La démolition radicale et raisonnée de ce qui reste de la chrétienté européenne, voilà le fait et la théorie qui se dressent en face de nous. »

Mgr Forcade, évêque de Nevers, fait entendre les mêmes plaintes.

« Comme le peuple choisi de l'ancienne alliance, après tant de siècles bénis d'une miraculeuse existence, devrions-nous succomber tôt ou tard sous le poids écrasant de ce terrible anathème : *De longs jours se passeront en Israël sans vrai Dieu, sans prêtre enseignant et sans loi*¹ ?

« Il semble malheureusement permis de se le demander, N. T. C. F., quand on songe que, loin d'être redouté, un si effroyable châtement se montre plutôt, sous le titre fallacieux de civilisation et de progrès, le premier objet de nos aspirations et de nos vœux ; quand nous avons journellement sous les yeux cette foule innombrable qui appelle sagesse et estime bonheur la déplorable folie d'adorer tous les dieux, excepté le vrai Dieu ; d'accepter tous les enseignements, excepté ceux du sacerdoce ; de rejeter toutes les lois, à l'exception de celles que la force impose ; quand il nous faut enfin constater que, pour nous comme pour Israël, la source profonde de cet excès de déraison, prélude infaillible de décadence et de ruine, n'est, hélas ! que dans nos refus obstinés d'adorer Jésus-Christ comme notre Dieu et de le reconnaître pour notre Roi¹. »

Si les vœux des ennemis de Dieu et des hommes se réalisaient, si le Roi-Pontife, « suprême personification de l'alliance du pouvoir civil et de l'orthodoxie, » était définitivement renversé, les portes de l'enfer auraient prévalu contre la société civile, qui deviendrait l'image anticipée de « ce lieu de désordre où habite une horreur éternelle. » Un certain ordre est possible encore chez les nations infidèles ; car-

¹ Mandement pour le carême de 1862. . .

l'ignorance les excuse jusqu'à un certain point, et le Dominateur des nations vient encore à leur secours. Mais les peuples chrétiens qui apostasient en pleine connaissance de cause, et qui se révoltent contre le sacerdoce royal du Christ, pour servir ses ennemis déclarés, seraient perdus sans ressource par ce fait seul qu'il leur retirerait un appui qu'ils repoussent obstinément et par principe.

Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu. Nous sommes certains qu'un jour ou l'autre, les peuples, fatigués des « lois athées » et des pouvoirs « laïques » se tourneront vers l'Église catholique romaine, leur mère. Alors, dans toute l'Europe retentira ce cri sauveur : « Le Christ est notre Seigneur et notre Juge, notre Législateur et notre Roi. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » et l'Europe sera sauvée.

Nous avons cette pleine confiance, parce que la Vierge de la place d'Espagne nous crie : Je déjouerai les embûches de l'ennemi ; j'écraserai la tête du Serpent qui souille la terre chrétienne.

Les malheurs des derniers siècles et du temps présent nous rassurent, bien loin de nous décourager. « La force de la vérité est si grande, dit saint Hilaire, « que tout ce que l'on fait pour l'attaquer, ne sert qu'à « l'éclaircir ¹ ; » « il faut des hérésies, il faut des « scandales » pour que l'Église fasse triompher la justice et la vérité. Le mal est l'engrais qui fertilise

¹ De Trin., VII. 4.

la terre à l'aide de la rosée du ciel et de la chaleur du soleil de justice.

« La vie de l'homme sur la terre est un combat ; » car sans combat, où serait la victoire ? L'Église ne sera triomphante que parce qu'elle est militante. Comme son divin chef, « il faut qu'elle souffre pour entrer dans la gloire. » Il faut prendre son parti de ces luttes qui sont la suite de la liberté de l'homme.

Ici-bas, « le bien lutte contre le mal, la vie contre la mort, le pécheur contre le juste. Il en est ainsi de toutes les œuvres du Très-Haut... Toutes choses sont doubles et opposées l'une à l'autre ¹. »

Ici-bas le bien et le mal sont nécessaires l'un à l'autre. Corruption du bien, le mal se développe en raison même du bien qu'il attaque : *corruptio optimi pessima*. Voilà pourquoi plus grand est le bien, plus on doit trembler, car si l'on tombe, la chute est plus profonde.

Mais Dieu « ne se laisse pas vaincre par le mal. » « La grâce surabonde quand abonde l'iniquité, » en sorte que, plus grand est le mal, plus grandes doivent être les espérances des peuples fidèles. Voilà pourquoi nous espérons pour Naples et les États-Romains, pour la Pologne et l'Irlande, mais surtout pour l'Église, notre espérance ici étant assurée comme la foi.

« Ce qui a été, sera, et il n'y a rien de nouveau sous

¹ *Eccli.*, xxxiii, 75 et xlii.

le soleil. » Or, telle a été la marche des événements depuis l'origine du monde.

Adam, qui avait été comblé de tous les dons de la nature comme chef de l'humanité, dégrade toute la nature par sa seule faute : *corruptio optimi pessima*. Mais d'autre part, la profondeur même de sa chute nous vaut le Rédempteur qui seul pouvait nous relever. Aussi l'Église appelle la faute de notre premier père « une faute heureuse, un péché nécessaire ; » faute heureuse parce que la nature réparée dépasse la nature intègre, autant que l'Ève nouvelle dépasse la première, autant que le second Adam dépasse le premier ; péché nécessaire pour que le Christ et les Saints méritassent par leurs souffrances un surcroît de gloire ; la gloire du soldat qui a affronté tous les périls de la guerre, au lieu des simples récompenses méritées pendant une paix tranquille en garnison. Par suite de cette lutte incessante, l'Église « croît en âge et en sagesse, » comme le monde, en perversité et en folie. Bien que les peuples et les individus puissent rétrograder, passer de la maladie à la santé et de la santé à la maladie, l'Église et la Révolution, que nos livres saints appellent le monde, ne se détournent jamais de leur voie et avancent toujours vers leur fin dernière et éternelle ; car l'une et l'autre suivent toujours leurs chefs, et ces chefs ne peuvent changer de route. Voilà pourquoi la Révolution est absolument inconvertissable, encore que les révolutionnaires, peuples et individus, puissent toujours se conver-

tir. Voilà pourquoi l'Église est infaillible et impeccable, encore que les fidèles, peuples et individus, puissent se livrer à l'erreur et à l'injustice.

L'Église et la Révolution sont en progrès depuis l'origine du monde, et ce progrès est continu. L'Église se perfectionne avec la loi divine et le sacerdoce. Israël est plus parfait que la famille patriarcale, la loi écrite plus parfaite que la loi de nature, le culte prescrit par les anges, plus parfait que le culte volontaire des patriarches.

La république chrétienne ébauchée sous Charlemagne, et qui grandira encore, l'emporte de beaucoup sur la monarchie juive ; et l'Église catholique dépasse la synagogue autant que la loi de grâce et le sacerdoce éternel du Christ l'emportent sur la loi écrite et sur le sacerdoce d'Aaron. Dieu a proportionné les secours aux nécessités sociales. La vie publique exige plus de lumières et de vertus que la vie domestique. La vie catholique et spirituelle exige plus de lumières et de vertus que la vie temporelle et nationale des Hébreux, simple figure de l'ordre nouveau fondé par le Christ. Aussi, a-t-il fallu l'envoi du Saint-Esprit pour renouveler la face de la terre.

Mais la Révolution croît, elle aussi, en perversité. Les Gentils idolâtres sont plus coupables que les vieilles races détruites par le déluge, car l'idolâtrie est plus criminelle que toutes les débauches. Aussi le déluge a suffi pour laver la terre au temps de Noé,

mais il a fallu le sang même de Dieu pour la purifier au temps d'Hérode et de Tibère.

Si les Juifs sont plus coupables que les païens ¹, les hérétiques à leur tour sont plus coupables que les Juifs, qui ne savaient ce qu'ils faisaient quand ils crucifiaient le Roi de gloire; enfin l'hérésie elle-même croît chaque jour en perversité. Les Ariens laissent du moins le Christ à la tête de la création et de l'Église, mais la Réforme, par le seul fait qu'elle proclame le jugement particulier, le détrône audacieusement et produit un mal plus profond que l'arianisme. Elle a engendré le socinianisme, développement des doctrines d'Arius, et n'a rien laissé debout dans l'Église réformée. La Révolution, à son tour, est plus coupable que la Réforme, car c'est ouvertement qu'elle nie jusqu'à la possibilité de l'ordre surnaturel, et qu'elle repousse le Sauveur du monde. Mais les Bélial n'en resteront pas là : un jour viendra qu'ils nieront le Dieu vivant et le Christ, pour adorer la nature et l'Antechrist. Ils ramèneront l'idolâtrie, mais l'idolâtrie raisonnée, calculée, satanique. En attendant, la clémence divine appelle l'Église et la Chrétienté à recueillir le fruit de trois siècles de combats.

La campagne ouverte au XVI^e siècle contre le Catholicisme a commencé par l'audacieux mépris de la Vierge et des Saints, du Pape et du droit chré-

¹ Luc, x, 13, 14.

tion ; elle se termine par leur glorieux triomphe. Jamais la Vierge n'a été tant glorifiée que le 6 décembre 1854, les Saints que le 8 juin 1862. Jamais le Pape n'a été si puissant dans l'Église, et l'Église plus unie et plus forte. Des ruines accumulées par la Réforme, il reste encore à restaurer la république chrétienne ; mais sur le terrain des principes, la bataille est gagnée. Le pouvoir temporel du Pape, clef de la position, est désormais à l'abri des sophismes, et l'opinion est d'accord avec les enseignements de l'Église à ce sujet. Nous avons le principal, l'accessoire suivra nécessairement. Le Père des rois, un jour ou l'autre, verra ses fils se grouper autour de lui avec la même unanimité que l'ont fait naguère les pasteurs. Quand les évêques des âmes sont unis à leur chef, les évêques du dehors les imitent tôt ou tard. Plus nous irons, plus les deux ordres se distingueront, se subordonneront, s'uniront, et grâce à cette union, il n'y aura plus, comme l'annonce Pie IX, qu'un « seul bercail et qu'un seul pasteur. »

Après 1848 et surtout après Castelfidardo, la Révolution s'est crue à la veille de triompher. S'appuyant sur la démocratie, elle rêve un monde nouveau, sans foi ni loi. Mais bien que toutes les apparences soient pour elle, « elle est pesée, jugée, condamnée, » il n'y a plus qu'à exécuter le jugement.

Le triomphe de la Chrétienté n'est pas douteux, alors même qu'il faudrait l'acheter par les plus rudes combats. Il sera le prélude du triomphe plus éclatant

encore annoncé par Daniel pour les derniers jours du monde, comme la révolution commencée au dernier siècle et qui touche à sa fin est le prélude de l'Antechrist, dont elle a préparé l'armée.

Il faut le dire et le redire : chaque combat a toujours été suivi et sera toujours suivi de la victoire. Les Juifs et les Romains, les Mahométans et les Barbares, les hérétiques et les philosophes ont été vaincus, et les italianissimes ne réussiront pas mieux que les Césars allemands. « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas, » même sous l'Antechrist; et c'est par un dernier triomphe sur la terre que finira le monde : Daniel et vingt autres passages de l'Écriture le prédisent. « Il faut, en effet, que le Christ règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. » La fin viendra quand il aura dissipé toute puissance, car tout lui est assujetti de droit ¹ et le sera en fait.

« Avant la fin du monde, le règne, la puissance et « l'étendue de tout l'empire qui est sous tout le ciel, « sera donné au peuple des saints du Très-Haut, dont « le règne est un règne éternel, et tous les rois le serviront et lui obéiront. » (Daniel VII, 27.)

Aujourd'hui la Vierge Immaculée écrase la déesse Raison, et met fin à la révolution du dix-huitième siècle, comme à la fin des temps, le Christ lui-même, du souffle de sa bouche, terrassera l'homme-satan, l'homme de péché; la lutte commencée avec le

¹ Ad Rom. xv, 26, 27, 28.

monde ne finira qu'avec le monde, mais finira par le triomphe de l'Église ¹.

Cette digression sur une époque que nous ne verrons pas, était utile, ce me semble, pour montrer dans son développement, la loi du progrès catholique. Il est beau, il est nécessaire même de relever la confiance de ces catholiques timides qui tentent d'associer le Christ et Bélial, l'Église et la Révolution, parce qu'ils doutent de la force de l'Église et du Christ. Le Christ nous a délivrés, il a vaincu le Prince du monde; depuis sa mort, les portes de l'enfer, faux prophètes et tyrans, Césars et prétoriens, ne peuvent plus prévaloir d'une manière durable. L'Église et tout peuple soumis à l'Église défient leurs fureurs; car toujours à la fin ils seront vaincus, quels que soient les périls de la lutte.

Si, par le monde, on entend la nature déchue ou la Révolution, il est certain que le règne du Christ

¹ « Les versets 26 et 27, dit Allioli, s'appliquent, dans le sens prochain, à la dernière période de l'Église sur la terre, qui sera une époque de triomphe, et au dernier jugement; et ils s'appliquent aussi, dans un sens incomplet, aux victoires du christianisme après son établissement. »

Cornelius a Lapide établit que ce verset s'applique au règne éternel du Christ dans le ciel; mais qu'il commencera sur la terre.

Hoc regnum inchoabit Christus et sancti in terra mox post necem Antichristi : tunc enim Antichristi regno everso, Ecclesia ubique terrarum regnabit, et fiet unum ovile et unus Pastor. Et hoc innuitur cum ait, non, quæ est super, sed quæ est subter omne cælum, id est in omni terra, sive in omni plaga cælo subjecta Deinde paulo post hoc regnum confirmabitur et glorificabitur in cælis per omnem æternitatem. (In Dan., VII, 27.)

n'est pas de ce monde-là ; il ne règne pas sur le monde d'Hérode et de Pilate, de Tibère et de Néron, de Robespierre et de Mazzini. Mais si, par le monde, on entend la terre chrétienne, il règne sur ce monde, car il est le Prince des rois de la terre, le chef de la Chrétienté. Il règne sur le monde de Clovis et de Charlemagne, de saint Henri et de saint Louis, de saint Alphonse et de saint Ferdinand, sur le monde qu'il a racheté, délivré, conquis ; sur la terre qu'il a arrosée de son sang, purifiée de son souffle, éclairé de sa parole, vivifiée et renouvelée de son esprit ; et l'Église ne quittera pas la terre avant qu'il l'ait purgée de tous ses ennemis.

L'Église quittera cette terre non pas en vaincu mais en triomphateur. Elle triomphera non-seulement dans le royaume des intelligences par l'extinction de toute erreur, mais dans l'humanité, par la répression de toute injustice ; ne fût-ce qu'un petit nombre de jours, la terre verra ce triomphe. Nous pouvons succomber dans la lutte, mais croyons bien que notre sang ne sera pas stérile ; et qu'il assure la victoire même ici-bas, victoire qui sera complète au dernier jour. Celle qui s'annonce en sera la plus expresse figure.

Des traditions douze fois séculaires, et plusieurs saints, saint François de Paule et le B. Léonard de Port-Maurice entre autres, nous annoncent cette paix glorieuse que Pie IX nous conquiert au prix de ses travaux et de ses souffrances.

Mais au lieu de nous livrer à des impressions personnelles, écoutons plutôt les paroles prophétiques de Pie IX enseignant l'Église le 6 décembre 1854; car ces paroles sont plus sûres encore que les prédictions des Saints. Les révélations particulières, en effet, n'ont d'autorité que par l'approbation de l'Église; or, ici, c'est le chef de l'Église qui parle, aux acclamations de tout l'épiscopat :

« Nous nous reposons, disait-il dans sa bulle dogmatique, avec une confiance entière et absolue dans la certitude de nos espérances : la bienheureuse Vierge, qui, toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse du cruel serpent et a apporté le salut au monde; qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la consolation de tous les saints; qui, refuge assuré et auxilia-trice invincible de quiconque est en péril, médiatrice et conciliatrice toute-puissante de la terre auprès de son Fils unique; qui, gloire, splendeur et sauvegarde de la sainte Église, a toujours détruit toutes les hérésies; qui a arraché aux calamités les plus grandes et aux maux de toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivrés nous-mêmes des périls sans nombre dont nous étions assaillis; la bienheureuse Vierge fera, par son puissant patronage, que, tous les obstacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Église catholique, notre mère, se fortifie et fleurisse chaque jour davantage chez tous les peuples et dans toutes les contrées, qu'elle règne d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la terre; qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la tranquil-

lité, de la liberté, afin que les coupables obtiennent le pardon, les malades le remède, les faibles la force de l'âme, les affligés la consolation, ceux qui sont en péril le secours, afin que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres de leur esprit, reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Les princes des Apôtres protégeront avec Marie la cité sainte dont ils ont la garde, et avec Rome l'Église catholique romaine.

« Pierre et Paul, dit Nicolas III, ont fait resplendir sur Rome la lumière de l'Évangile; Pierre et Paul en sont les pères et les vrais pasteurs; Pierre et Paul, frappés dans le même lieu, par le même persécuteur, ont acquis la même gloire, montré le même courage, consacré par leur sang glorieux la même ville au Christ Notre-Seigneur; Pierre et Paul l'ont élevée à la gloire d'être la Nation sainte, le Peuple choisi de la cité royale et sacerdotale dont le siège sacré de Pierre a fait la tête de tout l'univers¹. »

Grâce aux Princes et à la Reine des Apôtres, cette tête sera préservée, et préservée par les Francs, « frères des Romains, » puisqu'ils sont « les fils adoptifs de Pierre² » et les disciples de saint Paul³; par les Francs, les premiers sujets de Marie.

Pour perpétuer le double souvenir de la définition et de l'érection de la colonne, et rappeler les espé-

¹ B. *Fundamenta militantis*.

² Voy. p. 411.

³ On croit que saint Paul est venu en France. Labbe, *Collect. des Conc.*, xiv, p. 1049.

rances qu'elles font naître, Pie IX a fait frapper une médaille qui porte d'une part son portrait, orné de la tiare, avec la date : 6 décembre 1854, et de l'autre la Vierge de la colonne avec cette inscription :

(*Columna Pia*na,)
Fiat pax in virtute tua.

« Que la paix se fasse sous votre puissante protection ; » qu'elle se fasse dans la cité dont vous êtes le rempart ¹ ; dans l'Église, dans la chrétienté, dans votre Rome, dans toute la cité de Dieu.

C'est l'espoir des Saints ; c'est l'espoir de Pie IX et de l'épiscopat ; « car c'est le propre de l'Église, dit Pie IX « avec saint Hilaire, de n'être jamais plus victorieuse que « lorsqu'elle est plus vivement combattue, plus connue « que lorsqu'on la calomnie, plus puissante que lorsqu'on l'abandonne. »

Dans ces notes j'ai effleuré de bien graves sujets et quoique je me sois efforcé de ne rien dire de moi-même, et d'être un simple écho de la parole de Rome, je puis n'avoir pas toujours été un écho fidèle. Si j'ai mal entendu, que la parole de celui qui enseigne les fidèles et les pasteurs, me redresse ; car je crois tout ce qu'il enseigne, je condamne tout ce qu'il condamne, surtout dans cet humble écrit.

¹ C'est le sens du mot hébraïque, traduit par *Virtus*.

NOTES ET DOCUMENTS

DU LIVRE SECOND.

I

(Sa poussière est la poussière des Martyrs, p. 274.)

On lit sur la porte d'entrée de la catacombe de saint Sébastien :

Dans ce cimetière reposent les ossements de quatre cent-soixante-dix mille martyrs, qui, pour devenir héritiers dans la maison du Seigneur, ont souffert la mort pour le nom de Jésus-Christ.
(Rigaud, Souvenirs de Rome.)

II

(Rien ne m'a plus frappé que les images des Apôtres et leur indissoluble union, p. 288.)

On lit dans le P. Mazzolari, que saint Sylvestre partagea les corps sacrés des princes des Apôtres entre la Basi-

lique vaticane et la Basilique de Saint-Paul. C'est une erreur très-répandue que j'avais moi-même commise dans le *Monde*.

« Le corps de saint Paul, m'écrivit à ce sujet Mgr de Ségur, a été enseveli par les premiers chrétiens dans la catacombe de la voie d'Ostie, et il n'a jamais été déplacé. Constantin, pour ne pas déranger la sainte relique, fit couper une montagne, détruire la catacombe qu'il remplaça par la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, et le corps de l'Apôtre repose où il a toujours reposé depuis Néron. Dans la Basilique vaticane repose également, depuis Néron, le corps seul de saint Pierre, à la place même où il a été déposé depuis son martyre. »

Dans une seconde lettre, il ajoutait : « Ce que je vous ai dit du corps de saint Paul est tout à fait authentique ; je le tiens du savant chevalier de Rossi. Jamais le corps de saint Paul, ni celui de saint Pierre n'ont été changés de place, et la *mémoire* de la catacombe de saint Sébastien est apocryphe. »

Le R. P. de Villefort me fit, de Rome, la même observation.

« A Saint-Pierre, m'écrivait-il, il n'y a que le corps de saint Pierre, et à Saint-Paul que le corps de saint Paul. Quand on ouvrit la crypte de saint Pierre, on trouva la caisse où le corps du prince des Apôtres était renfermé avec l'inscription : *Ossa Petri*. Baronius, Bellarmin et les autres témoins appelés par le Pape, interrogés sur ce qu'il fallait faire, répondirent qu'on ne devait pas l'ouvrir.

Sous Grégoire XVI, quand on refit la confession de saint Paul, on trouva aussi une caisse avec cette inscription : *Ossa Pauli Doctoris gentium*. Le P. Marchi était un des témoins appelés par le Pape, qui leur demanda ce qu'il fallait faire ; ils répondirent : « Ce qui fut fait quand le corps de saint Pierre fut retrouvé. »

III

(Tout Romain croit à l'éternité de sa patrie, p. 297.)

*(La résurrection de Rome païenne serait la fin de l'Europe.
p. 302.)*

(Jusqu'à l'Antechrist qui rendra l'empire à l'Asie. p. 333.)

Rome spirituelle est éternelle; mais la ville de Rome sera détruite par l'Antechrist, quand à la fin des temps, les vœux des italianissimes seront remplis, et qu'elle aura chassé le Pontife-Roi pour rétablir l'empire des Césars. C'est alors que l'empire retournera en Asie avec Jérusalem pour capitale. Cornelius a Lapide a résumé la tradition dans ses commentaires sur l'Apocalypse : en voici quelques passages :

Romam æternam dici posse quia usque ad finem mundi durabit; sed tempore Antichristi evertetur....

Romæ et Romani imperii interitus signum erit præsentiae Antichristi...

Roma ethnica sub Nerone et sequentibus imperatoribus, usque ad Constantinum fuit BABYLON : sub Constantino... cœpit essa civitas sancta, urbs fidelis, Sion Deo dilecta, columen fidei, mater pietatis, magistra sanctitatis; sub finem mundi deserens fidem, pietatem, Christum, pontificem, rursum fiet Babylon.....

In fine mundi Romanam urbem tunc redituram ad pristinam suam gloriam, pariter et idololatriam, aliaque vitia, ac talem fore qualis fuit tempore S. Joannis sub Nerone, etc., ex christiana tunc rursum fiet ethnica, pontificemque christianum et fideles ei adherentes ejiciet, persequetur et occidet...

Dices quomodo Roma in fine mundi ad pristinas opes

et gloriam, æque ad ethnicismum redibit? modus nos latet. Variis modis id fieri poterit : 1°... 2°... 3° si magi aliqui et politici Romanos pervertant, eosque incitent ad pristinam patrum gloriam, et deorum cultum restaurandum ; si eos invitent ad vitia carnis, omnemque vitæ licentiam ut eos adducent ad atheismum. Gula enim et libido continua recta sunt via ad atheismum.

Lactantius, l. vi, 15 et 25 docet Antichristum imperium romanum eversurum illudque ab Occidente in Asiam translaturum, cujus interitu mundus ipse lapsurus est.

S. Chrysostomus in Ep. 11 ad Thes. ait sicut regnum Medorum a Babylois destructum est ; Babyloiorum a Persis ; Persarum a Macedonibus ; Macedonum a Romanis, ita et regnum Romanorum ab Antichristo. (In Ap. XVII.)

Patet Antichristi sedem et regnum non fore Romam, sed Jerusalem... ; Jerusalem maxima erit tempore Antichristi. (In Ap. XI.)

IV

(*Je distingue les Franes entre toutes les nations*, p. 311.)

Grégoire IX tient le même langage :

« Le Fils de Dieu, dont le monde entier exécute les lois, et aux désirs duquel les armées célestes s'empressent d'obéir, écrit-il à saint Louis, a établi sur la terre divers royaumes et divers gouvernements pour l'accomplissement des célestes conseils. Mais, comme autrefois, entre les tribus d'Israël, la tribu de Juda reçut des privilèges tout particuliers ; ainsi le royaume de France a été distingué entre tous les peuples de la terre, par une prérogative d'honneur et de grâce.

« De même que cette tribu qui figurait ledit royaume

mettait en fuite, terrifiait, détruisait de toutes parts, les bataillons ennemis et les foulait aux pieds; de même le royaume de France, sous l'étendard de tes prédécesseurs d'illustre mémoire, combattit les combats du Seigneur pour accroître la foi catholique, défendre la liberté ecclésiastique en Orient et en Occident, et dompter les ennemis de l'Eglise. Le zèle de tes prédécesseurs l'a délivrée de nombreux dangers, tantôt en arrachant la Terre-Sainte aux mains des païens, tantôt en soumettant l'empire de Constantinople à l'autorité de l'Eglise romaine. La perversité de l'hérésie avait presque anéanti la foi catholique chez les Albigeois, la France n'a cessé de les combattre qu'après avoir entièrement confondu l'hérésie et rendu à la foi son sceptre antique.

« De même que la tribu de Juda n'imita jamais les autres dans leur apostasie, mais vainquit au contraire en maints combats les infidèles, ainsi le royaume de France ne put jamais être ébranlé dans son dévouement à Dieu et à l'Eglise; jamais il n'a laissé périr dans son sein la liberté ecclésiastique; jamais il n'a souffert que la foi chrétienne perdît son énergie propre; bien plus, pour la conservation de ces biens, rois et peuples n'ont pas hésité à s'exposer à toutes sortes de dangers et à verser leur sang.....

« Il est donc manifeste que ce royaume béni de Dieu a été choisi par notre Rédempteur pour être l'exécuteur spécial de ses divines volontés. Jésus-Christ l'a pris en sa possession comme un carquois d'où il tire fréquemment des flèches choisies, qu'il lance avec la force irrésistible de son bras, pour la protection de la liberté et de la foi de l'Eglise, le châtiment des impies et la défense de la justice. C'est pourquoi les pontifes romains, nos prédécesseurs se rappelant, de génération en génération, les actes si louables de tes ancêtres, avaient habituellement recours à eux dans les moments difficiles; et ceux-ci, convaincus qu'il s'agissait de la gloire de Dieu plutôt que de celle des Papes eux-mêmes, ne leur refusèrent jamais

le secours qu'ils réclamaient. Bien plus, on les a vus souvent prêter, d'eux-mêmes, à l'Église le secours de leur bras puissant dans les circonstances où il était opportun...»

Le Pape qui réclamait l'appui de saint Louis contre Frédéric — le Piémontais du temps — termine par ces mots que nos glorieux Zouaves peuvent certainement s'appliquer :

« Si combattre pour arracher la Terre-Sainte aux mains des païens, est une œuvre qui doit être récompensée par la vie éternelle ; c'est un bien plus grand mérite de combattre l'impiété de ceux qui méditent la destruction de l'Église et l'extinction de la foi qui fait le salut de l'univers... » (Labbe, *collect., concil.*, t. XI, part. 1, p. 366, citée en partie dans *l'Église et la civilisation moderne*, par le R. P. Ramière, p. 296.)

V

(Le lis appartient non pas à telle ou telle dynastie, mais à la France de Clovis, p. 338.)

« On lit en aucunes escritures, dit la légende, qu'au temps de Clovis avoit ung hermite preud'homme et de sainte vie qui habitoit en ung boys près d'une fontaine au lieu qui de présent est appelé Joye en Val, en la chastellenie de Poissy près Paris ; auquel hermite la dicte Clotilde, femme du roy Clovis, avoit grande fiance, et pour sa sainteté le visitoit souvent et lui administroit ses nécessités. Et advint un jour que le dict hermite estant en oraison, un ange s'apparut à luy en lui disant qu'il feist raser les armes des trois croissans que le dict Clovis portoit en son escu, et au lieu d'iceulx portat ung escu dont le champ feust d'azur, semé tout de fleurs de lys d'or. Et lui dist que Dieu avoit ordonné que les roys de France portassent d'oresnavant telles armes. Le dict hermite

feist effacer les dictes trois croissans et y feist mettre les dictes fleurs de lys et les envoya au dict Clovis, son mary, qui pour lors estoit en guerre contre le roy Andoc, qui estoit venu d'Allemagne et avoit son siège devant la place de Conflans. Clovis le combattit et eut victoire. Elle feut achevée en la montaigne, et laquelle est à présent la tour en Monjoye : et là feut prins premièrement et nommé le cry des François et armes, c'est à savoir Monjoye, et depuis y a esté adjouté saint Denys. Et en la révérence de la mission des dictes fleurs de lys feut illec en la vallée fondé ung monastère de religieux qui feut et encores est appelé l'Abbaye de Joye en Val, pour la permission de la Sainte-Ampoule et des dictes fleurs de lys qui furent envoyées à ce grand roy Clovis, premier roy chrétien. En quoy appert évidemment que Dieu notre Père et Sauveur a singulièrement aymé les roys de France, et les a voulu décorer et garnir de singulières grâces et prééminences par dessus tous les autres roys et princes terriens et d'iceulx faire les deffenseurs de la sainte foy et loy de Jésus-Christ¹. »

VI

(Mgr Luquet, évêque d'Hézebon, reproduit une singulière pièce, p. 341.)

« Saint Philippe et Baronius, ces deux gloires de l'Oratoire, contribuaient de la manière la plus directe et la plus efficace à la réconciliation de Henri IV avec l'Eglise. Baronius était alors confesseur du pape Clément VIII. Saint Philippe, tout rempli de cette inquiétude qu'éprou-

¹ Les très-élégantes annales des belliqueuses Gaules compilées par feu très-éloquent et noble historiographe et secrétaire du roy maistre Nicolas Gilles. Paris, 1547.

vent les saints dans les moments critiques de l'Église, se préoccupait vivement des instances du roi de France pour obtenir l'absolution de sa rechute dans l'hérésie. Après trois jours d'oraison, il dit à son fidèle disciple : Au nom de Dieu, je vous donne le commandement que voici : la première fois que vous entendrez la confession du Pape, parlez-lui du roi de France. Si Sa Sainteté continue à se refuser à la réconciliation de ce prince avec l'Église, déclarez-lui que vous ne pouvez pas l'absoudre, et qu'Elle vous dispense de l'entendre en confession. Baronius obéit. Le Pape, dont on avait alarmé la conscience, refusa d'abord, comme saint Philippe l'avait prévu. Baronius lui déclara en conséquence qu'il ne pouvait pas lui-même l'absoudre.

« Cette sainte liberté frappa vivement le pontife; il fit examiner la question avec soin, et Henri IV fut admis à la réconciliation.

« En reconnaissance du service immense que l'Oratoire lui avait ainsi rendu, le prince fit don d'une magnifique chapelle à la *Chiesa Nuova* de Rome. Nul Français ne peut aujourd'hui, sans un profond sentiment de reconnaissance nationale, célébrer les divins mystères dans le magnifique calice fleurdisé que les Oratoriens conservent encore, après avoir perdu, dans les vicissitudes des temps, une grande partie du présent royal.

« Nul d'entre nous ne peut non plus passer sans émotion devant la croix élevée près de Sainte-Marie-Majeure en mémoire de l'absolution solennelle donnée à Henri IV. C'est également pour nous un grand sujet de consolation de voir le même fait rappelé dans le grand bas-relief du tombeau du pontife, de retrouver, à l'entrée de la première église du monde, la statue en bronze de notre bon Henri. Comme nous sommes fiers de rencontrer en face de Constantin, sous le vestibule de Saint-Pierre, la statue équestre du grand empereur des Francs, Charlemagne, et dans notre principale église nationale un sanctuaire consacré à Dieu sous l'invocation du plus saint

de nos rois.. » (Mgr Luquet, *Lettres au clergé protestant d'Allemagne*, t. I. p. 474.).

VII

(Nos rois depuis Louis XI lui prêtaient foi et hommage à Boulogne, p. 354.)

Louis XIII prenant la sainte Vierge pour protectrice, p. 354.)

Voici ces lettres patentes :

« LOYS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ; SAVOIR
« faisons à tous présens et advenir, comme puis na-
« guères Nous ayons acquis, par titre d'échange, de notre
« cher et féal cousin Bertrand de la Tour, comte d'Au-
« vergne, la comté de Boulongne avec toutes ses appar-
« tenances et appendances quelsconques, plus à plein
« contenues, spécifiées et déclarées ès lettres de ladite
« acquisition, et icelle comté de Boulongne ayons jointe
« et incorporée à notre domaine pour estre d'ores en
« avant le propre héritage de Nous et de nos successeurs
« Rois de France, et, pour en prendre la réelle et ac-
« tuelle possession; soyons présentement venus en notre
« ville de Boulongne ;

« Pour la grande et singulière dévotion que nous avons
« à la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu notre créa-
« teur, et à son église collégiale fondée en ladite ville
« de Boulongne, en laquelle, par l'intercession de ladite
« Dame, se font chascun jour de beaux et grands miracles ;
« considérans aussi les très-grandes et singulières grâces
« que Notre-Seigneur nous a fait, le temps passé, à l'inter-
« cession de sainte glorieuse Mère, laquelle, en la con-
« duite de nos plus grands faits et affaires, nous a tou-
« jours imparté son intercession envers Dieu son Fils,
« tellement que, par ses moyen et ayde, nos royaumes

« et seigneuries sont, grâces à Dieu, entièrement demou-
« rés en leur entier sous nous et notre vraie obéis-
« sance, quelsconques guerres, divisions et controverses
« qui ayant eu cours durant notre temps en notre
« royaume, et quelsconques entreprises, machinations,
« conspirations qui aient esté faites depuis notre advéne-
« ment à la couronne, à l'encontre de Nous et de notre
« royaume et seigneurie, par nos adversaires, rebelles
« et désobéissans sujets, leurs adhérens et complices,
« et sont toujours, grâces à Dieu, leursdites entreprises
« tournées à leur confusion ;

« Désirant de tout notre cœur, en reconnoissance de
« ce, révéler, eslever, augmenter en honneurs, préroga-
« tives et dignité ladite église de Notre-Dame de Bou-
« longne, et afin que Nous et nosdits successeurs soyons
« d'ores en avant participans aux prières et oraisons et
« bienfaits qui se font et se feront en ladite église, et que
« les religieux, abbé et couvent d'icelle église soient plus
« tenus et astraits de prier Dieu et sadite Mère pour la
« santé et la prospérité de Nous et de nos successeurs,
« Nous avons, et de notre certaine science, propre
« mouvement, grâce spéciale, pleine puissance et aucto-
« rité royale, donné, cédé, transporté et délaissé, donnons,
« cédon, transportons et délaissions, à ladite Dame révé-
« rée en ladite église de Boulongne, le droit et titre de
« fief et hommage de ladite comté de Boulongne, qui
« nous compétoit et appartenoit pour raison et à cause
« de notre comté d'Artois,

« Lequel fief et hommage de ladite comté de Boulon-
« gne. Nous et nosdits successeurs Rois de France et
« comtes d'icelle comté seront tenus de faire d'ores en
« avant perpétuellement, quant le cas y écherra de rendre
« ledit hommage, devant l'image de ladite Dame en la-
« dite église, ès mains de l'abbé d'icelle église, comme
« procureur, abbé et administrateur de son église, et de
« payer les reliefs, tiers de chamberlage, et autres droits
« seigneuriaux pour ce deubs à muance de vassal ; et

» outre, pour l'honneur et révérence de ladite Dame,
« Nous et nosdits successeurs seront tenus, en faisant
« ledit hommage, d'offrir et présenter devant ladite Dame
« notre cœur en espèce et figure de metal d'or fin, de la
« pesanteur de treize marcs d'or, qui sera employé au
« bien et entretènement de ladite église.

« Toutefois, nous n'entendons pas, pour occasion des-
« dits fiefs et hommage qui seront ainsy faits que dit est,
« aucunement déroger ne préjudicier à nos droits de res-
« sort et justice de ladite comté; mais demoureront iceux
« droits de ressort et justice à Nous et à nosdits suc-
« cesseurs, réservés toutesfois les deniers qui istront [pro-
« viendront] des amendes, des exploits de justice au-
« dedans du ressort de ladite comté, lesquels exploits, à
» quelque valeur qu'ils puissent monter avec les amendes
« de soixante livres parisis en quoy les sujets de ladite
« comté de Boulongne seront condamnés par arrest de
« notre cour de parlement pour les frivoles appellations
« qu'ils interjecteront et qui jà sont interjettés, nous vou-
« lons estre prins et perceus par ledit abbé et ses suc-
« cesseurs en ladite église du nom que dessus, c'est as-
« savoir, les exploits et amendes de justice au-dedans de
« ladite comté, par les mains du trésorier d'icelle comté,
« qui à présent est ou autre qui pour le temps avenir
« sera, et lesdites amendes de soixante livres parisis qui
« seront adjudgées par notredite cour du parlement sur
« les sujets d'icelle comté pour raison d'icelles frivoles
« appellations par eux interjettées, par les mains du re-
« ceveur des exploits et amendes de notredite cour de
« parlement, par la simple quittance d'icelui abbé et sans
« ce qu'il lui soit besoin d'en lever descharge du chan-
« geur du trésor ne autre acquit.

« Si donnons en mandement, etc.....

« Et, afin que ce soit chose ferme et estable à tou-
« jours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites
« présentes, sauf en autres choses notre droit et l'autrui
« en toutes. Donné à Hesdin, au mois d'avril, l'an de

« grâce mil quatre soixante-dix-huit et de nostre règne
« le dix-septième. *Signé LOYS, et sur le repli M. Picot.*

« C'estoit, dit Antoine Le Roy, faire connoistre à tous ceux qui aborderoient désormais en cette place, qui est une des portes de la France, que ce Royaume est acquis à Marie d'une façon toute particulière et qu'elle possède les cœurs de tous les sujets dans celui du Prince, qui en est le centre : c'estoit hautement la déclarer Dame souveraine d'un païs qu'elle avoit elle mesme choisi pour y faire profusion de ses plus grandes faveurs ; c'estoit enfin luy mettre sur la teste un des fleurons de cette première couronne du monde, qui ne reconnoist au dessus de soy aucune domination temporelle. »

Le vœu de Louis XI ne fut pas, comme plus tard celui de Louis XIII, une consécration à Marie : ce fut une véritable investiture féodale. Notre-Dame de Boulogne fut nommée suzeraine et comtesse du pays, ayant droit à l'hommage du roi, comme vassal ¹.

Voici maintenant le vœu de Louis XIII.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui les présentes lettres verront, salut :

« Dieu qui élève les rois au trône de leurs grandeurs, non content de nous avoir donné l'esprit qu'il départ à tous les princes de la terre pour la conduite de leurs peuples, a voulu prendre un soin si spécial de notre personne et de notre État que nous ne pouvons considérer le bonheur de notre règne sans y voir autant d'effets merveilleux de sa bonté que d'accidents qui nous pouvaient perdre. Lorsque nous sommes entré au gouvernement de cette couronne, la faiblesse de notre âge donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité ; mais cette main divine soutint avec tant de force

¹ L'abbé Haigneré, *Histoire de N.-D. de Boulogne*, p. 407 et suiv.

la justice de notre cause que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicious desseins. En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du démon ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne que préjudiciables au repos de notre maison, il lui a plu en détourner le mal avec autant de douceur que de justice. La rébellion de l'hérésie ayant aussi formé un parti dans l'État qui n'avait d'autre but que de partager notre autorité, il s'est servi de tout pour en abattre l'orgueil, et a permis que nous ayons relevé ses saints autels en tous lieux où la violence de cet injuste parti en avait ôté les marques. Si nous avons entrepris la protection de nos alliés, il a donné des succès si heureux à nos armes, qu'à la vue de toute l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en possession de leurs États dont ils avaient été dépourvus.

« Si les plus grandes forces des ennemis de cette couronne se sont ralliées pour conspirer sa ruine, il a confondu leurs ambitieux desseins pour faire voir à toutes les nations que, comme la Providence a fondé cet État, sa bonté le conserve et sa puissance le défend. Tant de grâces si évidentes font que, pour n'en différer pas la reconnaissance, sans attendre la paix, qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues, et que nous désirons avec ardeur pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont commis, nous avons cru être obligé, nous prosternant aux pieds de Sa Majesté divine, que nous adorons en trois personnes; à ceux de la Sainte-Vierge et de la sacrée Croix, où nous révérons l'accomplissement des mystères de notre Rédemption par la vie et la mort du Fils de Dieu en notre chair, de nous consacrer à la grandeur de Dieu, par son Fils abaissé jusqu'à nous, et à ce Fils, par sa Mère élevée jusqu'à lui, en la protection de laquelle nous mettons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et tous nos sujets, pour obtenir, par ce moyen, celle de la sainte

Trinité par son intercession, et de toute la cour céleste par son autorité et exemple, nos mains n'étant assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables, et c'est chose bien raisonnable, qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces. A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très-sainte et très-glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous nos ennemis que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celle de la gloire.

« Et afin que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés à ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge, qui tienne entre ses bras celle de son précieux Fils descendu de la croix, et où nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre. Nous admonestons le sieur archevêque de Paris et néanmoins lui enjoignons que, tous les ans, le jour et fête de l'Assomption il fasse faire commémoration de notre présente déclaration à la grand'messe qui se dira en son église cathédrale, et qu'après les vêpres dudit jour il soit fait une procession en ladite église, à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et le corps de ville, avec pareilles cérémonies que celles qui s'observent aux processions générales les plus solennelles; ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises tant paroissiales que celles des monastères de ladite ville et faubourgs, et en toutes les

viles, bourgs et villages dudit diocèse de Paris. Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres églises de leur diocèse, entendant qu'à ladite cérémonie les cours du parlement et autres compagnies souveraines et les principaux officiers des villes y soient présents.

« Et d'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales qui ne sont pas dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits archevêques et évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle desdites églises, pour y faire ladite cérémonie, et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre, et d'amonester tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longtemps d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révérendé si saintement que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés, car tel est notre plaisir.

« Donné à Saint-Germain-en-Laye, le dixième jour de février, l'an de grâce 1638, et de notre règne le vingthuitième.

« Signé : LOUIS. »

Confirmé par Louis XIV, le 26 mars 1650.

VIII

(*Guérin le glorieux Zuavetto*, p. 359.)

Sous toutes réserves du jugement de l'Église nous citerons le fait suivant :

« La ville est fort émue d'un miracle de premier ordre que Dieu vient d'accorder à l'intercession du jeune zouave Guérin. Vendredi dernier, une jeune fille de bonne fa-

mille, pieuse comme une Romaine, et qui était complètement aveugle depuis deux ans, par suite de convulsions épileptiques qui avaient fini par paralyser tous ses membres, vit le jeune zouave qui lui demanda ce qu'elle désirait de lui. « La vue, » dit-elle. — « Eh bien ! prends confiance. » L'enfant raconta cette vision à ses parents, qui la grondèrent de n'avoir pas demandé toute la guérison, la cécité n'étant qu'une partie de son mal.

« La nuit suivante, ou plutôt le soir de ce même jour, le jeune soldat fit une seconde visite à sa petite protégée, qui ne manqua pas de la lui demander. Quelques instants après, l'heureuse enfant appelait sa mère pour lui dire : « Je vois, mon petit zouave m'a tout accordé. » *Il mio zuavetto m'a concesso tutto.*

« Elle était complètement guérie de tous ses maux. »

(Lettre du comte de Quatrebarbes,
Monde du 26 mars, 1863.)

Voici, du reste, en quel termes Pie IX parlait, il y a plus d'un an, de ce *zuavetto*.

*A notre cher J.-S. Allard, chanoine de l'église cathédrale
de Nantes.*

PIE IX, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

En écrivant une notice sur Joseph-Louis Guérin, ce jeune homme si courageux, qui a succombé vaillamment pour les droits de l'Eglise romaine, et en Nous offrant l'hommage de votre travail, vous avez fait une chose qui Nous a été très-agréable et qui Nous a causé le plus grand plaisir. Nous sommes heureux de voir honorés de justes éloges et transmis à la postérité les noms de ceux qui ont sacrifié leur vie dans une si noble lutte. Quoiquo Nous n'ayons pu donner à la lecture de votre petit livre autant

de temps que Nous aurions désiré, empêché que Nous sommes par la multiplicité des affaires et des sollicitudes de tout genre, cependant, par ce que vous avez raconté, Nous avons appris, non sans admiration et avec un sentiment de pieuse joie, que Joseph-Louis avait brillé par de nombreuses et éminentes vertus avant même qu'il s'enrôlât dans Notre armée. Quant aux faits merveilleux que l'on rapporte, bien que Nous ne puissions encore porter aucun jugement, Nous comprenons que ces faits doivent accroître la renommée du très-pieux jeune homme, et nous ne serions pas étonné si, en ce nombre d'hommes d'élite qui sont tombés dans le combat, il s'en rencontrait un que Dieu eût favorisé de grâces particulières. Au reste, ce que vous demandez instantanément par vos pieuses prières, le triomphe si désiré de l'Église, Nous avons la confiance que le Dieu très-clément Nous l'accordera, et que le sang si généreusement répandu par des hommes pleins de dévouement ne contribuera pas peu à le fléchir et à ramener, pour les fidèles affligés par tant de malheurs, des jours de sérénité et de paix. Soutenu par cette espérance, Nous vous donnons affectueusement, cher fils, comme gage de Notre particulière bienveillance, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 18 janvier 1802, de Notre pontificat la seizième année.

PIE IX, Pape.

IX

(Les dévouements héroïques sont communs chez les la Ferronays, p. 370.)

Voici ce que raconte le P. de Ponlevoy :

La comtesse Albert de la Ferronays, aussi pieuse que belle, était Russe d'origine. Son alliance avec le fils de

l'ambassadeur de France, à Saint-Pétersbourg, la rendit Française, mais non catholique. Cette âme devait coûter bien cher ! Le comte Albert étant tombé malade, par une charité plus forte que sa mort n'hésita point à offrir sa propre vie pour la conversion d'une personne tant aimée. Le Ciel l'exauça ; car, au moment où il allait sortir de ce monde, elle entra dans l'Église ; auprès du lit où il recevait le dernier viatique, elle faisait sa première communion. Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, a décrit cette scène digne des anciens jours dans une des plus belles pages de notre littérature sacrée. Du reste, une si grande âme méritait bien d'être achetée à un si haut prix.

« A dater de cette mort dont elle était la conquête, Mme Albert de la Ferronnays se donna toute à Dieu seul, et commença une vie de sacrifices qu'elle devait consommer, à son tour, par un holocauste. Jeune encore, élevée dans les habitudes les plus délicates, distinguée par ses grâces et par ses manières, sollicitée par les plus brillantes relations, elle s'enveloppa de deuil, et, libre des devoirs de famille, des sollicitudes de la vie et des exigences du monde, elle se fit un désert au milieu de Paris, et y vécut comme à Nazareth. Une étroite cellule chez les Dames de Villeneuve était son hôtel ; elle n'en sortait que pour aller à l'église et chez les pauvres, et n'y recevait qu'une ou deux amies. Elle donnait tout ce qu'elle avait, indigente elle-même à force d'être charitable ; et dans sa dernière maladie, comme elle manquait des objets les plus nécessaires, elle dut recevoir, à son tour, l'aumône de l'amitié, partageant avec le Seigneur Jésus la gloire de la pauvreté volontaire.

« Elle savait par expérience l'efficacité du sacrifice, se souvenant de ce que son âme avait coûté à son pieux et généreux mari, et comprenant aussi ce que valait la conservation du P. de Ravignan, elle fit un pacte avec le Maître de la vie, se dévoua comme victime, et l'on put croire qu'elle avait attiré sur elle le coup qui ne lui était pas destiné. Quoi qu'il en soit, l'apôtre fut rendu à la

terre, et Mme de la Ferronnays, nous l'espérons, fut reçue au ciel. » (*Vie du R. P. de Ravignan*, par le R. P. de Ponlevoy, t. I, p. 409.)

X

Note sur l'Immaculée Conception.

L'Église grecque, héritière plus prochaine des pieuses traditions de l'Orient, la célébrait au vi^e siècle, comme on le voit par le type ou cérémonial de saint Sabbas. En Occident, nous la trouvons établie dès le viii^e siècle dans l'Église gothique d'Espagne. Un célèbre calendrier gravé sur le marbre, au ix^e siècle, pour l'usage de l'Église de Naples, nous la montre déjà instituée à cette époque. Paul diacre, secrétaire de Charlemagne, puis moine au Mont-Cassin, célébrait le mystère de l'Immaculée Conception dans une hymne remarquable. En 1066, la fête s'établissait en Angleterre à la suite d'un prodige opéré sur mer en faveur du pieux abbé Helsin, et bientôt elle s'éten-dait dans cette île par les soins du grand saint Anselme, moine et archevêque de Cantorbéry; de là elle passait en Normandie et prenait possession du sol français. Nous la trouvons en Allemagne sanctionnée dans un concile présidé, en 1049, par saint Léon IX, dans la Navarre, en 1090, à l'abbaye d'Irach, en Belgique, à Liège, en 1142; c'est ainsi que toutes les églises de l'Occident rendaient tour à tour témoignage au mystère, en adoptant la fête qui l'exprimait.

Enfin, Rome l'adopta elle-même, et par son concours vint rendre plus imposant encore ce concert de toutes les Églises. Ce fut Sixte IV qui, en 1476, rendit le décret qui instituait la fête de la Conception de Notre-Dame dans la ville de saint Pierre. Au siècle suivant, en 1568,

saint Pie V publiait l'édition universelle du Bréviaire romain ; on y voyait cette fête inscrite au calendrier, comme l'une des solennités chrétiennes qui doivent chaque année réunir les vœux des fidèles. Rome n'avait pas déterminé le mouvement de la piété catholique envers le mystère ; elle le sanctionnait de son autorité liturgique, comme elle l'a confirmé dans ces derniers jours de son autorité doctrinale.

Les trois grands États de l'Europe catholique : l'empire d'Allemagne, la France et l'Espagne se signalèrent, chacun à sa manière, par les manifestations de leur piété envers Marie Immaculée dans sa Conception. La France, par l'entremise de Louis XIV, obtint de Clément IX, que la fête serait célébrée avec octave dans le royaume ; faveur qui fut bientôt étendue à l'Eglise universelle, par Innocent XII. Déjà, depuis des siècles, la Faculté de théologie de Paris astreignait tous ses docteurs à prêter serment de soutenir le privilège de Marie ; et elle maintint cette pieuse pratique jusqu'à son dernier jour.

L'empereur Ferdinand III, en 1647, fit élever sur la grande place de Vienne une splendide colonne convertie d'emblèmes et de figures, qui sont autant de symboles de la victoire que Marie a remportée sur le péché, et surmontée de la statue de notre Reine Immaculée.

L'Espagne dépassa tous les États catholiques par son zèle pour le privilège de Marie. Dès l'année 1398, Jean 1^{er}, roi d'Aragon, donnait une charte solennelle pour mettre sa personne et son royaume sous la protection de Marie conçue sans péché. Plus tard, les rois Philippe III et Philippe IV faisaient partir pour Rome des ambassades qui sollicitaient en leur nom la solennelle décision que le Ciel, dans sa miséricorde, avait réservée pour nos temps. Charles III, au siècle dernier, obtenait de Clément XIII, que la Conception Immaculée devint la fête patronale de l'Espagne. Les habitants du royaume catholique inscrivaient sur la porte ou sur la façade de leurs maisons la louange du privilège de Marie ; ils le saluaient,

en le prononçant dans une formule touchante. Marie de Jésus, abbesse du monastère de l'Immaculée Conception d'Agréda, écrivait son livre de la *Cité mystique de Dieu*, dans lequel Murillo s'inspirait pour produire le chef-d'œuvre de la peinture espagnole. (*L'Année liturgique*, par D. Guéranger, p. 368.)

Dès le XIII^e siècle, l'église de Saint-Séverin, à Paris, avait été choisie par les étudiants normands de l'Université de Paris, pour y célébrer la fête de l'Immaculée Conception, qui était leur fête nationale. (Mgr Malou, *Iconographie de l'Immaculée Conception*. p. 125.)

Sur le pilier qui sépare la chapelle dite des Polonais de celle de l'abside, on lit cette inscription :

C'EST DANS CETTE ÉGLISE QUE FUT ÉRIGÉE EN 1314
LA PREMIÈRE CONFRÉRIE ÉTABLIE EN FRANCE
EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE
SOUS LE TITRE DE SA CONCEPTION IMMACULÉE.
ICI ÉTAIT LA CHAPELLE
DE CETTE ANTIQUE CONFRÉRIE
DONT L'INSTALLATION PREMIÈRE
EUT LIEU A LONDRES EN 1228.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter le vœu récent des Polonais à Notre-Dame-des-Victoires et ainsi conçu :

DEI GENITRICI VIRGINI
REGINÆ POLONÆ
EXULTANTIUM
DE EJUS IMMACULATA CONCEPTIONE
A M^O. P. P. IX
DIE 8 DECEMBRIS 1854
DECLARATA. PRONONCIATA. DEFINITA
ET IN CORDE EJUS SEMPER SPERANTIUM
VOTUM POLONORUM.

*Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine MARIE
invocabimus.*

XI

(*Consacrée, elle aussi, à la Vierge Immaculée, l'Autriche, p. 411.*)

En face de l'église de la *Reine des anges* à Vienne, Ferdinand III a fait élever une colonne de bronze surmontée d'une statue du même métal. La Vierge, les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, la tête environnée d'étoiles, foule aux pieds le serpent. Les inscriptions si profondément chrétiennes gravées sur la base, me touchèrent singulièrement :

PREMIÈRE FACE.

Omnipotens sempiterna Deus, per quem reges regnant et in cujus manus sunt omnium potestates et omnium jura regnorum, ego Ferdinandus coram divina tua majestate humiliter prostratus, meo meorumque successorum et inclytæ hujus provinciæ Austriæ nomine, IMMACULATAM FILII TUI MATREM semper Virginem Mariam hodie in sempiternam Dominam et patronam hujus archiducatus invoco et assumo.

TROISIÈME FACE.

D. O. M.

Supremo cæli terræque imperatori, per quem reges regnant; VIRGINI DEIPARÆ IMMACULATÆ CONCEPTÆ, per quam principes imperant, in peculiarem Dominam Austriæ patronam singulari pietate susceptæ, se, liberos, populos, exercitus, provincias, omnia denique confidit, donat, consecrat, et in perpetuam rei memoriam, statuam hanc ex voto ponit Ferdinandus III Augustus.

QUATRIÈME FACE.

Leopoldus Romanus imperator semper Augustus statuam hanc honori VIRGINIS SINE MACULA CONCEPTÆ, ab Augusto patre suo erectam, et pretio auxit et immortalitate donavit. Hanc quam lapideam invenit, Autriaca potestate ex voto æneam fecit et æternam, ut cujus beneficio coronas, victorias, pacem et successionem accepit, eidem hæc omnia ac seipsum debere testaretur, 1667, 8 X^{bre}.

J'ai rencontré à Lintz sur l'haupt platz un autre monument dédié à la Sainte-Trinité. Il porte sur le socle :

Cæli Dominæ

INTEMERATÆ MATRI VIRGINI MARIE

Sine labe conceptæ ;

Oranti multum pro populo

Et universa civitate

Divis sospitalibus

Sebastiano, Floriano, Carolo.

XII

(*S'appuyant sur la démocratie, p. 423.*)

« Quand les pouvoirs civils du monde, dit le célèbre docteur Manning, renonceront à leur consécration et rompront les rapports avec le christianisme, ils inaugureront le commencement de ce dernier état de choses pendant lequel viendra l'Antechrist. Il a été prédit par un Père, saint Hippolyte, qu'avant la fin du monde tous les empires seront divisés en dix démocraties, et que le paganisme sera rétabli.

« M. de Tocqueville, dans son écrit sur la démocratie d'Amérique, soutient et prouve par des faits que tous les gouvernements et toutes les nations du monde marchent vers la démocratie, c'est-à-dire qu'ils conduisent à la diminution et à l'épuisement de l'autorité politique et au développement de la licence populaire; de sorte que bientôt le seul principe de la loi sera la volonté de la multitude. Il fait voir qu'en France, à chaque demi-siècle, une révolution éclate avec des forces doubles de celle de la précédente, poussant toujours la société vers la démocratie ¹..... »

Holshauzer annonce à la fois le triomphe de la démocratie et sa défaite.

« Dans le sixième âge, Dieu réjouira son Église, par la prospérité la plus grande. Car bien que dans le cinquième âge ² nous ne voyions partout que les calamités les plus déplorables, tandis que tout est dévasté par la guerre; que les catholiques sont opprimés par les hérétiques et les mauvais chrétiens; que l'Église et ses ministres sont rendus tributaires; que les principautés sont bouleversées; que les monarques sont tués, et que tous les hommes conspirent à ériger les républiques, il se fait un changement étonnant par la main du Dieu tout-puissant, tel que personne ne peut humainement se l'imaginer. Car ce monarque puissant, qui viendra comme un envoyé de Dieu, détruira les républiques de fond en comble; il soumettra tout à son pouvoir et emploiera un grand zèle pour la vraie Église du Christ. Toutes les hérésies seront reléguées en enfer. L'empire

¹ *Conférences prêchées à Londres sur le pouvoir temporel*, p. 181 et 229.

² Selon Holshauzer, le cinquième âge commence avec la réforme et dure jusqu'au saint pontife et au grand monarque, qui ouvrent le sixième âge.

des Turcs sera brisé, et ce monarque régnera en Orient et en Occident. Toutes les nations viendront et adoreront le Seigneur leur Dieu dans la vraie foi catholique et romaine. Beaucoup de saints et de docteurs fleuriront sur la terre. Les hommes aimeront le jugement et la justice. La paix régnera dans tout l'univers, parce que la puissance divine liera Satan pour plusieurs années, etc.; jusqu'à ce que vienne le fils de perdition, qui le déliera de nouveau, etc. C'est aussi au sixième âge qu'en raison de la similitude de sa perfection se rapporte le sixième jour de la création, lorsque Dieu fit l'homme à sa ressemblance, et lui soumit toutes les créatures du monde pour être le Seigneur et le maître. Or, c'est ainsi que dominera ce monarque sur toutes les bêtes de la terre; c'est-à-dire sur les nations barbares, sur les peuples rebelles, sur les républiques hérétiques, et sur tous les hommes qui seront dominés par leurs mauvaises passions.

C'est encore à ce sixième âge que se rapporte le sixième esprit du Seigneur, savoir : l'esprit de sagesse, que Dieu répandra en abondance sur toute la surface du globe en ce temps-là. Car les hommes craindront le Seigneur leur Dieu, ils observeront sa loi et le serviront de tout leur cœur. Les sciences seront multipliées et parfaites sur la terre. La sainte Écriture sera comprise unanimement, sans controverse et sans erreur des hérésies. Les hommes seront éclairés, tant dans les sciences naturelles que dans les sciences célestes. Enfin, l'*Église de Philadelphie* est le type de ce sixième âge; car *Philadelphie* signifie *Amour du frère* (*amor fratris*), et encore, *gardant l'héritage dans l'union avec le Seigneur* (*hereditatem saluans adhaerente Domino*). Or, tous ces caractères conviennent parfaitement à ce sixième âge, dans lequel il y aura amour, concorde et paix parfaite, et dans lequel le monarque puissant pourra considérer presque le monde entier comme son héritage. Avec l'aide du Seigneur son Dieu, il délivrera la terre de tous ses ennemis,

des ruines et de tout mal.» (*Interprétation de l'Apocalypse*, p. 184, traduction de Wuilleret.)

XIII

(*Le B. Léonard de Port-Maurice nous annonce cette paix glorieuse*, p. 426.)

Facciamo adunque orazione accio lo Spirito Santo ispiri a Nostro Signore ad abbracciare con fervore un' opera di sì gran rilievo, da cui dipende la quiete del mondo, tenendo per certissimo, che se si farà un sì grande onore alla Sovrana Imperatrice si vedrà subito fatta la pace universale. Oh! che gran bene; oh! che gran bene... Una volta gliene parlai, e gli misi in considerazione, che si sarebbe immortalato nel mondo, ed avrebbe acquistato una corona di gloria nel Cielo; ma è necessario, che scenda un raggio di luce dall' alto; se questo non viene, è segno, che ancora non è arrivato il tempo disegnato dalla Provvidenza e converrà pazientare in vedere un mondo così imbrogliato. (*Œuvres du Bienheureux*, t. II, p. 56.)

FIN.

7. JY 64

TABLE



LIVRE PREMIER.

LES FÊTES DE MAI ET JUIN 1862.

I. SAINT PHILIPPE DE NÉRI (29 MAI). — 1. Le cortège du pape. — 2. Les chambres de saint Philippe. — 3. Divers souvenirs du saint : Paolo Massimo et la visite des sept églises	1
II. L'ASCENSION (29 MAI). — Saint-Jean de Latran. — La bénédiction papale. — Le musée chrétien.	17
III. LE COLISÉE (5 JUIN). — 1. Les deux Rome au Colisée. — Le Colisée à ses divers aspects. — 3. Le chemin de la croix des pèlerins	25
IV. LES SAINTS CANONISÉS (8 JUIN). — 1. L'Évangile au Japon. — 2. Noms des saints. — 3. Leur martyre	46
V. PRÉLIMINAIRES DE LA CANONISATION. — 1. De la canonisation. — 2. Commissions et consistoires. — 3. Convocation des évêques. — 4. Décret du 25 mars et discours du Pape. — 5. <i>Invito sacro</i> . — 6. Consistoire public du 15 mai. — 7. Consistoires semi-publics. — 8. Décret du sénat. . .	62

VI. LA CANONISATION (8 JUIN). — 1. Décoration du temple. — 2. Cérémonies. — 3. Signification des offrandes. — 4. Fruits de la canonisation.. . .	78
VII. <u>LE GRAND CONSISTOIRE (9 JUIN). — Allocution pontificale adressée aux Evêques. — Enchaînement des erreurs condamnées.</u>	101
VIII. <u>ADRESSE DES EVÊQUES. — Nécessité du pouvoir temporel. — Droit humain et droit chrétien.. .</u>	125
IX. <u>LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE (9 JUIN).</u>	152
X. <u>LE CAMP DES PRÉTORIENS (12 JUIN).</u>	165
XI. <u>LA FÊTE-DIEU (19 JUIN).</u>	174
XII. <u>LE DROIT DIVIN A ROME.</u>	185
XIII. <u>AUDIENCES ET RÉCEPTIONS.</u>	198
NOTES ET DOCUMENTS DU LIVRE PREMIER. — <u>Saint Jean des Florentins. — La rote. — Saints canonisés solennellement. — Le grand monarque. — Liste des prélats français présents à Rome pour la canonisation. — La mendicité à Rome.</u>	209

LIVRE SECOND.

LES MONUMENTS DU DROIT CHRÉTIEN.

I. <u>GRANDEUR DE ROME. — SA PUISSANCE SOUVERAINE.</u>	227
II. <u>VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES. — De la place du Peuple à Sainte-Croix.</u>	239
III. <u>VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES. — De la place du Peuple au Latran.</u>	250

IV. VOIX DES OBÉLISQUES ET DES MARBRES. — De la place du Peuple au Vatican.	260
V. VOIX DE LA PEINTURE. — Palais du Vatican et du Latran.	266
VI. LES ÉNERGIES DU SOL ET LES CHAMBRES DES SAINTS.	274
VII. SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.	288
VIII. LA CHRÉTIENTÉ	304
IX. LE QUARTIER DU LATRAN. — La Scala-Santa. . .	318
X. LE TRICLINIUM. — Rome et le Saint-Empire. . .	324
XI. ROME ET HENRI IV.	337
XII. ROME ET FRANCE.	348
XIII. LA FRANCE ET L'EMPIRE ROMAIN.	374
XIV. LA PLACE D'ESPAGNE. — 1. La colonne de l'Immaculée conception. — 2. Bénédiction de la colonne. . .	394
XV. ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE.	413
NOTES ET DOCUMENTS DU LIVRE SECOND. — Corps de saint Pierre et de saint Paul. — Traditions sur Rome. — Lettre de saint Grégoire à saint Louis. — Légende des fleurs de lis. — Saint Philippe de Néri et Henri IV. — Lettres patentes de Louis XI, portant foi et hommage à Notre-Dame de Boulogne. — Vœu de Louis XIII. — Note et lettre de Pie IX sur Guérin. — Les holocaustes des La Ferronnays. — Note sur l'Immaculée Conception. — Colonnes autrichiennes de l'Immaculée Conception. — Extraits du docteur Maning et d'Holzäuser sur la démocratie. — Lettre du B. Léonard, de Port-Maurice.	431

7 JY 64

5

†





Imprimerie Divry et Co, rue N.-D. des Champs, 49.



